

PASCAL ARNAUD

## LA CARTOGRAPHIE A ROME



Tome III.2

Thèse d'Etudes Latines pour le Doctorat d'Etat réalisée sous la direction de  
monsieur le professeur Pierre GRIMAL. Université de Paris IV

1990

#### CHAPITRE QUATRIEME:

#### L'ŒUVRE GEOGRAPHIQUE DE M. VIPSANIUS AGRIPPA. REFLEXIONS SUR LA "MAPPEMONDE OFFICIELLE DE L'EMPIRE ROMAIN".

Si la Table de Peutinger constitue indéniablement l'un des pôles vers lesquels doit tendre quiconque s'intéresse aux cartes romaines, il est impossible d'étudier la cartographie romaine, et moins encore les rapports de l'Etat romain et de la cartographie, sans s'attacher à l'œuvre géographique de M. Vipsanius Agrippa. Monarchiste convaincu, ami et gendre d'Auguste, corégent de l'Orient pendant plusieurs années, amiral de flotte et grand stratège des armées du Prince, non content d'avoir organisé la carte administrative et le réseau routier de l'empire naissant, il est encore connu pour avoir été l'auteur d'une œuvre géographique dont nous ne possédons plus aujourd'hui que quelques fragments, mais qui devait déboucher sur une réalisation monumentale exposée au public dans un portique à Rome. De cette réalisation, où la totalité des commentateurs a reconnu une carte, l'importance idéologique et administrative, l'influence sur les développements ultérieurs de la géographie, ont été régulièrement mis en avant, à preuve la fréquence avec laquelle le nom d'Agrippa est revenu sous notre plume dans les développements qui ont précédé.

Pourtant, la première impression de qui rouvre aujourd'hui le dossier de l'œuvre géographique d'Agrippa est l'énorme disproportion entre les trente et un passages où Pline l'Ancien cite explicitement Agrippa et l'importance tant de la bibliographie qu'ils ont suscitée<sup>1</sup>, que de la place

---

<sup>1</sup>Compte-tenu de l'importance de cette bibliographie, nous lui avons consacré une rubrique particulière dans notre bibliographie générale, au début de ce volume. Pour



assignée par les savants à cette œuvre géographique au sein de la cartographie romaine impériale et de l'appareil d'Etat lui-même.

L'idée que la carte d'Agrippa était la *römische Weltkarte*, la mappemonde officielle de l'empire romain, est très répandue et a été largement popularisée en son temps par Müllenhoff. Mais cette notion est susceptible de recouvrir des réalités bien différentes, selon que l'on y voit une mappemonde destinée à l'usage de l'administration ou une carte universellement diffusée susceptible d'avoir imposé, au besoin par la force, une vision du monde ainsi devenue celle de la mappemonde romaine. La communauté scientifique a ainsi été tentée de faire dépendre, à des titres divers, toute la géographie et toute la cartographie romaines d'un objet tyrannique d'autant plus maniable qu'il est aujourd'hui perdu: la carte d'Agrippa. Même si le statut de la réalisation d'Agrippa suscite aujourd'hui bien des discussions, l'idée de la position rayonnante de l'œuvre d'Agrippa reste intacte auprès de la plupart des érudits.

La liste des cartes et commentaires censés en procéder s'avère en effet imposante. Les mappemondes monumentales, mentionnées par les textes anciens, des Ecoles Méniennes d'Autun de l'Université de Constantinople ou du rhéteur Julius Honorius, ainsi que la tradition qui en dérive, la mappemonde médiévale de Richard de Haldingham en la cathédrale de Hereford et par voie de conséquence l'essentiel des cartes médiévales typologiquement voisines de celle-ci en sont quelques exemples. Il faudrait encore citer la Table de Peutinger et le texte de l'Anonyme de Ravenne, sans oublier l'*Itinéraire d'Antonin*, les opuscules tardifs que sont la *Dimensuratio omnium provinciarum* ou la *Divisio orbis terræ* ou l'œuvre du moine irlandais Dicuil, sans oublier les chapitres géographiques de Pline

---

alléger autant que possible un texte déjà lourd, on ne citera en note que les passages très directement liés au débat.

et de Paul-Orose et la *Géographie* de Strabon, voire celle de Ptolémée! Tous ces documents, qui constituent la quasi-totalité du corpus géographique que nous a légué l'empire romain, ont également été rattachés à la carte d'Agrippa. Même la carte du "bouclier" de Doura-Europos, seule épargnée jusqu'ici, vient à son tour d'être rattachée, tout récemment<sup>2</sup>, à cet illustre document.

Il va sans dire que la diversité de ces productions plaide d'elle-même contre cette vision impérialiste de l'œuvre géographique d'Agrippa, et que l'on ne saurait simultanément accepter, sans être confronté à de sérieuses difficultés, la dérivation, à partir d'un même archétype, de documents aussi différents dans leur nature et dans leur apparence... Pourtant, les démonstrations qui les rattachent, chacun, au co-régent de l'empire, possèdent toutes, isolément, un certain degré de fondement et de vraisemblance. Il nous faudra donc seulement prendre envers elles les mêmes précautions qu'à l'égard de la *Quellenforschung* en général, en reconnaissant que l'existence vérifiée d'une source à la base d'une œuvre n'implique en aucune façon la servilité de celle-ci à l'égard de son modèle, dont l'influence devra être autant que possible quantifiée. On accueille ainsi *a priori*, avec méfiance la réduction de toute la cartographie romaine à l'imitation d'un archétype unique clairement identifiable; à supposer même que l'on puisse établir le portrait-robot de "la mappemonde romaine", de la même façon qu'il existe assurément une "mappemonde médiévale", statistiquement dominante, quoique non exclusive, nous devrions nous demander si une carte attribuée à Agrippa s'insère seulement dans la série typologique, ou si elle en constitue véritablement le point de départ.

On mesure ainsi le rôle joué dans cette analyse par le poids des convictions relatives à la nature de la cartographie romaine. C'est de fait à

---

<sup>2</sup>R. Rebuffat, *Le bouclier de Doura*, dans *Syria*, 63 (1986), p. 85-105

un document unique, dont la place et la représentativité au sein de la cartographie romaine, on l'a assez vu, ne sont pas claires, que s'est très tôt trouvée liée la carte d'Agrippa: nous voulons parler de la célèbre Table de Peutinger qui vient de retenir notre attention. Vers le milieu du siècle dernier, à une époque où l'Europe voyait naître l'Etat moderne, et où la cartographie administrative ne s'était guère développée de façon systématique que depuis un siècle, l'Ecole allemande, autour de Frandsen, Philippi et Mannert, "inventa" la carte d'Agrippa en mettant en relation la carte mondiale des routes découverte au XVI<sup>e</sup> s. par K. Celtes et un passage du livre III de *l'Histoire Naturelle* de Pline où l'on trouvait la mention d'un *orbis orbi spectandus* projeté et préparé par Agrippa, et présenté au monde dans un portique longtemps identifié à tort avec celui d'Octavie, en réalité la *porticus Vipsania*, comme le confirme probablement un deuxième passage de Pline<sup>3</sup>. Cédant à l'un de ses démons, la critique s'estimait satisfaite d'avoir recollé les deux pièces restantes supposées seules subsister d'un gigantesque puzzle, sans avoir démontré qu'elles provenaient bien du même jeu, et bien qu'elles s'accordassent mal.

Cette hypothèse avait du reste de quoi satisfaire plus d'un *a priori* cher aux historiens de Rome; les mesures itinéraires très tôt reconnues à la base des calculs d'Agrippa, tout comme la mappemonde itinéraire de Vienne, semblaient et semblent encore à certains s'accorder avec le "génie romain"<sup>4</sup>: alors que les cartographes grecs avaient le nez dans les étoiles, les Romains auraient su conserver les pieds sur terre; et de pieds en pas on mesure vite en milles les distances parcourues. Certains ont ainsi cru

<sup>3</sup>HN, VI. 139, cf. *infra*, fgt. 1T2. Ph. Moreau (REL, 66 [1988], p. 336), faisant le compte-rendu de *L'inventaire du monde*, de Cl. Nicolet, émet toutefois des réserves inhabituelles quant à la correction du texte des manuscrits grâce à laquelle on lit *Vipsania porticus*.

<sup>4</sup> Cf. W.-H. Stahl, *By their Maps, you shall know them*, dans *Archæology*, 8 (1955), p. 146-155.

pouvoir distinguer dans une cartographie grecque réduite à la science grecque, dans des cartes romaines restreintes à des itinéraires et dans des mappemondes médiévales supposées toujours circulaires les manifestations de l'esprit spéculatif, utilitaire ou religieux, propres aux horizons culturels et aux peuples qui leur ont donné le jour.

Dans le cadre du monde romain, dont la science cadastrale est connue, la carte est apparue aux modernes comme un mode d'appropriation du territoire et comme le signe de l'Etat moderne que l'on reconnaît, souvent à bon droit, dans l'empire romain, comme la compagne naturelle, enfin, voire comme l'emblème de la naissance de l'empire et de la réorganisation administrative de l'empire, et comme le signe d'une maîtrise conceptuelle de l'espace indissociable de la naissance du nouveau régime<sup>5</sup>. Thème historiographique ou réalité, on pourrait en débattre longuement, et l'on a déjà pu s'interroger sur la portée réelle des pratiques cartographiques dans l'administration romaine; ce n'est plus, ou pas encore, directement notre objet ici. Toujours est-il que le lien entre les habitudes administratives, la fondation du principat et la personnalité de Marcus Vipsanius Agrippa, auteur des grandes réformes administratives du règne d'Auguste, grand militaire, constructeur de routes et corégent de l'empire, a conduit plus d'un savant à faire de la carte d'Agrippa une figure emblématique de l'administration romaine et du pouvoir impérial.

C'est surtout à Detlefsen et à Müllenhoff que l'on doit d'avoir popularisé ces thèmes. Ils n'agissaient pas ainsi sans fondements, on s'en doute; plusieurs documents tardifs versés au dossier de l'œuvre d'Agrippa y invitaient. Du fait qu'elles s'accordaient avec la vision historiographique d'un état romain conçu sur le modèle de celui de Bismarck, moderne et

---

<sup>5</sup>Ces idées ont été largement débattues par Cl. Nicolet dans *L'inventaire du monde* .

centralisé, incarné par la maîtrise de sa propre représentation cartographique, les thèses de ces savants jouissaient naturellement d'un crédit d'évidence, et ont été rapidement l'objet d'un succès mérité par la somme du travail accompli, qui reste aujourd'hui encore la base de toute investigation en la matière, mais injuste au regard des nombreuses critiques dont il a depuis été l'objet. Pour Detlefsen et pour ses partisans, le gendre d'Auguste aurait produit une gigantesque carte, copiée et affichée dans tout l'empire, à la fois instrument d'administration et représentation idéale, imposée au monde entier, de l'ordre romain; on alla même parfois jusqu'à supposer l'existence de deux rédactions de ce document, l'une publique, l'autre réservée à l'administration et protégée par le secret-défense, et à penser qu'elle était le fruit d'un arpentage du monde réalisé à ce seul effet.

Très tôt, ces thèses suscitèrent des oppositions plus ou moins vigoureuses, partielles ou plus générales, mais le plus souvent dépourvues d'aménité, qui mirent aux prises Detlefsen, Œhmichen, Klotz, Müllenhoff, Kubitschek, Cuntz, Schweder, Partsch et même, en France, Pallu de Lessert. Au terme d'une guerre d'articles, de monographies et de compte-rendus souvent peu amicaux, la querelle s'est éteinte, plus faute de combattants que pour être parvenue à un résultat positif, dans les années 20, avant de se figer en 1931 dans l'édition commentée, désormais "canonique", des fragments d'Agrippa par Klotz; malgré un net regain d'intérêt pour la question ces dernières années, elle ne s'est plus véritablement réveillée, tandis qu'une vulgate tenace s'est imposée, qui tend à pousser parfois jusqu'à la caricature les positions de Detlefsen.

Au risque de rallumer des feux qu'on croyait éteints, il nous semble nécessaire de revenir principalement sur trois points qui paraissent devoir

retenir particulièrement l'attention: le *corpus* des fragments attribués à Agrippa, parfois de façon abusive, et la tradition supposée dériver d'Agrippa, doivent être redéfinis; la chronologie et la nature du document laissé par Agrippa à sa mort et de celui de la *porticus Vipsania*, que Pline distingue des citations d'Agrippa, méritent également l'attention; la signification de l'œuvre géographique d'Agrippa devra enfin être caractérisée . Ces trois points, sur lesquels beaucoup d'idées ont déjà été formulées par d'illustres savants, sont une étape essentielle à toute réflexion sur la circulation, la typologie et l'utilisation des cartes à Rome. Ces questions centrales ne sauraient toutefois être abordées sans le préalable d'une édition critique des fragments géographiques attribués au genre d'Auguste.

### I. Les fragments de l'œuvre d'Agrippa.

L'établissement du *corpus* des fragments attribuables à Agrippa pose en effet un assez grand nombre de problèmes qui n'ont pas toujours été assez nettement soulevés par les savants et qui tiennent largement aux méthodes de la *Quellenforschung*. Les travaux de Klotz, par exemple, ou de Schweder, témoignent de cette perspective, qui a conduit de nombreux chercheurs à faire la part belle à l'influence d'Agrippa sur Pline et sur Strabon, ou sur les opuscules du Bas-Empire. A la limite, on tendrait à réduire Pline à Agrippa, ou à un mélange de ce dernier et de Varron, comme chez Detlefsen et Klotz, pour qui la certitude qu'une donnée ne provient pas de Varron suffit parfois à lui faire assigner une origine agrippéenne. Les mêmes principes ont pu inciter certains à ramener la quasi-totalité des citations de données chiffrées en milles chez Strabon à un "Chorographe", parfois désigné par le géographe d'Amasée sous ce nom énigmatique, et en qui on a été tenté de voir Agrippa, mais dont l'identification a déjà été contestée à l'aide d'arguments qui, pour être valides, ont été discrédités par les attributions farfelues qu'ils ont suscitées<sup>6</sup>.

Le danger est donc grand de donner un auteur pour un autre; à multiplier les fragments, on est en effet menacé de finir rapidement par commenter des textes d'attribution hypothétique plutôt que ceux qui sont authentifiés, au risque de tenir ces derniers pour négligeables<sup>7</sup> face au

<sup>6</sup>Sur ce point, cf. *infra*, la sixième section de nos fragments, entièrement consacrée à l'identification du chorographe.

<sup>7</sup>Schweder, *Beiträge...*, *passim* et les critiques que lui adresse Klotz, *Quaestiones Plinianæ Naturales*, 1906, p. 48 sq.; mais ce dernier lui-même, p. 57, balaie de la simple remarque de leur "futilité" les remarques d'Emichen, *Plinianische Studien*, (1880), p. 67 sq., alors que celles-ci se fondent sur un passage attribué par Pline à Agrippa, que Klotz ne juge pas bon d'étudier, quoiqu'il ne puisse s'accorder avec sa théorie.

témoignage de passages d'attribution incertaine. Le nombre des fragments publiés par Riese, par Klotz, et, partiellement, par Detlefsen<sup>8</sup>, se situe en effet aux alentours de soixante-cinq, comme chez Klotz. Detlefsen a été sans doute le plus prolix; quant à Riese, il a été le plus prudent en joignant aux trente-sept fragments selon lui incontestablement agrippéens une liste de onze passages que nos sources n'assignent à aucun auteur précis ou qu'elles attribuent à plusieurs auteurs qui se fondent dans une anonyme généralité (*quidam, plerique...*), mais qu'il estimait raisonnable de rapporter à Agrippa.

De fait, si l'on sait que trente-et-un fragments seulement sont donnés nommément comme étant d'Agrippa, et qu'ils se trouvent tous chez Pline, plus de la moitié du *corpus* généralement retenu doit être examinée avec prudence et avec soin. Ces trente-et-un textes suffisent néanmoins à montrer que Pline l'Ancien est le seul auteur de l'Antiquité à citer explicitement Agrippa, dont le nom apparaît plus souvent sous sa plume que celui de Varron, et qui semble constituer pour lui une source latine privilégiée en matière de géographie.

Il nous a donc semblé nécessaire de tenter une nouvelle édition des fragments d'Agrippa. Ce n'est pas que l'énorme travail fourni il y a un demi-siècle par Klotz, et souvent qualifié de "canonique" ou de "définitif", soit aujourd'hui désuet, ni que la codicologie plinienne ait fait des progrès énormes. De fait, pour un même fragment, le texte que nous proposerons ne s'éloignera qu'exceptionnellement de celui que publiait Klotz, en général pour éliminer des corrections introduites par le savant allemand.

---

<sup>8</sup>Ces fragments seront désormais désignés des initiales de leurs auteurs: R pour Riese, D pour Detlefsen, K pour Klotz.



Mais, peu après la parution de la publication de Klotz, P. Schnabel<sup>9</sup>, s'est fondé sur un nombre élevé de manuscrits, dont plusieurs sont très anciens, pour donner de la *Dimensuratio* et de la *Diuisio* une édition de meilleure qualité que celle dont disposait Klotz; quoiqu'un nouveau manuscrit soit aujourd'hui connu<sup>10</sup>, que nous n'avons pu consulter nous-mêmes, mais qui ne semble rien apporter au texte de Dicuil, ce travail demeure de première qualité. A défaut de remettre fondamentalement en cause l'ouvrage de Klotz, il nous permettra d'apporter ici et là d'utiles précisions relatives à ces deux opuscules essentiels à la question agrippéenne; encore cet apport est-il inégal: maigre pour la *Divisio*, il est immense pour la *Dimensuratio*, pour laquelle Schnabel a pu faire valoir, contre le témoignage quasi exclusif du *Vat. Pal. Lat. 1357* du XIII<sup>e</sup> s., deux manuscrits du IX<sup>e</sup> s., le *Monac. Lat. 22053* (= W), le plus ancien, du début du siècle, et surtout de l'*Oxon. Merton. H 3, 15* (=T), qui sur plusieurs points, apportent des réponses à des problèmes demeurés en suspens chez Klotz. L'excellente édition que nous a plus récemment offerte J.-J. Tierney<sup>11</sup> du *Liber de mensura orbis* du moine irlandais Dicuil, n'est pas propre pour sa part à modifier en profondeur les informations que nous apportent ces opuscules.

Ces éditions nous permettent donc de disposer d'une base documentaire supérieure à celle de Klotz; mais les progrès effectués en la matière ne suffisent pas vraiment à justifier une nouvelle édition des fragments d'Agrippa. Au mieux, ils nous offrent des retouches. Le véritable

<sup>9</sup>*Die Weltkarte des Agrippa als wissenschaftlichen Mittelglied zwischen Hipparch und Ptolemæus*, dans *Philologus*, 90 (1935), p. 425 sq. (*Dimensuratio*), et p. 432 sq. (*Diuisio*).

<sup>10</sup>En particulier, pour la *Divisio*, le MS de Leyde, Sacl. 39, du XVII<sup>e</sup> s., copie d'un manuscrit de P. Pithou, et très proche de la source de Dicuil, cf. L. Bieher, dans *Proc. RIA*, 64 (1965), p. 25-29.

<sup>11</sup>*Dicuili liber de mensura orbis*, (*Scriptores Latini Hiberniæ*, VI), Dublin, 1967.

problème est ailleurs. D'une part, les règles qui président depuis quelques décennies à l'établissement des textes anciens tendent à être plus respectueuses de la lettre des manuscrits que ne l'étaient Detlefsen, surtout, ou, à un degré moindre, Klotz, qui, en bons représentants de l'Ecole allemande du début du siècle ne manifestaient pas, à l'égard des corrections, la répugnance qu'elles suscitent aujourd'hui auprès des éditeurs. D'autre part, l'édition de fragments pose des problèmes spécifiques, à commencer par des problèmes de découpage et de délimitation exacte des emprunts effectués par une source donnée à l'auteur perdu dont on entend reconstituer l'art ou la pensée. Comme nous l'avons déjà souligné, parmi les nombreux fragments attribués par Detlefsen et par Klotz à Agrippa, seuls trente-et-un sont nommément rapportés par Pline au gendre d'Auguste, et le *corpus* établi par ces savants est notablement plus élevé que celui qu'avait retenu Riese, qui distinguait prudemment les passages attribués des passages simplement probables.

Récemment, l'édition commentée de plusieurs livres géographiques de Pline dans la *Collection des Universités de France*, en particulier celle que nous a livrée J. Desanges du début du livre V, spécialement riche en données agrippéennes, est venue remettre en cause le découpage et l'interprétation de plusieurs fragments, modifiant ainsi sensiblement l'image que l'on pouvait se faire de l'œuvre géographique de Marcus Agrippa. Il nous a donc semblé nécessaire de rompre avec le caractère péremptoire de l'attribution de tel ou tel passage anonyme à l'auteur qui nous intéresse en adoptant un autre mode de classification des fragments; cette pratique, propre aux voies les plus traditionnelles de la *Quellenforschung*, est en effet de nature à engendrer la confusion entre des éléments dont l'appartenance initiale à l'œuvre qui occupe le centre des débats revêt un caractère plus ou moins hypothétique, selon les cas. Nous

avons donc retenu un mode de classement susceptible de mettre en évidence la plus ou moins grande probabilité des attributions à Agrippa, en distinguant d'abord quatre grandes catégories:

- les fragments attribués, qu'il nous est arrivé de subdiviser par rapport à leur découpage habituel, lorsque les limites de l'attribution certaine à Agrippa ne nous semblaient pas coïncider avec celles que l'on reconnaît d'ordinaire au passage. Un même fragment de Klotz pourra donc figurer ici sous deux références différentes si une partie seulement de celui-ci est susceptible d'être attribuée avec certitude à Marcus Agrippa tandis que l'autre n'est que d'attribution douteuse ou probable.

- les fragments probables,
- les fragments douteux,
- les fragments très douteux.

A défaut de joindre à ces quatre groupes la liste exhaustive des fragments rejetés, admis par d'autres savants comme provenant d'Agrippa, mais dont nous croyons pouvoir rejeter formellement l'attribution, il nous a semblé nécessaire de consacrer deux notices spécifiques à deux groupes particuliers de sources où les érudits ont largement puisé pour alimenter le corpus des fragments, à savoir les opuscules tardifs (*Dimensuratio prouinciarum* et *Diuisio orbis terrarum*) et leurs dérivés (Orose notamment) d'une part, et l'auteur désigné par Strabon comme "le Chorographe" d'autre part, tous documents réputés dériver peu ou prou d'Agrippa. La nature des rapports qu'entretiennent ces ouvrages avec l'œuvre du gendre d'Auguste est en effet propre à orienter et à modifier en profondeur les choix de l'éditeur. La parenté d'un passage de Pline et des opuscules tardifs est en effet généralement retenue comme critère suffisant d'authenticité, ce qui reste à démontrer et, surtout, une fois

encore, à quantifier. Dans la mesure où l'immense majorité des fragments que nous avons cru devoir rejeter sont précisément empruntés au Chorographe strabonien, nous n'avons pas jugé bon d'en fournir un commentaire plus développé.

Pour parvenir à un tel classement, il était nécessaire d'élaborer des critères de discrimination dont aucun ne constitue à lui seul une preuve, mais dont la convergence induit la présomption de l'authenticité. Dans un contexte où les chiffres tiennent une grande place, leur étude comparée, rendue bien délicate par les difficultés inhérentes à la tradition manuscrite des chiffres dans le monde romain, est bien évidemment un élément déterminant dans la recherche de l'authenticité. C'est du reste probablement sur ce point que les analyses de Klotz sont les plus contestables. En effet, si les qualités philologiques et le sérieux du savant allemand ne sauraient être remises en cause, il n'en est pas toujours de même de l'arithmétique, puisque plusieurs erreurs de calcul l'ont conduit à des conclusions qui s'avèrent sans fondement et ont pu être à l'origine de réactions en chaîne. Les conversions des milles en stades ont été les premières victimes de ces erreurs de calcul. Or ce défaut peut avoir des conséquences assez graves. Klotz avait en effet fortement tendance à arrondir les chiffres et à rechercher sous des données numériques exprimées en milles des distances initialement calculées en stades, fût-ce au prix d'approximations; or, s'il avait sans doute souvent raison de reconnaître, sous les estimations en milles, des valeurs en stades, celles-ci n'apparaissent parfois qu'au prix d'un arrondissement qui tient peu compte de valeurs de conversion pourtant bien établies chez les géographes romains<sup>12</sup>. Cette attitude révèle l'adoption fréquente chez Klotz d'un autre

---

<sup>12</sup>En principe avec une valeur de huit stades pour un mille; cf. Plin, *HN*, II.85.

principe contestable: celui qui consistait à considérer comme égales des valeurs absolues approchées exprimées en chiffres arabes.

En la matière, pourtant, force est de lui être reconnaissant d'avoir lourdement insisté sur un point dans son commentaire: c'est la paléographie des chiffres romains qui doit constituer notre fil d'Ariane dans le labyrinthe de l'arithmétique géographique; la valeur approchée ne saurait être admise comme gage d'authenticité. Si nous savons, en effet, que la plupart des informations chiffrées des anciens se fondent sur des données itinéraires terrestres ou marines, pour de faibles ou moyennes distances, il est tout à fait normal que deux auteurs se fondant sur deux itinéraires différents, mais décrivant une même route, ou sur deux états de cette route, fournissent des chiffres voisins, car la route n'est pas extensible indéfiniment. Mais ces informations, pour donner des valeurs approchantes seront paléographiquement irréductibles l'un à l'autre. En revanche, deux chiffres, quoique fort éloignés en apparence, peuvent paléographiquement remonter, par le fruit d'altérations liées aux modalités la transmission des manuscrits et dont la fréquence n'est plus à démontrer, à une même valeur. L'existence d'une source commune sera alors très vraisemblable, tant il est vrai que l'arithmétique ne connaît que l'identité ou la différence absolues. Malgré les travaux nombreux de l'école allemande, beaucoup reste à faire en matière de *Quellenforschung* dans le domaine de la géographie; quoique cette perspective d'analyse ait été fort décriée depuis quelques décennies, il semble bon aujourd'hui de redorer son blason et de la remettre à l'honneur, à la condition de lui fixer des règles strictes. Les données chiffrées, qu'elles soient exprimées en stades, en milles, ou en journées de route ou de navigation, peuvent constituer des pièces absolument déterminantes pour de telles analyses.

Mais ce ne sera pas dans ces pages notre objectif primordial, encore que l'identification des sources d'Agrippa soit essentielle à la compréhension du sens et de la nature de son entreprise. Notre principale préoccupation demeurera d'estimer le degré de probabilité de l'attribution de tel ou tel passage à la plume du gendre d'Auguste. A ce propos, et s'agissant de chiffres, nous verrons que se pose le problème, récemment soulevé par M. Desanges, de la cohérence interne des mesures agrippéennes. A la question de savoir si les valeurs avancées pour des distances locales, pour les longueurs et largeurs des divisions régionales, ou pour celles des continents ou de la terre habitée, sont complémentaires ou indépendantes, c'est-à-dire de savoir si les premières ont permis de calculer les suivantes, nous verrons, au fil de l'analyse, qu'il semble généralement possible de répondre par l'affirmative, tant que l'on reste dans le cadre de la chorographie. Lorsqu'en revanche, on passe au domaine de la géographie et à des mesures abstraites en ligne droite et à vol d'oiseau, comme c'est, par exemple, le cas de la longueur de la Méditerranée, les chiffres avancés ne sont plus le produit direct de la manipulation des données accumulées dans les descriptions régionales.

Quoique déterminants, les chiffres ne sont pas les seuls arguments à faire valoir dans notre quête des fragments d'Agrippa. Déjà, Klotz avait en effet pu mettre en évidence la présence d'expressions assez typiques du style de l'œuvre géographique du gendre d'Auguste. Il y avait à l'évidence là matière à réflexion, et nous nous sommes attachés de près à reconnaître dans la mesure du possible un lexique et une syntaxe propres à cette œuvre. Dans certains cas, nous le verrons, nous pourrions trouver là des indices de poids en faveur ou à l'encontre de l'attribution à Marcus Agrippa de tel ou tel passage, mais aussi le moyen d'une enquête plus essentielle relative au sens et à la nature de l'œuvre elle-même.

Mais le problème le plus épineux que doit résoudre qui entreprend l'édition d'un ouvrage aussi fragmentaire que celui d'Agrippa réside sans nul doute dans la délimitation précise des fragments. Lorsqu'un texte ancien cite en effet nommément comme sa source le gendre d'Auguste, les éditeurs se montrent souvent fort généreux quant à l'étendue des passages concernés par un tel emprunt... Nous avons donc choisi de n'attribuer à Agrippa que ce que la stricte cohérence grammaticale permet de lui rapporter. Les informations ainsi rejetées seront considérées comme dépourvues d'indication d'origine et traitées comme telles, et la possibilité de leur rattachement éventuel à notre auteur sera abordée selon les mêmes critères, numériques et philologiques que pour les autres fragments anonymes. Ainsi se justifie le principe de classement que nous avons retenu dans notre édition, qui fait précéder chaque groupe de fragments d'un chiffre inversement proportionnel à la fiabilité de son attribution à Agrippa. De façon à permettre le rapprochement de passages relatifs à des informations structurellement proches, nous avons réparti les textes à l'intérieur de chacun de ces groupes en plusieurs classes, désignées d'une lettre capitale, à l'intérieur desquelles chaque fragment a reçu un numéro d'ordre de 1 à n. La lettre T désigne les testimonia anciens relatifs à l'entreprise d'Agrippa; la lettre A, des mesures prises selon deux axes à l'intérieur de parallélogrammes régionaux; la lettre B, les mesures périmétrales, globales ou fractionnées; la lettre C, les distances linéaires isolées; la lettre D, les notations chorographiques et ethnographiques diverses; la lettre E, enfin, les données géographiques (mesures des continents; informations liées à la mesure de la terre habitée dans son ensemble).

Nous avons cru bon de joindre à chaque fragment un commentaire propre à en dégager l'intérêt intrinsèque ou à justifier du classement



retenu. Ces gloses ne se substituent donc pas à celles qu'ont proposées des fragments déjà retenus les précédents éditeurs: elles entendent surtout les compléter ou, le cas échéant, y apporter des nuances ou des corrections. Aussi, pour faciliter les échanges entre la présente édition et les précédentes, avons-nous, pour chacun de nos fragments, indiqué sa référence chez Riese, Klotz, Detlefsen et Partsch. On trouvera par ailleurs en *Annexe 3* les tables de concordance qui permettront au lecteur de situer les textes publiés, selon un classement géographique ou thématique, par Klotz et par Riese dans notre système de références. Ainsi, nous l'espérons, en même temps que nous rendrons un légitime hommage aux travaux antérieurs, les difficultés d'utilisation, réelles, que peut engendrer le système de classement que nous avons retenu trouveront une manière de palliatif.



### 1. *Fragments attribués explicitement à Agrippa.*

Ces fragments sont en principe incontestables; certains d'entre eux posent pourtant de délicats problèmes, tant en matière de traduction et de compréhension littérale, que lorsqu'il s'agit de démêler, dans un passage de Pline citant Agrippa, ce qui provient réellement d'Agrippa, et ce qui provient d'une autre source. Pline distingue en tout cas clairement, dans ses citations, entre deux sources agrippéennes: M. Agrippa d'une part, désigné comme tel, et la réalisation de la *Porticus Vipsania* de l'autre, dans les deux *testimonia* (1.T) qui constituent notre seule source documentaire sur le sens et la nature de l'œuvre du gendre d'Auguste.

#### 1T: TESTIMONIA.

1T1 (Pline, *HN*, III.17): [Le géographe vient de citer Agrippa comme source pour les dimensions de la Bétique et signale que le chiffre d'Agrippa peut surprendre, mais qu'il n'est pas le fait d'une erreur, mais des transformations subies par les découpages proviniaux] *Agrippam quidem in tanta viri diligentia praeterque in hoc opere cura, cum orbem orbi<sup>13</sup>spectandum propositurus esset, errasse quis credat? Et cum eo divum Augustum? Is namque complexam eum porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippae a sorore eius inchoatam peregit.*

*orbi* A.E<sup>1</sup>.D.R: *urbi* E<sup>2</sup>

<sup>13</sup>Cf. C. Nicolet, *L'inventaire du monde*, p. 126 sq., d'après E<sup>2</sup>, garde *Vrbi*. Le témoignage de cet ensemble de corrections de deuxième main apportées au manuscrit E est généralement réputé se fonder sur un des meilleurs *vetustiores*. Elle mérite donc considération. Nous avons choisi de conserver la *lectio difficilior* «*orbi*». Le calembour sur *l'orbis in urbe* est du reste si fréquent que, pour le sens, l'adoption de l'une ou de l'autre des deux versions ne modifie pas vraiment le sens du passage. C'est à l'évidence à Rome, considérée ou non comme centre du monde, qu'Agrippa destinait l'affichage monumental de son œuvre.

On comprend généralement ainsi ce passage, relatif aux mesures de la Bétique, incompatibles avec celles que connaissait Pline à son époque: "Comment penser qu'un homme aussi méticuleux qu'Agrippa ait pu commettre une erreur, lui qui mit un soin particulier à cette œuvre, dans des circonstances où il formait le projet de montrer le monde au monde, et avec lui le divin Auguste? Car c'est encore Auguste qui acheva le portique, commencé par sa sœur, qui contenait <cette représentation du monde>, en se fondant sur les notes et sur les *Commentaires* de M. Agrippa". Et l'on reconnaît dans les *Commentaires* une œuvre écrite du gendre d'Auguste qui aurait porté ce titre; distincte de la réalisation monumentale contenue dans le Portique<sup>14</sup>, elle aurait été à la base de celle-ci.

En réalité, la construction grammaticale s'oppose formellement à une telle interprétation: les mots *commentarius* et *destinatio*, enclavés entre *porticum* et le participe *inchoatam*, ne peuvent dépendre que de ce dernier et portent nécessairement sur la seule construction du portique par la sœur d'Agrippa<sup>15</sup>, et non sur son achèvement par l'empereur Auguste et sur l'insertion, par la même personne, de la représentation du monde dans ce complexe monumental. Ces deux mots s'appliquent donc à la première phase, strictement architecturale, des travaux, à l'initiative de Vipsania Polla, et non sur la seconde phase, augustéenne, qui fut la seule à avoir quelque rapport avec la géographie; ils ont donc nécessairement l'un et l'autre le sens qu'ils ont habituellement dans le contexte de l'architecture, savoir le descriptif détaillé accompagné des devis pour l'un, le projet

<sup>14</sup>Klotz (1906) p. 13 sq.; Sallmann (1971), p. 185; Nicolet, *Inventaire*, p. 107 sq.

<sup>15</sup>Dans la *porticus Vipsania* et non dans le Portique d'Octavie, comme certains commentateurs l'avaient jadis pensé.

architectural au sens strict pour l'autre<sup>16</sup>: tout ce que l'on a pu inférer de ce titre nous semble donc hors de propos. Cela supprime du reste les difficultés de traduction liées à *destinatione*, que certains avaient cru bon de corriger en *delineatione* <sup>17</sup>, et permet de réduire à deux les trois objets du débat: si les *Commentaires* disparaissent, les textes que nous a transmis Pline sous le nom d'Agrippa ne font plus qu'un avec ceux qu'il avait laissés à sa mort et qui étaient préparatoires à la réalisation du portique.

Nous nous en sommes en effet tenu, dans la première partie du texte à une traduction très neutre de *cum* suivi du subjonctif, qui semble bien développer le mot *opus*. On serait donc tenté de traduire "à la tâche qu'il s'était fixée de donner le monde à voir au monde". Le sens du passage de Pline serait donc le suivant: "Comment penser qu'un homme aussi méticuleux qu'Agrippa ait pu commettre une erreur, lui qui mit un soin particulier à la tâche qu'il s'était fixée de donner le monde à voir au monde, et avec lui le divin Auguste? Car c'est encore Auguste qui acheva le portique, qui contenait <cette représentation du monde>, et dont la construction avait été commencée par sa sœur, en conformité avec le projet et les devis de M. Agrippa".

Le sens semble en tout cas assez clair. Pline a emprunté ses informations à un document écrit de la main d'Agrippa qui devait déboucher sur un affichage public, le verbe *proponere* ici employé s'appliquant aussi bien à des textes de loi qu'à des tableaux, mais étant apparemment réservé à des objets amovibles, tables, rouleaux, tableaux ou statues. La probabilité de retrouver un jour une trace archéologique des fragments de l'*orbis* d'Agrippa est donc certainement très faible. Auguste

<sup>16</sup> Cf. Suét. *Vesp.* 9, qui dit de la construction du Colisée qu'elle avait été réalisée en conformité avec un projet d'Auguste *ut destinasse compererat Augustus*. L'expression est le doublet exact de *secundum destinationem*.

<sup>17</sup> Cf. Gleye (1909).

n'intervient apparemment qu'à titre de caution scientifique, puisque c'est lui qui assuré la réalisation monumentale envisagée par Agrippa et qui contenait l'*orbis* d'Agrippa. Le texte de Pline laisse entendre que l'intervention d'Auguste se borne à la réalisation de l'écrin. Le joyau était bien d'Agrippa et est visiblement présenté par Pline comme conforme au document sur lequel il s'est fondé. L'étrange reprise de *orbis*, désignant le référent, le monde réel, par l'anaphorique *eum* pour désigner sa représentation suggérerait même qu'il pourrait s'agir du titre de l'objet affiché dans le portique. Il faudrait alors supposer qu'Auguste avait fait afficher dans le portique un texte, puisque c'est bien un texte que cite Pline. Mais *orbis* seul évoque bien *orbis pictus*, et le verbe *spectare* s'applique ordinairement à des cartes et se distingue bien de *legere*, dont il n'est pas synonyme. On se souvient du reste qu'Eumène et Cassiodore distinguent bien les oreilles auxquelles s'adressaient les livres de yeux qui perçoivent la carte. Pourtant, un usage bien établi de la géographie ancienne consiste à se décrire elle-même comme une carte, et nous trouvons, chez Pline lui-même l'expression *orbem spectare* pour caractériser les livres 3 à 6 de l'*Histoire Naturelle*<sup>18</sup>. Mais si le document du portique était identique à celui qu'avait laissé Agrippa, pourquoi Pline distingue-t-il, comme source, Agrippa de la *Vipsania Porticus* ?

1 T2 (*Id.*, VI.139): *Prius fuit (i.e. Charax, oppidum Persici sinus intimum) a litore stadios X - maritimum etiam Vipsania porticus habet.*

<sup>18</sup> Sur l'emploi du verbe *spectare* pour renvoyer à un ouvrage littéraire géographique et non à une carte, cf. Pline *HN*, VI. 212 renvoyant à son œuvre en ces termes: *ut nihil desit in spectando orbis terrarum situ*. "Pour que rien ne manque à notre image du monde". Sur ce point, cf. P. Arnaud, *Pouvoir des mots et limites de la cartographie dans la géographie grecque et romaine*, dans *DHA*, 15.1 (1989), p. 19 sq.

*Prius* : *Primo* E<sup>2</sup> | *fuit* codd. : *afuit* Detlefsen | *maritimum* : *et*  
*maritimum* E<sup>2</sup> | *Vipsania* Urlichs, *vindiciæ* Pliniane I, I, 135 : *Vipsanda* DR.  
*insanda* E<sup>2</sup> | *porticus* edd. : *portum* codd.

"Jadis, la ville (de *Charax Spasinu*) était distante de dix stades du rivage (la *porticus Vipsania* la tient même pour une ville de bord de mer!)..."

La correction du texte des manuscrits en *Vipsania porticus*, qui constitue la *lectio difficilior*, est généralement admise par les éditeurs. Ph. Moreau<sup>19</sup> vient néanmoins de contester le bien-fondé de cette correction, en invoquant trois ordres d'arguments. Selon lui, "la place de l'adjectif référentiel avant le substantif, la métonymie *porticus Vipsania* pour *porticus Vipsaniæ forma*, et l'emploi de l'inanimé *porticus* comme sujet de *habet* avec objet et attribut de l'objet, rendu par « en fait une ville maritime »" rendent très difficile l'adoption de ce texte. Il faudrait alors éditer *maritimum etiam ipsa inde portum habet*, seule leçon admissible sur la foi des manuscrits; mais le texte ainsi établi est fort peu satisfaisant, dans la mesure où il suppose un passage du neutre (*oppidum*) à un féminin (*ipsa*). Quoique conscient des difficultés, tant strictement grammaticales qu'internes à la question agrippéenne, que pose la restitution *Vipsania porticus*, nous la considérons, dans l'état de connaissances, comme la seule possible, à moins de reconnaître dans ce passage un *locus desperatus*. Au reste, la présence d'un inanimé comme sujet s'explique sans mal si, pour Pline, sous ce nom se cache en réalité une source, c'est-à-dire un auteur; quant à la place de l'adjectif, elle ne semble pas originale pour désigner ce complexe: on la retrouve précisément lorsque Martial (IV.18.1) parle des *Vipsanias columnas*.

<sup>19</sup>Compte-rendu de Cl. Nicolet, *L'inventaire du monde*, dans *REL*, 66 (1988), p. 336.

Si l'on nous suit dans l'adoption du texte unanimement retenu par les éditeurs, pour autant qu'il voulait bien nous révéler l'origine de son information, Pline s'est bien gardé de réduire l'une à l'autre l'œuvre d'Agrippa et la réalisation augustéenne du portique de Polla, que Pline n'attribue à aucun auteur précis. La plupart des commentateurs donnent à *habet* un sens beaucoup plus passif en l'opposant aux verbes d'opinion ou de déclaration qui caractérisent les citations de géographes, et y voient une allusion à la carte du portique qui "portait" la ville au bord de la mer. Nous préférons lui donner un sens fréquent qui nous renvoie aux verbes d'opinion<sup>20</sup>, d'usage normal dès lors qu'il s'agit d'opposer le jugement contradictoire de plusieurs géographes anciens.

---

<sup>20</sup>Conformément à la traduction adoptée par Cl. Nicolet, *Inventaire*, p. 109.



**1A: MESURES PARALLELOGRAMMIQUES.**

**1A1** (4K, 3R, Detlefsen, p. 22 Partsch, p.18): **mesures de la Bétique**

*HN*, III. 16: *longitudinem universam eius ( sc. Bæticae) prodidit M. Agrippa CCCCLXXV p. (475 Cap.: CCCCLXV A), latitudinem CCLVIII (A: 224 Cap. ; CCLIII R. ; CCLVII rell. codd.), sed cum termini Carthaginem usque procederent.*

*Dm*, 24: *Hispania Ulterior: < finitur> ab oriente Oretania, ab occidente Oceano, a septentrione flumine Ana, a meridie mari Hiberico. Cuius spatia panduntur (Schnabel: expanduntur h, expandit [omisso spatia ] T) in longitudine m.p. CCCCLXXX (CCCLXXX h, quadringenta septuaginta T), in latitudine m.p. CCLXXXIII.*

*Dv*, 4 *Cordubensis Bætica prima itaque prouincia finitur ab oriente saltu Carthaginensi et Mauretania, a septentrione flumine Ana, ab occidente oceano, a meridie mari Celtiberico <.....>.*

Les dimensions données par Pline et *Dm* sont concordantes, sauf pour la largeur. Il en est de même de la toponymie des deux opuscules, *Mauretania* étant à l'évidence une *lectio faciliior* pour *Oretania*. Mais le nom donné à la province par les opuscules n'est pas exactement celui que l'on rencontre chez Pline, où l'on ne trouve ni *Hispania ulterior*, ni *Cordubensis*.

**1A2** (5K, 24R, Detlefsen p.42, Partsch p. 29): **Mesures de la Lusitanie.**

*HN, IV.118 : Lusitaniam cum Asturia et Gallaecia patere longitudine  $\overline{DXL}$ , latitudine  $\overline{DXXXVI}$  Agrippa prodidit.*

*Dm, 23: Asturia (Adstodio T) Gallæcia et Lusitania ab oriente Cantabria et Oretania, ab occidente Oceano, a septentrione Oceano, < a meridie...>. Quarum spatia in longitudine m.p.  $\overline{DLXXX}$ , in latitudine  $\overline{DLXXXV}$  (quingenta octuaginta quinque T).*

*Dv 5: Hispania Lusitania cum Asturica et Gallæcia finitur ab oriente Noeca Asturum (Letronne: noecantru V, noe cantrum D, noe camrum Y), quæ est ad mare oceanum, inde recta regione in meridiem ad fl. Atacum <.....>, a septentrione oceano, a meridie flumine Ana. Patet in longitudine m.p.  $\overline{CCCCLXXX}$ , latitudine  $\overline{CCCCL}$ .*

Le chiffre de longitude donné par Dv et Dm peut difficilement provenir directement d'Agrippa. En revanche, il remonte sans nul doute à une source intermédiaire commune, qui donnait à l'évidence  $\overline{CCCCLXXX}$ . Les chiffres de latitude de Dm peuvent paléographiquement être rapportés sans difficulté majeure à Agrippa; en revanche, on s'explique mal comment Dv est arrivée à  $\overline{CCCCL}$ ; peut-être par contamination avec le chiffre de longitude, peut-être tout simplement par choix, comme au § 6, d'une source chiffrée en stades:  $450 \times 8 = 3600$  stades. La toponymie s'accorde généralement pour le titre de la notice, avec un avantage à la Dv sur ce point précis, mais les deux sources divergent dans le détail, sinon sur le fond, à propos de l'énoncé des limites. Dv utilise le verbe *patere* qui apparaissait déjà chez Agrippa dans la même notice. Mais on ne peut qu'être frappé par l'expression originale *recta regione*, qui apparaît aussi au §6 (*Hispania citerior*). Cette expression, très fréquente<sup>21</sup> dans le

<sup>21</sup>On la rencontre par exemple dans la sentence rendue par les *Minucii* dans un conflit de bornage, cf. *CIL* 12. 2. 584 (= 199), p. 453 = V, 7749 = Dessau, 5946, ll. 8 sq.; 11



vocabulaire de la *terminatio*, mais assez peu attestée chez les géographes, ne reparaît qu'une fois par ailleurs dans la Dv, dans un passage très suspect (§ 6 = fgt. 4A1) et est totalement absente de la Dm, qui adopte pourtant d'ordinaire une terminologie conforme à celle de la Dv. On est donc légitimement autorisé à se demander si cette particularité n'est pas le fait d'une source intermédiaire propre à la seule Dv: cette formulation tranche, autant que l'énoncé détaillé des villes dans ces deux notices, avec les informations relatives à la Bétique, qui respectent plus, comme ici la Dm., le formulaire qui semble avoir été en usage chez Agrippa.

1A3 (7K, 23R, Detlefsen p.41, Partsch, p.31): mesures des Gaules.

*HN, IV. 105 : Agrippa Galliarum inter Rhenum et Pyrenaeum atque oceanum ac montes Cebennam et Jures, quibus Narbonensem Galliam excludit, longitudinem  $\overline{\text{CCCCXX}}$  (DCCCCXX Dic), latitudinem  $\overline{\text{CCCXIII}}$  (CCCXVIII codd., Detlefs. ; CC.XVIII A ; Dic. CCCVIII ) computavit.*

*Dv, 7: Gallia Comata cum insulis Britannicis finitur ab oriente flumine Rheno, ab occidente < saltu> Pyrenæo, a septentrione oceano, <a> meri<di>e flumine Rhodano et montibus Cebennicis. Longitudo m.p. DCCCXXVIII, latitudo  $\overline{\text{CCLXIII}}$  (VY: CCCLXIII D).*

---

sq. Cf. aussi *CIL VI, 1262 = Dessau, 5936* (cippes du Tibre: *in partem dextram recta regione ad proxim(um) cippum ped. CLXXXII, et in partem sinistram recta regione ad proxim(um) cippum ped. CLXXVIII* ). On la trouve également sous la plume de Quinte Curce, VII.7: *recta deinde regione aliam ultra Istrum iacentem colit* ; cf. aussi *ibid.*, VIII.9.12. Si Quinte-Curce est bien l'inventor des *Insulæ Furianæ* du cadastre C d'Orange, comme le pense F. Salviat (*Quinte-Curce, les insulæ Furianæ et la localisation du cadastre C d'Orange*, dans *RAN*, 19 (1986), p. 101 sq.), on pourrait expliquer assez facilement l'intrusion dans la description géographique de l'historien d'Alexandre des descripteurs en usage dans les techniques cadastrales.

Dm, 20: *Gallia Comata finitur ab oriente flumine Rheno, ab occidente saltu Pyrenæo, a septentrione oceano, a meridie < Gallia Narbonensi.....>.*

Suétone, *César*, 25: *Omnem Galliam, quæ saltu Pyrenæo Alpibusque et monte Cebenna, fluminibus Rheno et Rhodano continetur, [patetque circuitu ad bis et tricies centum m.p. ...]*

Agrippa arrivait aux chiffres de longueur et de largeur par un calcul, comme l'indique le verbe *computavit* utilisé par Pline, qui n'a malheureusement pas jugé bon de nous donner les détails des opérations. Du moins l'encyclopédiste nous apprend-il que ces calculs étaient clairement exprimés par sa source. Le chiffre de longitude de Pline est aberrant, les itinéraires permettant de supposer une longueur de plus de 800 milles<sup>22</sup>, qui est à peu de chose près celle que donnent Dicuil (*DCCCCXX*) et Dv (*DCCCXXVIII*). Il devait initialement s'élever à *DCCCXX*. On remarque d'autre part que la valeur de la longueur avancée par la Dv n'est pas le chiffre rond proposé par Pline et par Dicuil: il s'agit probablement d'une contamination de la longitude par la latitude, qui pour sa part s'accorde paléographiquement avec celle de Pline. Dm et Dv s'accordent à peu près (mais à peu près seulement) avec Pline sur les limites de cette unité régionale, mais Dv. inclut dans ses mesures, concordantes, rappelons-le, avec celles de Pline (*longitudo* = 828 milles), les Iles britanniques; ce pluriel nous renvoie à la Bretagne et à l'Hibernie, mais nous savons qu'Agrippa consacrait des notices séparées à ces deux îles, comme le montre le fragment suivant. Peut-être l'auteur de la *Diuisio*, ou sa source, a-t-il considéré, conformément à une opinion couramment admise<sup>23</sup>, et

<sup>22</sup>Klotz (1931), p. 393.

<sup>23</sup>A. Berthelot, *L'Europe occidentale d'après Agrippa et Strabon*, dans *RA*, 6e sér., 1 (1933), p. 9-12.

bien attestée dans la mappemonde *Cottoniana*, copie du XI<sup>e</sup> s. d'une carte du Bas-Empire, que l'ensemble des îles britanniques n'excédait pas le parallélogramme tracé à partir des points extrêmes de la Gaule.

*Jures* est le seul terme spécifiquement agrippéen de la série<sup>24</sup> et les opuscules ne le citent pas. Klotz donne au fragment le titre *Gallia Comata*, sur lequel s'accordent les deux opuscules, mais que ne donne pas Pline ici. Celui-ci hésite, on le voit, entre *Galliæ* et *Gallia*; mais, au début du chapitre 105, il a utilisé ce nom lorsqu'il écrivait: *Gallia omnis Comata uno nomine appellata in tria populorum genera diuiditur*. Ce passage est visiblement inspiré des premières lignes de la *Guerre des Gaules* de César; mais ce dernier n'y employait, précisément, pas la désignation *Gallia Comata*, qui a dès lors toutes chances de provenir d'Agrippa, puisqu'on la retrouve et dans les opuscules, et chez Pline.

Detlefsen<sup>25</sup>, signale avec raison que le groupement de la Gaule et de la Bretagne ne remonte probablement pas à l'original, et qu'il pourrait remonter à la conquête de l'île en 43. On aurait ainsi l'un des nombreux indices qui suggèrent que les opuscules tardifs, ici la *Divisio*, quoique dépendants d'Agrippa, supposent plusieurs médiations, dont l'une date peut-être du premier siècle de notre ère.

Le parallèle avec le texte de Suétone, qui sera l'objet du fragment 3B4, n'a pas été noté par les précédents éditeurs des fragments. Les limites assignées à la Gaule par le chapitre 25 de la *Vie de César* y sont pourtant très exactement celles qu'assignent aux Trois Gaules et à la Narbonnaise les fragments 1A3 et 1A5, indubitablement empruntés à Agrippa. Même l'expression, tout à fait typique<sup>26</sup>, de *saltus Pyrenæus* employée, au lieu de

<sup>24</sup>Keune, sv *Jures*, dans *RE*, X, 1144.

<sup>25</sup>(1906) p. 11

<sup>26</sup>On ne la rencontre guère par ailleurs que dans la *Guerre civile* de César (la *Guerre des Gaules*, I.1.7, parle des *montes Pyrenæos*); encore n'est-elle attestée au singulier qu'en III.19.2, dans un passage condamné par Viehl, où elle semble

*mons* ou de *montes*, par la *Dimensuratio* et par la *Divisio* reparaît très exactement sous la plume de Suétone. Le toponyme *Cebenna* est employé par Pline à deux reprises à la suite d'Agrippa (1A3; 1A5), dont il semble caractéristique<sup>27</sup>; il n'est pas fortuit de le retrouver chez Suétone et dans la *Dimensuratio*, alors que la *Divisio*, en accord avec Pomponius Mela (II.74), parle des *Cebennici montes*. L'information de Suétone a donc de bonnes chances de provenir directement d'Agrippa et non d'une source intermédiaire sur laquelle se seraient fondés les opuscles. Si tel est le cas, on peut raisonnablement penser qu'Agrippa distinguait d'abord l'ensemble des Gaules et de la Narbonnaise, dont il donnait le périmètre (fgt. 3B4), avant de les diviser en deux ensembles dont il donnait la largeur et la longueur, comme il le faisait sans doute également pour l'Italie.

1A4 (8K, 22R, Detlefsen p.61): mesures de la Bretagne<sup>(a)</sup> et de l'Irlande<sup>(b)</sup>.

HN, IV. 102: *Agrippa longitudinem (Britanniae) DCCC esse, latitudinem CCC credit, eandem Hiberniae, sed longitudinem CC minorem.*

Dm, 30: *Britannia finitur oceano <....., ab occidente oceano> Atlantico, a septentrione oceano Brittanico, a meridie <oceano.....>. In longitudine patet m.p. DCCC, in latitudine m.p. CCC.*

Oros., I.2.77, donne pour la Bretagne les mesures suivantes: DCCC et CC; en I.2.80, il mentionne *Hibernia*.

---

désigner les forêts; elle apparaît par ailleurs, mais au pluriel, en I.37.1, comme synonyme de *montes Pyrenæi*.

<sup>27</sup> César, *BG*, VII.8; VII. 56 emploie le nom *Cevenna*, donné par tous les manuscrits en VII.8.3, et en VII.56 par tous les manuscrits sauf M<sup>2a</sup>, qui, seul, donne *Cebenna*, et semble le fruit d'une correction. Strabon utilise τὸ Κέμμενον ὄρος (IV.1.1, C 176) ou ἡ Κεμμένη (IV.1.1, C 177); Ptolémée τὰ Κέμμενα ὄρη (II.8). La description de Strabon, très proche de celle d'Agrippa, avec des Cévennes formant un angle droit avec les Pyrénées, se fonde, de son propre aveu, sur Jules César lui-même; celui-ci a également pu inspirer Agrippa.

Dm et Orose s'accordent avec le chiffre d'Agrippa pour la Bretagne, mais seul Pline mentionne les dimensions de l'*Hibernia*, qui constituaient sans doute une notice d'Agrippa bien distincte de la Bretagne(4<sup>a</sup>), et mériterait peut-être l'honneur d'un fragment spécifique(4<sup>b</sup>).

1A5 (9K, 4R, Detlefsen, p. 25, Partsch p. 34): mesures de la Narbonnaise.

HN, III. 37: *Longitudinem provinciae Narbonensis CCCLXX (CCLXX R) Agrippa tradit, latitudinem CCXLVIII (CCXLVIII R<sup>1</sup>, CCCXLVIII R<sup>2</sup>, CCCXLVIII Dic., CCXLVIII Cap.).*

III.31: *Narbonensis provincia appellatur pars Galliarum (...) amne Varo ab Italia discreta Alpiumque (...) iugis, a reliqua vero Gallia latere septentrionali montibus Cebenna et Juribus.*

Dv, 8: *Prouincia Narbonensis finitur ab oriente Alpibus, ab occidente saltu Pyrenæo, a septentrione finibus Viennensium et montibus Cebennicis, a meridie mari Gallico. Longitudo m.p. CCCXXVIII (Riese, Schnabel: CCCXXXIII falso Klotz), latitudo CLXXVIII.*

Dm, 21: *Gallia Narbonensis et Aquitanica ab oriente saltu Pyrenæo, a septentrione monte Cebenna et Iuribus, a meridie mari Gallico. Quarum spatia in longitudine m.p. CCCLXXIII, in latitudine m.p. CCXXX (Schnabel: ducenta quadraginta T).*

Suétone, César, 25: *Omnem Galliam, quæ saltu Pyrenæo Alpibusque et monte Cebenna, fluminibus Rheno et Rhodano continetur, [patetque circuitu ad bis et tricies centum m.p. ...]*

Les chiffres de Dm et Dv. s'expliquent pour l'essentiel par des contaminations *latitudo / longitudo* qui présupposent l'existence d'une source commune déjà fortement pervertie. Dm reste néanmoins plus proche d'Agrippa que Dv: il semble bien qu'il faille en effet rechercher dans la latitude CCXXX le souvenir de la longitude d'Agrippa telle que nous l'a transmise Pline: CCCLXX; on note également l'adoption dans le découpage d'une terminologie générale légèrement différente de celle d'Agrippa dans les deux opuscules. Ces originalités supposent une tradition très indirecte, mêlée d'emprunts à la géographie administrative du Bas-empire: le groupement de la *Narbonensis* et de l'*Aquitania*, par exemple, renvoie trop précisément aux découpages administratifs du IV<sup>e</sup> s. pour être fortuit. Quant à la *Diuisio*, comme l'a bien signalé Klotz, l'introduction des limites de la Viennoise, pour fondée qu'elle soit géographiquement, semble être une fantaisie qui lui est propre, sans parallèle chez Agrippa, et en contradiction avec les limites formulées par Pline et la *Dimensuratio* en accord avec le fragment 1A3. Mais là encore, on ne peut s'empêcher de penser que Vienne fut dans la première moitié du IV<sup>e</sup> s., la capitale du diocèse de Viennoise, qui se substituait, en les étendant, aux anciennes limites de la Narbonnaise...

Pour le texte de Suétone, cf. 1A3 et 3B4.

1A6 (17K, 21R, Detlefsen, p. 39, Partsch, p. 73): mesures de la Germanie, Rhétie et Norique compris.

HN, IV. 98: *Agrippa ( tradidit Germaniae ) cum Raetia et Norico longitudinem DCXXXVI (A: DCLXXXVI rel. codd.), latitudinem CCXLVIII (A: CXLVIII rel. codd.).*



Dm, 19: *Germania , Raetia, ager Noricus . < finiuntur > ab oriente flumine Vistula et silva Hercynia , ab occidente flumine Rheno , a septentrione Oceano , a meridie jugis Alpium et flumine Danubio . Quae pars panditur in longo m.p. DCXXIII (DCXXII 1), in lato m.p. CCCXXVIII*

Dv, 11: *Germania omnis et Dacia (Dactia V, Gothia D, Dic) . finiuntur ab oriente flumine Vistla (Letronne: iustia V, lustra Ψ, hiustia Δ), ab occidente flumine Rheno, a septentrione Oceano, a meridie flumine Danuvio, patens in longitudine m.p. circiter DCCC, in latitudine CCCLXXXVIII (CCCLXXXIII V Δ, CCCLXXXII Ψ).*

Une fois encore, chiffres et découpages posent problème. Klotz pense, sur la foi de la *Divisio* , qu'à l'origine, la *latitudo* devait s'élever 338 ou 388 milles. A tout prendre, les chiffres de Dm sont paléographiquement beaucoup plus proches de Pline que ceux de Dv, quoique la *latitudo* dérive à l'évidence d'une source commune aux deux opuscules tardifs. Ceux-ci donnent un chiffre moins aberrant que celui de Pline; mais, celui que Pline a emprunté à Agrippa était déjà absurde à ses yeux, ce qui constitue assurément une garantie d'authenticité d'autant plus marquée que Pline peut expliquer les raisons de la mauvaise estimation d'Agrippa. Nous ne croyons donc pas nécessaire de rejeter le témoignage de l'encyclopédiste<sup>28</sup>. Dans ce cas, il faut encore supposer, entre Agrippa et les opuscules tardifs, d'une mise à jour du haut empire. Les intermédiaires semblent plus nombreux pour Dv, dont la *latitudo* est seule à mentionner des chiffres de l'ordre de 390 milles qui supposent l'introduction de quatre caractères au moins, à moins d'admettre leur disparition accidentelle et simultanée de

<sup>28</sup> Comme le fait remarquer Pline à propos de cette évaluation, la Rhétie était à peine conquise à la mort d'Agrippa. Si nous admettons la chute d'un C, d'autant plus probable que les manuscrits hésitent en C et CC sur ce passage, le chiffre de Pline s'établirait d'après les manuscrits à <C>CCXLVIII, soit 348 milles

Pline et de la *Dimensuratio*, ce qui semble difficile à admettre, sauf à considérer que Dm dépendait directement de Pline... Mieux vaut supposer l'entremise d'une source différente, peut-être partiellement dépendante d'Agrippa; l'insertion de la Dacie dans cette notice semblerait le montrer<sup>29</sup>. Dans tous les cas, le chiffre de *longitudo*, tranche une fois encore, par son caractère approximatif, avoué par son auteur (*circiter*), sur les données d'Agrippa qui, dans leur immense majorité, lorsqu'elles ne sont pas tirées de sources grecques, sont le produit brut de sommes mathématiques. Ce chiffre semble se résoudre à 6400 stades; il est le seul. Klotz<sup>30</sup> a bien essayé de raccorder les autres données à des valeurs initialement exprimées en stades; mais il faut, pour y parvenir, arrondir - et donc modifier - les chiffres de Pline et de la *Divisio*, qui ne se réduisent en aucune façon à des chiffres ronds en stades; seules les évaluations de largeur peuvent faire exception, et être, dans une certaine mesure, convertis en stades, à condition de les corriger comme le propose Klotz. Ce dernier<sup>31</sup> penchait en effet pour la restitution du chiffre de 388 milles, qui lui semblait s'accorder avec les 390 milles qu'il avançait lui-même par ailleurs pour largeur de la Sarmatie proprement dite; mais il n'était parvenu à cette estimation<sup>32</sup> qu'au terme d'un calcul, aucun des

<sup>29</sup> Quoique le toponyme *Dacia* reparaisse plus loin dans la *Divisio*, cf. fgt. 1A7, il est difficile de penser avec Schnabel (1935), p. 435 *ad loc.* que la leçon *Dactia*, isolée, et susceptible de s'expliquer par dittographie du *c* ou du *i* (toutes lettres dont la paléographie du Haut Moyen Age atteste bien la confusion régulière) remonte à un *Raetia*.

<sup>30</sup> (1931) p. 416. Pour lui les 636 milles de Pline donnent 5100 stades; en réalité, 5088; les 624 (en réalité 623) milles de Dm. donnent aussi 5100 stades, par le biais d'un arrondissement inexplicable, et paléographiquement inacceptable, à 637,5 milles, alors que l'on obtient normalement 4984 stades pour 623 milles et 4992 stades pour 624 milles; de même, mais avec une moindre gravité, pour les largeurs, Klotz considère que 338 m.p. = 2700 stades et que 388 m.p. = 3100 stades, alors qu'il faut adopter 337,5 et 387,5 m.p., ce qui pour le coup est paléographiquement et conceptuellement acceptable, que l'on accepte la thèse de l'erreur paléographique ou de l'arrondissement au mille supérieur.

<sup>31</sup> (1931)p. 424 (ad fg. 22)

<sup>32</sup> Soit 325 milles (largeur Pont, non attribuée, *HN*, VI.6), ôtés de 715 (chiffre de *Dv.15*).



manuscrits dont il disposait ne la lui donnant. Les largeurs (axe nord-sud) des trois régions limitrophes de Dacie (396 m.p., fgt 1A7), de Sarmatie et de Germanie (338 ou 388 m.p.) se seraient ainsi trouvées concordantes.

Mais le calcul de Klotz se fondait sur une hypothèse erronée. La découverte par Schnabel, dans les manuscrits les plus anciens de la *Dimensuratio*, du véritable chiffre de latitude de la Sarmatie rend caduc l'essentiel de l'argumentation de Klotz (*infra*, fgt. 1A8). On peut dès lors se demander si le chiffre de Pline tel qu'il est donné par les manuscrits est aussi corrompu que l'on a pu le penser. La somme des "latitudes" de l'*Illyricum* et de la Germanie se monte en effet à 573 m.p.; or ce total s'accorde assez bien avec les largeurs cumulées de la Narbonnaise et des Gaules, 561 m.p. Les 328 m.p. attribués à la Germanie par Dm donneraient une largeur globale de 653 m.p., un peu excessive mais encore acceptable. Les 388 m.p. proposés par Klotz nous conduiraient en revanche à un ordre de grandeur bien moins vraisemblable, supérieur à 700 milles. Il nous semble donc prudent de conserver le chiffre donné par les manuscrits de l'*Histoire Naturelle*. A tout prendre, La Rhétie, comme le rappelle Pline, ne fut conquise qu'à la mort d'Agrippa; ceci expliquerait d'après lui le caractère aberrant des mesures de l'ensemble, tout juste égal aux dimensions réelles de la seule Rhétie. Ceci suggère:

-1) que *cum Rætia et Norico* est une précision qui vient de Pline ou d'une source intermédiaire du 1<sup>er</sup> s.

- 2) que Dm se fonde assez directement sur cette source.

- 3) que d'autres qu'Agrippa ont proposé des mesures régionales fondées sur l'articulation des provinces, probablement au premier siècle de notre ère, et que ce comput prenait probablement en compte le travail d'Agrippa, qui fut alors repris et corrigé: c'est peut-être à l'utilisation de cette mise à jour que Dm doit d'avoir adopté, pour la largeur, un chiffre

plus voisin des données itinéraires que celui de Pline. Quoiqu'il en soit, il apparaît clairement que Dv est moins complète que Dm, et qu'elle semble s'être fondée au moins partiellement sur d'autres sources.

La Vistule figurait-elle comme limite chez Agrippa ? C'est probable, puisqu'elle apparaît par ailleurs sous sa plume (1A7), quoiqu'un doute puisse subsister, compte tenu de la présence probable de révisions ou de mises à jour entre Agrippa et les opuscles tardifs. Enfin, Dm s'écarte nettement de la Table de Peutinger, qui donne la *silva Marciana* et non la *silva Hercynia* ; cette particularité toponymique tout à fait remarquable de la Table de Peutinger, qui constitue, on s'en souvient, l'un des arguments les plus prégnants dans l'établissement de son arbre généalogique<sup>33</sup>, parmi d'autres éléments, suggère assez nettement que, même pour ses parties extra-itinéraires, comme c'est ici le cas, elle ne dérive pas d'Agrippa.

1A7 ( 21 K,18 R, Detlefsen p. 34, Partsch p. 73): mesures de Dacia, Getica.

HN, IV. 81: *Agrippa totum eum tractum ab Histro ad Oceanum bis ad decies centenum (centum codd.; bis decies Cap.; bis decies centum milium Detlefs.) milium passuum in longitudinem (1200), quattuor milibus minus  $\overline{CCCC}$  in latitudinem (396), ad flumen Vistlam a desertis Sarmatiæ prodidit.*

<sup>33</sup>H. Lieb, *Zur Herkunft der Tabula Peutingeriana, die Abtei Reichenau, Sigmaringen*, 1970, p. 31 sq., suivi par E. Weber, *TP*, p. 9 se sont même fondés sur cet argument pour reconnaître dans la carte sur deux rouleaux mentionnée au catalogue de l'abbaye au IXe s. le modèle direct de la Table de Peutinger. Nous ne pensons pas, on l'a vu, que ç'ait été le cas, mais nous reconnaissons, avec ces deux auteurs que cette particularité est la garantie qu'il s'agissait d'un document de la même famille que la Table de Peutinger.

Dv,14: *Dacia. Finitur ab oriente desertis Sarmatiæ, ab occidente flumine Vistla, a septentrione oceano, a meridie flumine Histro. patens in longitudine  $\overline{X|CC}$ , latitudo qua cognoscitur  $\overline{CCCLXXXVI}$ .*

Dm, 8: *Dacia, Getica. finiuntur ab oriente desertis Sarmatiæ, ab occidente flumine Vistula, a septentrione Oceano, a meridie flumine Histro. quæ patent in longitudine m.p. CCLXXX, in latitudine qua cognitum est, m.p. CCCLXXXVI.*

Pline, IV.81 n'indique pas le nom que donnait Agrippa à une région qui comporte plusieurs peuples, mais il mentionne en premier lieu les *Getæ, Daci Romanis dicti* ; sans doute est-ce l'origine de la rubrique *Dacia, Getica* de Dm: Pline l'aurait alors empruntée à Agrippa. On pourrait également y voir l'expression de la popularité des Goths au Bas-Empire, mais cela nous conduirait à abaisser très sensiblement la date traditionnellement assignée à cet opuscule.

Klotz ([1931], p. 422) souligne avec raison que l'expression *qua cognitum est* (que l'on peut également rencontrer sous la forme *qua cognoscitur*), qui apparaît ici dans Dm et Dv provient sans doute directement d'Agrippa. On la trouve en effet à plusieurs reprises telle quelle sous la plume de Pline VI.37 (fgt 1A9), V.38 et VI. 209 (fgt 1A16: *Garamantas usque qua noscebantur*), V. 25 (fgt 3A8), trois fois dans la *Dimensuratio* (§ 6, 8, 9), et dans ce seul passage de la *Divisio*. Dm et Dv dérivent d'une même source et ont commis les mêmes erreurs. La parenté lexicale des trois documents suggère on ne peut plus clairement que les deux opuscules et Pline procèdent d'un même texte et peu vraisemblablement d'une source cartographique. Le chiffre de latitude surprenant que donne la *Dimensuratio* est en réalité celui de la largeur de

l'Arménie, que la *Divisio*, § 18, donne bien comme *CCLXXX*, quand la *Dimensuratio* indique *CCCCLXXX*, par itération de la longitude (*CCCCLXXX*). Ceci signifie que, selon toute vraisemblance, la notice relative à l'île de Rhodes et au Cyclades a été introduite *a posteriori* entre les notices relatives à l'Arménie et au *mare Caspium*.

IA8 (22 K, 20 R, Detlefsen p. 37, Partsch, p. 73): mesures de l'ensemble Sarmatia, Scythia, Taurica.

*HN*, IV. 91: *Sarmatiæ, Scythiæ, Tauricæ omnis a Borysthene amne tractus longitudo  $\overline{DCCCLXXX}$ , latitudo  $\overline{DCCXVI}$  (A: *DCCXVII* reliq. codd.) a M. Agrippa tradita est.*

Dv, 15: *Sarmatia, Scythia, Taurica. Hæ finiuntur ab oriente iugis montis Caucasi (et maris Caspii add. Dic), ab occidente flumine Borysthene, a septentrione oceano, a meridie provincia Pontica. Longitudo m.p.  $\overline{DCCCCLXXX}$ , latitudo  $\overline{DCCXV}$ .*

Dm, 9: *Sarmatia et Scythia Taurica. finiuntur ab oriente iugis montis Tauri, ab occidente flumine Borysthene, a septentrione oceano, a meridie prouincia Pontica, quæ expanduntur in longitudine m.p.  $\overline{DCCCLXXX}$ , in latitudine qua cognitum est  $\overline{DCCCXVI}$  (†*CCCLXXXVI* Riese, Klotz ex V).*

Le chiffre aberrant que Klotz attribuait à Dm pour la largeur s'expliquait, comme il l'avait du reste pressenti, par la confusion de deux notices, et par cette seule confusion: cette mesure était en effet empruntée à la notice dacique (1A7 = 21 K, *HN*, IV.81; Dv, 14; Dm, 8), qui utilisait précisément l'expression *qua cognitum est* que Dm est ici la seule à employer; l'édition de Schnabel a permis de retrouver sur d'autres manuscrits plus anciens le véritable chiffre qui confirme pleinement celui de Pline. L'explication avancée par Klotz pour cette confusion s'applique

néanmoins à la mention du Taurus, qui provient de la notice arménienne (23 K, Dm. 6; Dicuil), ce qui suggère que l'ordre des notices de la source de Dm était plus proche de celui des fragments de Klotz que de celui de Dm/Dv, que les passages relatifs à la Sarmatie et à l'Arménie étaient voisins, conformément à la logique géographique, et que les notices insulaires ont été introduites *a posteriori* dans un substrat dont elles ont quelque peu malmené l'ordonnance.

Les limites que donne Dv s'accordent avec le fragment 1A9 (23 K = HN, VI. 37), et sont certainement celles d'Agrippa. Le toponyme *provincia Pontica*, que l'on retrouve également chez Dm et Dv provient sans doute également du gendre d'Auguste et permet d'authentifier le fgt 26 K (1A11). Le choix de ces limites suggère que le Pont-Euxin est compté comme quantité nulle dans la représentation, et/ ou qu'il est intégré dans le comput. Klotz reconnaît avec beaucoup de justesse que les découpages régionaux sont indépendants des limites des continents, puisque cette sphragide couvre une partie de l'Asie et une partie de l'Europe, et que le Borysthène n'a jamais constitué pour les géographes anciens la limite des deux continents. Klotz y voit le signe d'une finalité pratique. C'est plutôt qu'Agrippa est tributaire de ses sources, et qu'il dispose sans doute, pour chiffrer ses mesures, de périples ou d'itinéraires pontiques, et des témoignages d'Eratosthène et de Varron, sans lesquels il n'aurait pu calculer la circonférence du Pont, alors qu'il ne possède pas de chiffres précis pour le Tanaïs; il a d'autre part sans doute senti l'unité ethnique des 2 Sarmaties d'Europe et d'Asie, dans un contexte géographique où les auteurs anciens utilisent plus souvent des ethnonymes que des toponymes pour désigner les grandes unités territoriales, et où, depuis Posidonius, l'ethnologie intéressait au plus au point le géographe, ce dont on trouvera plusieurs autres traces chez Agrippa. Il n'est enfin pas exclu que la

conviction ératosthénienne que la ligne unissant Alexandrie, Rhodes et le Borysthène formaient le méridien O du monde connu ait joué son rôle dans l'adoption de ce dernier fleuve comme limite par Agrippa<sup>34</sup>.

1A9 (23 K, 30 R, Detlefsen, p.51: mesures du *mare Caspium et gentes quæ circa sunt* .

HN, VI.37: *Agrippa Caspium mare gentesque quæ circa sunt et cum his Armeniam, determinatas ab oriente oceano Serico, ab occidente Caucasi iugis, a meridie Tauri, a septentrione oceano Scythico patere qua cognitum est  $\overline{\text{CCCCLXXX}}$  (CCCCXXXX E) in longitudinem, in latitudinem  $\overline{\text{CCXC}}$  prodidit.*

Dv, 18: *Armenia et mare Caspium quæ<que> circa gentes sunt ad oceanum. finiuntur ab oriente oceano Serico, ab occidente iugis montis Caucasi, a septentrione oceano <Scythico> (suppl. Klotz), a meridie monte Tauro. in longitudine m. p. CCCCLXXX, latitudo  $\overline{\text{CCLXXX}}$ .*

Dm, 6: *Armenia, mare Caspium et quæ circa gentes sunt ad Oceanum (Detlefsen: Arminia finitur a mare Caspio et quæ circa gentes sunt ab oceano codd.) <finiuntur> ab oriente oceano Indico, ab occidente iugis montis Caucasi (et mari Caspio add. Dic), < a septentrione oceano Scythico> (add. Riese), a meridie monte Tauro. quarum spatia pate<n>t, qua cognitum est, <in longitudine> (add. Riese) m.p. CCCCLXXX, in latitudine m.p. CCCCLXXX*

Quoique le passage ait été fortement malmené par Dm, l'essentiel est sauf, et il n'est pas difficile de voir que la lettre du fragment cité par Plinie est respectée. On ne peut du reste qu'être frappé par la parenté des

<sup>34</sup>Il faut toutefois se garder de conclusions abusives; ce méridien n'a en effet pas joué un rôle toujours déterminant, à preuve le fait qu'Agrippa n'adoptait pas pour limite de l'Égypte Alexandrie, mais la bouche pélusiaque du Nil.

expressions que l'on y rencontre: c'est tout d'abord *qua cognitum est*, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, mais aussi le parallèle de la rubrique, donnée à l'identique par les deux opuscules, sous une forme inversée quelque peu précieuse *Armenia et mare Caspium quæque circa gentes sunt*, quand Pline se contentait de la formule plus simple *gentes quæ circa sunt*. L'expression et l'inversion se rencontrent par ailleurs<sup>35</sup> à deux reprises dans la *Dimensuratio* à propos des Cyclades (§7) et de la Crète (§ 10) dans deux passages qui proviennent sans doute d'Agrippa, mais au terme d'une tradition fortement médiatisée, si bien que l'on ne sait quelle formule doit être attribuée Agrippa, de celle de Pline ou de celle des opuscules. Dans tous les cas, l'identité de la formulation et l'erreur commune aux deux opuscules pour la largeur suggère encore une fois une source intermédiaire commune. Rien n'indique ici, contre l'avis de plusieurs savants<sup>36</sup>, que *HN*, VI. 36 vienne d'Agrippa et que la mer Caspienne fût pour Agrippa un golfe de l'Océan; les golfes de l'Océan semblent en effet normalement désignés chez Agrippa du nom de *sinus*. (cf. fgt. 1A12).

1A10 (25 K, 28 R, Detlefsen p. 50): mesures de l'Asie citérieure.

*HN*, V.102: *In duas eam (sc. Asiam) partes Agrippa diuisit: unam inclusit ab oriente Phrygia et Lycaonia, ab occidente Ægeo mari, a meridie Ægyptio, a septentrione Paphlagonia. huius longitudinem CCCCLXXX, latitudinem CCCXX fecit.*

Dv, 16: *Asiæ pars citerior finitur ab oriente<.....>*. (l'opuscule énumère, à partir de ce point, des données relatives aux Cyclades)

<sup>35</sup>Cf. sur ce point notre commentaire *ad loc.*, *infra* 2.a.7 sq.

<sup>36</sup>Partsch, p. 75 sq. et Hermann, *RE* X. 2280; ce point a été fort bien mis en évidence par Klotz (1931) p. 425 et (1906) p. 104.



La *Dimensuratio* est malheureusement lacunaire sur l'Asie, si bien que l'on ne peut juger du rapport entre nos sources sur ce fragment. En revanche, il est certain que Dv, comme Agrippa, divisait l'Asie en deux et que la partie orientale ( le fgt 1A11) adoptait les mêmes découpages. Un saut du même au même après *ab oriente* nous a en effet privés de la notice relative à l'*Asiæ pars citerior* et du titre de la notice consacrée aux Cyclades (§ 16<sup>b</sup>), ce qui est probablement encore le signe de son intrusion. Les chiffres avancés ici sont étonnamment ronds pour Agrippa; il n'est pas exclu de penser que, comme pour l'Asie supérieure, ils remontent à des chiffres grecs, à savoir respectivement à 3840 et à 2560 stades. S'ils sont moins arrondis que ceux de l'Asie supérieure, c'est sans doute que l'Asie citérieure était mieux connue et laissait moins de place à l'approximation. La limite des deux régions ne tient pas compte des découpages administratifs et politiques: la Galatie n'est pas nommée. Elle suit à peu près la ligne hydrographique Halys-Kalykadmos. On peut noter la précision du vocabulaire géographique qui indique bien que la limite est inclusive (*includit*).

1A11 (26 K, 28 R, Detlefsen p. 50): mesures de l'Asie supérieure.

*HN*, V. 102: *alteram (sc. partem Asiæ) determinavit (Agrippa) ab oriente Armenia minore, ab occidente Phrygia, Lycaonia, Pamphylia, a septentrione prouincia Pontica, a meridie mari Pamphylia, longam DLXXV, latam CCCXXV.*

Dv, 17: *Asiæ pars superior. finitur ab oriente Armenia minore, ab occidente finibus Phrygiæ, Lycaoniæ, Pamphylia, a septentrione prouincia*

*Pontica, a meridie mari Pamphylo (Pamphylico Dic.), quod inter Cyprum et Ciliciam est. Longitudo m.p. DXXX, latitudo CCCXX.*

Les deux documents donnent une nomenclature en tous points semblable. La notice de Dv relative à la situation du *mare Pamphylium* provient-elle d'Agrippa? Pline (V. 96 et V.129) distingue bien la mer de Pamphylie de celle de Cilicie, qui baigne et Chypre et la Cilicie. Les passages de Dm, 5, Orose, 96, et Æthicus qui traitent de Chypre la situent comme Dv, et contre Pline, V.129 dans la mer de Pamphylie, peut-être, mais ce n'est pas certain, à partir d'une source agrippéenne commune. Detlefsen a, pour sa part, bien montré que les deux mesures de l'Asie ultérieure sont des mesures grecques: 575 m.p. = 4600 stades, et 325 m.p. = 2600 stades. Klotz pensait que *HN*, VI.24 (*itaque ibi longitudo Asiae  $\overline{|\overline{XII}|}.\overline{L}$  efficit, latitudo  $\overline{DCXL}$* ) donnait la somme des mesures agrippéennes des deux Asies. Quoique 1250 m.p. = 10000 st., il choisissait donc, contre Pline, l'évaluation de Martianus Capella (1140 m.p.) et la corrigeait en  $\overline{|\overline{XII}|}.\overline{L}$  pour faire coïncider ses chiffres avec le produit de ses additions: 480 + 575 = 1155 m.p. en longueur et 320 (300 cap.) + 325 = 645 m.p. en largeur; si, pour la largeur, l'argument est approximativement valable, pour la longueur, en revanche, il se fonde sur une erreur de calcul de Klotz, car 480+575=1055 et non 1155... Par conséquent, les dimensions attribuées par Pline à l'Asie ou bien remontent à une source grecque en tout étrangère à Agrippa, ou bien Agrippa, s'il est bien l'auteur de cette donnée, a reproduit une mesure préexistante à ses travaux, et qui n'avait rien à voir avec la somme arithmétique de ses subdivisions. Agrippa semble bien avoir été coutumier du fait; il est avéré pour le calcul de la distance Gadès-Issus, mais il ne s'agit pas d'une mesure "chorographique"; on pu également émettre l'hypothèse que ç'avait été aussi le cas du calcul de la longueur de l'Afrique, mais nous n'y adhérons pas. Pour l'estimation des longueurs des

continents ou de groupes de régions, Agrippa semble s'être réellement fondé sur un comput. Ce n'est que pour les distances idéales, en ligne droite et à vol d'oiseau qu'il semble s'être satisfait d'estimations. Nous ne croyons donc pas que la mesure totale des deux Asies puisse être attribuée à Agrippa, aussi ne l'avons nous pas retenue dans nos fragments.

1A12 (29K, 35 R, Detlefsen p. 55): mesures de l'Ethiopie de la Haute-Egypte.

HN, VI. 196: *Æthiopiam terram uniuersam cum mari Rubro patere in longitudinem [XXI].LXX p. (XX.LXX R.), in latitudinem cum superiore Ægypto [XII].XCVI Agrippa existimauit (e [XII].XCV uel [XII].XCVIII ortum existim. Klotz).*

Dv, 21: *Arabia Eudæmon, Phlegmæa (flecmea Dv: plecmea Dic; Pygmea Detlefsen; Pe<tra>ea Salmasius, Schnabel), inter duo sinus Arabicum et Persicum, itemque extra Arabicum sinum Trogodytice Arabia (trogodyten Arabiam codd.) Ægypto proxima (proximam codd). hæ finiuntur ab oriente solis sinu Persico, ab occidente Nilo, a septentrione Pharan et Nab<atea> Arabia (Letronne: nab arabia Dic; narabia codd.), a meridie Oceano Erythro. [patet in longitudine m.p. [X] CLX (XCLX codd.; decies centum LX Dic.), in latitudine DCCCCXX].*

Dm, 29: *Arabia Æthiopia et Ægyptus superior et sinus Arabicus et Persicus. finiuntur ab oriente maritima Persida et Carmania, ab occidente Libya deserta, a septentrione Syria, a meridie mari Rubro. habent in longitudine [m.p. CLXI, in latitudine m.p. CLXXX] , (codd.; qui numeri ad §28 et Ægypti partem inferiorem pertinent).*

Si l'on accepte la correction de Klotz, la largeur originellement adoptée pour cette région (1695 milles) a été établie à partir de l'addition de trois segments de 5000 stades = 625 m.p.(Alex.-Syène-Méroè-Océan)<sup>37</sup>, dont Agrippa a retiré les 180 m.p. de la Basse Egypte (fgt. 33 K). Si tel est le cas, il s'est surtout fondé sur Eratosthène sans y changer grand'chose.

Nos trois sources s'accordent assez mal entre elles sur les chiffres. Il semble qu'il faille ici incriminer des télescopages de notices, puisque les chiffres avancés par Dm proviennent du développement précédent, consacré à la Basse-Egypte (§ 28), tandis que ceux que propose Dv ont été attribués de longue date<sup>38</sup> à la Cyrénaïque, dont la notice fait précisément défaut dans Dv. Elles sont d'autre part, surtout Dv, peu concordantes sur la terminologie, même si la réalité des pays concernés reste intangible d'une source à l'autre. Dm s'accorde mieux que Dv avec Agrippa et Pline. Si l'on admet, ce qui n'est pas certain, que ces deux sources dérivent également d'Agrippa, celui-ci devait être assez disert sur la façon dont il avait effectué le calcul; il devait dire exactement entre quels points avait été prise la mesure, comme dans le fragment 3A6, à propos de *Zeugma* et de Séleucie, si toutefois il était bien de lui. C'est ainsi que l'on aurait *Pharan* de Nabatène. En tout cas, son témoignage a été réélaboré par les auteurs des opuscules. Le toponyme *Phlegmaia* ("brûlée") pour l'Arabie Déserte semble constituer un *unicum*, ce qui a conduit plusieurs éditeurs à corriger en *Petræa*; il dénote plutôt l'usage d'une source grecque, également trahie par le toponyme *oceanò Erythro*, et qui semble propre à Dv. Le toponyme *Libya* de Dm a pu être employé par analogie avec le fragment relatif à l'Egypte supérieure, où il désigne un

<sup>37</sup>Cf. Pline, II.184: Syène-Méroè; 183: Alexandrie-Syène; VI.183: Syène-Méroè, d'après Eratosthène; 196: Océan-Méroè-Syène (consensus de tous les auteurs).

<sup>38</sup>Detlefsen (1906), p. 11; Klotz (1931), p. 431; 437.

nome d'Egypte; dans le sens général de "continent africain", il n'est en revanche pas attesté chez Agrippa, mais on le trouve en ce sens dans Dv 1, où il semble encore suggérer la consultation d'une source grecque.

1A13 (31 K, 33 R, Detlefsen, p. 53): mesures de l'ensemble Médie, Parthie, Perse.

HN, VI. 137: *is (= Agrippa) Mediam et Parthiam et Persidem ab oriente Indo, ab occidente Tigri, a septentrione Tauro Caucasio, a meridie Rubro mari terminatas patere in longitudinem  $\overline{XIII} \cdot \overline{XX}$  p., in latitudinem  $\overline{DCCCXL}$  prodidit.*

Dv, 23: *Media, Parthia, Persis. finiuntur ab oriente flumine<Indo, ab occidente flumine> Tigri (Dic : Indo...flumine om. Dv), a septentrione monte (monte Dic : om. Dv) Tauro, a meridie mari Rubro. longitudo m.p.  $\overline{X} \overline{CCCCXXI}$  (XCCCCXXI V Y; DCCCCXX Dic), latitudo  $\overline{DCCCCXX}$  (CCCCXXI D, Dic)*

Dm, 2: *Media, Parthica, Ariana (Appiana, codd.), Carmania (Carminia, codd.), Persida. finiuntur ab oriente flumine Sintho (sic codd. et §.1: Indo Klotz), ab occidente Mesopotamia, a septentrione monte Tauro, a meridie mari Persico. quarum spatia habent in longitudine m.p.  $\overline{XI}$  et  $\overline{CCCXX}$ , in latitudine m.p.  $\overline{DCCCXI}$  (T: falso Mendelssohn  $\overline{DCCCXL}$ ).*

D'après Cl. Nicolet<sup>39</sup>, la limite septentrionale (*Taurus Caucasus*) vient tout droit des cartes de Dicéarque et d'Eratosthène. Si le nom *Taurus Caucasus* rappelle bien les géographes grecs et la partie orientale du diaphragme, constituée de la ligne Taurus-Caucase, il n'apparaît pas explicitement chez Eratosthène, mais il trouve un point de comparaison

<sup>39</sup>*Inventaire...*, p. 118; E<sup>2</sup> donne *Taurus Caucasus*, mais les *vetustiores* s'accordent sur la leçon *Caucasius*.

dans le fgt III B 9 Berger d'Eratosthène<sup>40</sup>, où il semble désigner la zone d'intersection du Taurus et du Caucase; mais ce passage est suspect, car l'appellation Caucase semble ici désigner la partie orientale de la dorsale transasiatique qui constitue le diaphragme d'Eratosthène; or, ce n'était pas le cas chez Eratosthène: le fgt III B 6 Berger<sup>41</sup> le montre, où cette appellation est attribuée aux "Macédoniens", c'est-à-dire à Alexandre et à ses compagnons. Agrippa pas plus qu'Eratosthène n'ignorait que le Caucase, dont il faisait la limite de la Sarmatie et de la Caspienne, était une chaîne séparée du Taurus<sup>42</sup>, et orientée Nord-Sud. A tout prendre, il est donc raisonnable de penser que l'expression *Taurus Caucasus* désigne chez Agrippa la jonction du Taurus et du Caucase, seul point connu de cette chaîne, puisqu'aussi bien, tout ce qui se trouve au Nord de l'Inde est extérieur à l'*orbis terrarum qua cognitum est* <sup>43</sup>. La prudence est donc de règle s'agissant de la reconnaissance dans ce fragment d'une trace explicite du diaphragme de Dicéarque et d'Eratosthène. S'il semble bien qu'Agrippa admette, comme Eratosthène que le Taurus divise l'Asie comme une ligne parfaitement orientée d'Est en Ouest, rien n'indique qu'il ait situé cette ligne sur le même parallèle qu'Issus, Rhodes et Gadès. Le seul écho ératosthénien assuré ici est sans doute d'ordre chorographique plus que géographique.

Dv apparaît très proche, toponymiquement et en chiffres, de Pline; Dm, en accord avec les chiffres de Pline et Agrippa (la longueur remonte probablement à  $|\bar{X}|.\bar{C}\bar{C}\bar{X}\bar{X}$ ), diverge sur la toponymie: l'ordre de la

<sup>40</sup> Arrien, *Anab.*, V.6. 2 sq.: τὸ πρὸς βορρᾶν δὲ αὐτῆς ἀπείργειν τὸν Καύκασον τὸ ὄρος ἕως ἐπὶ τοῦ Ταύρου τὴν ζυμβολήν. " La partie (de l'Inde) qui est tournée vers le Borée est bornée par le mont Caucase jusqu'à sa jonction avec le Taurus.

<sup>41</sup> Strabon XV.1.11, C 689

<sup>42</sup> C'est également le cas d'Orose (I.2.20) et d'Isidore de Séville (*Etym.*, XIV.3.13), quoique ceux-ci semblent (cf. Y. Janvier, *la géographie d'Orose*, Paris, 1982, p. 89) l'orienter selon l'axe Est-Ouest, ce dont nous ne sommes pas pleinement convaincu.

<sup>43</sup> Fgt. 1A9.



séquence d'Agrippa est respecté, mais deux intrus se sont glissés dans la liste; *Tigris* devient *Mesopotamia*, *mare Rubrum* cède la place à *mare Persicum*, alors qu'Agrippa, à en croire Pline, qualifiait cette mer de *sinus*. Orose I.2.17, mentionné par Klotz, est en réalité fort éloigné d'Agrippa en tout point.

La Longueur, 1320 milles, est sûre. *HN*, VI. 126 donne par ailleurs, pour la largeur de l'empire parthe, un chiffre qui est irréductible à celui que donne ici Agrippa, mais il est le produit d'un comput fondé sur l'addition de chiffres dont l'un au moins remonte peut-être à Agrippa et on ignore si le comput était l'œuvre d'Agrippa ou celle de Pline; pour l'évaluation des dimensions de l'ensemble *Media-Parthia-Persis* par Agrippa, on est frappé par les chiffres ronds des dizaines. La longueur, égale à 50 x 24 milles provient peut-être d'un recueil de *Stathmoi*<sup>44</sup>(cf. ), et de l'estimation de la journée de route à 24 milles, comme l'a supposé Klotz.

1A14 (30 K, 33 K, Detlefsen, p. 54): mesures de la Mésopotamie.

*HN*, VI. 137: *præterea*<sup>45</sup>, *per se Mesopotamiam ab oriente Tigri, ab occasu Euphrate, a septentrione Tauro, a meridie mari Persico inclusam, longitudine DCCC p., latitudine CCCLX (patere Agrippa prodidit) (CCCXX Klotz, contra codd.)*.

Dv, 22: *Mesopotamia. finitur ab oriente flumine Tigri, ab occidente flumine Eufrate, a septentrione Tauro (monte Tauro Dic.), a meridie mari Persico. longitudo m.p. CCCC (DCCCC Dic.), latitudo CCCXL*.

<sup>44</sup>Sur l'existence de ces recueils d'étapes journalières, cf. W. Schoff, *Parthian Stations*, Londres, 1914 (réimpr. Chicago, 1976), p. 22.

<sup>45</sup>C'est-à-dire après la description de la Médie/Parthie/Perse.



Dm, 3: *Mesopotamia. finitur <ab oriente> flumine Tigri, ab occidente flumine Eufrate, a septentrione monte Tauro, a meridie mari Persico. cuius spatia habent in longitutine m.p. DCCC.*

La grande proximité des trois sources est évidente. Le témoignage d'Orose I.2.20 (*A flumine Tigri usque ad flumen Euphraten Mesopotamia est, incipiens a septentrione inter montem Taurum et Caucasum*) est trop vague et banal pour être retenu, comme celui d'Isidore de Séville, *Etym.*, XIV.3.13, qui en dérive, ou dérive de la même source (*[Mesopotamia] ab oriente Tigrim habet, ab occiduo Euphraten. Incipit autem a septentrione inter Taurum et Caucasum*). Pline *HN*, VI.126 donne également 320 milles pour la distance de Séleucie aux bouches du Tigre, et la distance de Séleucie du Tigre à Zeugma. *Latitudo* serait donc l'axe Nord-Sud. Quoique ces mesures aient de fortes chances de ne pas provenir d'Agrippa, car leur somme est irréductible aux valeurs affichées pour la Mésopotamie, elles nous permettent de comprendre qu'Agrippa adoptait mécaniquement pour cette région la figure ératosthénienne du banc de rameurs<sup>46</sup> qu'il avait adapté à la position méridionale incongrue qu'il assignait à Zeugma, comme nous le verrons à la fin de notre analyse de l'œuvre d'Agrippa.

1A15 (32 K, 32 R, Dellefsen, p. 52): mesures de l'Inde.

*HN*, VI. 57: (le passage commence par une citation chiffrée d'Eratosthène): [*Conplures autem totam eius longitudinem XL dierum noctiumque uelifico nauium cursu determinauere, et a septentrione ad*

<sup>46</sup>Fgt. III B 25 Berger, p. 253 sq. = Strab., III.1.23, C 79. Les exégètes traduisent généralement par "navires à rames", donnant ainsi au mot ὑπηρέσιον le sens métonymique d' ὑπηρετικὸν πλοῖον; ce serait ainsi un hapaxe, car le mot ὑπηρέσιον n'est jamais attesté dans un autre sens que celui de banc de rameurs, qu'Agrippa avait certainement retenu en lisant Eratosthène.

meridiem [ $\overline{XXV}III$ ].L.] Agrippa (Indiam) longitudinis [ $\overline{XXX}III$ ], latitudinis [ $\overline{X}III$ ] prodidit (Detl.: XIII D p g,  $\overline{XIII}$  F, XII d,  $\overline{XXII}$  R,  $\overline{XXIII}$  E.

Dv, 24 : India ulterior. finitur ab oriente flumine Gange et Oceano Serico (Schnabel/ Klotz: persico codd., indico Dic), ab occidente flumine Indo, a septentrione monte Tauro, a meridie oceano Indico. longitudo (<patet> longitudine Klotz) [ $\overline{XXX}$ ]  $\overline{CCC}$  (decies centum milia Dic), latitudo [ $\overline{X}$ ]  $\overline{CC}$  (Schnabel: <latitudine> †LXXXCC, Klotz (trigies XXX Dic);  $\overline{XXX}$  \ mit (sic)  $\overline{CC}$  latit  $\overline{X}$  \  $\overline{CC}$ , V)

Dm, 1 : India ulterior finitur ab oriente oceano Eoo, ab occidente flumine Sintho, a septentrione monte tauro, a meridie oceano †syrico. Cuius spatia patent in longitudine m.p.  $\overline{XXX}$  et  $\overline{CCC}$ , in latitudine milia  $\overline{XI}$  et  $\overline{CC}$ . Ganges flumen ibi est, et regio ubi piper nascitur et elephanti, dracones, sphingae, siptaci (codd. et Schnabel, cf. Pline, HN, X.117: psittaci reliq. edd.).

Malgré la corruption des chiffres dans plusieurs mss, les trois textes s'accordent sur eux. Il apparaît toutefois que Dm et Dv dépendent d'une même source qui avait réduit la latitude de [ $\overline{X}$ ]  $\overline{CCC}$  en [ $\overline{X}$ ]  $\overline{CC}$ , et qui avait donné à l'Inde le surnom d'*ulterior*. Il ne se comprend que par rapport à une autre Inde, qu'il faudrait situer de l'autre côté du Taurus (plutôt que par opposition à l'Inde "étymologique"<sup>47</sup>), c'est-à-dire par rapport à une Inde citérieure qui n'apparaît que dans des ouvrages tardifs<sup>48</sup>; or la division des deux Indes semble typique de la littérature géographique à partir du IV<sup>e</sup> s.<sup>49</sup>. L'Inde citérieure correspondrait à tout ce qui se trouve

<sup>47</sup>Cf. André-Filliozat, *L'Inde vue de Rome*, Paris, 1986, n. 347.

<sup>48</sup>*Miracula Thomæ*, 3 (André-Filliozat, *cit.*, p. 206 sq.); Rufin, *Hist Eccl.*, I.9 (*ibid.*, p. 234)

<sup>49</sup>cf. *Expositio*, 16 sq.; *Descriptio*, 16 sq., *Miracula Thomæ*, 30, *passio Thomæ*, 32 = André Filliozat, *cit.*, p. 204 sq.

au-delà du *qua cognitum est* qui s'attachait au *mare Caspium et gentes quæ circa sunt* (fgt. 1A9). Dm a, semble-t-il, réélaboré le matériel agrippéen, dont elle a modifié la terminologie, en partie par contamination avec le fgt 1A9 (= Dm 6), où l'on peut constater la permutation de l'*Oceanus Indicus* et de l'*oceanus Sericus*, qui est, du reste, bien un toponyme agrippéen (cf. 1A9). Cela suggère que les deux notices étaient voisines dans la source de Dm, ce qui renforce l'idée que sa source suivait un ordre de description périégétique. L'adoption simultanée du nom *India ulterior* évoque d'autre part l'adoption d'une source tardive commune, qui donc n'est sans doute pas Agrippa lui-même. Orose, I.2.15 et Mela, III.7.61, qui utilisent la même source que Pline, donnent tous deux, comme Agrippa et Pline, le *mare Eoum* à l'Est, et le *mare Indicum* au Sud. Il n'est donc pas formellement exclu que le passage entre crochets provienne d'Agrippa, citant des sources grecques, si tant est que l'on pût disposer, du vivant d'Agrippa, de données relatives à une circumnavigation de l'Inde. Mais le chiffre de 3300 milles, divisé par quarante nous conduirait à une estimation à 660 stades de 24 heures de navigation, ce qui n'est guère plausible<sup>50</sup>. De plus, Agrippa semble bien opposé aux complures. L'estimation ordinaire de la journée diurne de navigation se situe en moyenne à 450 stades, soit 56 milles, mais oscille entre 50 milles (400 stades) et 62,5 milles (500 stades). La longueur admise par les *complures* devait donc se situer aux alentours de 36 000 stades ou de 4480 milles.

<sup>50</sup>La moyenne ordinaire semble se situer aux alentours de 450 stades pour la seule journée diurne. 660 stades donneraient, pour les allures portantes de la mousson, une moyenne de trois nœuds à peine qui semble difficile à envisager. Le résultat est encore moins tenable si, avec Pomponius Mela, on admet que ces journées de navigation n'étaient pas 40, mais 60, ce qui est du reste plus conforme à la vraisemblance, si l'on sait que les navires, qui, même par vent très favorable, ne devaient guère dépasser 6 nœuds, mettaient 40 jours pour se rendre de Bab-el-Mandeb, dans le détroit de Djibouti (*Ocelis*), jusqu'à *Muziris*, première étape indienne, redoutée des marchands, sur la route de la Mousson... Cf. Pline, HN, VI. 104.

La plupart des savants<sup>51</sup> adopte, contre la leçon 2300 milles donnée par E, une correction de Detlefsen qui s'accorde mieux avec les leçons des autres manuscrits, et qui semble garantie par les deux opuscules: 1300 milles. Mais on sait qu'Artémidore donnait entre Gange et Indus 2000 milles, soit 16 000 stades, et que la plupart des auteurs, à en croire Pline, donnaient en largeur 2850 milles, soit 22800 stades. Eratosthène donnait 2475 milles, soit 19800 stades, et Mégasthène, 22300 stades (cf. Berger, *Fragments...*, p. 230 sq.). Quant à Strabon, il donnait 16 000 stades en largeur, du débouché du Taurus dans l'Océan au cap *Colis*, à l'extrémité méridionale de l'Inde, et 19 000 stades de celui-ci aux Bouches de l'Indus. Transcrits en stades sur la base de la *ratio* ordinaire 1:8, les chiffres de largeur d'Agrippa nous donnent 10400 stades si l'on retient la leçon 1300 m.p., et 18400 stades si l'on retient la leçon 2300 m.p. De deux choses l'une: ou bien Agrippa se distinguait de toute la tradition en proposant, avec une largeur de 10400 stades (1300 milles), une estimation inférieure d'un tiers à celle que retenaient ordinairement les sources grecques, ou bien il adoptait, si on lui préfère 18400 stades, correspondant à 2300 milles, une valeur moyenne entre les anciennes sources grecques et les *complures*, sans doute des auteurs plus récents postérieurs au développement des lignes commerciales de la Méditerranée vers l'Inde, ce qui serait bien dans les habitudes d'Agrippa. Mais alors, le relatif consensus de la tradition manuscrite étonne, et inciterait à établir un lien de dépendance entre Pline et les opuscules ou à postuler une erreur de l'original d'Agrippa... La source et la méthode d'Agrippa dans cette affaire restent donc énigmatiques, mais on peut faire une supposition. Si l'on conserve le chiffre en milles, il est impossible de trouver un commun dénominateur à 3300, 1300 et 2300. La parenté des terminaisons peut laisser penser, dès l'original agrppéen, à une

<sup>51</sup>Detlefsen (1906), p. 53 et Klotz (1931), p. 435; cf. J. André et J. Filliozat dans leur édition de la 2e partie du livre VI de *l'Histoire Naturelle* (CUF, 1980).

contamination de la longueur par la largeur. Il est néanmoins possible d'en justifier si l'on passe, une fois encore, par la médiation d'une donnée initialement évaluée en stades, unité normale des périple. Si l'on suppose une journée diurne de 400 stades<sup>52</sup>, soit 800 stades quotidiens pour une journée de 24 heures, la longueur d'Agrippa équivaldrait à 33 jours pleins de navigation entre l'Indus et la pointe extrême de l'Inde, et à 23 ou 13 jours de navigation continue du Sud au Nord, soit 46 à 56 jours pleins pour le périple des côtes indiennes. A en croire Pline (IV.105), aucun des noms qu'il vient de mentionner (Pirates, Muziris, Nitries, Cælobothras...) l'ont été pour la première fois sous sa plume. Ni la Table de Peutinger, avec son temple d'Auguste à Muziris, ni Ptolémée ne sauraient donc remonter à cet égard à Agrippa.

La *Dimensuratio*, ou son modèle, a sans doute par ailleurs utilisé un texte grec: le toponyme *Sinthus*, répété au § 2, ne se rencontre en effet sous cette forme que dans le *Périple de la mer Erythrée*<sup>53</sup>. Les notices finales de la *Dimensuratio*, enfin, ne semblent pas provenir d'Agrippa, même si toutes, trouvent peu ou prou des points de comparaison chez Pline<sup>54</sup> - notamment la mention très originale du nom des perroquets - sans doute doivent elles moins à Pline qu'à quelque recueil de *mirabilia*.

<sup>52</sup>La journée polybienne évaluée par Agrippa à 56 milles, soit, en valeur arrondie, 450 stades pour la ratio ordinaire 1:8 se fondait sans doute sur une évaluation explicite de Polybe de la journée de voyage à 450 stades. Elle ne constitue nullement un usage agrippéen établi.

<sup>53</sup>§ 38, 40.

<sup>54</sup>Cf. Schnabel (1935), p. 425. Sur le nom de *Sindus* donné à l'Indus, *HN* VI.72; sur l'origine du poivre, XII.26 (mais aussi *Pér. mar. Erythr.*, § 49, 56); l'origine des éléphants se rencontre dans la Table de Peutinger et chez Pline, VIII.32, qui les associe précisément aux dragons en décrivant les combats de ces deux espèces; les sphinges sont connues de la plupart des sources, cf. Pline, VIII.72; Mela, III.88, etc..., mais toutes les sources les placent en Ethiopie; sans doute faut-il encore y voir le fruit d'une idée fort ancienne qui connut un grand succès chez les géographes tardifs: celle que l'Inde et l'Ethiopie sont une même terre. Pline X.117, à propos des perroquets, qu'il désigne de leur nom normal de *psittaci*, indique que le nom indigène de ce volatile est *siptacè*.

1A16 (34 K, 37 R, Detlefsen, p. 46): mesures de la Cyrenaïque.

HN, VI. 209: *in Cyrenaica, eius (sc. Africæ) parte, DCCCCX eam (latitudinem) fecit Agrippa, deserta eius ad Garamantas usque qua noscebatur complectens. [uniuersa mensura quæ ueniet in computationem  $\overline{|\overline{X}\overline{L}\overline{V}\overline{I}|}.\overline{V}\overline{I}\overline{I}\overline{I}$  efficit. Asiæ uero longitudo in confesso est  $\overline{|\overline{L}\overline{X}|}.\overline{I}\overline{I}\overline{I}.\overline{D}\overline{C}\overline{C}\overline{L}$ , latitudo sane computetur ab Æthiopico mari Alexandriam iuxta Bilum sitam, ut per Meroën et Syenen mensura currat,  $\overline{|\overline{X}\overline{V}\overline{I}\overline{I}\overline{I}|}.\overline{L}\overline{X}\overline{X}\overline{V}|}$ .*

*id.*, V.38: *ad eum terminum (sc. Catabathmum) Cyrenaica Africa a Syrti minore decies  $\overline{L}\overline{X}$  in longitudinem patet, in latitudinem qua cognitum est  $\overline{D}\overline{C}\overline{C}\overline{C}\overline{X}$  (codd.: DCCCCX, Detl., Mayhoff).*

Dm, 27: *Africa Cyrenaica, superior Libye. <finiuntur> ab oriente Catabathmo, ab occidente Syrti minore, a septentrione mari Cretico, a meridie mari Æthiopico. cuius spatia patent in longitudine m.p. DCCCCLXXX, in latitudine m.p. CCCCXX.*

Dv, 21 (sous la rubrique *Arabia Eudæmon*, cf. fgt 1A12 = 29 K): *Patet in longitudine m.p.  $\overline{|\overline{X}|}$  CLX, in latitudine  $\overline{D}\overline{C}\overline{C}\overline{C}\overline{X}\overline{X}\overline{X}$ .*

Riese étendait beaucoup trop la citation de VI.209, comme l'avait déjà noté Klotz<sup>55</sup>; nous avons encore réduit les limites de l'emprunt par rapport à Klotz; l'ensemble des calculs mentionnés est en effet à l'évidence le fait de Pline, qui oppose cette largeur à celle de la partie cultivée de l'Afrique, estimée à 250 milles, soit 2000 stades, sans doute d'après une source grecque antérieure à Agrippa. Le terme *Superior Libye* renvoie

<sup>55</sup>(1931), p. 437, n. 1.

sans aucun doute aux découpages politiques issus des réformes de Dioclétien<sup>56</sup>. Les chiffres avancés par les diverses sources posent quelques problèmes. Pline, V. 38 donne 810 milles, et, en VI. 209, 910 m. p. ; d'après Klotz, la leçon  $|\overline{XLVII}|.\overline{VIIII}$ , de tous les manuscrits, permet de faire le calcul suivant:  $4608-3798= 810$  milles; le bon chiffre serait donc celui de V. 38, mais la *latitudo* de Dm/Dv ne peut paléographiquement remonter qu'à 910. Sous peine de sombrer dans des difficultés considérables (qui nous conduiraient à admettre la dépendance des opuscules à l'égard de Pline, ce dont tout nous écarte), il faut donc probablement admettre une erreur de transcription élémentaire - le passage de  $|\overline{XLVII}|$  à  $|\overline{XLVI}|$ , une haste verticale multiplicatrice ayant fusionné avec une haste d'unité - et conserver 910. La *longitudo* de Dm, *DCCCCLXX* semble s'expliquer par une lecture erronée de  $|\overline{X}| \overline{LX}$  en *IX.LX m.p.* et par une contamination avec les dimensions de l'Afrique (Dm 26); quant à la largeur de Dv, à savoir *DCCCCXXX*, elle semble s'expliquer par contamination entre la largeur affichée par Dm, soit *CCCCXX*, et la longueur telle qu'elle est formulée par Dm, soit *DCCCCLXX*. La dépendance des deux sources à l'égard d'un même document intermédiaire déjà corrompu semble donc fortement probable. On note une fois encore l'expression *qua cognitum est*, que Pline a reprise dans ses deux utilisations de ce passage d'Agrippa, la seconde fois en la modifiant, car à son époque, les limites de cette connaissance avaient évolué.

---

<sup>56</sup>Schnabel (1935), p. 431.



## 1 B: PERIPLES.

1B1 (13 K; 7/8 R; Detlefsen, p. 63; Partsch, 50): périmètre de la Sicile.

*HN*, III 86 (= 7 R): *Sicilia circuitu patens, ut auctor est Agrippa, DCXVIII p., [quondam Bruttio agro cohærens, mox interfuso mari avulasa, XV in longitudinem freto, in latitudinem autem M.D. p. iuxta Columnam Regiam.*

[La suite (§87) donne la distance de Pachyne au Péloponèse: 440 milles; de Lilybée au cap de Mercure en Afrique (180 mp) et au cap de Cagliari en Sardaigne (190 mp)].

§88 (= 8R) *terreno itinere a Peloro Pachynum CLXXVI (Cap.: CLXXXVI codd. et Dic), inde Lilybæum CC, unde Pelorum <C> CXLII*".

*Dm*, 13: *Insula Sicilia et quæ circa sunt finiuntur ab oriente et occidente item septentrione mari Tyrrhenico, a meridie mari Africo. Sicilia patet in longitudine m.p. <...>, a Peloro usque ad Pachynum <m.p.> CLXXXVII, in latitudine m.p. CLXXXVIII.*

L'emprunt de Pline à Agrippa comprend certainement les chapitres 86-88 dans leur ensemble<sup>57</sup>: l'encyclopédiste y a en effet universellement adopté la terminologie agrippéenne, qui donne par exemple *Pelorum* contre la forme *Pelorias*, utilisée par la majorité des sources grecques en général, et par le chorographe de Strabon en particulier. La distance des îles à d'autres points remarquables est classique chez les auteurs anciens et chez Agrippa lui-même, qui donnait, notamment pour la Crète, ce type

<sup>57</sup>Sur ce fragment, cf. aussi *infra*, les sections 2 et 6 respectivement consacrées au *corpus* insulaire et au Chorographe strabonien.

d'informations. L'attribution au genre d'Auguste des longueurs des trois côtés de l'île par le chapitre 88 est garantie par l'addition de leurs valeurs, qui donne le chiffre avancé par Agrippa pour le périmètre total, pour peu que l'on admette la disparition accidentelle d'un C. Le chiffre de CC milles, soit 1600 stades, provient d'Artémidore<sup>58</sup>.

La différence entre Dm et Pline est d'autre part très marquée: du circuit on passe à l'énoncé de la longueur et de la largeur. On remarque d'autre part que les chiffres donnés par ce fragment et ceux du "chorographe" de Strabon<sup>59</sup> ne coïncident pas; nous verrons qu'il faut probablement en inférer que le chorographe n'est donc pas Agrippa<sup>60</sup>.

De l'avis de Schnabel, le texte de la *Dimensuratio* est mutilé; il y aurait initialement eu trois mesures, comme chez Agrippa; mais la forme des chiffres, dont l'origine est certainement agrippéenne, est plus proche d'Orose, qui n'en compte que deux, et la réduction, chez les deux auteurs, des trois côtés de l'île à une longitude et à une latitude suppose un système binaire qui paraît exclure l'existence d'une troisième mesure; Orose et la *Dimensuratio* remontent donc sans doute tous deux à une même source qui, quoique fondée sur Agrippa, est probablement parvenue, très corrompue, à Orose par l'intermédiaire d'un corpus insulaire.

<sup>58</sup>Cf. Klotz (1931), p. 407; cf. Agath., 5.20. Ce chiffre s'élève à 1600 stades.

<sup>59</sup> Strab. VI.2.1. C 266: par mer: Pélore-Lilybée = 263 mp; Lilybée-Pachyne = 165 mp (+ 2 x 20 mp ?). Pachyne-Messine: 159 mp. Par terre: Pachyne-Pélore = 168; Messine-Lilybée = 235 mp. Ces chiffres méritent d'être rapprochés de ceux d'Orose: Pélore-Pachyne: 159. Pachyne-Lilybée: 177.

<sup>60</sup>G. Oemichen, *Plinianische Studien*, (1880), p. 67 sq.; cf. *infra*, section 6 pour le détail.

1B2 (16, 47 K; 13 R, Detlefsen, p. 30, 87-89, Partsch, p. 40, 61):  
périple de l'Adriatique.<sup>61</sup>

*HN*, III.150: [Illyrici latitudo qua maxima est  $\overline{\text{CCCXXV}}$  p. colligit .  
longitudo a flumine Arsia ad flumen Drinium  $\overline{\text{DXXX}}$  (505 Cap)] . A Drinio ad  
promuntorium Acroceraunium  $\overline{\text{CLXXV}}$  Agrippa prodidit, universum autem  
sinum Italiae et Illyrici ambitu  $[\overline{\text{XVII}}]$ .

Comme l'a bien vu Detlefsen<sup>62</sup>, il faut mettre une ponctuation forte avant *A Drinio*; seule la fin de la citation peut donc être attribuée avec certitude à Agrippa, quoique la première partie de la citation lui soit très vraisemblablement imputable; la distance qu'il fournit équivaut très exactement à 1200 stades<sup>63</sup>. D'après Klotz, il faudrait corriger  $[\overline{\text{XVII}}]$  en  $[\overline{\text{XVI}}]$ . Cette opinion se fonde sur le calcul suivant: Arsias - Drin (cf. 3A2): 530 + 175 (Drin-Acroceraunios) + 125 (périmètre de l'Histrie, 4B2) = 830. Ce calcul masque néanmoins difficilement une aporie, et ce quel que soit le degré d'authenticité de la première mesure, de 530 milles (3A2), car la troisième, comme l'avait reconnu Klotz par ailleurs (fgt. 16 = 3A2), est nécessairement incluse dans les 530 milles - si toutefois on veut pouvoir les attribuer à Agrippa. Au mieux, cette distance se réduit donc à 705 milles. Au pire, le calcul n'a pas de raison d'être, si les 530 milles ne sont pas d'Agrippa. C'est bien le problème qui se pose à l'étape suivante du comput, puisque, toujours selon Klotz, au total partiel de 830 milles - inacceptable, nous venons de le voir -, il conviendrait d'ajouter 234 (*prom. Sallentinum-Garaganus*, fgt. 44 K) + 254 (*Garganus-Ancône*) = 488 milles. Or, non seulement la seconde de ces mesures vient du Chorographe

<sup>61</sup>Cf. aussi le commentaire aux fragments 3A1, 3A2 et 4B3.

<sup>62</sup>*Vermutungen über Varros Schrift de ora maritima*, dans *Hermes*, 21 (1886), p. 24.

<sup>63</sup>Cf. fgt. 3A2 (*HN*, III. 150; *Dv* 10; *Dm* 28).

de Strabon, qui ne semble pas pouvoir être identifié avec Agrippa, mais encore la première n'est même pas empruntée à cette source, qui ne donne que la distance Brindes-Garganos, mais au périple de l'Italie de Pline (III. 103), auquel Klotz reconnaissait lui-même une origine varronienne... On parviendrait ainsi à un total de 1318 milles auxquels il faut ajouter la distance d'Ancône au Formio; sur cette dernière, le comput réalisé à partir de l'*Itinéraire d'Antonin* ou de la Table de Peutinger (respectivement 291 et 293 milles) s'accorde avec les 294 milles obtenus par addition des chiffres donnés par Pline, *HN*, III.115 et 127, soit un total de 1612 milles, qui appellerait une correction de  $|\overline{XVII}|$ . en  $|\overline{XVI}|$ .

Cette estimation, on le voit, se fonde donc sur diverses sources, mais bien peu sur Agrippa, car seules les mesures de la côte illyrienne peuvent lui être attribuées; il convient d'y ajouter, ce qu'a oublié Klotz, la largeur du canal d'Otrante, du cap Iapyge aux monts *Acroceraunios*, estimée à 80 milles par Pline, *HN*, III.145, et à 100 milles (800 stades) par Artémidore<sup>64</sup>; on peut donc parvenir sensiblement au chiffre d'Agrippa, mais au prix d'une correction et d'un cumul de sources hétéroclites où le Chorographe côtoie Varron, tandis qu'Agrippa brille par son absence...

Il est donc difficile de tirer argument de ce comput pour corriger le texte de Pline, et ce d'autant plus qu'en réalité, les deux estimations d'Agrippa, telles que nous les ont transmises les manuscrits de Pline et sans recours à aucune correction, peuvent se réduire respectivement à 1400 et à 13600 stades; rien n'indique donc qu'Agrippa soit nécessairement parvenu par le calcul à établir, pour le périmètre du "golfe" Adriatique, une mesure qu'il peut très bien avoir trouvée toute prête dans l'œuvre d'un géographe grec ou dans un périple chiffré en stades. A tout prendre on ne peut qu'être frappé par la parenté du chiffre d'Agrippa avec

---

<sup>64</sup>Strab. VI.3.8

celui qu'avance Strabon (5.1.3, C 211), qui estime les deux largeurs à 2 x 1300 stades = 2600 et les longueurs à 2 x 6000 = 12000, soit un total de 14600 stades.

1B3 (49, 50 K, 14,16, 17 R, Detlefsen, p. 80): périple du Pont-Euxin (cf. aussi 3B2; 3B3; 3D2)

HN, IV 77: *circuitus Ponti uiciens septiens L, ut* (Klotz, Detlefsen, [*Philologus*, 1888, 696]: *uiciens semel L* Detlefsen (1904); *uiciens semel ut*, ED; *uiciens semel quinquaginta milibus*, Cap.) *auctor est Varro et fere ueteres, Nepos Cornelius CCCL adicit. Artemidorus uicies nouies decem nouem milia facit, Agrippa |XXV|.LX* (Partsch: XXIII LX codd.), *Mucianus, |XXIIII|.XXV.*

*ibid.*, IV. 45 *ab Histri ostio ad os Ponti passuum D alii (i.e. Varro et fere ueteres) fecere, Agrippa LX adiecit.*

*ibid.*, IV. 78 *Agrippa a Byzantio ad flumen Histrum DLX (metitur), inde Panticapæum DCXXXV<II.D> (DCXXXV<II> Detlefsen [*Philologus*, 46 (1888), p. 694]; DCXXXVIII id., 1904; 1906; DCXXXV EDR; DCXXXV F2.)*

Varron, qui a sans doute constitué pour le Pont la source principale soumise à la *diorthôsis* d'Agrippa (cf. 3B2), adoptait pour sa mesure de la circonférence du Pont le chiffre d'auteurs plus anciens et des Grecs, dans lesquels il convient sans doute de reconnaître Eratosthène. Le bon chiffre est probablement celui de 2750 milles, retenu par Klotz, d'après Detlefsen, contre le témoignage unanime des manuscrits: non seulement il s'accorde mieux que celui de 2150 milles avec les 1337,5 milles attribués par Varron

à la moitié occidentale du Pont<sup>65</sup>, mais encore il équivaut très exactement à 22000 stades, alors que le chiffre de 2150 milles porté par les manuscrits, converti en stades, ne permet d'aboutir qu'au chiffre moins rond de 17 200 stades. Or, Varron, dans la suite de son périple, ne donne que des chiffres en stades absolument parfaits, qu'il y aurait peu de raisons de ne pas retrouver dans la partie orientale du Pont. De plus, si l'on ajoute aux 2750 milles de Varron les 350 milles ( soit 2800 stades) supplémentaires de Cornelius Nepos, on obtient un total de 3100 milles, soit 24 800 stades, qui s'approchent remarquablement des 25000 stades (= 3125 milles) avancés par Strabon (II.5.22, c 125); les deux groupes de mesures de Varron et de Cornelius Nepos se trouveraient donc bien insérées dans la tradition géographique grecque<sup>66</sup>. Le chiffre d'Artémidore surprend, car 2919 milles se réduisent difficilement à des chiffres ronds en stades, puisque l'on obtient un chiffre de 23352 stades, ce qui est peu conforme à l'usage de ce géographe. Il est donc vraisemblablement corrompu, et le chiffre XIX a très probablement été tiré d'une itération de la finale du multiplicateur  $(\overline{X})\overline{XIX}$ .

La plupart de ces citations - hormis le cas de Mucien, il s'entend - ont de bonnes chances de provenir d'Agrippa. Nous verrons que c'est en effet selon toute vraisemblance à Varron qu'Agrippa avait emprunté l'essentiel de ses mesures pour le calcul de la circonférence du Pont, et que c'est sans doute à travers Agrippa que Plinè a cité l'ensemble des mesures

<sup>65</sup>L'estimation d'Agrippa est en effet inférieure de quelque 150 milles à celle de Varron pour la seule moitié occidentale du Pont. On a peine à croire que Varron, qui, rappelons-le, était en accord avec les Grecs et les auteurs anciens, pouvait estimer à 812,5 milles seulement (2150 - 1337,5) la partie droite du Pont, qu'Agrippa, lui aussi d'après des auteurs grecs, dont Eratosthène, évaluait (fgt 1B4) à 1000 + 360 = 1360 milles, soit une différence de près de 500 milles. Il semble donc plus raisonnable de penser que Varron songeait à 2750 milles.

<sup>66</sup>En faveur de l'évaluation varronienne à 2150 stades, on pourrait au contraire invoquer l'argument selon lequel, si l'on ajoute, avec Cornelius Nepos, 350 milles à 2150 milles, on obtient un total de 2500 milles qui correspond très exactement à 20000 stades...

relatives au Pont: pour la partie orientale de cette mer (1B4), où Agrippa suivait, semble-t-il, à peu près intégralement Varron, Pline ne cite en effet qu'Agrippa. Pour la moitié occidentale, qui nous intéresse ici, en revanche, il citait Varron de préférence, pour ne mentionner Agrippa que là où le désaccord était flagrant. La distance très courte d'Agrippa, comme plus tard celle de Mucien, vient, comme nous le verrons du fait qu'à la différence de ses devanciers, il n'utilisait pas des périple maritimes en stades, mais des itinéraires terrestres en milles, ce qui explique le caractère peu arrondi de ses chiffres, et la disparition du comput des isthmes dont seule la largeur a été prise en considération, alors que les périple comptabilisaient le détour qu'ils imposaient (3B2); certains télescopages de mesures et la disparition connexe de certaines d'entre elles justifient sans doute également ce rétrécissement.

Le chiffre global d' Agrippa était le fruit d'un comput que les autres passages que Pline avoue lui emprunter permettent sans mal de reconstituer. Seul le chiffre du tronçon Hister-Panticapée prête à confusion; si l'on adopte la leçon des manuscrits, on aboutit à  $560+635+1000+360=2555$  milles, soit un déficit de 5 milles; si l'on y ajoute la largeur du détroit de Kertsch, 2,5 milles d'après Pline, IV.76, on obtient 2557,5 milles; or, il est certain qu'il y a une petite lacune après  $\overline{DCXXXV}$ , puisque les manuscrits portent *in*, que Detlefsen (1904) a réduit à  $\overline{III}$ , hypothèse plus vraisemblable que la restitution  $\overline{II}$ ; mais la précision du chiffre intrigue si l'on sait qu'il s'agit du tronçon le moins connu des rives du Pont, alors que tous les autres chiffres ont été arrondis à la dizaine; il nous semble donc raisonnable de restituer  $\langle \overline{II.D} \rangle$ , qui nous donnerait la conversion en milles de 5100 stades, probablement empruntée, de première ou de seconde main, à une source grecque, de même que la distance de Chalcédoine au Phase, qui provient directement



d'Eratosthène<sup>67</sup>. La largeur du Bosphore Thrace, inférieure à un mille, pouvait être tenue pour négligeable.

**1B4 (51 K, 29 R): périple du Pont: distance de Calcédoine au Bosphore Cimmérien.**

*HN, VI. 3: Agrippa a Calchedone Phasim [X̄], inde Bosporum Cimmerium CCCLX.*

Cf. notre commentaire à 1B2; le premier des deux chiffres est une mesure ératosthénienne (Berger III B 65; cf. Strab., III.1.39 C 91; XII.3.17 C. 548).

**1B5 (52 K, 19 R, Detlefsen, p. 82): Périples du Pont: Dromos Achilleos.**

*HN, IV. 83: Ab ea (insulla Achillis) CXXV passuum pænisula ad formam gladii in transversum porrecta, exercitatione eiusdem cognominata Dromos Achilleos] cuius longitudinem LXXX tradit Agrippa*

La limite de la citation d'Agrippa est discutée: pour Detlefsen, qui a probablement raison, toute la citation vient d'Agrippa; pour Klotz, seule la dernière relative vient du genre d'Auguste. Nous donnerons de ce fragment un commentaire plus étendu à propos du fragment 3B2 sq.

**1B6 (59 K, 25R, Detlefsen, p. 83): périple polybien des côtes atlantiques de Maurétanie.<sup>68</sup>**

<sup>67</sup>Strabon II.1.39, C 91 [ et XII.3.17 C 548] = III B 65 Berger.

<sup>68</sup>Cf. aussi notre commentaire à 3A9.

*HN, V. 9: Polybius prodidit.....a monte eo (sc Atlante) ad occasum uersus saltus plenos feris quas generat Africa\*, ad flumen Anatum\*\* <...>\*\*\* CCCCLXXXVI <...>\*\*\*\*. Ab eo Lixum CCV Agrippa, Lixum a Gaditano freto CXII abesse; inde sinum qui uocetur Sagigi, oppidum in promuntorio Mulelacha, flumina Sububam et Salat, portum Rutubis a Lixo CCXXVIII, inde promuntorium Solis, portum Rhysaddir, Gætulos Autoteles, flumen Quosenum, gentes Selatitos et Masathos, flumen Masath, flumen Darat in quo crocodilos gigni. Dein sinum DCXVI includi montis Bracæ promuntorio excurrente in occasum, quod appelletur Surrentium. Postea flumen Salsum, ultra quod Æthiopus Perorsos, quorum a tergo Pharusios. His iungi <in> mediterraneo Gætulos Daras; at in ora Æthiopia Darathitas, flumen Banbotum crocodilis et hippopotamis refertum. Ab ei montes perpetuos usque ad eum quem Theon Ochema dicemus. Inde ad promuntorium Hesperu nauigatione dierum ac noctium decem. In medio eo spatio Atlantem locauit, ceteris omnibus in extremis Mauretaniæ proditum.*

\*punctum posuit Detl. post *Africa*

\*\*sic codd.: *Anam* falso correxit Detl. quod aliud est flumen

\*\*\*lacunam fuisse coniecit J. Desanges

\*\*\*\*lacunam alteram fuisse coniecit J. Desanges

Le découpage, la ponctuation et la restitution de ce fragment ont été abondamment débattus. Riese et Detlefsen lui donnaient l'extension que nous lui avons conservée, tandis que Klotz a voulu le réduire à la seule citation explicite d'Agrippa, arguant du fait que toutes les mesures polybiennes sont des multiples de 56 milles, valeur approchée pour 450 stades correspondant à une journée de navigation. Un seul chiffre fait exception dans la liste que donne Plin, or c'est précisément de la mesure agrippéenne de 205 milles qu'il s'agit. Klotz avait donc pleinement raison de reconnaître que seul ce passage constituait un apport spécifiquement

agrippéen. Il ne faut pas pour autant condamner le reste du périple de Polybe, qui a de fortes chances de lui avoir été emprunté par Agrippa. Après Emichen, J. Desanges a en effet récemment émis l'hypothèse que l'ensemble de la citation polybienne avait probablement été transmise par l'intermédiaire d'Agrippa, et que le texte est vraisemblablement lacunaire, par suite de sauts du même au même. L'introduction du nom d'Agrippa serait le fait d'un scoliaste éclairé, qui aurait reconnu que cette mesure isolée n'était pas le fait de Polybe et l'aurait rapportée à sa source<sup>69</sup>.

La structure grammaticale du passage est en effet curieuse. Elle est entièrement fondée sur un discours indirect dans lequel s'insère la citation d'Agrippa. De deux choses l'une: ou bien il faut sous-entendre un second *prodidit* après Agrippa, auquel cas tout ce qui suit (et qui, on le sait, provient réellement de Polybe) a été attribué par Pline à Agrippa; ou bien, comme le pense J. Desanges, le nom d'Agrippa a été ajouté par un scribe au texte des manuscrits. En faveur de la seconde hypothèse, on peut avancer le fait que, si l'on ôte le nom d'Agrippa, le texte de Pline, débarrassé de cette excroissance parasite, retrouve un minimum de logique sémantique et grammaticale. En tout état de cause, si le nom d'Agrippa figurait dans l'original de Pline, c'est que Pline utilisait Polybe, puisque le discours indirect dépendrait d'un Agrippa *<prodidit>*; si, en revanche, il ne s'y rencontrait pas, force est de reconnaître que Pline a introduit une mesure d'Agrippa, et une seule, dans un ensemble qu'il attribuait explicitement, et que la structure grammaticale rapportait, à Polybe. Cette mesure s'intègre d'autre part très bien, logiquement, dans la séquence polybienne. Tout ceci ne se comprend que si Pline a repris, en bloc, à Agrippa, un ensemble de mesures que celui-ci déclarait emprunter à Polybe, et dans lequel une lecture hâtive n'aura pas permis à l'encyclopédiste de reconnaître la main

<sup>69</sup>J. Desanges, CUF, p. 110. G. Emichen, *Plinianische Studien*, Erlangen, 1880, p. 15 sq., contesté par Klotz (1906), p. 14.

du gendre d'Auguste. Par un biais ou par un autre, on est donc conduit à admettre que Pline citait Polybe à travers Agrippa, que ce dernier désignait nommément ses sources, et, vraisemblablement, qu'il les discutait, ce qui est essentiel pour notre aide à comprendre l'œuvre d'Agrippa.

Le calcul de la largeur de la Maurétanie chez Agrippa, pour peu que l'on restitue la *lectio difficilior*  $\overline{\text{CCCCLXXVII}}$  à partir des chiffres de Pline et des opuscules tardifs (3A9), correspond en effet, à un mille près, à huit journées et demie de navigation dans le système d'évaluation à 56 milles de la journée de mer, ce qui souligne la dépendance d'Agrippa à l'égard de Polybe. A propos du *promuntorium solis*, J. Desanges (p.112) remarque d'autre part que ce latinisme dans la translittération du grec soloçei traduit entre Polybe et Pline une source latine, probablement Agrippa; de même, la mention des Gétules Autotèles, qui constitue dans la relation de Polybe un retour en arrière semble pouvoir être également attribuée à Agrippa (*id.*, p. 113); quant aux nombreuses notices zoologiques, elles semblent avoir été étrangères à Polybe (*id.*, p. 107: *plenos feris* a été déplacé); certaines d'entre elles, par exemple à propos des crocodiles, semblent avoir constitué un *topos* de la description des fleuves de Maurétanie au premier siècle avant notre ère, cf. Vitruve VIII.2.7. Le *flumen Salsum* suggère encore la source latine, mais ne provient pas nécessairement d'Agrippa.

1B7 (40 K; 23 R; Detlefsen, p. 42): longueur des côtes de la Gaule Chevelue.

HN, III.44: *Uniuersam oram*  $\overline{|\text{XVII}|.L}$  <.....> [*Agrippa* , *Galliarum inter Rhenum et Pyrenæum atque oceanum ac montes Cebennam et Iures,*

*quibus Narbonensem Galliam excludit, longitudinem  $\overline{\overline{\overline{\overline{CCCCXX}}}}$ , latitudinem  $\overline{\overline{\overline{\overline{CCCXVIII}}}}$  (...)computauit].*

Cette distance correspond à 14000 stades, ce qui signale soit l'usage d'une source grecque, soit celui d'un périple. Ce chiffre apparaît sans corrélation avec les mesures de longueur et de largeur. malgré l'appartenance apparemment évidente de ces données à l'œuvre d'Agrippa, ce passage est fort problématique, comme l'a déjà souligné Klotz lorsqu'il l'a commenté: on voit mal, en effet, pourquoi l'usage d'une source grecque appellerait un calcul (*computauit*) d'Agrippa, alors que tout laisse à penser que le chiffre ici mentionné provient d'une source extérieure et que la rondeur du chiffre suggère une estimation globale plutôt qu'un calcul.

Il n'est pas impossible que le texte soit corrompu. Le passage apparaît en effet grammaticalement de construction très difficile: la place du sujet (*Agrippa*) entre deux compléments d'objet ne peut manquer de surprendre, de même que surprend la présence de leur complément de nom (*Galliarum inter...*) en association avec le second membre seulement; cette structure grammaticale extrêmement curieuse ne peut manquer d'évoquer l'existence d'une lacune avant Agrippa. La prudence incite donc à considérer avec une certaine méfiance ce témoignage, à défaut de le rejeter sans appel.

1 C . DISTANCES LINEAIRES.

1C1 (42 K,10 R): distance de Caulon au cap Lacinium.

*HN*, III. 96: *Ipsum (sc. promuntorium Lacinium) a Caulone abesse LXX prodidit Agrippa.*

Il s'agit là de la seule valeur du périple des côtes italiennes de l'*Histoire Naturelle* qui puisse être attribuée avec certitude à Agrippa; encore s'intègre-t-elle mal à celui-ci, du moins dans les termes où il nous a été conservé par Pline, car la distance de *Caulon* à un autre point connu de ce périple ne nous est pas donnée. Le toponyme *Caulon* n'apparaît sous cette forme que chez les auteurs latins et dans la Table de Peutinger<sup>70</sup>, où l'on rencontre également *Lacinium*. On ignore malheureusement, la Table de Peutinger n'ayant pas conservé le tronçon de route entre *Caulon* et le cap *Lacinium*, ni les valeurs chiffrées qui devaient l'accompagner, si les 70 milles avancés par Agrippa proviennent d'un comput itinéraire, ce que suggère la forme latine du nom ou s'il s'agit au contraire de l'héritage d'une source grecque ou d'un périple, puisque cette mesure peut se réduire au chiffre rond de 560 stades<sup>71</sup>. Il est malheureusement impossible, dans l'état de notre documentation, de préciser si cette conversion est ou non fortuite; ailleurs, on rencontre le toponyme *Caulonia*, à la suite des Grecs.

Comme dans le cas d'autres lieux, le choix de *Caulon* est toutefois le fruit de découpages purement conventionnels, certainement hérités de la géographie grecque: la cité de *Caulon*, détruite une première fois pendant

<sup>70</sup>G. Radke, sv *Kaulonia*, dans *DKP*, 3 (1979), col. 171; cf. *Liv.*, 27.15.8; *Virg., Æn.*, 3, 553; *Ov., Mét.*, 15. 705.

<sup>71</sup>Silbermann, *Pomponius Mela, Chorographie*, Paris, CUF, 1988, p. 205, n. 7.

les guerres contre Pyrrhus, une seconde fois pendant la seconde guerre punique, était ruinée à l'époque de Strabon (VI.1.10, C 261), au point que Pline (III.95) ne peut plus parler que des *uestigia oppidi Caulonis*; la position de *Caulon*, à proximité immédiate du cap Cocynthe, en faisait en réalité un point de repère, aisé à chiffrer pour les navigateurs qui s'y rendaient, et utile aux géographes qui s'en inspiraient pour calculer la distance entre les deux caps Cocynthe et *Lacinium*, et mesurer le golfe qu'ils formaient. La séquence toponymique donnée par Pline dans le même chapitre<sup>72</sup> suggère néanmoins que Pline s'imaginait, d'après ses sources, que cette cité détruite était plus proche de Locres que du cap Cocynthe<sup>73</sup>; elle pourrait donc ranger Agrippa dans la catégorie des *plerique* qui, à la différence de Varron, comptaient 75 milles entre Locres et le cap Lacinium. Cette mention isolée d'Agrippa par Pline, qui n'est pas sans rappeler celle du livre VI.206, pourrait bien indiquer qu'une fois de plus, Agrippa a repris une mesure plus ancienne, celle de 75 milles, sans en justifier en totalité, parce qu'elle lui semblait entérinée par la distance partielle qu'il possédait et par l'idée qu'il se faisait des positions respectives de Locres et de Caulon.

1C2 (56 K; 27 R): largeur de l'isthme pélusiaque (distance de Péluse à Arsinoè).

HN, V. 65 *Agrippa a Pelusio Arsinoen Rubri maris oppidum per deserta CXXV p. tradit.*

<sup>72</sup>III.95: *sed memoratu digna a Locris Sagra, et uestigia oppidi Caulonis, Mustiæ, Consilinum castrum, Cocynthum (...); dein sinus Scyllaceus et oppidum Scolagium...*

<sup>73</sup>A tort; la Table de Peutinger donne bien 30 milles entre Locres et Caulon.



Cette mesure correspond très précisément à 1000 stades, soit exactement le chiffre que donne également Strabon XVII.1.21, C 803, et qu'il emprunte à Posidonius (fgt 101 Jacoby). Elle donne la distance entre les deux mers, selon un usage qui ne semble pas original: Pline (*HN*, VI.126) évalue pareillement la distance entre le golfe Persique et la Méditerranée.

1 C 3 (62 K; 15 R): distances des caps crétois aux caps continentaux.

*HN*, IV. 60: *Ipsa (Creta) abest promuntorio suo quod uocatur Criu Metopon, ut prodit Agrippa, a Cyrenarum promuntorio Phycunte  $\overline{CX\bar{X}\bar{V}}$ , item Cadisto a Malea Peloponnesi  $\overline{LXX\bar{X}}$ , a Carpatho insula promuntorio Samonio  $\overline{LX}$  in faonium uentum.*

L'usage chez les géographes de donner les distances à partir de ces trois caps est bien attesté chez Strabon 10.4.5, C 475 ( III B 94 Berger), et remonte au moins à Eratosthène. La valeur avancée par Agrippa pour la distance jusqu'à Cyrène est reprise par Pline en V. 32 (3C1); sa lecture ne fait donc aucun doute. Ce chiffre pose néanmoins un problème majeur. Il remonte en effet clairement à une valeur grecque de 1000 stades, qui, associée à l'ensemble de la description de Pline, offre un parallèle si net avec Strabon que certains ont cru pouvoir déceler, chez Strabon, un emprunt à Agrippa<sup>74</sup>. On pourrait être tenté de faire remonter, par une erreur paléographique ancienne, aux 2000 stades que donne Strabon,

<sup>74</sup>J. Desanges, CUF, p. 363 sq. pense qu'Agrippa est la source commune à Strabon et à Pline; c'est peu probable, car Strabon n'est pas en mesure de fournir en 10.4.5 les chiffres précis que le fragment qui nous intéresse lui eût donné s'il avait lu Agrippa. Cf. notre commentaire au fragment 3C1; les chapitres XVII.3 20 et 21 de Strabon sont l'écho, presque mot pour mot de Pline, V.32, fondé sur Agrippa.

d'après Eratosthène, pour la même distance, les 225 milles d'Agrippa. Mais Strabon, dans un autre passage (XVII.3.21), en tout point comparable à celui de Pline, donne, comme Agrippa, 1000 milles entre les deux caps, distance que les éditeurs corrigent naturellement, sur la foi de la mesure ératosthénienne, en 2000. D'où vient l'erreur? D'une source commune à Agrippa et à Strabon, ou d'Agrippa, alors source directe de Strabon? Il nous semble difficile d'admettre qu'Agrippa ait pu être ici la source de Strabon. Cette erreur, comme une partie de celles qui vont suivre, peut en effet difficilement trouver son origine dans une mesure chiffrée en milles: le passage de CCL à CXXV est paléographiquement très difficile; Strabon ne semble pas, d'autre part, avoir jamais transcrit les milles en stades; inversement, Agrippa semble avoir systématiquement converti les stades en milles: le chiffre de 125 milles ne peut provenir que de la conversion de 1000 stades; or le passage paléographique de 2000 à 1000 stades est paléographiquement élémentaire. Strabon et Agrippa ont donc tous deux trouvé, dans une même source, une valeur erronée de 1000 stades qu'Agrippa a, seul, convertie. L'hypothèse d'une source commune est du reste confirmée, à notre sens, par le fait qu'en V. 32, Pline place entre le cap Phycus et le cap Ténare 350 milles qui correspondent à 2800 stades, soit exactement le chiffre qu'avance Strabon en XVII.3.20. Les deux autres mesures sont en apparence sans point de comparaison et pourraient passer pour le fait d'observations personnelles d'Agrippa qui a largement eu l'occasion de croiser dans les parages entre la guerre d'Actium et celle d'Alexandrie, puis lors de sa mission en Orient. Mais la distance jusqu'au cap Malée, de 80 milles ou 640 stades, quoique différente, est extrêmement proche de celle que fournit Strabon dans le même passage, soit 700 stades. On ignore toutefois qui pouvait en être l'auteur; le texte des manuscrits de Strabon présente en effet une lacune après l'énoncé du

chiffre ératosthénien de 2000 stades de la Crète à Cyrène; cette mesure était sans doute suivie de la mention "et [...] stades de moins jusqu'au Péloponnèse"<sup>75</sup>. Or l'estimation à 2000 stades de la première distance correspond bien au chiffre de deux jours et deux nuits de navigation évaluées à 1000 stades quotidiens, soit 500 stades alexandrins pour douze heures de navigation; ces deux jours et deux nuits de navigation proviennent donc sans doute d'Eratosthène; le chiffre de 700 stades suivant immédiatement cette estimation, il pourrait avoir été tiré lui aussi d'Eratosthène. Ailleurs (VIII.5.1), Strabon estime à 3000 stades la distance du cap Ténare au cap Phycus; ce qui porterait la distance de *Criu Metopon* au Ténare à  $3000 - 2000 = 1000$  stades - chiffre restitué par les éditeurs dans la lacune de Strabon mentionné plus haut - et la distance du cap Cadiste au *Criu Metopon* à  $1000 - 700 = 300$  stades, soit 37,5 milles.

Pour expliquer la présence chez Agrippa de données difficilement compatibles, plusieurs explications peuvent être avancées. On pourrait corriger en CXXV en <C>CXXV; on aurait alors pour la distance Ténare-Crète  $350 - 125 = 125$  milles, soit les 1000 stades que l'on peut placer entre la Crète et le cap *Phycus* en soustrayant 1800 stades (225 milles) de la distance Ténare-*Phycus* (2800); mais ce résultat ne doit pas faire illusion, car cette explication bute sur plusieurs objections majeures. Non seulement en effet, le chiffre de 125 est garanti par sa répétition chez Pline, mais encore, même s'il était présent dans sa source par accident, les 350 milles nous renverraient non à 3000 stades, mais à 2800; or le chiffre de 1000 stades ne s'entend que dans le contexte d'une distance de 2800 stades du cap Ténare de Grèce, au cap *Phycus* de Cyrénaïque; le calcul serait donc caduc. Il faut donc conserver pour la distance du cap *Phycus* à *Criu Métopon* 125 milles, soit 1000 stades; ce nombre a le mérite d'être repris

<sup>75</sup>Ερατοσθένης δ' ἀπὸ μὲν τῆς Κυρηναίας μέχρι Κριοῦ μετώπου διασχίλους φησὶν, ἔνθεν δ' εἰς Πελοπόννησου ἐλάττους...

par Strabon (XVII.3.21) dans un passage où la distance entre les deux caps de Grèce et de Cyrénaïque est estimée à 2800 stades, soit très exactement les 350 milles de Pline, V. 32; mais Agrippa ne donne que 80 milles entre la Grèce et le cap Cadiste, soit 640 stades: si l'ordre de grandeur est conforme à celui qu'exprime Strabon lorsqu'il donne 700 milles, il ne saurait se réduire à celui-ci. Toutefois, si l'on ajoute à ces 640 stades, le chiffre rond de 20 milles (soit 160 stades), qui pourrait paléographiquement justifier du chiffre aberrant de VI milles avancé par la *Diuisio* pour la largeur de la Crète (fgt. 4A2), on obtiendrait  $1640 + 160 = 1800$  stades, soit très exactement le déficit initial de 1000 stades, lié au premier chiffre de la source grecque.

Il semble donc qu' Agrippa soit resté entièrement fidèle à une source grecque dont Strabon se fait également l'écho; il aurait alors conservé l'estimation générale de la distance entre les deux caps et l'évaluation erronée, à 1000 stades, de l'intervalle cap *Phycus - Criu Metopon*, en lui surimposant une mesure de sa main, prise en marge de la ligne concernée... C'est ainsi que le cap Ténare, traditionnellement retenu par les géographes, a cédé la place au cap Malée, ce qui n'a pas empêché Agrippa de rester globalement fidèle, pour cette dernière partie de la distance de la Crète aux caps voisins, aux estimations de ses devanciers! Il reste néanmoins tout à fait remarquable que ni Strabon, ni Agrippa, ni Pline, ni leur source, n'aient été frappés par le caractère aberrant de la première mesure, une fois celle-ci replacée dans le contexte de la distance totale entre les deux continents. Il ne semble pas, en tout cas, qu'Agrippa ou Strabon, en commettant une telle erreur, aient été le moins du monde choqués par son incongruité.

Enfin, si la mention *in faonium uentum* est d'Agrippa, elle pourrait suggérer que celui-ci adoptait des reprérages par rapport à la rose des vents et donc qu'il se référait à une carte.

1C4 (66 K, 36 R, Detlefsen, p. 77): distance du détroit de Sicile à Alexandrie.

*HN*, VI. 207: *Idem (sc. Agrippa) a Siculo freto Alexandriam cursus [XIII].L̄ tradidit.*

Cette mesure ne fait sans doute pas partie du calcul de la distance Gadès-Issus à l'occasion de laquelle Pline l'invoque pour réfuter le chiffre transmis par Agrippa (cf. 1E2); comme le fragment précédent, il devait trouver place dans une série de mesures destinées à donner la distance d'une île à un certain nombre de points remarquables situés sur les continents avoisinants.

1D: NOTATIONS CHOROGRAPHIQUES ET ETHNOGRAPHIQUESDIVERSES

**1D1 (37 K, 2 R): origine punique du peuplement des côtes méditer-ranéennes de Bétique.**

*HN*, III.8: *Oram eam (sc. litus internum Bæticæ) in uniuersum* (R<sup>2</sup>: *uniuersum* rell. codd.; *uniuersam* Mayhoff) *originis Pænorum existimauit Agrippa*

Malgré son attribution explicite à Agrippa, l'origine agrippéenne de ce fragment a été mise en doute. Le passage a été considéré comme peu clair, pour le sens, et comme grammaticalement incorrect<sup>76</sup>. Pour Sallmann, la rubrique ne vient pas de Pline, mais de Varron; on devait avoir selon lui initialement une notice chiffrée d'Agrippa, aujourd'hui disparue, précédée d'un emprunt, peut-être déplacé, de Pline à Varron. Comme Klotz (p. 76), il rapproche la correction, de Mayhoff et Hardouin, de *in uniuersum* en *uniuersam*, de deux passages empruntés par Pline à Agrippa, VI. 39, et surtout IV. 105: *uniuersam oram [XVII].L computauit*. On aurait alors eu, sur le modèle de ce passage, un chiffre n suivi du verbe *computauit*, puis le nom de Varron, sujet du verbe *existimauit*. Ces trois informations auraient accidentellement disparu du texte de l'*Histoire Naturelle*.

C'est assez peu probable, dans la mesure où ce passage est parfaitement intégré à un développement. L'opinion de Sallmann provient sans doute de la conviction qu'Agrippa, qui pour lui n'avait d'autre but que de préparer une carte, se bornait à l'énoncé aride de données chiffrées. Cette information ethnohistorique y trouvait mal sa place. La parenté de

<sup>76</sup>K. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius...*, p. 207, n. 32 & 237 sq.

structure philologique avec III.44 et IV. 105 pourrait sembler au contraire en garantir l'authenticité, si la première au moins n'était en réalité suspecte. On ne peut en revanche manquer de faire le rapprochement avec la notice *In uniuersam Hispaniam M. Varro peruenisse Hiberos et Persas et Phœnicas Celtasque et Pœnos tradit*" (III.8) qui fait immédiatement suite à celle que Pline attribue à Agrippa; l'usage de l'adjectif *uniuersum/am* peut être un tic de langue de Pline, puisqu'on le retrouve à propos d'Eratosthène (II.247), à moins que Pline ne cite ici sa source, mais il est bien banal pour que l'on puisse en tirer argument, et on lui a sans doute trop fait dire dans cette affaire. En revanche, la présence du nom de Varron exclut à notre sens que celui-ci ait pu figurer à la ligne précédente comme sujet de *existimauit*. Le parallèle du contenu des deux notices, de Varron (III.8) donne pourtant l'impression qu'elles sont tautologiques, et l'ombre de Varron plane à l'évidence sur la mention du peuplement punique de la côte de Bétique. Mais Agrippa traite d'un secteur beaucoup plus précis et limité: la côte méditerranéenne de la Bétique, où la précocité de la présence punique n'a plus à être démontrée. Il n'y a donc pas de raisons sérieuses de douter de l'origine agrippéenne du fragment; quoique Varron y apparaisse en filigrane, Pline distingue bien, à une ligne de distance, deux sources concordantes et complémentaires.

Le parallèle avec les emprunts d'Agrippa à Polybe laisse en réalité supposer qu'Agrippa citait ou, plus exactement, utilisait ici Varron, et que Pline ne l'a pas reconnu. L'origine varonienne de la citation ne semble de fait pas véritablement contestable (Sallmann p. 237 sq.). Mais l'expression *in* suivi d'un accusatif neutre dans un sens adverbial, qui a inspiré à l'exégète allemand des réserves grammaticales, semble avoir été très fréquente chez Agrippa, et pourrait bien constituer un élément décisif en



faveur de l'authenticité<sup>77</sup>, puisque, s'il est besoin de le rappeler, la contestation d'une attribution explicite de la part de Pline ne s'effectue que sur le seul fondement de cette expression, jugée suspecte. Nous retenons donc ce fragment comme authentique, même si nous reconnaissons, avec K. Sallmann, que les informations qu'il contient n'ont pas la même origine. Elles supposent en tout cas, de la part d'Agrippa, un intérêt proche de celui de Posidonius, et un ouvrage bien différent des énumérations arides de longueur et de largeur que l'on en retient d'ordinaire.

1D2 (53 K, 31 R, Detlefsen, p. 82): littoral occidental de la Caspienne.

*HN*, VI. 39: *Oram omnem a Casu præaltis rupibus accessu carere per CCCCXXV p. auctor est Agrippa.*

Le chiffre de 425 milles pas donné ici pour la distance entre le Casus et le Cyrus (pl. CVI.1) dérive en réalité d'une donnée en stades, ce qui est normal pour une côte inaccessible par voie de terre, comme nous le signale le texte. Elle ne pouvait donc être connue que par des itinéraires maritimes, normalement chiffrés en stades, et pourrait correspondre à 8,5 journées diurnes de navigation de 400 stades. Cette mesure devait intervenir pour le calcul de la dimension de la mer Caspienne; aussi, la précision de l'inaccessibilité doit-elle sans doute sa présence au fait qu'elle justifie probablement, auprès du public, une estimation empruntée à un périple et non à une mesure itinéraire, réputée plus fiable, et qu'elle mentionne l'absence de port. Nous ne croyons pas qu'il s'agisse ici d'une légende de confins empruntée à une carte du type de celles que décrit Plutarque, comme le pensait Klotz, car cette inaccessibilité n'est que

<sup>77</sup>Cf. 1B5: *in transuersum*, 3A3: *in porrectum*, 3B2: *in plenum* (= *HN*, IV.80).

partielle, et n'a pas interdit une mesure. Lorsqu'Agrippa désire mentionner les limites du monde connu, il a coutume de dire *qua cognitum est* ; pour lui, en effet, tant que des mesures existent, le monde, à défaut d'être habité, est réputé connu, et puisqu'il est connu, des hommes ont pu s'y rendre; il ne semble donc pas y avoir de place chez lui pour les marges floues qui chez certains séparent l'œcumène du monde véritablement désert. Ici, quoique cette mesure constitue sans doute l'une des dernières de l'œcumène dans cette région, nous sommes encore dans les limites du monde connu, puisque l'on dispose d'une donnée précise de 3400 stades; Agrippa se contentait donc de mentionner une distance qui était certes sans doute l'une des dernières dont on disposât, mais qui avait surtout trait à une côte dont la nature ne permettait pas d'explorations terrestres susceptibles d'établir une corrélation entre cette mesure et d'autres mesures terrestres. C'est ce dernier point sans doute qu'entendait souligner cette mention, ainsi que, peut-être, le fait que, quoique l'on ne fût pas dans une zone climatique impropre à la vie, les conditions naturelles du relief, faisaient que l'on avait déjà un pied hors de l'œcumène. Le passage devait s'intégrer à un périple de la mer Caspienne, et pourrait provenir des données recueillies par Pompée et transmises par Varron (*HN*, VI, 51 sq.). Le sens dans lequel est exposée cette distance suggère que la description se développait dans le sens inverse des aiguilles d'une montre.

### 1D3 (55 K, 39 R): dimensions de la mer Rouge.

*HN*, VI.164: [*Timosthenes totum sinum quadridui navigatione in longitudinem taxavit, bidui in latitudinem, angustias VII.D p., Eratosthenes ab ostio [XII].L* (Klotz: [XII] E<sup>2</sup>; [XIII] DR) *in quamque partem, Artemidorus*

*Arabiae latere [XIIII].L (E<sup>2</sup>: [XVII].L D, XVI quinquaginta R), Trogoitico uero [XI] LXXXVII.D p. Ptolomaida usque;] Agrippa [XVII] XXII ([XVII] XXXII E<sup>2</sup>) sine differentia laterum. Plerique latitudinem CCCCLXXV prodiderunt.*

Le chiffre fourni par Agrippa est vraisemblablement celui que donnent les manuscrits, à savoir 1722 milles, et non 1732 donné par E<sup>2</sup>, qui, pour être une correction de seconde main apportée à E<sup>1</sup>, n'en est pas moins généralement préféré à E<sup>1</sup> par les éditeurs. Si l'on adopte, pour la journée de navigation, une valeur de 56 milles attestée par ailleurs chez Agrippa pour Polybe, nous aboutissons en effet à une estimation de 30 jours 3/4 de navigation, alors que, quelle que soit la valeur de la journée de navigation, nous ne pouvons parvenir à un chiffre rond en journées sur la base de 1732 milles. Cette estimation ne laisse du reste pas de surprendre, car elle est supérieure à la *longitudo* avancée pour l'ensemble compris entre golfe persique et golfe arabe (1A12), qui donne 1296, sans doute à corriger en 1696. Elle s'explique sans doute par le fait que, pour l'ensemble des citations relatives au golfe Persique, Pline emploie *longitudo* et *latitudo* non pour renvoyer à un axe constant, mais pour désigner le grand et le petit côté d'un rectangle conçu isolément.

L'estimation d'Agrippa est assez proche de celle d'Artémidore, voire très proche, si l'on admet la leçon de E<sup>2</sup>; elle pourrait même sensiblement se confondre avec celle-ci, si l'on admet avec Klotz<sup>78</sup> que la citation d'Eratosthène - qu'il corrige pour l'occasion - (III.B.49 Berger) n'avait pas trait en réalité au golfe Arabe, mais au golfe Persique. Il se fonde pour cela sur deux ordres d'arguments. Tout d'abord, les mesures du golfe Arabe données par Strabon, d'après Eratosthène (XVI.4.4, C 768 = III.B.48 Berger) sont les suivantes: 14000 + 9000 + 45000 = 27500 stades,

<sup>78</sup>(1906), p. 202

soit 3537,5 milles, correspondant à la circonférence du golfe; divisée par deux, elle nous donnerait 1718,75 milles, soit une valeur très proche de celle d'Agrippa. D'autre part, Pline (*HN*, VI.108 = III.B.39 Berger) attribue à Eratosthène l'évaluation de la circonférence du golfe Persique à 2500 milles, qui, de la même façon, donneraient divisés par deux, deux côtés de 1250 milles. En apparence, le raisonnement est implacable. Dans l'état de notre documentation, il est toutefois, à notre sens, bien contestable. Dans son raisonnement, Klotz a en effet omis un chiffre: celui de la largeur du golfe, à savoir 475 milles (3800 stades), objet du consensus des *plerique*, et qui devait très probablement être retenu par Agrippa<sup>79</sup>. Or, si on la retire des chiffres d'Eratosthène tels qu'ils sont donnés par Strabon, on obtient un résultat qui n'a plus grand chose à voir avec celui d'Agrippa. D'autre part, les chiffres de Strabon ne sont pas véritablement ceux d'Eratosthène; il sont, au moins pour la valeur de 1400 stades, ceux d'Anaxicrate, cité, mais aussi est surtout contesté, par Eratosthène, qui reconnaissait explicitement cette estimation comme excessive. Il n'empêche que la valeur du golfe Persique, auquel Eratosthène, cité par Strabon (XVI.3.1/2 = III.B.39 Berger) attribuait 10000 stades pour chaque côté, d'après Androsthène de Thasos, est confirmée par le périmètre, qui s'élève, d'après Pline (*HN*, VI.108 = III.B.39 Berger), à 2500 milles, soit 20000 stades, correspondant à la somme des deux côtés. Le chiffre qu'attribue Pline à la longueur ératosthénien du golfe Arabique est donc probablement bien celui de la longueur du golfe Persique telles que Pline lui-même les donnait par ailleurs. l'erreur n'est donc pas de Pline. Or, à défaut d'emprunter à Eratosthène des chiffres qui paraissent provenir de relations de voyage, Agrippa semble être resté tributaire du schéma ératosthénien - erroné car interpolé - lorsqu'il a postulé, à l'image de sa source, peut-être utilisée de

---

<sup>79</sup>comme l'avait déjà supposé Detlefsen

seconde main, l'égalité des deux côtés... Pline aurait alors emprunté à Agrippa sa citation d'Eratosthène! Il n'est donc pas improbable que la longueur et la largeur, ainsi que les citations qui précèdent, proviennent également d'Agrippa (cf. 4D4).

### 1E: MESURE DE LA TERRE HABITEE.

1E1 (58K, 26 R, Detlefsen, p. 48): longueur de l'Afrique, Egypte incluse.

*HN, V.40: Agrippa totius Africæ a mari Athlantico cum inferiore Ægypto [XXX] XXXX (Cap : [XXX] LXXX codd. et J. Desanges) longitudinem tradit.*

Ce fragment, simple en apparence, pose de nombreux problèmes. En effet, fort du fait que la somme des données de Pline concernant la distance du *Catabathmos* à *Parætonium* (V.39), de là à Alexandrie (*id.*), puis à la bouche canopique (V.62) et à la bouche pélusiaque (V.43) donne  $86+200+12+170=468$ , on s'est livré à des corrections en cascades. En effet, le chiffre avancé par Agrippa pour l'Afrique semble correspondre à l'addition de données partielles (V.21, 25, 38 = 3A8, 3A9, 3A16): si l'on additionne les longueurs des Maurétanies, de l'Afrique et de la Cyrénaïque, on obtient :  $1038+580+1060=2678$  milles, qui, ôtés de 3040, donnent 362 milles, soit précisément le chiffre qu'avance la *Diuisio* (§20), qui donne *CCCLXII[II]* pour l'Egypte.

Il existe donc, pour l'Egypte, entre le comput établi d'après les chiffres de Pline, dont l'attribution à Agrippa n'est pas garantie, et le résultat que semble garantir la *Diuisio*, une différence de plus de cents

milles, puisque d'un côté on obtient le chiffre de 468 milles, et de l'autre celui de 362... Detlefsen a donc voulu corriger en  $\overline{XXXI} \overline{XXX}$ ; il faudrait alors aussi changer le chiffre de la *Diuisio* en  $\langle C \rangle CCCLXII$ , ce qui est tout à fait improbable. Pline et la *Diuisio* étant, jusqu'à plus ample informé, indépendants l'un de l'autre, pratiquer des corrections en chaîne sur ces deux ouvrages porte le signe de l'erreur. J. Desanges a pensé qu'Agrippa avait négligé 63 milles dans le calcul de la grande Syrte et réduit 375 milles à 363 milles, ce qui permettrait de retrouver à terme la leçon  $\overline{XXX} / \overline{LXXX}$  donnée par les manuscrits pour la longueur de l'Afrique. C'est pourtant assez difficile à admettre.

Nous savons qu'Agrippa utilisait la distance de 375 milles (HN, V.31; cf. 1A16; 3C1) pour le calcul de la longueur de la Cyrénaïque, et que l'addition des longueurs connues nous permet de retrouver exactement le chiffre de longueur avancé par la *Diuisio* pour la Basse-Egypte (3A7, 3A8) et le chiffre de 3040 milles donné par Capella. Ces deux traditions, indépendantes l'une de l'autre, se garantissent mutuellement, et s'accordent avec toutes les mesures susceptibles de remonter à Agrippa, en particulier aux § 27, 31 et 32 du livre V de l'*Histoire Naturelle* (3C1); une conclusion semble donc s'imposer: l'erreur s'est glissée dans le comput de la longueur de la Basse-Egypte; les distances intermédiaires citées par Detlefsen et J. Desanges comme agrippéennes pour le calcul des 468 milles ne proviennent donc probablement pas d'Agrippa, du moins pas toutes. C'est la différence avec V.31 sq, où toutes les distances étaient agrippéennes et apparaissaient groupées sous la plume de Pline, alors qu'ici elles sont données isolément, parce qu'elles proviennent sans doute de plusieurs sources.

Dès lors, les chiffres d'Agrippa ne posent plus de problème interne, même s'ils apparaissent fortement sous-estimés, peut-être suite à

l'omission par Agrippa d'un C dans l'énoncé d'une distance, par exemple dans la distance de *Parætonium* à Alexandrie ou dans la distance entre les deux bouches, canopique et pélusiaque, du Nil. Cette erreur de transcription à la base se serait naturellement répétée à travers tous les calculs d'Agrippa jusqu'à celui de la mesure de l'Afrique. Cette interprétation a le mérite de la simplicité, et semble bien correspondre à la méthode suivie par Agrippa telle qu'elle se dégage d'autres passages. Elle a, certes, le défaut de corriger le texte des manuscrits de  $\overline{XXX} / \overline{LXXX}$  en  $\overline{XXX} / \overline{XXX}$ , mais ce chiffre est celui que donne Martianus Capella, ce qui atteste sa présence dans des manuscrits plus anciens que ceux qui nous sont parvenus; cette correction est d'autre part paléographiquement si simple et si isolée qu'elle ne pose pas de problème majeur; Plinè a du reste pu trouver la leçon  $\overline{XXX} / \overline{LXXX}$  dans le texte d'Agrippa, dont la tradition manuscrite ne semble pas lui avoir inspiré une confiance sans bornes. C'est en tout cas ce que suggère le fragment suivant, qui semble du reste garantir notre correction.

1E2 (66 K, 36 R, Detlefsen, p. 77): distance de Gadès à Issus.

*HN*, VI. 206: (Polybius a Gaditano freto longitudinem directo cursu ad os Mæotis  $\overline{XXXIIII}$   $\overline{XXXVIIII}$ .D prodidit, ab eodem initio Siciliam  $\overline{XII}$ .L, Cretam  $\overline{CCCLXXV}$ , Rhodum  $\overline{CLXXXVIIII}$ .D, Chelidonias tantundem, Cyprum  $\overline{CCCXXV}$ , inde Syriæ Seleuciam Pieriam  $\overline{CXV}$ , quæ computatio efficit  $\overline{XXIIII}$   $\overline{XL}$ .) Agrippa hoc idem interuallum a freto gaditano ad sinum Issicum per longitudinem directam  $\overline{XXXIIII}$   $\overline{XL}$  taxat, [in quo haud scio an sit error numeri, quoniam idem a Siculo freto Alexandriam cursus  $\overline{XIIII}$ .L tradidit].



Le terme *taxat* qui n'apparaît pas ailleurs chez Pline pour Agrippa suggère ici une évaluation donnée de façon brute, sans justification. Il est en tout cas bien différent du *computavit* qui apparaît dans d'autres fragments lorsque le chiffre d'Agrippa était le fruit d'un calcul formulé par l'auteur. Cette impression est confirmée par la réaction de Pline, qui ne peut opposer au calcul d'Agrippa qu'une mesure isolée. A moins que Pline ne citât Agrippa de seconde main, c'est donc que le chiffre d'Agrippa ne devait pas se fonder sur un comput explicitement formulé. Dès lors, le chiffre du détroit de Sicile à Alexandrie ne devait nullement intervenir dans le comput<sup>80</sup>; si ç'avait été le cas, Pline aurait trouvé en sa compagnie toutes les étapes du comput. Or il n'en est rien. L'encyclopédiste l'a simplement emprunté à un autre passage, car il lui semblait peu compatible avec la valeur totale avancée par Agrippa. Cette dernière est pourtant en accord avec les mesures fournies pour chacune des régions qui le composent, car si l'on additionne la longueur agrippéenne de l'Afrique (3040) et celle de la Syrie (470, Pline et Dm; 400 Cap) on obtient 3440 milles + 70, si l'on adopte le consensus des manuscrits contre Capella, 3440 exactement si l'on adopte la leçon de Martianus Capella; il est évidemment très tentant de reconnaître dans les deux chiffres de Martianus Capella la leçon originelle des manuscrits de Pline et, à travers lui, d'Agrippa; mais le chiffre de 470 milles pour la Syrie, confirmé par les deux opuscules tardifs, semble difficilement contestable.

Il faut dès lors considérer qu'Agrippa a retiré volontairement ces 70 milles à son comput; peut-être estimait-il qu'ils correspondaient à la

---

<sup>80</sup> Elle n'est du reste qu'un pis-aller. Elle ne saurait en effet s'inscrire sur l'alignement Gadès-Cagliari-détroit de Sicile-cap Ténare-Rhodes-Issus, et ne pouvait intervenir dans le calcul de la distance Gadès-Issus. Pline ne peut la faire intervenir que pour signaler la disproportion des ordres de grandeur entre deux mesures prises selon des axes voisins.

distance de l'Océan Atlantique à Gadès; mais une autre interprétation se profile à l'horizon. S'il n'indiquait pas les modalités de calcul d'une distance qui semblait avec raison en contradiction avec d'autres de ses mesures, c'est probablement qu'il l'avait trouvée telle quelle dans une autre source. Or on ne peut qu'être frappé par la parenté de ce chiffre avec celui de 2440 milles que Pline vient d'attribuer avec force détails à Polybe<sup>81</sup>, et qui, contrairement à l'évaluation d'Agrippa est paléographiquement incontestable, car il est garanti par un comput. Or, on a l'occasion de voir, dans le corpus de nos fragments, à quel point Agrippa avait pu puiser dans Polybe. La proximité des deux citations et des chiffres avancés incite à les mettre en relation: Agrippa ne s'était-il pas dès lors contenté d'aligner son chiffre sur celui de Polybe, qu'il venait de citer, en effectuant une péréquation entre les chiffres de son devancier et les siens propres, ajoutant le chiffre rond de 1000 milles à ceux-là, retranchant 70 milles, qu'il était d'autant plus fondé à retrancher que ses mesures suivaient les tracés côtiers? Ainsi s'expliquerait le caractère arbitraire, et apparemment sans fondement, d'une mesure qui ne se basait pas sur un comput précis, mais sur la citation d'un bon auteur (cf. 1B6); car la nature de la documentation chiffrée d'Agrippa, à en juger par les fragments conservés, ne lui permettait sans doute pas de calculer la mesure *per longitudinem directam* qui, au demeurant, apparaissait de plus en plus secondaire, au fur et à mesure que les distances par voie de terre étaient mieux connues<sup>82</sup>. La longueur de la Méditerranée selon le diaphragme de Dicéarque avait été calculée par Polybe, qui constituait une autorité pour le genre d'Auguste. Mais Agrippa pouvait se fonder, pour sa part, sur des

<sup>81</sup>Il est très difficile de corriger le chiffre d'Agrippa en 3440 milles comme le fit Miller, *MM*, VI, p. 133, qui pensait qu'il s'était contenté de reproduire le chiffre de Polybe. Surpris qu'il était de l'estimation d'Agrippa, Pline n'aurait pas manqué de faire le rapprochement avec le texte de Polybe... A moins que le texte d'Agrippa ne lui fût parvenu corrompu.

<sup>82</sup>Pline, *HN*, II, p. 243 sq.; cf. *infra*, pl. 121.1

mesures terrestres, les seules qui eussent la confiance des géographes romains; un peu comme Artémidore, qui proposait une double estimation, par voie terrestre, en faisant un périple et par voie directe, en suivant les îles, Agrippa, qui avait d'une certaine façon donné la longueur des côtes, jugée plus fiable par les Romains<sup>83</sup>, en donnant les longueurs des continents et des pays, proposait également une mesure en ligne droite qui était au fond relativement secondaire et constituait sans doute plus une pieuse révérence adressée aux maîtres grecs du genre que le fondement de l'entreprise géographique que constituait initialement le diaphragme de Dicéarque et d'Eratosthène. Son originalité résidait en réalité dans le fait qu'au lieu de se fonder sur des mesures intermédiaires d'île en île, ce qui aurait paru normal à Pline<sup>84</sup>, il corrigeait Polybe, qu'il venait de citer, non en le reprenant sur chacune des étapes de son comput, mais en lui ajoutant un chiffre globalement conforme au résultat des calculs qu'il avait effectués à partir des mesures de ses divisions régionales. Loin d'opposer deux mesures, il tentait de les combiner.

---

<sup>83</sup>Des deux évaluations d'Artémidore, Pline, *loc. cit.*, retient pour la plus exacte l'estimation par voie de terre, ce qui constitue une aberration géographique... C'est que les mesures fondées sur des itinéraires garantis par les milliaires étaient désormais les seules dont l'exactitude dût incontestable.

<sup>84</sup>C'est en ce sens qu'il faut comprendre sa citation de l'évaluation agrippéenne de la distance du détroit de Sicile à à Alexandrie.

2. *Les opuscules tardifs dérivés d'Agrippa. La Dimensuratio Prounciarum, La Diuisio orbis terrarum, et Orose.*

Deux opuscules du Bas-Empire, aujourd'hui bien publiés et en général datés des IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> s., jouent un rôle considérable dans l'étude de la question agrippéenne et dans l'établissement d'un corpus de fragments: il s'agit de la *Dimensuratio prounciarum* (désormais abrégée Dm) et de la *Diuisio orbis terrarum* (abrégée Dv), dont la lecture est heureusement complétée par celle du moine irlandais Dicuil (abrégé Dic) qui, au début du IX<sup>e</sup> s. de notre ère<sup>85</sup>, a intégré le texte, souvent corrompu, de la *Divisio à Liber de mensura orbis*.

Leur structure est globalement identique, quoique l'ordre suivi dans la description ne soit pas le même dans les deux opuscules: si l'un prend l'Inde pour point de départ, l'autre, en accord avec Pline, part du détroit de Gibraltar. Mais tous deux se présentent comme des séries de notices exclusivement<sup>86</sup> consacrées à la description de grandes unités régionales, dont on nous fournit à chaque fois le nom, les limites selon les quatre points cardinaux, et les dimensions en *longitudo* et *latitudo*.

Point n'est besoin d'être devin pour reconnaître dans cette structure celle qui caractérise, sans être particulière à cet auteur, la plupart des fragments d'Agrippa que nous a transmis Pline l'Ancien. Si l'on sait que la totalité des fragments nommément attribués à Agrippa où l'on trouve des mesures de *longitudo* et *latitudo* trouvent, comme on vient de le voir, un

<sup>85</sup>J.-J. Tierney, *Dicuili liber de mensura orbis*, (*Scriptores Latini Hiberniæ*, VI), Dublin, 1967, p. 11 sq.

<sup>86</sup>A l'exception de Dm, 1, qui comporte une notice empruntée à quelque *curiosum*.

écho dans les opuscules, il n'y avait qu'un pas à franchir pour conclure que l'intégralité de ces opuscules dépendait d'Agrippa. Aussi n'a-t-on pas tardé<sup>87</sup> à faire le rapprochement entre les chiffres avancés par ces œuvres tardives et des données chiffrées anonymes de Pline, et à trouver dans cette convergence le signe de l'origine agrippéenne des fragments.

Ces opuscules ont également dû à une autre raison la sollicitude des savants. Le fait qu'elles soient limitées à des mesures de grandes unités, qu'elles suivent dans la description un ordre inverse (pl. CVII.1) a en effet incité les exégètes allemands, et principalement Detlefsen, à les considérer comme des ouvrages directement inspirées de la grande mappemonde de la *porticus Vipsania*, dont Detlefsen croyait que provenait la totalité des fragments d'Agrippa, ou de quelque-une de ses copies. Force est de reconnaître que la *Divisio* au moins incite à un tel verdict. Dès sa première édition, Schweder y voyait la plus fiable des sources agrippéennes<sup>88</sup>; or elle est précédée (§1) d'un rappel de l'œuvre géographique d'Auguste, qui semble une déclaration de paternité:

§1 - *orbis diuiditur tribus nominibus: Europa, Asia Libya uel Africa. Quem diuus Augustus primus omnium per chorographiam ostendit.*

§2 - *principium ergo erit ab Europæ freto...*

"Le monde connu est divisé en trois toponymes: l'Europe, l'Asie et la Lybie, ou Afrique; le divin Auguste fut le premier à le montrer par l'entremise d'une chorographie. On commencera donc du détroit d'Europe...". Si le terme de *chorographia* n'a pas exclusivement le sens de

<sup>87</sup>K. Müllenhoff, *Über die römische Weltkarte*, dans *Hermes*, 9 (1875), p. 182-195; E. Schweder, *Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus*, I, Kiel, 1876, p.2.

<sup>88</sup>E. Schweder, *Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus*, II, Kiel, 1878, p. 49 sq. Cette opinion est, on le verra, contestable, et se fondait avant tout sur l'usage des deteriores pour l'édition de la *Dimensuratio*.

mappemonde, il peut néanmoins sans mal être pris en ce sens<sup>89</sup>, et le verbe *ostendere*, "montrer", suggère bien un document de type cartographique, tandis que la mention d'Auguste ne manque pas de rappeler la part prise par celui-ci dans la réalisation du portique. Le parallèle avec le fragment 1T1 est assez frappant: *ostendere* semble répondre à *proponere* et *chorographia* serait synonyme d'*orbis (pictus)*<sup>90</sup>. En réalité, il nous semble ici frappant que l'on trouve le mot *orbis* pris absolument, comme dans le passage de Pline: au *continentem eum (= orbem)* de Pline répond en effet *quem (= orbem terrarum)* ostendit de la *Divisio*. Mais ce n'est pas tout. L'*explicit* de la *Dimensuratio* lui donne le titre d'*Epitome totius orbis*, ce qui semble en faire le résumé d'un ouvrage plus vaste qui aurait été lui aussi *totus orbis*, ou *orbis*, sans autre précision. Texte ou carte? La notice finale de la *Divisio*, une épigramme en vers réalisée par des cartographes de Théodose II, que nous avons déjà plusieurs fois mentionnée, semble bien justifier cette dernière interprétation, qui rappelle l'établissement par deux hommes d'une mappemonde sur ordre de Théodose II, à partir de documents anciens, dont elle constituait une correction. La *Divisio* serait donc fondée sur cette carte tardive elle-même dérivée de celle d'Agrippa, comme le montre à l'évidence son contenu...

Mais, s'il ne fait guère de doute<sup>91</sup> que les deux ouvrages remontent, au moins pour l'essentiel, à une source commune, l'hypothèse d'une dépendance directe à l'égard d'une carte est extrêmement difficile à soutenir si l'on se fonde sur les passages explicitement attribués à Agrippa et sur les erreurs et télescopages des opuscles. Ceux-ci dérivent en effet à

<sup>89</sup>Cl. Nicolet, *De Vérone au Champ-de Mars: Chorographia et carte d'Agrippa*, dans *MEFR(A)*, 100 (1988), p. 131 sq. Cf. *supra*, 1ère partie, ch.1; 2e partie, ch. 2.

<sup>90</sup>Cl. Nicolet, *art. cit.*, p. 136 sq.

<sup>91</sup>Riese, *GLM*, p. XVII.

l'évidence d'une source commune du premier siècle de notre ère (1A3; 1A6). A plusieurs reprises, nous avons du reste été frappés par la convergence de Pline et des opuscules, au point de nous demander si les seconds ne dépendaient pas du premier. On retrouvera de ces parallèles troublants (3A3/4). La question est essentielle, car l'attribution à Agrippa de tous les passages que Pline n'authentifie par une mention explicite se fonde avant tout sur un parallèle des opuscules et de Pline. Si l'on parvient à démontrer l'existence d'un lien direct entre eux, l'essentiel du *corpus* des fragments d'Agrippa est condamné d'avance. Heureusement, quelle que fût la popularité de Pline dans l'Antiquité tardive, il ne semble pas qu'un tel lien soit démontrable. Plusieurs informations données par les opuscules sont absentes de Pline, ce qui semble exclure *a priori* toute dépendance entre les deux séries d'ouvrage. Il convient néanmoins d'être prudent. L'existence, à notre avis certaine, d'une sorte de "mise à jour", au premier siècle de notre ère, de mesures conçues sur le même modèle qu'Agrippa (1A3; 1A6; 3A2 ...) peut avoir également laissé des traces chez Pline. C'est donc avant tout la cohérence interne des données chiffrées et de la toponymie qui devra nous aider à authentifier les fragments en l'absence de nom. Un point nous semble d'ores et déjà acquis: la tradition qui rattache les deux opuscules à Agrippa est indirecte; à partir de la source commune du I<sup>er</sup> s., ils se fondent sur une tradition désormais divergente qui aboutit, dans les deux cas, à une description écrite qui suivait un ordre périégétique que les opuscules ont bouleversé, comme en témoignent les nombreux télescopages de notices.

Pour être complet sur ce dossier, il ne faut pas oublier d'étudier plusieurs autres ouvrages tardifs qui semblent liés d'assez près à la même source agrippéenne; parmi ceux-ci, on compte, en particulier, le chapitre 2 du premier livre de *l'Histoire contre les païens* de Paul Orose, consacré à la



géographie, et publié avec le reste de l'œuvre en 417-418<sup>92</sup>, qui fut bien entendu d'autant plus facilement considéré comme dérivé de la carte d'Agrippa que l'on considère généralement que notre auteur s'est largement fondé sur une ou sur des cartes pour rédiger son ouvrage<sup>93</sup>. Les rapports exacts qu'il entretient avec Agrippa suscitent néanmoins aujourd'hui le scepticisme de nombreux savants<sup>94</sup>, et méritent d'attirer et de retenir l'attention. Mais à Orose il convient d'ajouter plusieurs sources moins souvent mentionnées: quelques rares passages des *Etymologiæ* d'Isidore de Séville, rédigées au début du VII<sup>e</sup> s. de notre ère, et une carte du VIII<sup>e</sup> s. (pl. XII) qui accompagne précisément le texte d'Isidore dans le Vat. Lat. 6018<sup>95</sup>, mais qui nous fournit des renseignements qui ne figurent pas directement dans le texte de cet auteur, compléteront donc avantageusement notre tour d'horizon de la tradition agrippéenne. Tenter d'éclaircir les rapports de ces documents entre eux et avec l'œuvre d'Agrippa est dans ces conditions une étape nécessaire dans l'établissement de notre *corpus*.

<sup>92</sup>A. Lippold, *Orosio: le Storie contro i Pagani*, Fondaz. Lorenzo Valla, 1976, p. XXII

<sup>93</sup>Sur les rapports d'Orose et d'Agrippa, cf. principalement, Müllenhoff, *loc. cit.*; Y. Janvier, *La géographie d'Orose*, Paris, 1982, p. 226 sq., qui admet la dépendance d'Orose à l'égard de la carte d'Agrippa pour l'ensemble de la description, mais qui, parlant du seul groupe de mesures chiffrées susceptibles de lui être imputées dit (p. 186) que l'historien "a dû nécessairement les trouver dans un écrit"; Lippold, *op. cit.*, p. 367 sq., auxquels il convient d'ajouter A. Klotz, *Beiträge zur Analyse des geographischen Kapitels in Geschichtswerk des Orosius, I.2*, dans *Charisteria A. Rzach*, Reichenberg, 1930, p. 120 sq., pour qui Orose s'est fondé sur un texte dérivé d'Agrippa. Sur l'usage d'une carte par Orose, cf. Kießling, *sv Agrippa*, dans *RE*, I A1, 1914, col. 890; IX.1, 1914, coll. 454 sq.; Tomaschek, *sv Cathippi oppidum*, dans *RE*, III, 1899, col. 1788; A.-D. von den Brincken, dans *Deutsches Archiv zur Erforschung des Mittelalters*, XXIV (1968), p. 118B sq.; 139 sq.

<sup>94</sup>K. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro*, Berlin, 1971, p.102, n. 38; Lippold, *op. cit.*, p. 368 sq.

<sup>95</sup>R. Uhden, *Die Weltkarte des Isidorus von Sevilla*, dans *Mnemosyne*, III,iii (1935:36), p. 1-28; la carte a pour la dernière fois été publiée, avec une nomenclature très détaillée, dans *Itineraria et alia geographica*, (*Corpus Christianorum, Ser. Lat.*, CLXXV), Turnhout, 1965, p. 455 sq.

a) Le *corpus* des mesures insulaires.

Parmi les différences principales qui séparent la *Dimensuratio* de la *Divisio* figure la présence dans la première de notices consacrées aux îles qui font défaut dans la *Divisio* et qui, pour la plupart, n'apparaissent pas chez Pline; cette particularité n'aurait rien pour intriguer si elle n'était partagée par tout un groupe de sources supposé dériver d'Agrippa. Le fait n'a pas manqué de surprendre certains savants modernes<sup>96</sup>.

Orose, par exemple, ne fournit de données chiffrées en *longitudo* et *latitudo* sur le modèle agrippéen que pour des îles, et l'on constate rapidement que les seuls passages qui évoquent une paternité agrippéenne, du reste inégale, sont précisément ceux qui ont trait aux îles. Quelle n'est pas dès lors notre surprise de constater que les deux derniers groupes de sources qui présentent des données chiffrées, à savoir Isidore de Séville et la mappemonde du ms Vat. Lat. 6018 ne les fournissent une fois encore que pour les îles.

On a donc de bonnes raisons qu'Orose, Isidore de Séville, la mappemonde vaticane - où Uhden<sup>97</sup> reconnaissait un avatar de la carte d'Agrippa - et la *Dimensuratio* se sont également fondés sur un corpus insulaires certainement populaire au Bas-Empire. Y. Janvier, a supposé son existence chez Orose, et la rapporte à un ouvrage de nature littéraire<sup>98</sup>. De tels ouvrages ne semblent pas avoir été rares dans l'Antiquité<sup>99</sup>. On devra

<sup>96</sup>Y. Janvier, *op. cit.*, p. 242 sq.

<sup>97</sup>Zur *Überlieferung der Weltkarte des Agrippa*, dans *Klio*, 26 (1933), p. 267-278.

<sup>98</sup>*Op. cit.*, p. 126. Cf. aussi p. 249.

<sup>99</sup>Agathémère consacre aux îles un chapitre spécial (*GGM*, II, p. 482-487). Il s'agissait apparemment d'une tradition grecque, indépendante de l'importance des îles dans le tracé du diaphragme d'Eratosthène, cf. F. Prontera, *Géographie et mythes dans l'«isolario» des Grecs*, dans M. Pelletier (éd.), *Géographie du Monde au Moyen Âge et à la Renaissance*, Paris, 1989, p. 169-179.

donc s'interroger sur les rapports qu'il entretenait avec Agrippa et avec les documents qui nous intéressent: on remarque en effet que les chapitres de la *Dimensuratio* relatifs à certaines îles, comme Rhodes et les Cyclades, apparaissent comme des éléments perturbateurs qui sont tardivement venus modifier l'ordonnance de la description, comme l'attestent un certain nombre d'erreurs, et le fait que les îles s'insèrent mal dans l'ordre périégétique de la description qui semble avoir caractérisé la source de l'opuscule, et que celui-ci conserve en partie. L'ordre suivi par les § 5-11 de la *Dimensuratio*, est en effet le suivant: 5. Chypre - 6. Arménie et mer Caspienne - 7. Rhodes et les Cyclades - 8. Dacie - 9. Sarmatie - 10. Crète - 11. Macédoine et Hellespont (pl. CVII.2); dans ces conditions, il semble logique de penser que les données relatives aux îles ont été introduites dans un dernier état du texte seulement. Les passages concernés sont les suivants:

1. Sardaigne (fgt 11K = 5 R):

Dm, 17 : *Sardinia ab oriente Corsica et † mari Sardico, a septentrione mari Tyrrhenico, a meridie mari Africo. Patet in longitudine milia passuum CCLXXX, in latitudine milia passuum CCXXX. (280 x 230).*

Orose, I.2.101 sq.: *Sardinia habet a meridie contra Numidiam Caraclitanos, contra Corsicam insulam hoc est septentrionem versus habet Ulbienses. Cuius in longo spatium tenet millia passuum CCXXX, in lato milia LXXX. (230 x 80).*

Ps.-Æthicus, 53 : *Sardinia habet a meridie contra Numidiam Caraclitanos, (...) quae Corsicam versus a septentrione habet Ulbienses. Cuius spatia in longo tenent millia CCXXX, in lato milia LXXX. (230 x 80).*

Strabon, V.2.7, C 224: Σαρδόνος δὲ μῆκος διακόσια εἴκοσι, πλάτος δὲ ἑνενηκόντα ὀκτώ. (220 x 98)

Vat. Lat 6018: *Sardinia*, CLXXX, LXXX. (180 x 80)

Isidore, *Etym.*, XIV.6.18: *patet in longitudine milia centum quadraginta* (l. CCXXX; st. CXXXX), *in latitudine quadraginta* (l. LXXX; st. XXXX). (140/230 x 80/40).

La citation du Chorographe de Strabon est cohérente avec le reste des sources sans pour autant se réduire paléographiquement, du moins pour la *latitudo*, aux nombres avancés par les autres documents, qui, tous, semblent devoir se résoudre à ceux qu'avance Orose, au proic d'erreurs paléographiques banales, comme la confusion de *C* et de *L*. Il mérite toutefois d'être noté que le plus corrompu de ces documents est ici sans conteste la *Dimensuratio*, qui a fait passer en latitude la longitude initiale, et en longitude les centaines de la longitude et les dizaines de la latitude...

## 2. Corse (fgt 10 K, 5 R).

Dm,16 : *Insula Corsica <finitur> ab oriente promuntorio Sacro, ab occidente Portu <Ti>tiano* (Shnabel: *Protuciano Riese; portutiano T*), *a septentrione <mari> Ligustico, a meridie mari Africo <et> insula illa* (et suppl. Schnabel; *illa : Il<u>a Schnabel; illa a T*). *cuius spatia in longitudine milia passuum CXXX, in latitudine milia passuum XX* . (130 x 20)

Orose,103 sq.: *Corsica... habet ab oriente Tyrrhenicum mare et portum Urbis, a meridie Sardiniam, ab occasu insulas Baleares, a circio et*

*septentrione Ligusticum sinum. Tenet autem in longo milia passuum CLX in lato milia XXVI. (160 x 26)*

Ps.-Æthicus, 54 : *Corsica... habet ab oriente Tyrrenum mare et portum aeternae Urbis Romae, a meridie Sardiniam, ab occasu insulas Baleares, a circio et septentrione Ligusticum sinum. Tenet in longo milia numero CLX in lato milia XXVI. (160 x 26)*

Strabon, V.2.7, C. 224: μήκος δέ τῆς νήσου φησὶν ὁ χωρογράφος μίλια ἑκατὸν ἐξήκοντα, πλάτος δὲ ἑβδομήκοντα ὀκτώ. (160 x 78)

Vat. Lat. 6018: *Corsica, CLX, XXVI. (160 x 26)*

Orose utilise un système d'orientation complexe (*a circio et septentrione*), qui montre qu'il sort du cadre étroit des 4 points cardinaux habituellement mentionnés lorsqu'Agrippa donne les limites d'une région. Cela suppose un changement de source, et probablement la référence, au moins partielle, à une carte ronde à rose des vents. Ici encore, on remarque que la *longitudo* de Strabon s'accorde avec celle d'un groupe étroitement cohérent constitué d'Orose et de son utilisateur le Ps.-Æthicus, et de la mappemonde du Vat. Lat. 6018. Pour ce qui est de la latitude, les chiffres avancés par ces trois sources peuvent remonter paléographiquement à une source commune latine dérivée qui est probablement aussi à l'origine du chiffre de Strabon. Il s'agit selon toute vraisemblance du "Chorographe". Comme dans le cas précédent, c'est la *Dimensuratio* qui apparaît la plus éloignée de ses modèles, mais elle peut remonter à la même source par altération de *CLX* en *CXX[X]* et de *XXVI* en *XX*. Elle semble donc sur ce point avoir été l'objet d'une tradition plus fortement médiatisée. Le modèle qu'elle a utilisé devait suivre un ordre différent de celui qu'elle a elle-même adopté, et placer la notice de la Sardaigne avant celle qu'elle consacrait à la Corse; *illa* devenait ainsi la *lectio difficilior*, faute d'être

immédiatement intelligible. Les traces de telles permutations ne sont pas rares, on le verra, dans la *Dimensuratio* et dans la *Diuisio* ; elles ont presque toujours été source d'erreur. L'origine agrippéenne du fragment est très douteuse, car, comme on le verra bientôt, la source de Strabon désignée comme "le Chorographe" n'est selon toute probabilité pas Agrippa. Le toponyme *mare Africum*, que l'on retrouve à propos de la Sicile, s'oppose au *mare Libycum* qui désigne la mer qui baigne l'Afrique (cf. *HN*, V.1), apparaît dans un fragment qui a des chances de dériver d'Agrippa (4A2; *infra*, n° 4).

### 3. Sicile (13 K, 8 R).

Dm,13: *Insula Sicilia et quae circa sunt finiuntur ab oriente et occidente item septentrione mari Tyrrhenico, a meridie mari Africo. Sicilia patet in longitudine m.p. a Peloro usque ad Pachynum CLXXXVII, in latitudine m.p. CLXXXVIII.*

Orose, I.2.100: *Sicilia habet a Peloro in Pachynum milia passuum CLVIII, a Pachyno in Lilybaeum CLXXXVII*

Ps.-Æthicus, 52: *Sicilia habet a Peloro in Pacinum milia passuum CXLVIII, a Pacino in Lilybaeum CLXXVIII.*

Pline, *HN*, III.87(d'après Agrippa): par voie de terre Pélore-Pachyne: *CLXXXVI*; Pachyne-Lilybée: *CC*; Lilybée-Pélore: *CXLII m.p.* (cf. *supra*, fgt. 1B1; *infra*, section 6).

Strabon, VI.2.1, C 266: le Chorographe donnait: Pélore-Lilybée: 263 milles; Lilybée-Pachyne: 165 + *n* milles; Pachyne-Pélore: 159 milles, et par

voie de terre 168 milles de Pachyne à Pélore, et 235 de Messine à Lilybée par la *via Valeria*.

Les données de Dm, comparées à celles d'Orose et de Strabon s'entendent à l'évidence des distances Pélore-Pachyne et Pachyne-Lilybée. On ne peut à cet égard qu'être frappé par la convergence du chiffre d'Orose et de celui de Strabon, alors que le chiffre de Pline, c'est-à-dire celui d'Agrippa, est de 176; or les deux chiffres, de Strabon et de Pline, sont l'un et l'autre garantis par un calcul et ne sauraient être le fruit d'une déformation. Une nouvelle fois, les chiffres avancés par Dm semblent donc provenir d'une permutation et d'une contamination des valeurs de latitude et de longitude que fournit Orose, en conformité avec Strabon, pour la distance Pélore- Pachyne. C'est ainsi que nous retrouvons, en longitude, et attribué à Pélore-Pachyne par la *Dimensuratio*, le chiffre de *CLXXXVII* qu'Orose donne pour Pachyne-Lilybée. Mais la distance de Pélore à Pachyne est bien celle d'Agrippa. D'après Schnabel, il fallait même supposer une première lacune avant *a Peloro*, et une seconde avant *Pachynum*, qu'il comblait par la mention *m.p<...>*. C'est peu probable, car elle s'insère bien dans une série de textes qui tous ont réduit à l'énoncé d'une longueur et d'une largeur les mesures de la Sicile. Elle semble encore une fois être la plus corrompue des mesures de ce groupe de sources. Si la distance Pélore-Pachyne évoque bien celle que donne Pline d'après Agrippa, elle reproduit surtout la distance Pachyne-Lilybée que donnent les autres textes d'après Strabon et le Chorographe, qui correspond à l'éloignement par voie de mer, et qu'elle reprend elle-même comme largeur. Comme c'est très fréquent, la mesure Pélore-Pachyne est probablement le fruit d'une duplication de la mesure suivante, relative à la largeur, et empruntée au Chorographe de Strabon. Le hasard seul a voulu que cette mesure correspondît à l'une des mesures d'Agrippa, à moins que,



comme pourrait l'indiquer la mention et *quæ circa sunt* qui semble accompagner les mesures agrippéennes des îles, l'auteur de la *Dimensuratio* n'ait greffé sur les données du corpus insulaire une mesure agrippéenne, celle de Pélore à Pachyne, la seule qui fût identifiée avec certitude et qu'il pût retrouver chez Agrippa. Les données issues du *corpus* insulaire semblent donc encore une fois remonter pour l'essentiel au Chorographe, et sont irréductibles à Pline et à Agrippa, sauf pour une des mesures de la *Dimensuratio*, précisément étrangère aux autres sources dépendant du *corpus* insulaire. Il nous faut donc admettre que tous nos documents ont sur la Sicile des sources directes ou indirectes communes, parmi lesquelles Agrippa ne figure qu'à titre accidentel et, partant, exceptionnel.

#### 4. Crète (fgt. 4A2).

Dm, 10: *Insula Creta et quae circa sunt finiuntur ab oriente mari Carpathio, ab occidente < et septentrione > (inseruit Detlefsen ex Orosio) mari Cretico, a meridie Libyco. Creta patet in latitudine milia passuum CLXXIII, in latitudine milia passuum VI.*

Orose, I.2.97: *Insula Creta finitur ab oriente Carpathio mari, ab occasu et septentrione mari Cretico, a meridie mari Libyco quod et Hadriaticum vocant. Habet in longo milia passuum CLXXII, in lato L.*

Ps. Æthicus, 50 : *Insula Creta finitur ab oriente Carpatio mari, ab occasu et septentrione mari Cretico, a meridie mari Libyco quod et Hadriaticum vocant. Habet in longitudine milia CXXVII, in latitudine L..*

Vat. Lat. 6018: *Creta MCXXXVII.*

Pline, *HN*, IV.58 donne *CCLXX* et *L* m.p.

Riese (*GLM*, p. 11) suppose une lacune après *mari Cretico*. La conjecture de Detlefsen est au demeurant vraisemblable. La parenté toponymique des limites et paléographique des chiffres avancés par les quatre documents est stupéfiante, et montre que tous ont puisé à la même source, quoiqu'elle soit encore une fois à l'avantage d'Orose, le chiffre de latitude formulé par la *Dimensuratio* étant totalement aberrant, et provenant sans nul doute d'une déformation. Nous verrons bientôt (fgt. 4.A.4) que, dans ce cas précis, l'auteur de ces données a de bonnes chances d'être Agrippa, comme semble l'indiquer le fait qu'il ne s'agit pas des mesures d'une île, mais d'un groupe d'îles. Chez Orose, la précision *quod et Hadriaticum uocant* vient sans doute de la consultation d'une carte du type de la Table de Peutinger.

### 5. Chypre. (27 K)

Dm, 5: *Insula Cyprus finitur ab oriente mari Syrio, ab occidente Pamphylio, a Septentrione Aulone Ciliciae, a meridie mari Phoenicio. Cuius spatia in longitudine milia passuum CLXXV, in latitudine milia passuum CXXV.*

Orose (96): *Insula Cypros ab oriente mari Syrio (= sinum Issicum) ab occidente Carpathio mari, ab occasu et septentrione Aulone Cilicio, a meridie Syriae et Phoenices pelago cingitur. Cuius spatium in longo tenet milia passuum CLXXV, in lato milia passuum CXXV*

Ps.-Æthicus: *Insula Cypros habet ab oriente mare Syrium, quem Issicum sinum vocant, ab occidente mare Pamphylicum; a septentrione Aulone Cilicio, a meridie Syriae et Phoenices pelago cingitur. Cuius spatium in longo tenet milia passuum CXXXV, in lato milia passuum CXXV*

Vat. Lat. 6018: *Ciprum MCXXXV, CXXV.*

*Æthicus* et *Dim.* donnent *Pamphylicum mare* au lieu de *Carpathium mare* qu'Orose donne ici, comme plus tard au ch. 97 (cf. 4A2). Ce faisant, elles sont en accord avec Pline, *HN*, V.129, qui place Chypre dans le *Pamphylium mare*, sans doute d'après Isidore de Charax. Or *Dim.* connaît *Carpathium mare* (§ 10), à l'Est de la Crète, précisément dans un paragraphe qui semble dériver d'Agrippa. Le toponyme *Carpathium mare* est en tout cas bien attesté chez Agrippa (cf. *HN*, 102). Orose a probablement tenté, peut-être au vu d'une carte, de remettre ses sources en accord. Les deux chiffres avancés sont au demeurant empruntés à une source grecque, puisque comme l'a remarqué Klotz<sup>100</sup> ces deux chiffres se résument à des données en stades, respectivement 1400 et 1000 stades; la première de ces valeurs est précisément celle que donne Strabon (XIV.6.2, C 682), et pourrait paléographiquement remonter au nombre aberrant que les manuscrits de Pline attribuent à Isidore de Charax (qui a en réalité probablement trait au périmètre de l'île), ou aux 162,5 milles (soit 1300 stades) donnés par Pline d'après Artémidore. Il est dans tous les cas remarquable que *Dm* place à l'Est de Chypre le *mare Syrium*, alors que cette mer est dépourvue de nom au § 4, où l'auteur de la *Dimensuratio*, en accord avec celui de la *Divisio* (§ 17; 19) ne peut la désigner, sans doute à la suite d'Agrippa (1A11; 3A6) que comme le *mare quod inter Cyprum et Syriam est*, qui n'est autre que le golfe d'Issus, ce qui suppose qu'on se l'imaginait en doigt-de-gant. La notice relative à Chypre est donc certainement une intrusion.

## 6. Cyclades.(3A5.)

---

<sup>100</sup>(1931) p. 429. Pour une discussion, cf. 4A2 et 5A1.

Dm, 7: *Insula Rhodus (Rhodo codd.) cum Samo, Chio (Klotz: C<o>u<s>, Samu<s>, Chiu<s> Schnabel; cum Samum Chium T) et quae circa sunt Cyclades finiuntur ab oriente litoribus Asiae, ab occidente mari Icario, a meridie mari Carpathio. Quae patent in longitudine milia passuum D, in latitudine milia passuum CC.*

Dv, 16<sup>b</sup>: †[.....]† *ab oriente litoribus Asiæ, ab occidente Græcia (Græciæ Klotz), a septentrione mari Ægeo; a meridie Cretico et Carpathi[c]o. Longitudo milia passus DCC, latitudo CCCC (∞ CC fuisse recte coniecit Klotz).*

Orose, I.2.98: *Insulae Cyclades, quarum est ab oriente prima Rhodos, a septentrione Tenedos, a meridie Carpathos, ab occasu Cythera, ab oriente finiuntur litoribus Asiae, ab occidente mari Icario, a septentrione mari Aegeo, a meridie mari Carpathio (...) hae tenent a septentrione in meridiem milia passuum D, ab oriente in occasum milia CC .*

Ps.-Æthicus: *Insulae Cyclades, quarum ab oriente prima Rhodos, a septentrione Tenedos, a meridie Carpatos, ab occasu Cythera, ab oriente finiuntur litoribus Asiae, ab occidente mari Icario, a septentrione mari Aegeo, a meridie mari Carpathio (...) hae tenent a septentrione in meridiem milia D, ab oriente in occasum milia DXC.*

Pline, *HN*, IV.71: *Cyclades et Sporades ab oriente litoribus Icaris Asiæ, ab occidente Myrtois Atticæ, a septentrione Ægeo mari, a meridie Cretico et Carpathio inclusæ per DCC in longitudinem et per CC in latitudinem .*

Le texte de Dm est visiblement erroné, et suppose probablement, à l'origine, la mention de Délos avant *et quae circa sunt Cyclades*. Il apparaît à l'évidence que les documents que nous venons de citer doivent se répartir en deux groupes. D'un côté, Pline et le fragment de la *Divisio*, faussement attribué à l'Asie à la suite d'un télescopage de notices, qui s'accordent sur les chiffres de 700 et 200 milles, et s'en tiennent à des groupes de petites îles, excluant en tout cas Rhodes, à laquelle Pline réserve un traitement particulier (*HN*, V.132); de l'autre des sources qui donnent des limites

parfaitement concordantes non seulement entre elles, mais encore avec celles du groupe précédent, et dont les chiffres s'accordent globalement sur les valeurs de 500 et de 200 milles, mais qui toutes incluent dans les Cyclades Rhodes et quelques autres grandes îles. Les chiffres donnés n'en remontent pas moins à la même source primitive. La réduction du premier chiffre de *DCC* à *D* s'explique sans doute par la répétition du groupe *CC* dans la latitude. Le pseudo-Æthicus a du reste conservé avec raison dans l'axe est-Ouest, qui correspond normalement à la longitude, la valeur de *DXC* qui nous renvoie paléographiquement aux *DCC* de Pline; mais elle respecte par ailleurs l'erreur d'Orose et de la *Dimensuratio*, qui ont inversé les valeurs et réduit les *DCC* milles à *D* milles. Orose et la *Dimensuratio* se fondent donc sans aucun doute sur une même source intermédiaire fortement dégradée, dérivée de la source commune de Pline et de la *Divisio*, qui était ici très probablement Agrippa. Quant au pseudo-Ethicus, il semble avoir disposé des deux traditions, la plus directe et la plus médiatisée, qu'il recevait, pour la seconde, à travers Orose.

#### 7. Bretagne (1A4).

Dm, 30: *Brittania finitur ab oriente oceano <....., ab occidente oceano> Atlantico, a septentrione oceano Brittanico, a meridie <oceano.....>. In longitudine m.p. DCCC, in latitudine m.p. CCC.*

Orose (76 sq.) et Ps.-Æthicus, 37: *a meridie Gallias habet (...) hæc insula habet in longo milia passuum DCCC, in lato milia CC.*

Les valeurs attribuées à l'île par nos deux sources sont celles que lui attribuait Agrippa (*HN*, IV 102).

#### 8. Taprobane.

Vat. Lat. 6018: *Insula Laperbana (sic), DCCLXXV, DXXC passuum.*

Isidore, *Etym.*, XIV.6.12: *in longitudine octingentis septuaginta quinque milibus passuum; in latitudine sescenta uiginti quinque milia stadiorum .*

les chiffres avancés par ces deux sources sont donc respectivement de *DCCLXXV / DXXC* et de *DCCCLXXV / DCXXV* ; or ils ne sont autres que le produit de la conversion en milles des chiffres d'Eratosthène tels que nous les ont transmis Pline et Strabon<sup>101</sup>, à savoir 7000 et 5000 stades, soit 875 x 625 m.p.

Nous voyons donc que, si certaines de ces mesures insulaires remontent, à des degrés divers, et à travers un nombre variable d'intermédiaires, à Agrippa, elles ont à l'occasion des origines qui lui semblent bien étrangères; aussi nous croyons-nous fondé à supposer qu'elles sont le fruit d'un corpus de mesures réservés aux îles qui aurait puisé à plusieurs sources. L'existence d'un tel *corpus* n'a pas de quoi surprendre; non seulement elle s'inscrit dans une tradition de recueils thématiques qui fleurirent avec la vogue des *Epitomès*, mais encore elle s'accorde avec une particularité de la géographie ancienne qui consistait à attribuer une place séparée aux îles dans la description, pour peu qu'elles ne fussent pas situées à proximité du rivage, et à traiter séparément les îles de haute mer et les îles de l'Océan. C'est ainsi qu'Isidore de Charax, la source la plus récente de Pline, avait probablement écrit un tel ouvrage<sup>102</sup>. Supposer, à la source d'Orose et de la *Dimensuratio*, un tel recueil permet

<sup>101</sup>Fgts. III B 13 et III B 18 Berger; cf. *HN*, V. 81; Strabon, XV.1.14, C 690 donne 8000 stades au lieu de 5000; sans doute faut-il avec Meineke corriger ce chiffre en 5000, conformément à Pline, puisqu'aussi bien Strabon lui-même, en II.1.14, C 72 nous donne pour la longueur de Taprobane, cette même valeur de 5000 stades.

<sup>102</sup>Sallmann, *op. cit.*, p. 51 sq. et p. 52 n. 7.

de résoudre bien des difficultés, et nous semble constituer l'explication rationnellement la plus économique. En ce qui concerne Orose, nous comprenons mieux que les seules données chiffrées, comme chez Isidore de Séville et dans le ms. Vat. Lat. 6018, aient trait à des îles et que les seuls parallèles flagrants avec Agrippa se retrouvent précisément dans le cas des îles; c'est qu'Agrippa figurait indéniablement au nombre des sources d'un *corpus* qui en aucun cas ne se réduisait cependant à un ouvrage de tradition exclusivement agrippéenne. Déjà, au début du siècle, du reste, Detlefesen<sup>103</sup> avait déjà noté qu'Agrippa donnait de préférence pour les îles des circonférences, plutôt que des mesures parallélogramiques. En réalité, comme la plupart des géographes anciens, il devait donner des longueurs et des circonférences. Mais renvoyer à un corpus insulaire nous permet de justifier de la différence la plus criante qui sépare la *Dimensuratio* de la *Diuisio* sans remettre en cause l'existence d'une souche commune aux deux œuvres, au moins jusqu'au début du quatrième siècle.

Mais cette constatation est lourde de conséquences: si, en effet, la *Dimensuratio* a inséré, en les maltraitant comme elle l'a fait, et sans les distinguer des autres sources, des fragments d'Agrippa, c'est qu'elle ne dérivait pas aussi directement que l'on a pu le croire de la carte du Portique. Il est donc nécessaire de s'interroger simultanément sur plusieurs points connexes: sur les liens qui unissent les deux opuscules, et sur leur rapport aux fragments que nous a transmis Pline. Ces deux questions devraient nous aider à répondre à celle qui reste fondamentale aussi bien pour l'édition des fragments que la compréhension de l'œuvre d'Agrippa: par quel type de filiation ces deux opuscules remontent-ils à Agrippa?

---

<sup>103</sup>*Die Anordnung...* (1909), p. 99 et 113.



b) La transmission des données d'Agrippa aux opuscules.

La *communis opinio* à cet égard semble avoir été parfaitement résumée par l'introduction de J.-J. Tierney<sup>104</sup> à son édition de Dicuil, et dépend essentiellement de Detlefsen: pour ce dernier, *Dimensuratio* et *Diuisio* remontaient au moins dans un premier état, directement à la carte. Tierney, toujours à la suite de Detlefsen, inspiré par l'épigramme des cartographes de Théodose, a pensé que les différences de toponymie entre les deux opuscules pouvaient se justifier par des emprunts à des copies réduites de la carte d'Agrippa: la différence d'ordre de la description serait la preuve la plus déterminante de l'origine cartographique de la documentation de la *Dimensuratio* et de la *Diuisio*. La mappemonde de Théodose elle-même n'aurait été qu'une copie, meilleure que de coutume, de cette grande mappemonde. Pourtant, le même auteur considère que la carte d'Agrippa n'a jamais été révisée<sup>105</sup>. Les lacunes et interpolations, assez nombreuses, confirmeraient ce jugement et suggéreraient la lecture erronée de cartes de petites dimensions.

Qu'en est-il de la validité de ces affirmations? Afin de ne pas surcharger inutilement un texte déjà bien long, nous nous contenterons ici de renvoyer, pour une discussion de détail au commentaire des passages qui nous intéressent, soit qu'il ait été déjà fourni en section 1, comme c'est le cas le plus fréquent, soit qu'il soit encore à venir.

<sup>104</sup>*Dicuili liber de mensura orbis*, (*Scriptores Latini Hiberniæ*, VI), Dublin, 1967, p. 20 sq.

<sup>105</sup>p. 21 sq.; en se fondant sur Orose, dont nous venons de voir qu'il n'est pas directement tributaire d'Agrippa, mais d'un *corpus* insulaire d'origine variée. D'autre part, Klotz, Reinhold et Schanz ont bien reconnu que les fragments transmis par Pline, qui correspondent à une large partie des opuscules, ne proviennent pas d'une carte mais d'un ouivrage constitué, au pire, de simples notes préparatoire...

Tout d'abord, s'agissant des modalités de la transmission de ces opuscules, les formulations originales sont celles qui nous fournissent le plus grand nombre d'enseignements; si l'on compare en effet les noms des régions données par Pline à ceux qu'avancent les deux opuscules, nous sommes frappés par quelques originalités qui sont toujours révélatrices de la formation de ce corpus. On trouve par exemple une mention de la Pannonie (3A2) dans Dm, 18 et Dv, 10, alors que ce toponyme est absent de Pline; or la Pannonie ne fut détachée de l'*Illyricum* et réduite en province qu'en 8 de notre ère, et fut dédoublée à la fin du premier siècle; une première intervention sur Agrippa remonte donc probablement au courant du premier siècle. C'est peut-être également alors que l'on ajouta à la source de la *Diuisio* la Rhétie et le Norique, logiquement associées à la Pannonie, alors qu'Agrippa les groupait avec la Germanie, ce qui était plus logique géographiquement que de les ranger avec l'*Illyricum*. Ces remaniements sont également attestés par les fragments 1A3 et 1A6, et ont sans doute contribué à altérer les chiffres de la *Diuisio*.

D'autres modifications dans la toponymie sont sensibles qui remontent à l'évidence au IV<sup>e</sup> s.: c'est par exemple l'appellation de *Superior Libye* conférée par Dm 27 à la Cyrénaïque (1A16); cette fois-ci la modification est beaucoup plus tardive, puisqu'elle ne saurait être antérieure aux réformes de Dioclétien et aux dernières années du III<sup>e</sup> s. de notre ère. C'est encore là la date que suggèrent d'une part l'appellation d'*India ulterior* (fgt. 1A15), qui, comme nous l'avons vu, semble se développer dans la première moitié du IV<sup>e</sup> s., et d'autre part la mention de l'*Aquitanica* par Dm, 21, et des frontières de Vienne par Dv, 8 (fgt 1A5), qui comme nous l'avons vu, remontent probablement l'une et l'autre au IV<sup>e</sup> s., Dm entérinant peut-être un état des découpages politiques

postérieur à Dv et au milieu du IV<sup>e</sup> s, date à laquelle Bordeaux devint capitale du diocèse en lieu et place de Vienne<sup>106</sup>.

Ces quelques remarques, qui ne portent que sur les relations de ces deux opuscules avec Plin, et suggèrent plusieurs niveaux intermédiaires de transmission nous incitent à pousser plus loin l'investigation. Si en effet nous nous penchons sur les rapports des opuscules entre eux et avec Plin, nous constatons, s'il est toutefois pertinent de tenter un tel jugement, que la *Dimensuratio* a généralement été moins altérée que la *Diuisio*, dont la tradition apparaît donc probablement plus médiatisée, tant l'intitulé des rubriques et l'énoncé des limites régionales s'éloignent de Plin, et tant les chiffres y sont corrompus. Mais cette appréciation varie d'une région à l'autre; si, par exemple, pour tout l'Occident, la *Diuisio* est fortement remaniée ou corrompue, pour certains secteurs de l'Asie et de l'Afrique, le jugement tend à s'inverser...

Ceci pose en réalité un problème épineux, à savoir celui des suites à Agrippa ou de ses mises à jour. Il est crucial, car il en dépend finalement la possibilité de faire remonter à Agrippa les passages des opuscules, qui jamais ne mentionnent son nom, et dont l'attribution semeure entachée d'un certain coefficient d'incertitude. Si l'on soumet à l'examen les fragments attribués, on est généralement frappé par la très grande homogénéité des chiffres que nous donnent nos diverses sources, et qui remontent sans difficulté, par le biais d'erreurs paléographiques très simples, aux chiffres d'Agrippa, et par l'observance stricte de principes comme ceux qui font de la *longitudo* l'axe est-ouest, et de la *latitudo* l'axe nord-sud, même si quelques doutes ont pu être formulés à cet égard.

---

<sup>106</sup>A. Chastagnol, *L'évolution politique sociale et économique de l'empire romain*, 284-365, Paris 1982, p. 247.

Certaines valeurs sans attribution, parfois inconnues chez Pline, comme la longueur de la Basse Egypte (3A7), semblent par ailleurs authentifiées par combinaison avec d'autres mesures par ailleurs attribuées à Agrippa, lorsque l'on peut démontrer qu'elles s'insèrent dans une série. La confiance est donc généralement de règle; elle ne doit cependant pas être aveugle.

Plusieurs passages des opuscules accusent en effet des particularités troublantes<sup>107</sup>. L'une d'elles réside dans l'usage de l'*Arsias* comme frontière de l'Italie et de l'*Illyricum*; on attribue en général le passage de cette frontière du Formio à l'Arsia à une date postérieure à la mort d'Agrippa. Si tel était le cas, les opuscules - et Pline qui cite visiblement la même source - ne s'inspireraient pas directement d'Agrippa, mais de sa mise à jour, réalisée pour le document qu'Auguste avait inséré dans la *porticus Vipsania*. On peut sur ce point se fonder sur les premiers mots de la *Diuisio*, qui apparaissent comme une reconnaissance de paternité; mais rien n'est moins sûr, si l'on sait que la *Diuisio* a été l'objet d'une tradition beaucoup plus fortement médiatisée que la *Dimensuratio*. Il semble difficilement contestable que l'*Arsias*, fleuve tout à fait mineur de la péninsule istrienne, était d'autant moins apte à fournir une limite géographique qu'il coupait en deux l'entité chorographique que constituait la péninsule istrienne<sup>108</sup>, a été retenu par la source commune aux opuscules et à Pline parce qu'il constituait la frontière administrative de l'Italie. Cl. Nicolet a bien rappelé que la date de cette modification de

<sup>107</sup>S'agissant de la Syrie, par exemple (3A6), les limites d'Agrippa faisaient difficulté, parce que l'on sortait de la mécanique bien réglée des formes parallélogrammiques orientées selon les points cardinaux, comme on le verra à l'extrême fin de ce chapitre. Les deux opuscules, visiblement embarrassés, comme l'ont été les commentateurs modernes, ont tourné la difficulté en reconstruisant le système de limites.

<sup>108</sup>Pline, *HN*, III 129, en donnait la largeur et le périmètre. Klotz (frgt. 48 p. 446) a attribué ce passage à Agrippa, ce qui n'est pas garanti (4B3). Ce passage pose néanmoins le problème de savoir

frontière restait incertaine et que la réalité de l'extension du pomerium à laquelle on la liait d'ordinaire est elle-même contestée<sup>109</sup>. En fait, non seulement ce changement, nous le verrons, a de bonne chance de s'être effectué antérieurement à la mort d' Agrippa, mais encore, contrairement à ce que pourrait laisser entendre un fond de carte moderne, l'Arsias constituait, à en juger par la Table de Peutinger une limite chorographique plus efficace que le *sinus Tarsaticus*, que nous considérerions aujourd'hui naturellement comme la limite géographique de la péninsule, mais qui, pour les anciens, était, comme tous les golfes, un accident moins caractéristique et moins ponctuel que l'embouchure d'un fleuve, surtout lorsqu'elle était aussi marquée que celle de l'Arsias. Avant d'apparaître comme nouvelle limite politique et administrative de l'Italie, l'Arsias était celle, toute géographique, de l'Histrie (pl. CIV).

Avec le groupement de la Bretagne et des Gaules, réputé postérieur à 43 de notre ère, que pratique la *Diuisio* contre les témoignages concordants de Pline et de la *Dimensuratio* (1A3/1A4), les provinces Espagnoles sont celles où les divergences sont les plus marquées et les plus riches d'enseignements<sup>110</sup>. L'adoption commune par les deux opuscules du toponyme *Hispania citerior* (Dv 6, Dm 22) montre assurément l'existence d'un tronc commun. Logique avec elle-même, la *Dimensuratio* (§ 24) l'oppose à une *Hispania ulterior*, selon un schéma d'opposition des deux Espagnes qui nous ramène à la situation administrative de la péninsule dans les dernières années de la République, mais en aucune façon à l'époque d'Agrippa, qui y connaissait trois provinces, puisqu'il mentionnait

<sup>109</sup>*Inventaire*, p. 119.

<sup>110</sup>On pourrait y ajouter l'exemple de l'Italie (3A1): Dm y a découpé l'Italie en deux sections, selon nous d'après Agrippa. Dv, au contraire, s'accorde avec Pline pour donner une mesure globale, dont la largeur pourrait être empruntée... à Varron (cf. Detlefsen (1906), p. 26 et *HN*, III.95). Qui, dans ces conditions est le plus proche d'Agrippa? Dv, appuyée par Pline, ou Dm, qui semble avoir pour elle l'appui des chiffres?

la Lusitanie (fgt. 1A2); le témoignage de Pline faisant défaut pour la Tarraconnaise, et Pline donnant pour la Bétique plusieurs noms, nous ne pouvons juger de l'origine agrippéenne de ces dénominations; il est néanmoins frappant de constater que la *Diuisio* adopte une tout autre terminologie, puisque elle traite de la *Cordubensis Bætica*, et que les frontières qu'elle avance pour les trois paragraphes qu'elle consacre aux Espagnes sont différentes de celles que propose la *Dimensuratio*. Le texte de ces paragraphes est le suivant:

Pour la *Dimensuratio* :

§ 22. <Hi>spania citerior finitur ab oriente saltu Pyrenæo, ab occidente < Cantabria> et Oretania, a septentrione oceano, a meridie mari Iberico. Cuius spatia in longitudine m.p. DXXXV, in latitudine m.p. CLXXXIII.

§ 23: Asturia (Adstodio T) Gallæcia et Lusitania ab oriente Cantabria et Oretania, ab occidente Oceano, a septentrione Oceano, < a meridie...>. Quarum spatia in longitudine m.p. DLXXX, in latitudine  $\overline{DLXXXV}$  (quingenta octuaginta quinque T).

§. 24: Hispania Ulterior: <finitur> ab oriente Oretania, ab occidente Oceano, a septentrione flumine Ana, a meridie mari Hiberico. Cuius spatia panduntur (Schnabel: expanduntur h, expandit [omisso spatia ] T) in longitudine m.p. CCCCLXXX (CCCLXXX h, quadringenta septuaginta T), in latitudine m.p. CCLXXXIII.

La *Diuisio* donne pour sa part:

§ 4 *Cordubensis Bætica prima itaque prouincia finitur ab oriente saltu Carthaginensi et Mauretania, a septentrione flumine Ana, ab occidente oceano, a meridie mari Celtiberico <.....>.*

§ 5: *Hispania Lusitania cum Asturica et Gallæcia finitur ab oriente Noeca Asturum (Letronne: noecantru V, noe cantrum D, noe camrum Y), quæ est ad mare oceanum, inde recta regione in meridiem ad fl. Atacum <.....>, a septentrione oceano, a meridie flumine Ana. Patet in longitudine m.p. CCCCLXXX, latitudine CCCCL .*

§ 6: *Hispania citerior finitur ab oriente saltu Pyrenæo, ab occidente Noëca <Asturum>, quæ est ad oceanum, inde recta <regione Carthaginem, a > septentrione oceano, <a> meridiemari Celtiberico. Longitudo  $\bar{D}$ , latitudo  $\bar{CC}$ .*

Pour mémoire, Pline donne pour la Bétique et pour la Lusitanie les mesures suivantes : *HN, III 16 : longitudinem universam eius ( sc. Bæticiæ) prodidit M. Agrippa  $\overline{CCCCLXXV}$  p. (475 Cap.:  $\overline{CCCCLXV}$  A), latitudinem  $\overline{CCLVIII}$  (A: 224 Cap. ;  $\overline{CCLIIII}$  R. ;  $\overline{CCLVII}$  rell. codd.), sed cum termini Carthaginem usque procederent.*

*HN, IV.118 : Lusitaniam cum Asturia et Gallaecia patere longitudine  $\overline{DXL}$  , latitudine  $\overline{DXXXVI}$  Agrippa prodidit .*

Le témoignage de la *Diuisio* est *a priori* suspect: il est en effet précédé, au § 3 d'une assez longue notice sur les dimensions des Pyrénées, dont Klotz<sup>111</sup> a bien vu qu'elle était d'origine varronienne. On pourrait songer que Varron était cité par Agrippa, ce qui a sans doute été le cas en plusieurs occasions, comme nous le verrons; mais on ne peut qu'être frappé par la différence radicale qui sépare les § 5 et 6 de cet opuscule des § 22 et

<sup>111</sup>(1931) p. 52.



23 de la *Dimensuratio*, où l'on ne retrouve ni la même terminologie, ni les mêmes chiffres: ici où là, certains toponymes agrippéens, comme *saltus Pyrenæus*, contre les *montes Pyrenæi* d'autres auteurs, peuvent inciter à attribuer ces données à Agrippa, mais on pourrait en dire autant de la *Dimensuratio*, pourtant en contradiction totale avec ce témoignage. Si l'on observe d'un peu près la toponymie, on constate que les allusions à Noëca et au fleuve Atax évoquent de très près deux notices de Strabon<sup>112</sup>, plus qu'elles ne rappellent ce que l'on peut savoir de l'avis d'Agrippa à cet égard. On est encore surpris par la répétition dans les deux §§ 5 et 6 de la *Divisio*, les plus originaux par rapport à la *Dimensuratio*, d'une même expression, *recta regione*, qui n'apparaîtra plus de tout l'ouvrage, qu'aucune source dérivée d'Agrippa n'emploie par ailleurs, et qui semble donc provenir d'une autre origine. L'examen des chiffres donnés par ces deux paragraphes confirme cette impression. Laissons de côté la *longitudo* de la Lusitanie, qui semble remonter paléographiquement au chiffre, au demeurant fort corrompu, qu'avance la *Diuisio*, sans doute par contamination de la longueur et de la largeur d'Agrippa. Jusque là, comme en bien d'autres points<sup>113</sup>, les deux textes suivent donc une source commune, fort corrompue certes, mais dérivée d'Agrippa; mais ensuite, chacune des trois mesures *CCCCL* (latitude de la Lusitanie), *D* (Longitude de l'Espagne citérieure), et *CC* (latitude de la même) se résout à une mesures en stades: respectivement 3600, 4000 et 1600 stades... Il est donc à peu

<sup>112</sup>III.4.20, C 167; XVII.3.25, C 840. E. Schweder, *Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus, II: Die Chorographie als Quelle der Darstellungen des Mela, Plinius und Strabo*, Kiel, 1878, p.71 sq. en tirait à tort la conclusion que Strabon était fondé sur la "Chorographie d'Auguste".

<sup>113</sup>cf., par ex. ci-dessus, fgt 1A5, où Agrippa donnait pour la longueur de la Narbonnaise, *CCCLXX*, la *Dv*, *CCCXXXIII* et la *Dm*, *CCCLXXIII*; entre les deux opuscules, la seule différence a été la transformation d'un *L* en *X*; les unités finales - à moins que les manuscrits de Pline ne soient fautifs dans cette affaire et n'aient amputé le chiffre initial de ses unités, ce qui n'est pas absolument impossible, quoique moins vraisemblable - semblent être le fruit d'une contamination de la longueur par la finale de la largeur avancée par Pline.

près certain que dans ce passage, la *Diuisio* a mêlé les témoignages, montrant avec éclat l'infériorité générale qu'elle manifeste à l'égard de la *Dimensuratio*. Dans l'édition, nous devons donc toujours faire preuve de prudence lorsqu'aucun recoupement chez Pline ou dans d'autres fragments ne viendra étayer le témoignage de l'un des opuscules. Le fragment 1A12 (Dv 21) montrerait également que Dv a puisé dans une source grecque d'Agrippa

Ces exemples nous aident également à mettre en lumière quelques faits tout à fait éclairants pour comprendre comment on est passé de l'œuvre d'Agrippa à ces opuscules. Nous avons vu que, selon une opinion fréquente, héritée de Detlefsen, ils remonteraient à la réalisation du Portique, comme la *Diuisio* en aurait conservé le souvenir en son premier paragraphe, lorsqu'elle rappelait l'œuvre pionnière d'Auguste en matière d'exposition du monde. Le fait que Klotz reconnût l'existence d'une source intermédiaire commune aux deux opuscules<sup>114</sup> ne changeait pas véritablement ce point de vue.

Pourtant, il semble bien que les étapes intermédiaires aient été plus nombreuses que l'on ne pouvait le supposer, en particulier dans le cas de la *Diuisio*, dont le témoignage devient suspect. Sans doute a-t-on sous-estimé le rôle des éléments stylistiques et philologiques dans cette analyse. Klotz, le premier, a mis en évidence des parentés tout à fait frappantes dans le formulaire des trois œuvres<sup>115</sup>.

L'expression *qua cognitum est* a particulièrement retenu l'attention du savant allemand. Pour lui, cette expression, qui chez Pline ne se

---

<sup>114</sup>(1931), p. 413.

<sup>115</sup>(1931), p. 422.

rencontre qu'à propos des fragments d'Agrippa<sup>116</sup>, porte en effet sa marque; or, elle reparaît régulièrement dans la *Dimensuratio*, où on la rencontre à propos de la Dacie (§ 8, fgt 1A7 = 21K), de l'ensemble Sarmatie, Scythie, Taurique (§ 9, fgt 1A8 = 22K), et à propos de l'Arménie (§ 6, fgt 1A9 = 23 K), dans trois passages dont l'origine agrippéenne est limpide, mais ne se rencontre qu'une fois dans la *Divisio*.

D'autres parallèles formels sont possibles<sup>117</sup>: c'est le cas de l'expression *et quæ circa sunt*, par exemple, que l'on trouve attestée dans le fragment 1A9 aussi bien dans les deux opuscles que chez Pline, avec dans Dv (§18) comme dans Dm (§ 6) une inversion, frappante, *quæ circa gentes sunt* au lieu du *gentes quæ circa sunt* de Pline (*HN*, VI. 37); y voir la main d'Agrippa est fort tentant, d'autant que l'expression reparaît régulièrement dans la *Dimensuratio* toujours à propos de mesures, toutes insulaires, qui semblent à chaque fois d'origine agrippéenne<sup>118</sup>, et s'accorderaient bien avec l'hypothèse de Detlefsen selon laquelle Agrippa ne donnait pour les îles que des périmètres et non des mesures parallélogrammiques: celles-ci auraient été réservées à des groupements d'îles (cf. Dv, 16 b = 3A5) plus

<sup>116</sup>*HN*, V.25 (35 K): *Ad quam Numidiæ et Africae ab Ampsaga longitudo DLXXX, latitudo, qua cognitum est, CC. V.38 (fgt 1A16 = 34 K): ad eum terminum Cyrenaica Africa et Syrti minore decies LX in longitudinem patet, in latitudinem qua cognitum est DCCCX*; l'une de ces mesures est attribuée à Agrippa dans un autre passage, où Pline réutilise précisément la même expression, mais à l'imparfait, car il jette alors un regard critique sur sa source. VI.209: *in Cyrenaica, eius parte, DCCCX eam fecit Agrippa, deserta eius ad Garamantas usque qua noscebatur complectens*. C'est que les connaissances géographiques avaient fait des progrès depuis la mort d'Agrippa s'agissant de cette zone. VI.39 (fgt 1A9 = 23 K): *Agrippa Caspium mare gentesque quæ circa sunt et cum his Armeniam, determinatas (...) patere qua cognitum est CCCCLXXX in longitudinem, in latitudinem CCXC prodidit*.

<sup>117</sup>Parmi celles-ci, on peut citer l'usage de la formule *totus* (ou *omnis*) *tractus* pour désigner un ensemble de régions. Elle semble revenir régulièrement en relation avec Agrippa, cf. 1A7; 1A8; 3B2.

<sup>118</sup>Dm 13 (1B1): *insula Sicilia et quæ circa sunt*: la mesure de Pélore à Pachyne est agrippéenne, si la largeur ne l'est pas; § 7 (3A5): *Insula Rhodus (...) et quæ circa sunt Cyclades*; si la rubrique a été malmenée, les données sont agrippéennes; à l'origine, on devait avoir *insula <Delos> et quæ circa sunt Cyclades*; enfin, on a au §10 (4A2): *Insula Creta et quæ circa sunt*, dont l'origine est incertaine, mais qui a de bonnes chances de remonter à Agrippa.

propres à remplir les espaces maritimes qui constituaient le talon d'Achille de la description du monde par sphragîdes.

D'autres habitudes, plus grammaticales, celles-là ont pu poser des problèmes aux exégètes: c'est ainsi qu'un passage de Pline relatif au peuplement de la Bétique et à son origine<sup>119</sup> présente l'expression *in uniuersum*, qui a beaucoup intrigué les éditeurs et les a conduits à des corrections en série, au point de faire douter certains de l'authenticité du fragment, quoique celui-ci soit nommément attribué à Agrippa. Pourtant, cette expression trouve un point de comparaison parfait dans un autre fragment d'Agrippa, qui adopte une formulation du même type: *in porrectum*<sup>120</sup>, et dans l'usage assez fréquent en apparence chez Agrippa de la préposition *in* suivie de l'accusatif, dans le sens normal d'un ablatif seul ou d'un adverbe<sup>121</sup>, et qui constitue à l'évidence un tour proche du latin vulgaire bien dans la manière de ce monarchiste populiste et conforme à l'esprit d'un document destiné au peuple.

Il existe, on s'en souvient, des divergences dans l'énoncé des limites régionales, entre les deux opuscules. Il arrive qu'elles trouvent leur explication dans l'énoncé du fragment tel qu'il est formulé par Pline, par exemple dans le fragment 3A7. Dans d'autres cas, au contraire, c'est la stricte identité du formulaire qui semble dénoter la parenté agrippéenne commune<sup>122</sup>. C'est donc sur un texte généralement conforme à la lettre

<sup>119</sup>*Oram eam in uniuersum originis Pænorum existimauit Agrippa* (HN, III. 8 = 1D1, 37 K, 2 R). Cf. aussi 1B5, 3A3, 3B2.

<sup>120</sup>3A3 = 18 K = HN, IV. 32.

<sup>121</sup>Cf. par exemple fgt 1A16 = 34K, 37 R, HN, V.38: *in latitudinem*.

<sup>122</sup>On se souvient que les opuscules utilisent à plusieurs reprises l'expression *mare quod inter Cyprum et Syriam est* (cf. 1A11 et 3A6; cf. aussi nos remarques sur le corpus insulaire à propos de l'exemple de Chypre). Lorsque la *Divisio* utilise pour désigner cette mer le nom de *mare Syrium*, elle s'éloigne du témoignage convergent des deux opuscules: c'est sans doute la marque d'une intrusion.

d'Agrippa, même s'il avait parfois déjà subi des contaminations et des altérations (3A3) que se sont fondés les opuscules.

Le fragment relatif à l'Arménie et la mer Caspienne (1A9), une fois n'est pas coutume, montre de façon tout à fait frappante l'unité stylistique et lexicale des trois sources:

*HN, VI.37: Agrippa Caspium mare gentesque quæ circa sunt et cum his Armeniam, determinatas ab oriente oceano Serico, ab occidente Caucasi iugis, a meridie Tauri, a septentrione oceano Scythico patere qua cognitum est  $\overline{\text{CCCCLXXX}}$  ( $\overline{\text{CCCXXXXX}}$  E) in longitudinem, in latitudinem  $\overline{\text{CCXC}}$  prodidit.*

*Dv, 18: Armenia et mare Caspium quæ<que> circa gentes sunt ad oceanum. finiuntur ab oriente oceano Serico, ab occidente iugis montis Caucasi, a septentrione oceano <Scythico> (suppl. Klotz), a meride monte Tauro. in longitudine m. p.  $\overline{\text{CCCCLXXX}}$ , latitudo  $\overline{\text{CCLXXX}}$ .*

*Dm, 6: Armenia, mare Caspium et quæ circa gentes sunt ad Oceanum (Detlefsen: Arminia finitur a mare Caspio et quæ circa gentes sunt ab oceano codd.) <finiuntur> ab oriente oceano Indico, ab occidente iugis montis Caucasi (et mari Caspio add. Dic), < a septentrione oceano Scythico> (add. Riese), a meridie monte Tauro. quarum spatia pate<n>t, qua cognitum est, <in longitudine> (add. Riese) m.p.  $\overline{\text{CCCCLXXX}}$ , in latitudine m.p.  $\overline{\text{CCCCLXXX}}$ .*

On remarque à quel point les deux notices de Dm et Dv calquent le même modèle dans la description, à l'exception d'un *-que* remplaçant un *et*, et de l'inversion, dans Dm, des places respectives des océans Indique et Sérique, déjà attestée au §1. Les chiffres eux-mêmes montrent des déformations communes, comme la transformation de la finale *XC* du

chiffre de latitude en *LXXX* ; à l'évidence ces deux opuscules, qui reprennent très exactement le contenu du passage de Pline, en donnent une formulation qui pourrait bien être originale. On a pu penser que l'inversion des océans dans la *Dimensuratio* provenait de la lecture d'une carte<sup>123</sup>, mais on s'explique mal, dans ces conditions, la parenté stylistique des deux notices, qui supposerait que l'intégralité des rubriques aurait été inscrite sur cette carte, ce qui ne se conçoit que dans le cadre de très grandes cartes, du type de la mappemonde de la cathédrale de Hereford, où l'énoncé détaillé des limites eût été tautologique et sans objet... D'autre part, si le détail des notices figurait dans la ou dans les cartes de référence des deux opuscules, ce qu'impliquerait ici la répétition, à l'identique, dans l'un comme dans l'autre, de l'expression *iugis montis Caucasi*, là où l'on pourrait attendre un simple *Caucaso (monte)*, l'erreur sur l'identification des Océans ne pourrait en aucun cas être liée à l'interpolation de deux légendes sur les bords de la carte, puisque leur mention aurait dû appartenir à la notice censément recopiée par les opuscules ou par leur modèle commun. Enfin, les parentés lexicales, stylistiques, comme par exemple l'emploi dans la *Dimensuratio* du verbe *patere* également utilisé par Pline d'après Agrippa, et conceptuelles avec Pline conduiraient à songer que Pline a lui-même recopié la carte, ce qu'infirmement et les verbes introducteurs des citations d'Agrippa, qui indiquent clairement une source écrite, et la distinction opérée par Pline entre deux sources: M. Agrippa d'une part, et la *porticus Vipsania* de l'autre (1T2)<sup>124</sup>.

<sup>123</sup>Schnabel (1935), p. 425 (ad Dm 1).

<sup>124</sup>Si l'on peut bien admettre que les mesures des régions aient bien figuré sous une forme très brève, comme dans le Vat. Lat. 6018 (pl. XII), en étant simplement reportées le long du tracé correspondant, on ne peut considérer que toutes les informations agrippiennes données par Pline aient pu trouver leur place dans une carte. Les parentés de formulaire entre nos sources sont telles que nous sommes contrainsts de penser que même les mesures régionales étaient, dès l'origine, portées sur le document qu'a consulté Pline; Sinon, on ne s'expliquerait pas la récurrence

En réalité, cette interpolation n'est pas un fait isolé, comme l'avait déjà noté Detlefsen; mais, si nous avons vu que celui-ci en tirait la preuve de l'utilisation de sources cartographiques par les deux opuscules, l'ensemble de ces erreurs et interpolations semble en fait devoir se réduire à des bévues paléographiques très bien connues des éditeurs et typiques de la transmission de textes.

Certaines d'entre elles nous révèlent probablement l'ordre de la source commune aux deux opuscules (peut-être l'*Epitome totius orbis* mentionné par l'*explicit* de la *Dimensuratio* ?): c'est ainsi que les § 1 et 6 de la *Dimensuratio* devaient initialement être voisins, à moins que l'inversion des océans ne soit le fait d'une "amélioration" personnelle due à l'auteur de la *Dimensuratio*, qui semble avoir été assez largement documenté sur l'Inde. Le plus souvent, ces interpolations se réduisent sans mal à des sauts du même au même dont la codicologie nous donne tant d'exemples lorsque deux notices voisines adoptent un formulaire et une structure voisines: nous avons pu le voir lorsque nous nous sommes intéressés à l'influence exercée par la *Géographie* de Ptolémée sur la description, par Ammien Marcellin, de l'empire Perse, où deux notices de Ptolémée se sont fondues en une seule, bouleversant la géographie de l'Orient. Impensables cartographiquement, de telles interpolations ont tout leur sens, pour peu que l'on choisisse de les replacer dans leur contexte codicologique.

Detlefsen s'était en particulier fondé sur l'exemple de la Cyrénaïque (fgt. 1A16), dont le nom a disparu de la *Divisio*, mais dont les mesures ont été attribuées à tort, § 21, à l'Arabie - l'Ethiopie et la Haute-Egypte de la terminologie agrippéenne - (fgt. 1A12). C'est que l'expression [*patet in*

---

systematique du *qua cognitum est* que nous venons de rencontrer dans les trois sources de tradition agrippéenne à propos d'un même fragment.



*longitudine m.p. [X] CLX, in latitudine CCCCCXXX],* calquée sur Agrippa, à en juger par Pline et par Dm, 27, a été interpolée par suite d'un saut du même au même d'autant plus facile à réaliser que toutes les notices adoptent une structure identique, pour peu que les deux notices se soient suivies: la notice relative à la Cyrénaïque devait donc succéder immédiatement à celle qui est consacrée à l'Ethiopie, ce qui est parfaitement logique si la source de Dv avait choisi de décrire à la suite les pays riverains de l'océan extérieur, selon un ordre périégétique<sup>125</sup>.

Sans doute pour les mêmes raisons, la *Dimensuratio*, § 29, a pratiqué à propos du même fragment 1A12 une interpolation tout à fait similaire en attribuant à la Haute-Egypte les mesures de la Basse-Egypte. Si l'on conserve l'idée d'une source commune aux deux opuscules, celle-ci devait donc suivre l'ordre Syrie - Basse-Egypte - Haute-Egypte - Cyrénaïque - Afrique - Maurétanie.

De la même façon, dans la *Divisio*, les deux notices de l'Asie citérieure et des Cyclades ont fusionné par saut du même au même après ab oriente: c'est donc que la source de cet opuscule adoptait l'ordre qui a été figé dans le texte de la *Divisio* tel nous est parvenu.

Enfin, dans les opuscules, on note à plusieurs reprises l'inversion des chiffres de longitude et de latitude; on peut y voir le simple fait de la négligence des copistes, mais il est bien tentant d'en produire une autre explication. Les opuscules adoptent en effet un modèle invariable de notice, qui se compose d'une rubrique suivie de l'énoncé des quatre limites de la région selon un ordre immuable Est, Ouest, Nord, Sud, puis de la longitude, et, enfin, de la latitude. Agrippa a certainement souvent adopté lui-même

<sup>125</sup>L'adoption de cet ordre par la source intermédiaire commune aux opuscules nous semble garantie par les fragments 1A7; 8; 9; 10; 15.

cet ordre dans quelques fragments(1A9-11), mais à lire Pline, on a le sentiment que la formule était plus lâche et, partant, plus littéraire, et plus variable; si le fragment 3A2 (=16 K(), relatif à l'*Illyricum*, est bien d'Agrippa, comme nous le pensons, on remarque en effet que la *latitudo* est placée avant la *longitudo*. Lors du passage aux notices mécaniques de l'*Epitome*, cette disposition a sans nul doute été plus souvent qu'à son tour la source de difficultés et de confusions.

La genèse des opuscules nous révèle donc assurément une tradition fortement médiatisée relayée par des textes. Souvent très proches d'Agrippa, ils nous offrent un témoignage qui n'est cependant pas sans faille, et dans le détail, on ne sait pas toujours (cf. 3A6), lorsqu'ils plus loquaces que Pline, qui, de ces compilations tardives ou de l'auteur de l'*Histoire naturelle*, est le plus proche d'Agrippa. Ils nous semble en tout cas assuré qu'à travers plusieurs intermédiaires de nature textuelle, les opuscules nous renvoient donc non à la carte, mais au texte laissé par Agrippa, dont elles respectent souvent la lettre, ce qui ne manque pas de surprendre: ou bien en effet, si, comme le suggère l'allusion à l'œuvre géographique d'Auguste au premier paragraphe de la *Divisio*, les opuscules dérivent de la réalisation du portique, il nous faut imaginer que le texte d'Agrippa y figurait; ou bien, dans le cas contraire, la crédibilité de cette information est bien entamée...

3 - Passages sans attribution d'auteur remontant très probablement à Agrippa.

#### A. MESURES PARALLELOGRAMMIQUES.

3A1 (12 K, Detlefsen, p. 26, Partsch, p. 36): mesures de l'Italie.

HN, III. 43 sq.: (Italia) [est ergo folis querno adsimulata, multo proceritate amplior quam latitudine;] patet in longitudine ab Inalpino fine Praetoriae Augustae (...) decies centena et viginti milia. [44]. latitudo eius varia est, quadringentorum decem milium inter duo maria Inferum et Superum amnesque Varum et Arsiam, media autem ferme circa urbem Romam ab ostio Aterni amnis in Hadriaticum mare influentis ad Tiberina ostia  $\overline{CX\overline{XVI}}$ , et paulo minus a castro Nouo Hadriatici maris Alsium ad Tuscum æquor, haud ullo in loco  $\overline{CC}$  latitudinem excedens. [45]. [Uniuersæ autem ambitus a Varo ad Arsiam  $\overline{XX}|\overline{XLV\overline{VIII}}$  efficit]

Dv, 9: Italia finitur ab oriente Alpibus, ab occidente Alpibus et flumine <V>aro, a septentrione mari Adriatico et flumine Arsia, a meridie mari Tyrrhenico. Longitudo  $\overline{X}|\overline{CC}$ , latitudo  $\overline{CCCCXX}$ , qua contrahitur  $\overline{LX}$ .

Dm, 14: pars Italiae. finitur ab occidente mari Adriatico et freto quod est inter Siciliam et Italiam, ab occidente urbe Roma, a septentrione sinu Adriatico, a meridie mari Tyrrhenico. Cuius spatia in longitudine m. p.  $\overline{CCCXLV\overline{VIII}}$ , in latitudine m.p.  $\overline{CCXXI\overline{III}}$ . -15-: pars Italiae ad Alpes finitur ab oriente iugis Alpium, ab occidente Histria et Carnia, a

*septentrione sinu Adriatico, a meridie mari ligustico, et Tyrrhenico. Cuius spatia in longitudine m.p. DCCCXX, in latitudine m.p. CCCXXX.*

Rutilius Namatianus, *Red.*, II. 17 sq.: [*Italiam, rerum dominam, qui cingere uisu, et totam pariter cernere mente uelit, inueniet quernæ similem procedere frondi, arctatam laterum conueniente sinu.*] *Millia per longum decies centena teruntur a Ligurum terris ad freta Sicaniae; in latum uariis damnosa anfractibus intrat Tyrrheni rabies Adriacique salis. Qua tamen est iuncti maris angustissima tellus, triginta et centum millia sola patet.*

On a beaucoup discuté sur la date de l'extension de l'Italie à l'Arsias; souvent datée de 8<sup>126</sup>, elle supposait alors que la mention de l'Arsias était postérieure à la mort d'Agrippa; nous verrons que les arguments en faveur de cette datation sont assez peu probants et qu'elle lui est sans doute antérieure de près d'une dizaine d'années; il n'y a donc sans doute pas de difficulté majeure à une telle mention; il n'en reste pas moins que jamais l'Arsias n'apparaît dans un fragment explicitement attribué à Agrippa et qu'un doute pourrait subsister. Toutefois, la parenté des chiffres et des toponymes entre les trois sources semble garantir l'origine agrippéenne de la limite: car toutes trois associent l'Arsias à une mesure qui en réalité est la largeur itinéraire de l'Italie entre le Var et Rimini par Dertona<sup>127</sup>. Il s'agit donc de la distance *inter duo maria* et non de la distance entre le Var et l'Arsias, comme l'ont bien vu les opuscules qui assignent l'Adriatique comme limite septentrionale à l'Italie. Les mesures et les limites ne coïncident donc pas entre elles. La longueur de l'Italie, au contraire, semble bien prendre en compte la mesure depuis Aoste, dont la fondation était très récente, et datait de l'année 25. Pline fait même une référence très nette à l'étendue du territoire de la colonie, car la mesure ne s'entendait

<sup>126</sup>Weiß, *RE*, VIII, c. 2112 sur les limites de l'Italie.

<sup>127</sup>Detlefsen (1906) p. 29; Klotz (1931) p. 404

pas d'Aoste même, mais d'*Inalpino*, qui constituait la limite de son territoire vers l'amont. La mesure devait ensuite passer par Rome - ce que paraît supposer sa situation explicite au milieu de l'Italie - et s'étendre jusqu'à Reggio. Elle illustre dans tous les cas un ordre nouveau où l'Italie n'était plus bornée par la Gaule Cisalpine, mais par les Alpes.

Les chiffres s'accordent sur la largeur, et sur la longueur si l'on suppose une erreur paléographique le chiffre de Dv,  $\overline{X} \overline{C} \overline{C}$ , est à mettre en relation avec les  $\overline{X} \overline{X} \overline{X}$  de Pline, et les LC de la première aux CC du second. Quant à la largeur de Dm. 15, CCCXXX, il n'est pas difficile d'y reconnaître les CCCCXX milles de Pline. Les deux opuscules n'ont donc pas retenu du passage de Pline les mêmes chiffres: la *Divisio* a conservé, en plus de la largeur de CCCCXX milles, égale à celle que donne Pline, celui de CC sans doute à la suite d'une méprise sur la portée de *haud ullo in loco CC latitudinem excedens*, qui n'avait trait qu'à l'Italie méridionale, tandis que Dm a retenu le premier chiffre de largeur donné par Pline. Le chiffre de Dv, LX milles, a pu être attribué à Varron<sup>128</sup>, peut-être à travers Agrippa. On a quelques raisons d'en douter; aussi bien, cette mesure n'est-elle attribuée à l'encyclopédiste que parce qu'elle apparaît dans le périple italien du livre III de l'*Histoire Naturelle*, que la plupart des savants modernes rapportent en bloc à Varron, mais dont l'origine est bien peu claire<sup>129</sup>. De plus, le chiffre donné à cette occasion par les manuscrits n'est pas de LX, mais de XL milles<sup>130</sup>....A moins de supposer, une fois encore, une influence directe

<sup>128</sup>Detlefsen, 1906, p. 28 d'après *HN*, III.95; id., *Beschr. Italiens*, p. 19

<sup>129</sup>Cf. sur ce point notre commentaire au fgt. 5B1.

<sup>130</sup>Solin et plusieurs manuscrits de Pline, confirmant le chiffre de XL milles, y ajoutent le chiffre de CCCCX[X] ou de CXXX[VI] emprunté à *HN*, III.43 sq., tiré d'Agrippa. Le chiffre de CXXX[VI] est du reste celui que donne Rutilius Namatianus qui se fonde à l'évidence sur le texte de Pline, corrompu comme l'était une bonne partie de la tradition manuscrite parvenue jusqu'à nous et comme l'était l'édition utilisée par Solin.

de Pline sur les opuscules, ce que nous avons cru devoir écarter, l'ensemble du passage de Pline doit donc provenir d'Agrippa

Le point le plus intéressant et le plus intrigant est peut être la division en deux de l'Italie dans la *Dimensuratio*, car non seulement elle n'apparaît ni chez Pline, ni dans la *Dv*, mais encore les totaux ne semblent pas y coïncider avec les chiffres d'Agrippa; on serait donc tenté d'y voir un remaniement tardif. Mais le § 14 donne pour largeur *CCXXIIII*, que l'on peut également écrire *CCXXIV*, et qui se réduit alors sans mal, paléographiquement, au chiffre de *CXXXVI* que donne par Pline à la suite de celui de 410 milles, et qui correspond, comme dans la *Dimensuratio*, à la largeur de l'Italie à la latitude de Rome, de même que *CCCXXX* milles se réduisent aux *CCCCXX* que donne également la *Diuisio*, sans doute d'après leur source commune, et que Pline donne pour 410 milles.

On est donc fondé à donner quelque crédit aux informations que nous livre la *Dimensuratio*. Une division analogue en deux unités mesurées est bien attestée chez Agrippa pour l'Asie. Elle n'aurait donc pas vraiment de quoi surprendre q'agissant de l'Italie, surtout si la capitale servait, comme ce semble être le cas, de ligne de partition, et si ce découpage avait pour fonction de rendre un meilleur compte des inégalités métrologiques des deux moitiés de l'Italie. C'était aussi le moyen de donner toute l'importance qu'elle méritait à la terre d'élection du peuple-roi. Le chiffre le plus étonnant que l'on y rencontre est celui de 349 milles, qui à première vue ne s'explique pas. Il semble toutefois issu d'une contamination avec celui de l'*ambitus Italiae* que donne Pline, sans doute d'après Agrippa, en III. 45 (cf. fgt 3B1), dont la terminaison est strictement identique, et que Pline mentionne en association avec les longueur et largeur: 2049 milles. De fait, si l'on ôte ces 49 milles, probablement interpolés, on obtient le chiffre de 300 milles qui, ajouté aux 820 milles

donnés au § 15 donne un total de 1120 milles très proche, paléographiquement des 1020 milles de Pline. De deux choses l'une: ou bien le chiffre de Pline est le bon, ce qu'imposent les itinéraires anciens, qui comptent 1016 ou 1028 milles d'Aoste à Reggio<sup>131</sup>, auquel cas il faut corriger *DCCCXX* en *DCCXX*, la chute d'un signe de valeur étant normale. Ou bien on choisit de suivre la *Dimensuratio* en admettant une erreur très classique de transcription qui aurait fait passer de  $|\overline{XI}|$  à  $|\overline{X}|$ ; le chiffre le plus fiable, garanti par comput, serait alors celui que donne la *Dimensuratio*, et non celui de Pline... La même erreur pourrait expliquer le passage dans la *Diuisio* de  $|\overline{XI}|$   $\overline{XX}$  à  $|\overline{X}|$   $\overline{CC}$ , à moins que ce chiffre ne soit le fruit d'un passage à  $|\overline{XIII}|$ , par itération de la haste terminale, et de la chute de la finale, habituelle dans la transmission des chiffres. En réalité, le chiffre, très excessif, de longueur, doit avoir pour origine l'itération, puis la déformation de la largeur, *CCCCX*. La *Dimensuratio* semble donc avoir pratiqué des déformations en cascades qui toutes trouvent leur origine dans le texte de Pline, et qui pouvaient même y trouver leur justification. Ainsi la somme 820 + 300. A moins, donc, de supposer qu'elle dépend directement de Pline, ce qui conduirait à des problèmes sans fin, il nous faut admettre sa dépendance à l'égard d'Agrippa. Dès lors, toutes les informations de Pline que nous avons mentionnées doivent en provenir, y compris, sans doute, celle du périmètre de l'Italie. Agrippa divisait-il l'Italie en deux parties comme la *Dimensuratio*? C'est vraisemblable, même si cette division n'était pas aussi formelle que dans l'opuscule, où les nombreuses erreurs et confusions qu'elle a suscitées semble indiquer une réfection. Pline suppose en effet la division de l'Italie en deux moitiés

<sup>131</sup>*It. Ant.*, 345 et 351: 33 + 16 + 33 + 21 + 25 = 128 milles de Milan à Aoste. Si l'on y ajoute les 900,5 milles de Milan à *Columna Regia* (*ibid.*, 98), on obtient un total de 1028,5 milles que confirme la somme des distances de Rome à Reggio, 455 milles (*ibid.*, 106), de Milan à Rome 433 (*ibid.* 123.8) et d'Aoste à Milan, 128 milles. On obtient très exactement 1016 milles.



égales selon une ligne Rome-*Aternum*, et l'auteur de la *Dimensuratio* ne s'y est pas trompé, qui a attribué à l'Italie septentrionale la largeur attribuée par Pline à la distance Var-*Arsias*, et à l'Italie méridionale la largeur à la latitude de Rome

Dans ce débat, l'intérêt du texte de Rutilius Namatianus, qui n'a jamais été versé au dossier de ce fragment, est intrinsèquement maigre. Mais il pose le problème plus vaste de sa source. Les parentés de tous ordres avec Pline sont en effet frappantes. Comme chez Pline, les mesures de l'Italie sont en effet données après une description de la forme de la péninsule, comparée à celle d'une feuille de chêne; certains mots, comme *uarius* se retrouvent sensiblement au même emplacement dans les deux textes. La prudence et la logique invitent donc à penser que Pline est la source de Rutilius Namatianus, vraisemblablement par l'intermédiaire de Solin<sup>132</sup> (II.20 sq.). Il reste néanmoins permis de s'interroger sur l'origine de ces parentés: tiennent-elles au seul usage de Pline ou à la consultation d'une source commune à Rutilius Namatianus et à l'encyclopédiste? Lorsqu'il énonce les limites de l'Italie, l'auteur du *De reditu suo* suit en effet moins les limites exprimées par Pline que celles que l'on rencontre dans Dm : la Ligurie et le détroit de Sicile, les mers Adriatique et Tyrrhénienne; il est difficile de tirer un argument décisif de l'énoncé de limites somme toute aussi banales, et l'on s'en tiendra prudemment à l'hypothèse de la dépendance de Rutilius à l'égard de Pline; du moins un doute subsiste-t-il; or, si Rutilius dépend d'une source agrippéenne indépendante de Pline, l'image de la feuille de chêne elle-même

---

<sup>132</sup>Rutilius Namatianus a rédigé le poème itinéraire qui illustre son retour de Rome en Gaule, à l'automne 417 (cf. A. Chastagnol, *La fin du monde antique*, Paris, 1976, p. 83). Quant à Solin, auteur d'un ouvrage intitulé *Collectanea rerum mirabilium*, on sait seulement qu'il vécut après Suétone, auteur le plus récent qu'il cite, et avant Ammien Marcellin, qui le cite. On le date généralement du milieu du troisième siècle de notre ère; cf. K. Sallmann, sv *Solinus*, dans *DKP*, 5, c 260

proviendrait d'Agrippa. Pour tentante qu'elle soit, cette hypothèse demeure néanmoins trop fragile pour être admise.

3A2 (16 K, Detlefsen, p. 30, Partsch, p. 61; cf. aussi fgts. 1B2 et 4B3):  
mesures de l'Illyricum.

HN, III. 150: *Illyrici latitudo qua maxima est  $\overline{CCCXXV}$  p. colligit .  
longitudo a flumine Arsia ad flumen Drinium (codd.: Dirinum Detlefsen)  
 $\overline{DXXV}$  (DV Cap).[a Drinio (codd.: Dirino Detl.) ad promuntorium  
Acroceraunium  $\overline{CLXXV}$  Agrippa prodidit, universum autem sinum Italiae et  
Illyrici ambitu  $\overline{XVII}$ ]*"

Dv, 10: *Raetia, a<g>er Noricus, Pannonia, Illyricum, Dalmatia,  
Liburnia finiuntur ab oriente Dardania, ab occidente flumine Rheno, a  
septentrione flumine Danubio, a meridie mari Adriatico. Longitudo  
 $\overline{DCXXXIII}$ , latitudo  $\overline{CCCXI}$ .*

Dm, 18: *Illyricum, Pannonia ab oriente flumine <D>rino, ab occidente  
desertis, in quibus habitabant Boi et Carni, a septentrione flumine Danubio,  
a meridie mari Adriatico. Quarum spatia panduntur in longitudine m.p.  
 $\overline{DCXX}$ , in latitudine m.p.  $\overline{CCCXXV}$ .*

La proximité de Pline avec Dm est frappante, puisque longueur et largeur coïncident (il n'est pas difficile de retrouver sous  $\overline{DCXX}$  les  $\overline{DXXV}$  de Pline), même si l'opuscule groupe Pannonie et *Illyricum*. L'emploi du toponyme *Drinium*<sup>133</sup> et l'enchaînement logique Var-Arsias-Drin-Acroceraunios suggère l'utilisation d'une seule source, ou de deux auteurs dépendants l'un de l'autre, pour toute la citation. L'ensemble a donc de

<sup>133</sup>Il faut s'abstenir de corriger; en III.144, on a, sans doute d'après Varron *Dirinum*.

bonnes chances de provenir d'Agrippa. Sur l'*Arsias*, nous nous somme déjà exprimés à propos du fragment 3A1. De même que dans ce fragment les mesures de l'Italie ne tenaient pas compte des limites affichées par la source, et ne s'entendaient pas jusqu'à l'*Arsias*, de même, les valeurs avancées par Pline, sans doute d'après Agrippa, pour la longueur des côtes de l'Histrie, du *sinus Flanaticus*, de la *Iapudia* et de la Liburnie (*HN*, III.129 = fgt 4B3), donnent  $125 + 125 + 130 + 150 = 530$  milles, soit très exactement le chiffre que nous donne Pline; or ce chiffre se fonde sur un périple de l'Histrie qui prend fin au Formio, et non à l'*Arsias*. Qu'Agrippa ait connu le transfert des frontières de l'Italie du Formio à l'*Arsias* et qu'il l'ait pris en considération pour l'énoncé des frontières, cela ne semble pas faire de doutes; mais les chiffres qu'il a avancés n'en tiennent pas compte: moins qu'aux anciennes frontières, ils restent liés à des accidents géographiques intangibles.

La Dv semble plus éloignée de l'original agrippéen: elle associe en effet la Rhétie et le Norique avec l'*Illyricum* alors qu'Agrippa les groupait avec la Germanie (1A6), et adopte des découpages entièrement différents; La *Dimensuratio*, en mentionnant les déserts des Carnes et des Boïens en limite occidentale de la division témoigne de l'utilisation d'un matériel géographique abondant, dont on aimerait savoir s'il est entièrement d'origine agrippéenne. Les Carnes ont déjà été mentionnés, dans le fragment précédent, par la *Dimensuratio* (§15), à propos de l'Italie. Mais cette mention est propre cet opuscule. S'agit-il alors d'un ajout spécifique, ou d'un héritage agrippéen conservé dans ce seul opuscule? Il est difficile de trancher. Toujours est-il que les Carnes sont mentionnés par Pline dans le rôle de frontière septentrionale de l'Italie qu'ils jouent ici<sup>134</sup>La mention

<sup>134</sup>*HN*, III, 127, 130, 133, 146; cf. aussi Mela, II.59; Strab., IV.6.9, C 206; V.1.9, C 216; Ptl, *Géogr.*, III.1.29. Appien, *Ill.*, IV.16 rappelle que c'est à partir de 35 qu'ils furent vaincus par Octave.

des déserts des Carnes est en tout cas certainement le fruit de l'extension aux Carnes des déserts des Boïens, également mentionnés par Pline, sans doute à partir de la même source, qui associe également Carnes, Iapydes et Boïens. Mais quelle était-elle donc? On y a vu Varron<sup>135</sup>; c'est bien possible, mais rien ne le démontre, et Agrippa pourrait tout aussi bien en reviquer la paternité. Au reste, les emprunts de l'un à l'autre ne sont pas rares: bien attestés pour d'autres régions, notamment pour le Pont, ils sont ici possibles. L'usage chez Agrippa de limiter une région par des zones désertiques, à défaut de frontières naturelles, apparaît également s'agissant de la zone comprise entre l'*Hister* et l'Océan et de la Macédoine<sup>136</sup>.

Les deux opuscules parlent d'une *Pannonia*; or celle-ci ne fut province qu'en 8 de notre ère, et fut dédoublée près d'un siècle plus tard; les opuscules reprennent donc sans doute des données antérieures à cette date à travers la médiation d'une source intermédiaire du 1<sup>er</sup> s. de notre ère. Ainsi s'expliquerait peut-être le passé *habitabant*, qui nous rappelle le même passage de l'*Histoire Naturelle*, où Pline, après avoir mentionné les déserts des Boïens, souligne que depuis les fondations de Claude, ces déserts son habités...

Le Drin fut la frontière de l'*Illyricum* et de la Mésie; pour Appien, III.30, celle-ci ne devint province que sous Tibère, mais Dion parle d'un gouverneur de Mysie en 6 av. notre ère, et Tac. *Ann.*, I.79 en 14 ap.; le double Drin - car le petit et le grand Drin sont certainement confondus ici -, à l'instar de l'*Arsias*; n'est pas nécessairement la frontière politique, mais une limite claire et utile tant dans les périple que dans les itinéraires, l'un,

---

<sup>135</sup>Klotz p. 413. Les déserts des Boïens sont en effet mentionnés par Pline III. 146, d'après Varron.

<sup>136</sup>fgts 1A7; 3A4.

sur la côte, l'autre dans l'intérieur (cf. Tab. Peut., seg. V, 3/4). Le renseignement chronologique n'est donc pas nécessairement d'une fiabilité absolue.

Le chiffre de largeur, CCCXXV milles, est en fait une mesure en stades, probablement tirée d'une source grecque: 2600 stades. Les chiffres de longueur de Plin et Dm coïncident paléographiquement ( DXXX / DCXX); ce n'est pas le cas de la Dv qui a largement réélaboré les chiffres et la toponymie, à partir d'une source numérique qui avait déjà altéré le chiffre des centaines d'Agrippa de D en DC , comme dans Dm.

3A3 (18 K, Detlefsen, p. 31, Partsch, p. 31): mesures de l'Épire, de l'Achaïe, de l'Attique et de la Thessalie.

*HN, IV. 32: Epiri, Achaia, Attica, Thessalia in porrectum longitudo CCCLXXX (CCCCXXX Dic.) traditur, latitudo CCXCVII (A<sup>2</sup> F<sup>2</sup>: CCXVVII A<sup>1</sup>; CLXXXVI EDR; CCCLXXXVII Dic.; CCLXXXVII Cap).*

*Dv, 12: Epirus, Achaia, Attice, Thessalia. hae finiuntur ab oriente mari Aegeo, ab occidente mari Adriatico, a septentrione montibus Cercetio, Olympo, Pelio, a meridie Aegeo Tusco mari. Patent in longitudine m.p. CCCCX, in latitudine CCCLXXV (VD: CCCLXXX Y).*

*Dm, 12: Epirus, Achaia, Thessalia. finiuntur ab oriente mari Aegeo, ab occidente mari Adriatico, a septentrione montibus Pelio et Olympo, a meridie mari Siculo et Libyco. Quarum spatia in longitudine m.p. † DCCXX, in latitudine m.p. CCCLXXVI*

Le terme *traditur* évoque l'utilisation d'une source que Pline connaît mais qu'il ne veut pas nommer, ou, plus exactement, la convergence de plusieurs témoignages qui constituerait une *doxa*. De l'avis de Klotz (p. 418), les deux opuscles ont fait de la longueur de Pline leur propre largeur. Leur longueur procède aussi d'une même source erronée. L'histoire de la corruption paléographique de ce chiffre semble s'établir ainsi: à partir de  $\overline{CCXC VII}$ , donné par Pline en largeur, on a certainement eu dans une source intermédiaire \* $CCCCV(II)$ , qui a produit, en longueur, la valeur de  $CCCCX$  milles, chiffre de Dv, puis  $DCCXX$ , chiffre de Dm. Les deux opuscles témoigneraient donc de la même inversion; en réalité, ce n'est pas certain, car, s'il est assuré que le chiffre de  $CCCLXXX$  milles donné en latitude par Dv et celui de  $CCCLXXVI$  de Dm (qui semble n'être que le produit de la corruption du même) remontent tous deux à la *longitudo* plinienne de  $CCCLXXXX$ , le chiffre de  $CCCCX$  milles peut également provenir de cette longitude, pour laquelle Dicuil propose  $CCCCXXX$  milles. Il est donc difficile d'établir si ces données ont pour source une dittographie primitive de la longueur ou une inversion de la longueur et de la largeur. Elles proviennent néanmoins dans les deux cas d'une même source intermédiaire - ou peut-être de deux sources intermédiaires communes, dont la première est responsable de l'inversion ou de la dittographie, et la seconde des déformations - une source en tout cas déjà bien éloignée des chiffres de Pline, quoique sans aucun doute liée à ceux-ci.

3 A 4 (19 K, Detlefsen, p. 33, Partsch, p. 63): mesures de la Macédoine, de la Thrace et de l'Hellespont.

*HN, IV. 50: Macedonia , Thracia , Hellesponti longitudo est supra dicta<sup>137</sup>; quidam DCCXX faciunt , latitudo CCCLXXXIIII (CCCLXXXI Dic.).*

*Dv, 13: Macedonia , Thracia , Hellespontus et pars sinisterior Ponti . hæ finiuntur ab oriente mari Pontico , ab occidente desertis Dardaniæ , a septentrione flumine Histro , < a meridie mari Ægeo >. patent in longitudine m.p. DCCXX (Dic. : DCCCXX Div.) , in latitudine CCCLXXXI.*

*Dm, 11: Macedonia et Hellespontus et pars Ponti . finiuntur ab oriente mari Pontico , ab occidente desertis Dardaniæ , a septentrione flumine Histro , a meridie < mari > Ægeo . quæ pate<n>t in longitudine m.p. DCCXX , in latitudine m.p. CCCXXXII*

Comme l'a bien vu Klotz<sup>138</sup>, l'expression *pars sinisterior Ponti* ne renvoie pas, comme le pensait Detlefsen, à la lecture d'une carte. C'est un véritable toponyme, une expression toute faite consacrée par l'usage géographique, et qui s'entend à l'origine d'un voyageur imaginaire débouchant du Bosphore dans la mer Noire. Le toponyme *Dardania*, qui apparaît dans les deux opuscules, semble propre aux auteurs tardifs, puisqu'il fournit le nom d'une des provinces du IV<sup>e</sup> s., riveraine de la province de Macédoine<sup>139</sup>, et ne se rencontre pas chez Pline, qui connaît

<sup>137</sup>IV 46 , sans doute d'après Varron: *DCCXI* .

<sup>138</sup>(1931), p. 419. Cf. aussi *supra*, p. 463.

<sup>139</sup>Amm., XXIX.5; *Not. Dign. Or.*, I. 124; III.18; *Or.*, I.2.57; 59; V.23.20.



cependant es *Dardani*, encombrants voisins de la Macédoine<sup>140</sup>. Il est donc une fois encore difficile de préciser l'origine exacte d'un nom commun aux seuls opuscules. Le toponyme *Hister*, utilisé par Agrippa pour désigner le Bas-Danube (cf. 1A7) ne suppose pas nécessairement qu'Agrippa considérait le *Danuuius* (3A2, 17 K) et l'*Hister* comme deux fleuves distincts; il est logiquement présent dans les deux opuscules, qui manifestent à ce propos une parenté étonnante que l'on constate également dans la proximité des chiffres qu'ils avancent l'un et l'autre. La largeur a été abrégée par eux comme elle l'est par Dicuil dans sa citation de Pline; on est alors en droit de se demander si ces chiffres ne viennent pas d'une utilisation - peut-être indirecte - de Pline dans les trois ouvrages, à moins que Dicuil n'ait corrigé le texte de Pline à partir de la *Diuisio*, qu'il compte au nombre de ses sources. L'attribution des mesures de division à *quidam*, qui reparaît dans d'autres passages, ne désigne pas spécifiquement Agrippa. Mais si celui-ci est bien à l'origine des informations que nous livre ici *l'Histoire naturelle*, cela suggère très clairement qu'il s'inscrivait dans une série d'auteurs, qui ici dépendait sans doute de lui. Le chiffre de *DCCXX* milles semble en effet dériver directement de celui que comptait Varron de *Dyrrachium* à la Corne d'Or<sup>141</sup>, augmenté des 9 milles de la Bouche du Pont à la Corne d'Or. Cela suppose une fois encore un flottement chez Agrippa entre l'énoncé des limites et les termes du comput, puisque *Dyrrachium* est distant d'une bonne cinquantaine de kilomètres des bouches du petit Drin...

<sup>140</sup>*HN*, III 149, qui les situe en Mésie; IV. 35 les place précisément sur la frontière de la Macédoine; En IV. 3, Pline les considère comme des sauvages, et en IV. 33, il rappelle leurs incursions en Macédoine.

<sup>141</sup>*DCCXI*, cf. *HN* IV.46. Cf. sur ce point, Klotz.

3A5 (24 K, Detlefsen, p. 67): mesures des Cyclades et des îles avoisinantes.

HN, IV. 71: *Cyclades et Sporades ab oriente litoribus Icariis Asiæ, ab Occidente Myrtois Atticæ, a septentrione Ægeo mari, a meridie Cretico et Carpathio inclusæ per  $\overline{DCC}$  in longitudinem et per  $\overline{CC}$  in latitudinem iacent.*

Dv, 16<sup>b</sup>: [*Asiæ pars citerior finitur*] *ab oriente litoribus Asiæ, ab occidente Græcia (codd.: Græciæ corr. Klotz), a septentrione mari Ægeo, a meridie (<mari> adjec. Klotz) Cretico et Carpathi[c]o. longitudo m.p. DCC, latitudo  $\overline{CCCC}$ <sup>142</sup>.*

Dm, 7: *Insula Rhod<us>, C<o>u<s>, Samu<s>, Chiu<s> et quæ circa sunt Cyclades finiuntur ab oriente litoribus Asiæ, ab occidente mari <I>cario, a septentrione mari Ægeo, a meridie mari Carpathio. Quæ patent in longitudine m.p. D, in latitudine m. p. CC.*

Nous ne nous étendrons pas outre mesure sur un fragment déjà commenté p. 1087 sq. Dm et Orose y donnent des chiffres similaires, mais le choix de leurs limites et l'inclusion de Rhodes révèlent l'usage d'une source commune, le *corpus* insulaire, sans aucun doute ici dérivé d'Agrippa. Dv est infiniment plus proche qu'eux de Pline dans les mesures et dans la toponymie, et jusque dans le style; on note en particulier l'absence de répétition de *mari* (la correction de Klotz est donc à écarter), que l'on retrouve sous la plume d'Agrippa dans le fgt. 1A10. Il s'agit donc d'une source également commune à Pline et Dv.; or Dv. ne se fonde pas sur *corpus* insulaire; la source commune est donc très vraisemblablement Agrippa.

---

<sup>142</sup>Pour  $\infty$  CC; cf. Klotz *ad loc.*

Pour l'Asie en général, et pour ses côtes, Dv est plus proche d'Agrippa que Dm, qui semble dépendre plus directement du *corpus* insulaire ( cf. fgts 1A10 sq.).

3A6 (28 K, Detlefsen p. 48): mesures de la Syrie.

*HN*, V.67: *longitudo eius (sc. Syriae) inter Ciliciam et Arabiam*  $\overline{\text{CCCCCLXX}}$  (CCCC Capella) *p. est, latitudo a Seleucia Pieria ad oppidum in Euphrate Zeugma*  $\overline{\text{CLXXV}}$ .

*Dv*, 19: *Syria. finitur ab oriente flumine Euphrate, ab occidente mari Ægyptio, a septentrione quod inter Cyprum et Syriam est mari, a meridie Arabia quæ est inter mare Rubrum et sinum Persicum. huius spatium patet in longitudine*  $\overline{\text{CCCCCLXX}}$ , *in latitudine*  $\overline{\text{CLXXV}}$ .

*Dm*, 4: [Babylon] *Syria. finitur ab oriente flumine Euftrate, ab occidente mari Ægyptio, a septentrione mari quod inter Cyprum et Syriam est, a meridie Arabia quæ est inter mare Rubrum et sinum Persicum. huius spatium patet in longitudine*  $\overline{\text{CCCLXX}}$ , *in latitudine*  $\overline{\text{CLXXV}}$ .

Les chiffres concordants donnés par les trois sources renvoient en partie à des mesures en stades, comme pour l'Asie supérieure. C'est le cas des 1400 stades donnés pour la largeur<sup>143</sup>, dont on aimerait savoir s'ils proviennent d'un itinéraire hellénistique ou d'un géographe grec. Mais la longueur donnerait 3760 stades, chiffre bien peu rond qui doit avoir pour origine une mesure itinéraire, légèrement sous estimée par rapport aux

<sup>143</sup>La mesure jusqu'à Zeugma est reprise en *HN*, VI. 126.

chiffres qu'indiquent les itinéraires romains<sup>144</sup> pour la route de *Pelusium* à Séleucie et Issus. Malgré les apparences, la longueur doit bien être affectée à l'axe Est-Ouest comme ailleurs chez Agrippa, qui a ici fait basculer les orientations réelles de la côte syrienne et de la route de Séleucie de Piérie à Zeugma<sup>145</sup>. Cette orientation est conforme à la présence au Sud d'une division constituée des Arabies et de l'Éthiopie, depuis le golfe Persique jusqu'à la Libye Déserte.

L'expression *mare...quod inter Cyprum et Syriam est* se rencontre dans les deux sources et rappelle une expression comparable rencontrée dans *Dv*, 17 (1A11), dans un passage inspiré d'Agrippa. Proviend-elle d'Agrippa? C'est bien possible. Elle semble ici désigner, par défaut, une mer sans nom (ce qui n'était pas le cas dans *Dv*, 17), sans doute liée à une conception très marquée du golfe d'Issus, sous la forme d'un doigt-de-gant. Ceci suppose, de la part d'Agrippa, une perception assez claire, sans doute cartographique, de certains détails cartographiques. L'utilisation de l'île de Chypre comme pivot de la description le suggère en tout cas très nettement. L'apparition de la même expression pour caractériser l'Arabie, dans les deux passages, de *Dm* et de *Dv*, invite en tout cas à voir une habitude d'Agrippa. L'usage d'une même source ne fait du moins pas de doute. Mais ces deux documents sont beaucoup plus disserts que Plinius: est-ce parce qu'ils reflètent une source intermédiaire qui, tout en conservant les chiffres, a glosé le texte original, ou parce que Plinius a résumé sa source? Nous serions tenté par la seconde hypothèse. Il est dès lors vraisemblable que, au moins pour cette région au tracé complexe, Agrippa énonçait, comme à l'accoutumée, les quatre limites de la contrée décrite, mais précisait les points exacts entre lesquels s'entendait la mesure. Il s'agissait

<sup>144</sup>Cf. *IA* 147.4-152.4. La Table de Peutinger, quoique lacunaire, confirme les totaux de l'*Itinéraire d'Antonin*.

<sup>145</sup>Sur le détail, cf. *infra*, p. 0000 sq.

sans doute d'une habitude générale, puisque Pline peut préciser, de la même façon, le point d'origine de la longueur de l'Italie (3A1), et la genèse de la mesure agrippéenne de la Bétique (1A1).

3A7 (33 K; Detlefsen, p. 47): mesures de l'Égypte inférieure<sup>146</sup>.

*HN, V.39: quæ sequitur regio Mareotis Libya appellatur, Ægypto contermina. [Tenent Marmarides, Adyrmachidæ, dein Mareotæ. Mensura a Catabathmo Parætonium  $\overline{\text{LXXXV}\overline{\text{I}}}$ . In eo tractu intus Apis interest, nobilis religione Ægypti locus. Ab eo Parætonium  $\overline{\text{LXII}\overline{\text{D}}}$ , inde Alexandriam  $\overline{\text{CC}}$ .] Latitudo  $\overline{\text{CLXV}\overline{\text{IIII}}}$  est. (suivent la distance de Cyrène à Alexandrie selon Eratosthène et la *longitudo* de l'Afrique selon Agrippa *cum superiore Ægypto* [Agrippa totius Africæ a mari Atlantico cum inferiore Ægypto  $\overline{\text{XXX}}\overline{\text{XXX}}$  longitudinem<sup>147</sup>]).*

*Dv, 20: Ægyptus inferior. finitur ab oriente Scenitarum Arabia Trogodytice, ab occidente Libya deserta, a septentrione mari Ægyptio, a meridie Æthiopia. longitudo m.p.  $\overline{\text{CCCLXIII}}$ , latitudo  $\overline{\text{CLXVII}}$ .*

*Dm, 28: Ægypti pars inferior et Mareotis Libya. finiuntur ab occidente Libya deserta, a septentrione mari quod Ægyptium uocatur, a meridie Ægypto superiore et desertis. habet in longitudine m.p.  $\overline{\text{CLXI}}$ , in latitudine m.p.  $\overline{\text{CLXXX}}$ .*

Orose, I.2.27, ne présente avec ces passages aucun parallèle toponymique autre que la mention, au demeurant peu originale, de l'*Ægyptus inferior*.

<sup>146</sup> Pour une discussion des problèmes relatifs à ce passage, cf. Desanges, CUF, p. 418 sq.; 422 sq. . Detlefsen, *Geographie Afrikas*, p.9; *supra*, comm. au fgt 1E1.

<sup>147</sup>*HN*, V. 40 = fgt 1E1 = 58 K, 26 R.

Toutes les mesures intermédiaires sont généralement retenues pour agrippéennes. Elles posent pourtant des problèmes à peu près insolubles. J. Desanges pense qu'il faut corriger *LXXXVI* en *CXXXVI* sur la foi de la Table de Peutinger, et attribue cette erreur à Agrippa, qui aurait mal lu sa source<sup>148</sup>. Klotz change, pour sa part, *CC* en *C*, et estime que la distance *Catabathmon-Parætonium* vient d'Agrippa. Mais même si l'on additionne 136 + 100 + 170, on obtient, pour longueur de la Basse-Egypte, une valeur de 406 milles, qui ne correspond pas aux 362 milles que permet de restituer, en accord avec le témoignage des opuscules, la longueur de l'Afrique donnée par Agrippa<sup>149</sup>, Egypte comprise.

En réalité, les *CC* de Pline correspondent très exactement aux 1600 stades exprimés pour la même distance par Arrien<sup>150</sup>; il s'agit donc d'une mesure grecque ancienne qu'il n'y a pas lieu de corriger. En revanche, il est difficile d'admettre que les distances intermédiaires énumérées dans ce passage de Pline proviennent toutes d'Agrippa, à moins d'admettre qu'elles étaient données de façon totalement indépendante du calcul de la longueur de l'Egypte, dont le chiffre est doublement garanti par le comput et par le témoignage des opuscules.

Dm et Dv ont choisi l'une *Æthiopia*, l'autre *Ægyptus sup.* comme limite méridionale; or les deux toponymes apparaissent dans la même citation d'Agrippa par Pline<sup>151</sup>; la source de cette duplicité de choix repose donc sur l'élément secondaire d'un texte d'Agrippa<sup>152</sup>, dont elles ont

<sup>148</sup>CUF, p. 426.

<sup>149</sup>Cf *supra* notre commentaire au fgt 1E1.

<sup>150</sup>*Anab.*, III.3.3 (sur cette restitution de Detlefsen, p. 48, cf. l'argumentation de Desanges, p. 426).

<sup>151</sup>Fgt. 1A12 = *HN*, VI. 196 = 29 K, 35 R

<sup>152</sup>*Æthiopiam... cum mari Rubro patere in longitudinem... in latitudinem cum superiore Ægypto Agrippa existimavit.* L'une des deux sources a retenu le titre de la rubrique, l'autre le dernier toponyme cité...

respecté la lettre, et non sur une source cartographique. La parenté de Pline et de Dm est évidente, puisque l'on retrouve dans les deux cas l'expression *Mareotis Libya*, et suggère encore une fois la fidélité à la lettre d'un texte, car il ne s'agit pas d'une rubrique, mais d'un simple complément apporté, pour précision, à la notice, et d'une allusion à un simple nome d'Egypte. Dans le passage de Pline qui nous intéresse, la *longitudo* de la Basse-Egypte étant absente, à la *latitudo* CLXVIII correspond une seule *longitudo*: celle de l'Afrique par Agrippa. Il est donc logique de penser que la *latitudo* vient aussi d'Agrippa, d'autant que les chiffres en *latitudo* donnés par Dm et Dv se réduisent facilement à ceux de Pline: Dm donne ainsi CLXXX, sans doute pour CLX<I>X: le chiffre de longitude CLXI provient sans doute du télescopage de la *longitudo*, CLXIX, et de la *latitudo*, [CC]CLXI[II], et Dv CLXVII<II>. La *longitudo* des opuscules se résout d'autre part facilement à la mesure que l'on peut calculer à partir des autres distances intermédiaires dont la somme globale, de l'Atlantique à l'Egypte inférieure incluse, nous est donnée par le fgt 1E1: 3040 - [1038 = 580 + 1060] = 362 M.P.; ce chiffre s'accorde avec les CCCLXII[III] de Dv et avec les <CC>CLXI<I> de Dm, sans doute contaminés par la *latitudo*.

Le fait que l'Egypte soit ici, comme dans le fgt 1E1, groupée avec l'Afrique montre, comme déjà l'exemple de la Caspienne, que les sphragîdes d'Agrippa ne tenaient pas compte des découpages en continents, ou qu'Agrippa adoptait, pour limite de l'Afrique et de l'Asie, l'isthme pélusiaque.

3 A 8 (35 K; Detlefsen, p. 45): mesures de l'Afrique proconsulaire et de la Numidie.



*HN, V.25: Ad quam (sc. Syrtim minorem) Numidiæ et Africæ ab Amsaga longitudo  $\overline{DLXXX}$ , latitudo qua cognitum est,  $\overline{CC}$ .*

*Dv, 25: Africa Carthaginiensis et Numidia finiuntur ab oriente Syrti minore, ab occidente flumine Amsaga, a septentrione mari Africo, a meridie oceano. Longitudo  $\overline{DLXXX}$ , latitudo  $\overline{CC}$ .*

*Dm, 26: Africa Carthag<iniensis>, Numidia finiuntur ab oriente Syrti minore, ab occidente flu<mine> Amsaga, a septentrione mari Africo, a meridie mari Æthiopico. Quarum spatia in longitudine m.p.CCCCLXXX (Riese, Klotz, secundum v: CCCCXX Schnabel), in latitudine m.p. CCC.*

Dm et Dv s'accordent avec Pline sur les chiffres, malgré quelques erreurs paléographiques assez banales. Le chiffre de *longitudo* de Dm pouvait initialement être écrit *CCCCCLXXX*, comme on l'a parfois supposé. Il est peut-être plus probable de songer à une contamination par la notice précédente (25: *Gætulia et Mauritania*) non telle qu'elle apparaît dans le texte de Dm, mais telle qu'elle est donnée par Dicuil (III.1): *longitudo CCCC LXXX, latitudo CCC LXVIII*, où l'on retrouve, pour la latitude, bien isolés par la mise en page, les *CCC* qui, au § 26, ont pris la place des *CC* initiaux. Les deux notices, des § 25 et 26 se sont donc sans doute contaminées par dittographie. La présence de la précision *Carthaginiensis* remonte probablement à une source intermédiaire commune, qui adoptait l'ordre inverse de celui de Pline dans la formulation de l'en-tête de notice. La mention de l'Océan Ethiopique qui apparaît ici dans Dm, comme dans les § 25 et 27 de la même œuvre, se retrouve encore dans Dv, 26, et semble provenir d'Agrippa. Dm reste donc plutôt plus proche que Dv de l'original.

J. Desanges<sup>153</sup> a montré que la *longitudo* est sous-estimée de 50 milles<sup>154</sup>. D'autre part, l'*Itinéraire d'Antonin* et la Table de Peutinger donnent 60 milles de *Chullu* à *Paccianis Matidie*, qui correspond sensiblement à l'embouchure de l'*Amsaga*. Agrippa aurait donc pris ses mesures de *Chullu*. J. Desanges pense qu'il a pu compter à partir du cap Bougaroub (*prom. Metagonium*), terme traditionnel de l'Afrique<sup>155</sup>, ce qui ne serait pas pour nous surprendre: une fois de plus (cf. 3A1), les limites régionales énoncées ne coïncideraient pas avec celles des mesures d'Agrippa. A défaut d'une telle hypothèse, on se trouve confronté à de nombreuses difficultés. Ou bien, en effet, le gendre d'Auguste a oublié de compter une deuxième masse de *L* milles entre l'*Amsaga* et *Chullu*, cette distance ayant déjà figuré entre *Chullu* et *Rusiccade*, ou bien il a considéré que *Chullu* était riveraine de l'*Ampsaga*, ce qui est peu probable, puisque Pline (*HN*, V.21), y situe précisément *Tucca*, employant ici la forme *Ampsaga* empruntée à Agrippa, et bien attestée par l'épigraphie locale<sup>156</sup>. L'existence d'une ou de deux *Tuccæ* dans le secteur de l'*Ampsaga* pourrait remettre en cause ce calcul<sup>157</sup>. S'il n'y a qu'une *Tucca*, comme le pense R. Turcan, il faut l'identifier avec celle de la Table de Peutinger (seg. I.5), et ne placer que 38 milles entre *Chullu* et *Tucca*; mais il semble bien qu'il y ait eu dans la vallée de l'*Ampsaga* deux cités homonymes...

<sup>153</sup>CUF p. 239, n.12

<sup>154</sup>D'après l'*Itinéraire d'Antonin*, on obtient les mesures suivantes: Carthage-*Thenæ*: 217; Carthage-*Rusiccade* : 308, soit un total de 525; si l'on y ajoute les 50 milles de *Rusiccade* à *Chullu*, on aboutit à 575 milles jusqu'à *Chullu*; le chiffre de 100 milles avancé par Klotz p. 439 pour la distance Hippone-Ampsaga est absurde, la distance Hippone-*Chullu* s'élevant seule à quelque 164 milles

<sup>155</sup>Cf. Mela, I. 33.

<sup>156</sup>*CIL* VIII, 5884, 7759.

<sup>157</sup>Débat chez Desanges, CUF, p. 175-177; cf. aussi id., *Utica, Tucca et la Cirta de Salluste*, dans *Mélanges offerts à R. Dion*, p. 143-150.

3A9 (36 K, Detlefsen p. 43): mesures des Maurétanies.

HN, V.21: *utriusque Mauretaniæ longitudo*  $\overline{X}|\overline{X}\overline{X}\overline{V}\overline{I}\overline{I}\overline{I}$  (AR, Mart. Cap.: XXXVIII rell codd, Klotz), *latitudo*  $\overline{C}\overline{C}\overline{C}\overline{L}\overline{X}\overline{V}\overline{I}\overline{I}$  (AM, Cap. 6, 669: CCCLXVII DChFEa CCoXh, CCCLVIII R, CCCLX Ox).

Dv, 26: *Gætulia (Galaulia Dic.), et Mauretania. finiuntur ab oriente flumine Amsaga, ab occidente oceano Atlantico, a septentrione mari Africo, a meridie mari Oceano Æthiopico. in longitudine m.p.*  $\overline{X}\overline{I}|\overline{X}\overline{X}\overline{X}$ , *in latitudine*  $\overline{C}\overline{C}\overline{C}\overline{L}\overline{X}\overline{I}\overline{I}$ .

Dm, 25: *Gætulia et Mauritania. finiuntur ab oriente flumine Amsaga, ab occidente oceano <Atlantico, a septentrione mari Africo, a meridie oceano> Æthiopi<co> (corr. Schnabel: Æthiopiæ T). cuius spatia (Klotz: cuius supra T, quarum spatia corr. Schnabel) patent in longo m.p.* CCCCLII, *in latitudine m.p.* CCCCLXX.

Orose ne présente à peu près aucun point commun (I.2.93 sq.), si ce n'est la mention des *Gaulolas*<sup>158</sup>, qui semble dérivée d'un texte aussi fautif que celui qu'a utilisé Dicuil.

Le témoignage de Pline est de prime abord suspect: alors que Pline semble d'ordinaire suivre d'assez près la lettre du texte d'Agrippa, il nous parle ici "des deux Maurétanies", appellation postérieure à la réduction en 2 provinces du royaume de Juba, ce qui ne saurait évidemment convenir à l'époque d'Agrippa. Dm et Dv semblent sur ce point plus proches de l'original, du moins à en juger par le titre de la notice.

<sup>158</sup>Cf. Oros. I.2.94: *quas nunc Gaulolas uocant.*

Pour ce qui est des chiffres, ils sont certes différents, mais paléographiquement réconciliables; passons sur la longueur de Dm., aberrante, et certainement due à une dittographie de la largeur. Dans Dv, le passage de X à XI constitue une faute habituelle et s'explique sans nul doute par une lecture erronée de  $\overline{X}$ . Quant à la largeur, elle s'explique, comme l'a vu J. Desanges<sup>159</sup>, par la distance de l'Atlas au détroit de Gadès, empruntée par Agrippa à Polybe; si en effet on ampute les 496 milles que donnait Polybe pour cet intervalle de la distance du *Rutubis* à l'*Anatis*, on parvient à un chiffre voisin de celui que nous trouvons ici. J. Desanges a pensé qu'il fallait corriger CCCCLXVII en CCCCLXXVII. La combinaison des chiffres de Pline, Dm et Dv semble lui donner raison; on obtient en effet, à un mille près, 8,5 jours de navigation estimés par Agrippa, d'après Polybe, à 56 milles. A notre sens, corriger le chiffre de Pline en CCCCLXXVI est paléographiquement plus simple encore, puisque l'on conserve le même nombre de caractères que dans les manuscrits, et que ce type de confusion n'est pas rare; dans le même temps, ce chiffre se trouve coïncider très exactement, et non plus à un mille près, avec la valeur de 8 journées et demie de navigation polybienne, estimées à 56 milles par Agrippa.

---

<sup>159</sup>CUF, p. 109.

## B. PERIPLES.

**3B1** (41 K, Detlefsen, p. 86, Partsch, p. 36): périmètre des côtes italiennes.

*HN*, III.44: *Uniuersæ autem ambitus a Varo ad Arsiam [XX].LVIII efficit.*

L'authenticité du fragment, plus que par la mention de l'Arsias, suffisante pour exclure une origine varronienne, mais insuffisante pour une attribution à Agrippa, semble démontrée par la contamination probable par cette mesure de la largeur de l'Italie dans *Dm*, 14 sq. (cf 3A1).

**3B2** : Périples du Pont-Euxin.

*HN*, IV.80-87 (Cf. 3D1 sq.).

L'ensemble des chapitres 81 à 87 du livre IV de l'Histoire Naturelle de Pline semble très largement inspiré d'Agrippa. On a pu y remarquer, à plusieurs reprises (1A7, 1B5, 3B3), la présence d'expressions voisines dans des contextes analogues.

L'étude des données chiffrées nous permet à la fois d'authentifier ces chapitres, au moins pour leur contenu chiffré, et de mieux comprendre la méthode compilatoire, ici peu flatteuse pour son auteur, suivie par Agrippa pour l'élaboration du comput de la circonférence du Pont. Deux séries de chiffres retiennent particulièrement l'attention: en IV.82, on trouve, sans attribution d'auteur, 130 milles de la Bouche de l'Hister à *Tyras*, et 120 de là à Borysthène, soit un total de 250 milles (2000 stades), qui est très exactement le chiffre de Varron, lequel n'est autre que celui des sources grecques et des *ferè ueteres* (IV.78), mais qui est ici obtenu

par comput de distances qui ne se réduisent pas exactement à des chiffres ronds en stades. Plus loin, les 165 milles que compte Pline de Chersonèse à *Théodosia* (IV.86) et les 97,5 milles qui séparent cette dernière de Panticapée (IV.87) nous donnent un total de 262,5 milles; ceux-ci ( $\overline{CCCLXXII.D}$ ) pourraient sans mal remonter paléographiquement aux 212,5 milles ( $\overline{CCXII.D}$ ) avancés par Varron pour la même tranche (IV.78), et qui équivalent à 1700 stades, si l'un et l'autre de ces deux chiffres n'étaient garantis par un comput.

Il nous faut donc admettre qu'ils proviennent d'une source autre que de Varron; mais comme dans le cas précédent, si la somme finale se réduit sans mal à un chiffre en stades (ici 2100 stades), ce n'est guère le cas des distances intermédiaires, qui suggèrent une source romaine, dans laquelle il est tentant de reconnaître Agrippa (plutôt que Mucien, dont l'estimation globale était inférieure à celle d'Agrippa, ce qui cadre mal avec le gonflement de cette distance). Cette hypothèse s'accorde en revanche de façon frappante avec les autres chiffres d'Agrippa. En effet, si nous retranchons ces 262,5 milles des 637,5 milles placés par Agrippa entre Panticapée et l'Hister (*HN*, IV.78= fgt. 1B3), nous obtenons très exactement 375 milles, soit la mesure que proposait Varron pour la zone comprise entre Borysthène et Chersonèsos... Mais il ya mieux. Si l'on ajoute aux 250 milles donnés par Varron et par la source anonyme de Pline (IV.82) entre la pseudo-bouche de l'Hister et Borysthène, les 125 milles que celui-ci situe, de façon aberrante<sup>160</sup>, entre Borysthène et le *Dromos Achilleos*, et

<sup>160</sup>Ce dernier a commis une erreur en attribuant les 125 milles à la distance du Borysthène au *Dromos Achilleos* (cf. fgt 3B3), puisque cette presqu'île, formée par les alluvions du Dniepr, prend naissance très exactement à l'embouchure du Borysthène, et ne saurait donc en aucun cas se situer à 125 milles de celui-ci, même si l'on prend en compte sa longueur en supposant la distance prise par un marin contraint de la doubler, car Agrippa ne l'estimait qu'à 80 milles (fgt 1B\$); en réalité, lorsqu'il a introduit sa propre mesure de 80 milles, il y a sans doute eu confusion dans l'esprit d'Agrippa entre le chiffre de 1000 stades, soit précisément le chiffre qu'avance Strabon pour la longueur de la presqu'île, qui constituait bien dans le périple qu'il a

qui constituent la dernière mesure chiffrée avancée par l'encyclopédiste avant l'énoncé de la distance *Chersonèsos*-Panticapée, on obtient à nouveau le même chiffre de 375 milles. Cette répétition d'un même chiffre a certainement occasionné dans le comput d'Agrippa, la disparition de l'une des deux mesures, vraisemblablement la première: en effet, si l'on ôte de la mesure varronienne les 125 milles qui s'entendent de Borysthène au *Dromos Achilleos*, on obtient le chiffre de 250 milles; or les mesures avancées par Agrippa présentaient par ailleurs, entre les bouches du Pont et *Callatis* un excédent de 60 milles par rapport à l'estimation de Varron (IV.45); or, si l'on retranche ces 60 milles des 250 milles de l'excédent varronien, on obtient très exactement le chiffre de 190 milles qui sépare l'estimation varronienne (2750 milles) du calcul agrippéen (2560 milles) de la circonférence du Pont. L'ensemble des chiffres avancés par Pline dans les chapitres 81 à 87, et sans doute l'essentiel de leur contenu semblent donc provenir très directement de l'œuvre d'Agrippa dont ils paraissent refléter la démarche et les insuffisances. Agrippa a donc pour l'essentiel repris les chiffres de Varron, qui lui-même se fondait essentiellement sur Eratosthène; c'est pourquoi, si l'on ajoute les chiffres donnés par Pline d'après Agrippa pour la moitié orientale du Pont aux chiffres qu'il donne d'après Varron pour la moitié occidentale, on obtient très exactement le chiffre varronien donné pour la circonférence du Pont; mais en refaisant le comput de Varron, sans doute à l'aide de données intermédiaires nouvelles, et dans une région où les tracés géographiques complexes devaient rendre peu claire la perception essentiellement linéaire de l'espace qui s'impose dans de tels computs, Agrippa, comme peut-être en d'autres circonstances, notamment en Afrique, a écrasé l'espace en faisant coïncider, dans son comput, le *Dromos Achilleos* (dont la distance à Borysthène est du reste

---

suivi la distance du Borysthène à la pointe de la presqu'île, et la distance du Borysthène à sa racine.

certainement erronée) et Chersonèsos. L'ensemble des données du calcul agrippéen de la circonférence du Pont provient donc de Varron, auquel Agrippa a fait subir une légère *diorthôsis*. Lorsque (cf. fgt. 1B4), il empruntait pour la distance de Chalcédoine au Phase une mesure à Eratosthène, sans doute ne s'agissait-il que d'un emprunt à Varron, qui lui-même devait beaucoup au géographe alexandrin.

On aimerait, dans ces conditions, savoir quelle proportion des informations de toute espèce contenues dans ces chapitres remonte à Agrippa. Il est malheureusement très difficile de le préciser.

3B3 (52 K, 19 R, Detlefsen, p. 82): *Périple du Pont : distance Borysthène- Dromos Achilleos et forme de la péninsule.*

*HN, IV. 83: ab ea (insulla Achillis)  $\overline{C'X'X'V}$  passuum pæninsula ad formam gladii in transuersum porrecta, exercitatione eiusdem cognominata Dromos Achilleos [cuius longitudinem  $\overline{LXX\overline{X}}$  tradit Agrippa]*

La limite de l'emprunt de Pline à Agrippa est très discutée: pour Detlefsen, toute la citation vient d'Agrippa; pour Klotz, seule la proposition relative explicative vient du genre d'Auguste. C. Jullian<sup>161</sup> attribuait pour sa part toute la citation depuis *Portus Achæorum* à Agrippa. De fait, nous avons vu (3B2) que l'ensemble de la description des rives du Pont semble largement inspirée d'Agrippa, et que les données chiffrées au moins semblent en provenir. Le chiffre avancé par Agrippa suppose une réduction considérable de la longueur estimée de cette péninsule située au Sud de l'embouchure du Borysthène, puisque Strabon donne pour la même péninsule la longueur de 1000 stades, soit 125 milles; ainsi s'explique sans

<sup>161</sup> *Le breuiarium totius orbis de l'empereur Auguste*, dans *MEFR* 3 (1883) p. 104



difficulté le changement d'image qui conduit Strabon (VII.3.19 C 307), qui la considère de 50% plus longue qu'Agrippa, à la comparer à un ruban quand Agrippa la compare au *gladius*, c'est-à-dire à l'épée courte en usage dans les légions romaines depuis les réformes de Marius. Cette image éminemment romaine nous incite à l'attribuer à un géographe latin, Varron ou Agrippa, or elle s'applique si bien aux chiffres d'Agrippa qu'il est bien difficile de ne pas la lui attribuer.

La distance de 125 milles donnée par Pline entre l'*insula Achillis* et le *Dromos Achilleos*, contrairement à l'opinion de Klotz, n'infirme pas cette attribution; en réalité, si elle équivaut bien à mille stades, elle est saugrenue, car le nom de l'île (qui ne fait sans doute qu'un avec le *Dromos Achilleos*!) se fond, dans la description de Pline, avec *Olbiopolis-Miletopolis*, c'est-à-dire avec Olbia-Borysthène, dans l'embouchure du Dniepr; or la presque-île *Dromos Achilleos* est située précisément à l'embouchure du Dniepr... Il faut donc rechercher, pour la comprendre, la source de cette aberration. Elle provient sans doute du périple de Varron et de sa source: ces 125 milles étaient en effet à parcourir depuis l'embouchure du Borysthène pour qui voulait en doubler la pointe et se rendre vers le détroit de Kertsch; il s'agit sans aucun doute d'une donnée empruntée à un périple, et qui doit s'appliquer non à la racine de la péninsule, mais au doublement du cap qu'elle constitue, et qui seul intéressait le marin. Or si l'on sait que pour Arrien<sup>162</sup>, *Leucè*, l'île d'Achille, ne fait qu'un avec le *Dromos Achilleos* et que la distance de 125 milles (1000 stades) est précisément celle que Strabon attribue au *Dromos Achilleos*, il est probable que l'énoncé de cette distance reflète une confusion entretenue

<sup>162</sup>*Pér. Pont. Eux.* 32, *GGM* I, 398; Chez l'auteur anonyme du *Per. Pont. Eux.* 58 (*GGM* I,417) il s'agit également d'une île, de 160 milles de long, éloignée de la côte de 60 stades = 8 milles.

par les sources d'Agrippa. Nous pensons donc, avec C. Jullian, que tout ce qui fait suite à *Portus Achæorum* est bien de la main d'Agrippa.

### 3B4: Circonférence de la Gaule.

Suétone, *César*, 25: *Omnem Galliam, quæ saltu Pyrenæo Alpibusque et monte Cebenna, fluminibus Rheno et Rhodano continetur, patetque circuitu ad bis et tricies centum m.p. ... [ , præter socias ac bene meritas ciuitates, in prouinciæ formam redegit]*

Ce passage de Suétone, sur lequel nous avons déjà eu l'occasion de nous arrêter (1A3; 1A5) n'a pas retenu l'attention des commentateurs. Il témoigne pourtant d'une totale communauté toponymique avec les fragments d'Agrippa relatifs à la Gaule. L'expression *circuitu patere* se rencontre d'autre part dans des fragments indubitablement agrippéens (1B1). L'association de ces éléments de parentés et d'une donnée chiffrée n'est pas sans évoquer d'autres fragments d'Agrippa, en particulier ceux qui ont trait à l'Italie (3A1); nous tenons pour vraisemblable que le gendre d'Auguste y associait la mesure périmétrale de l'ensemble de la péninsule, et les mesures en longueur et en largeur de ses deux parties. Il en allait sans doute de même de la Gaule. Mais, cette fois-ci, elle associait la longueur et la largeur à la longueur de côtes connue (1B7). On ignore si Agrippa donnait pour la Germanie la longueur des côtes<sup>163</sup>, mais il le faisait

<sup>163</sup>Klotz (1930), p. 414 nie qu'il faille reconnaître Agrippa dans les *quidam nostri* que mentionne Pline (IV. 98) à propos de la longueur des côtes de Germanie lorsqu'il écrit: *Græci et quidam nostri [XXV]oram Germaniæ tradiderunt*. Selon lui, les mots du même Pline (IV. 99: *Si coniectare permittitur, haud multum ora deerit Græcorum opinioni et longitudini ab Agrippa proditæ*) excluraient formellement toute identification avec Agrippa. Les *quidam* devraient donc être identifiés avec Varron. C'est bien probable, mais cela n'interdit en rien de penser qu' Agrippa ait pu utiliser Varron, puisqu'il l'a fait abondamment pour le Périple du Pont, où Varron se fondait également sur des sources grecques, en l'occurrence Eratosthène. A tout prendre, *quidam nostri* suppose l'existence de plusieurs sources latines, parmi lesquelles a pu

selon toute vraisemblance pour l'Italie (3B1), et de façon certaine pour la Maurétanie (1B6) et la Gaule (1B7). Comme l'indique sa désignation de *circuitus*, cette mesure est un périmètre qui n'est pas, comme pour l'Italie, un périple des seules côtes, mais comme pour les îles la mesure périmétrale totale suivant les côtes atlantiques, le Rhin, le Rhône, les côtes de Méditerranée et les Pyrénées. Si l'on calcule à partir des seuls chiffres de longueur et de largeur donnés par Agrippa pour la Chevelue et pour la Narbonnaise le périmètre idéal de la Gaule<sup>164</sup>, on obtient un chiffre très largement inférieur aux 3200 milles que donne Suétone, ce qui apparaît tout à fait normal si l'on sait que les longueurs et largeurs sont établies d'après des itinéraires terrestres, alors que les périmètres le sont aussi à partir de périples qui tiennent compte de tous les accidents du terrain, golfe ou caps (pensons à l'Armorique!), qui en allongent considérablement le tracé. C'est précisément pour compléter les aberrations qu'auraient pu suggérer, isolément, les longueurs et largeurs d'une part, ou les périples, que ces deux ordres de données contradictoires étaient fournis

---

figurer Agrippa. Cette hypothèse ne se fonde toutefois sur aucun élément positif; aussi n'avons-nous pas cru bon de faire figurer ce passage au nombre des fragments d'Agrippa, d'autant que le chiffre de 2 500 milles de côtes semble bien excessif pour une Germanie qu'Agrippa n'estimait qu'à 636 x 248 milles (1A6). Parmi les auteurs latins que cite régulièrement Pline parmi les sources des livres III à VI figurent, outre Varron et Agrippa, Varron de l'Aude, L. Antistius Vetus, Hygin et Cornelius Nepos. Les deux derniers ont-ils véritablement écrit un ouvrage géographique? Une remarque marginale de H. Peter (*HRR*, II, p. CVII) semble l'admettre, mais rien n'est moins sûr. Ces polygraphes avaient toutes chances de fournir des informations géographiques sans avoir écrit de traités géographiques que les sources anciennes ne mentionnent jamais. Varron de l'Aude, auteur d'une chorographie en vers, donnait peu probablement des mesures chiffrées... Il reste L. Antistius Vetus, que nous connaissons fort mal, et que H. Peter, *HRR*, II, Stuttgart, 1967, p. CXIX sq. identifie avec le consul ordinaire de 55. Inconnue des sources anciennes et des scoliastes, à l'exception de Pline, il demeure pour nous un mystère: auteur de *Commentarii* ou géographe? Rien n'est sûr. Peter (*op. cit.*, p. CVII) semble pencher pour la thèse du géographe. Si tel est le cas, il pourrait être la source intermédiaire entre Agrippa et les opuscules. Mais, à tout prendre, les *quidam nostri* de Pline ont toutes chances de renvoyer à Varron et à Agrippa.

<sup>164</sup>Longueur x 2 = 370 x 2 = 740; largeur = 313 + 248 = 561. Périmètre = 740 + (2 x 561) = 1882 milles. même si l'on suppose une faute d'inadvertance par laquelle Agrippa aurait additionné les longueurs de la Chevelue et de la Narbonnaise avant de les multiplier, soit (330 + 370) x 2 = 1 400, 1 400 + (2 x 561) = 2 522, soit un périmètre inférieur aux 3 200 milles donnés par Suétone.

conjointement. Si l'on accepte avec Klotz<sup>165</sup> de corriger, sur la foi des itinéraires, la longueur de la Gaule Chevelue (*HN*, IV.105) de *CCCCXX* en *DCCCXX* milles, et que l'on y ajoute les largeurs de la Chevelue et de la Narbonnaise, et la mesure agrippéenne des côtes de la Gaule, on parvient à la somme suivante  $820 + 313 + 248 = 3131$  milles, qui sont très proches des 3200 milles donnés par Suétone. Mais l'équivalence n'est pas parfaite. Il n'est du reste pas exclu que sous le chiffre de 3200 milles se cache en réalité celui de 25600 stades, soit qu'on lui suppose une origine grecque, soit qu'on l'exprime dans l'unité normalement en usage pour les périples; il pourrait en tout cas se réduire à 64 journées de navigation de 400 stades...

**3B5 (48 K): périple des côtes de l'Histrie et d'Illyrie.**

*HN*, III. 129: *Latitudinem eius (sc. Histriæ)  $\overline{XL}$ , circuitum  $\overline{CX}\overline{XV}$  prodidere quidam, item adhærentis Liburniæ et Flanatici sinus. [alii  $\overline{CC}\overline{XX}\overline{V}$ , alii Liburniæ  $\overline{CL}\overline{XX}\overline{X}$ ]. nonnulli in Flanaticum sinum Iapudiam promouere a tergo Histriæ  $\overline{CX}\overline{XX}$ , dein Liburniam  $\overline{CL}$  fecere.*

Comme l'a bien vu Klotz, l'attribution du fragment à Agrippa est garantie par le comput des distances qu'elle contient:  $125 + 125 + 130 + 150 = 530$  milles, soit très exactement le chiffre que donne le fragment 3A2 pour la longueur de l'*Illyricum* entre l'*Arsias* et le Drin.

---

<sup>165</sup>(1931), p. 393

## C. DISTANCES LINEAIRES.

## 3C1 (57 K) : distances de proche en proche en Cyrénaïque.

*HN, V.31;32: (Berenice) abest ab Lepci CCCLXXV. Ab ea Arsinoe Teuchira uocitata XLIII et deinde Ptolemais, antiquo nomine Barce XXII. mox promuntorium Phycus per Creticum mare excurrit, distans CCL p. a Tænaro Laconicæ promuntorio, a Creta uero ipsa CXXV. post id Cyrene, ab mari XI passuum. a Phycunte Apolloniam XXIV, ad Cherronesum LXXXVIII, unde Catabathmum CCXVI.*

L'une de ces mesures au moins provient d'Agrippa, puisque la distance du cap *Phycus* à la Crète lui est par ailleurs nommément attribuée (*HN, IV. 60 = 1C3*); mais le reste vient aussi d'Agrippa; en effet, si l'on additionne la longueur du rivage entre les deux Syrtes (*V.27*), soit 250 milles, aux distances prises de *Lepcis* au *Catabathmon*, données aux § 31 et 32, on obtient  $250 + 375 + 43 + 22 + 40 + 24 + 90 + 216 = 3060$ , soit très exactement la longueur qu'attribuait Pline (*V.38*) à la Cyrénaïque, confirmé en cela par *Dv, 21*. Il s'agissait sans doute là de la mesure agrippéenne, puisqu'elle est accompagnée d'une largeur par ailleurs nommément attribuée à Agrippa (*HN, VI 209; fgt 1A16*). L'ensemble de ces mesures reste néanmoins très hétéroclite. On y trouve des mesures en stades convertis: de Bérénice à *Lepcis*, 3000 stades, sans doute une distance marine comme l'indique son caractère aberrant si elle est prise selon une voie de terre<sup>166</sup>. Les 40 milles depuis le cap *Phycus* ont également de

<sup>166</sup>Elle suppose que l'on n'a pris que la corde de la Grande Syrte; Desanges, ad *V.40* pense qu'elle vient d'Eratosthène

fortes chances de provenir d'une mesure de 320 stades; la distance de 90 milles d'*Apollonia* au cap *Cherronesus*, qui, pour n'abriter qu'un port, selon Strabon, ne devait guère intéresser que le trafic maritime, doit elle se réduire à 610 stades, comme est tout naturellement chiffrée en stades la distance maritime au cap Ténare?. Le reste, avec ses chiffres irréguliers, semble provenir d'itinéraires terrestres.

Agrippa semble donc avoir largement mêlé ses sources, quoiqu'à lire Strabon, XVII.3.20, on ait le net sentiment que les deux sources respectent le schéma figé d'un périple grec, revu ici ou là grâce à l'apport de quelques données itinéraires plus récentes, comme cela a sans doute été également le cas du périple du Pont. On note par exemple des erreurs communes, malgré l'adoption d'unités différentes. Agrippa, pour la distance Crète- cap *Phycus* a donné 125 milles, et Strabon (XVII.3.21) 1000 stades. En réalité, la distance était normalement évaluée à 2000 stades d'après Eratosthène (Strab. X.4.5 C 475), et d'un jour et d'une nuit<sup>167</sup> d'après le pseudo-Scylax 47 (*GGM*, I 42). Strabon et Agrippa citent donc sans doute une source également dérivée d'Eratosthène. On note également la même digression sur le cap *Phycus* et sur la distance qui le sépare d'autres grands caps, avec la même distance au cap Ténare, soit 2800 stades qui équivalent à 350 milles. Les chiffres coïncident en effet assez souvent, et Strabon ne semble pourtant pas dépendre d'Agrippa qui fournit des chiffres en stades ronds et semble procéder d'une source grecque; il donne 1000 stades, soit 125 milles de *Bérénikè* à *Apollonia* - 10 milles (80 stades) jusqu'à Cyrène soit 115 milles; Agrippa en indique 105 jusqu'à Cyrène + 11 = 116 jusqu'à *Apollonia*. On voit à quel point Agrippa se conformait aux usages de la géographie classique et combien Agrippa et Strabon dépendent ici d'une

---

<sup>167</sup>soit 1500 stades au plus.

source qui pourrait être gréco-romaine ; on pense bien entendu à Artémidore.

**3C2: distance entre les Syrtes:**

*HN, V. 27: Sed litore inter duas Syrtis  $\overline{\text{CCL}}$ .*

Cette distance complète celles de Pline, *HN*, V.31 et 32, et donne la longueur de la Cyrénaïque selon Agrippa. C'est encore un chiffre grec: 2000 stades, ce qui, encore une fois, est normal s'agissant d'itinéraires maritimes.

**3C3 (61 K): distance du caps de Sicile à des points remarquables.**

*HN, III. 87: (Siciliæ) promuntorium Pelorum [uocatur aduersus Scyllam uergens in Italiam], Pachynum [in Græciam]  $\overline{\text{CCCCXL}}$  ab eo distante Peloponneso, Lilybæum [in Africam]  $\overline{\text{CLXXX}}$  interuallo a Mercuri promuntorio et a Caralitano Sardinia  $\overline{\text{CX}}\overline{\text{C}}$ .*

Il semble à première vue difficile d'avoir à l'égard de ce fragment une certitude absolue; plusieurs points semblent néanmoins accréditer son attribution à Agrippa. Ce sont d'abord ceux qu'a mis en évidence Klotz en le publiant, à savoir. Premièrement, que ces mesures ne peuvent provenir de Varron, qui situait l'Italie à moins de 200 milles de l'Afrique (*HN*, III.95), ce qui est incompatible avec la distance ici affichée pour le tronçon Lilybée-Afrique. Ensuite, que la forme *Pelorum* est la forme agrippéenne, qui se distingue de *Pelorias*, que donnent ordinairement les autres

sources<sup>168</sup>, et ce, selon Klotz, d'après Varron, puisque cette mesure apparaît dans la périégèse plinienne, qu'il supposait varronienne. Enfin, que les passages entre crochets ont la même source que Mela (II. 116) qui utilise le terme *Pelorias*.

L'attribution à Agrippa des mesures visées par Klotz est donc possible, et si l'on sait qu'elles prennent place entre deux citations d'Agrippa, l'une donnant le périmètre de la Sicile, et l'autre les trois distances qui en permettaient le calcul., et que les valeurs affichées ne se réduisent pas à des chiffres parfaitement ronds en stades (respectivement 2520, 1440 et 1520 stades), cette attribution semble revêtir un degré raisonnable de vraisemblance. On aimerait toutefois savoir à quel cap péloponnésien se rapporte la mesure de 440 milles, cette distance étant sensiblement inférieure à celles de 575 (4600 stades) et 500 milles (4000 stades) donnés par Strabon (VIII.5.1 C 363) jusqu'au cap Ténare.

#### D. NOTATIONS GEOGRAPHIQUES DIVERSES.

3D1: peuples Sarmates (cf. 3B2).

*HN*, IV. 80 sq.: *Ab eo in plenum quidem omnes Scytharum sunt gentes uarie tamen litori adposita tenuere, alias Getæ, Daci Romanis dicti, alias Sarmatæ, Græcis Sauromatæ, [eorumque hamaxobii aut Aorsi, alias Scythæ degeneres et a seruis orti aut Trogodytæ, mox Alani et Rhoxolani; superiora autem inter Danuium et Hercynium saltum saltum usque ad Pannonica hiberna Carnunti Germanorumque ibi confinium, campos et plana Iazyges Sarmatæ, montes uero et saltus pulsi ab iis Dacis ad*

<sup>168</sup>Mela II 116; Strabon VI.2.1, d'après le Chorographe; Pline, *HN*, III.90.



*Pathissum amnem, a Maro, siue Duria est a Suebis regnoque Vannlano dirimens eos, auersa Basternæ tenent aliique inde Germani. Agrippa totum eum tractum...].*

L'expression *in plenum* évoque très directement la tournure *in + adjectif* à l'accusatif dans un sens adverbial que l'on retrouve dans *in uniuersum* ou *in porrectum* et qui semble si particulière au style d'Agrippa. D'autre part, on ne peut qu'être frappé par la parenté de ce fragment avec le passage voisin (*HN*, IV.83) où l'expression *totum eum tractum* est également employée par Pline en étroite connexion avec un fragment d'Agrippa (1A7), et dans un contexte qui semble intégralement dériver d'Agrippa. Enfin, la mention des Gètes et des Daces, en tête de la notice, évoque de trop près le nom de *Dacia*, *Getica* que les opuscules donnent à cette région pour n'être pas rapportée à Agrippa. L'ensemble des renseignements contenus entre ces informations préliminaires, relatives à des peuples dont le nom servait à désigner une région dépourvue d'un nom abstrait hérité d'une division politique ou ethnologique concrète, et les mesures de cette contrée, devait sans doute en partie provenir d'Agrippa, mais il est impossible de préciser dans quelle mesure. Dans tous les cas, les remarques relatives à Carnuntum, considérée par ce texte comme quartier d'hiver des légions de Pannonie, et aux Alains ne semblent guère pouvoir être antérieures au règne de Tibère, qui vit probablement l'intégration de cette ville à la province de Pannonie<sup>169</sup> pour la première, au milieu du premier siècle de notre ère pour la seconde<sup>170</sup>.

<sup>169</sup>Vell. Pat., II.109.3 la considère comme *locus Norici regni* ; cf. J. Fitz, sv *Carnuntum* dans *DKP*, 1, col. 1059.

<sup>170</sup>Chr. Danoff, sv *Alani*, dans *DKP*, 1, col. 229.

**3D2: peuplement des côtes du Pont.**

*HN IV.83. [(...) Dromos Achilleos, cuius longitudinem LXXX tradidit Agrippa.] totum eum tractum tenent Sardi Scythæ et Siraci.*

On est frappé par la formule *totum eum tractum* qui apparaît ici à la suite d'une citation d'Agrippa. Cette expression reparaît en effet textuellement dans un autre passage, attribué par Pline à Agrippa dans un développement qui précède immédiatement (fgt. 21 K), et ce précisément dans un contexte analogue, qui juxtapose également l'inventaire des peuples et l'énoncé des mesures caractéristiques d'un secteur sans nom géographique précis. Au reste, nous avons vu que l'essentiel des chapitres relatifs au Pont semble directement inspiré d'Agrippa, au moins pour les mesures. Il ne serait donc pas étonnant que ces informations en proviennent.

## 4. Fragments d'attribution douteuse.

## A. MESURES PARALLELOGRAMMIQUES.

4A1 ( 6 K, Detlefsen, p. 23, Partsch, p. 28): mesures de l'Espagne Citérieure.

(HN, III. 29: *Longitudo citeriori Hispaniæ est ad finem Castulonis a Pyrenæo DCVII et ora paulo amplius, latitudo aTarracone ad litus Olarsonis CCCVII*)

(Dv, 6: [*Hispania citerior. finitur ab oriente saltu Pyrenæo, ab occidente Noeca, quæ est ad oceanum, inde recta < regione Carthaginem>, a septentrione oceano, a meridie mari celtiberico. Longitudo  $\bar{D}$ , latitudo  $\bar{C}\bar{C}$*  ".])

Dm, 22: *Hispania citerior. finitur ab oriente saltu Pyrenæo, ab occidente <Cantabria> et Oretania, a meridie mari Iberico. Cuius spatia in longitudine m.p.  $\bar{D}\bar{X}\bar{X}\bar{V}$ , in latitudine m.p.  $\bar{C}\bar{L}\bar{X}\bar{X}\bar{I}\bar{I}$ .*

Partsch avait attribué à Agrippa un passage de Pline (HN, III.29), qui vient en réalité de Varron<sup>171</sup>. Pour le reste, ni les chiffres ni la terminologie ne s'accordent. Klotz retenait que seule Dv dérivait d'Agrippa. Mais Detlefsen<sup>172</sup> fort justement établi un parallèle entre le texte de la *Diuisio* et Strabon III.4.20, C. 167, qui fait de *Næca* la limite entre Asturie et Cantabres. Si l'on suppose que Dv dérive d'Agrippa, et si l'on sait qu'Agrippa n'a pas été utilisé par Strabon, ce qui semble avéré par ailleurs, nous le verrons bientôt, il faut supposer une source commune aux deux ouvrages.

<sup>171</sup>Detlefsen (1906), p. 24.

<sup>172</sup>*Ibid.*, p. 20, n. 7.

Mais le texte de Dv pose du reste les mêmes problèmes qu'au § 5 du même ouvrage (fgt. 1A2), et soulève les mêmes doutes. La terminologie descriptive s'y distingue très nettement de celle que l'on rencontre normalement dans le reste de l'opuscule. Le terme d'*Hispania citerior* est en effet un vestige de la toponymie préaugustéenne, quoiqu'il ait longtemps survécu à la création d'une troisième province dans la péninsule ibérique. Il est plus frappant encore que l'on ne retrouve pas ici des toponymes qui apparaissent au ch. 4, en accord avec Dm, comme *Oretania*, ni la structure philologique typiquement agrippéenne qui apparaissait au ch. 4. L'expression *recta < regione ...>*, en particulier, semble caractériser deux chapitres de la *Diuisio* dont l'origine agrippéenne est contestable (cf. fgt. 1A2).

La *Dimensuratio* semble donc largement plus fiable, d'autant que les chiffres arrondis de Dv évoquent une source grecque, puisqu'ils donnent très exactement 4000 x 1600 stades; on ne peut dès lors que songer au parallèle, déjà souligné, que l'on peut établir entre ce passage et les informations de Strabon, et penser qu'il partage avec la Dv une source grecque. Agrippa donnait sans aucun doute les dimensions de cette région. C'est dès lors probablement dans la *Dimensuratio* que l'on conserve la trace la plus fiable d'Agrippa. Mais les chiffres qu'elle donne ne sont pas irréductibles paléographiquement à ceux que donne Plin, sans indication d'auteur, mais d'après Varron. Agrippa aurait alors une fois de plus fait appel à l'illustre polygraphe.

4A2 (20 K, Detlefsen, p. 67, Partsch, p. 65): mesures de la Crète et des îles adjacentes (cf. p. 1085 sq.).

*Dm*, 10: *Insula Creta et quæ circa sunt . finiuntur ab oriente mari Carpathio , ab occidente < et septentrione > mari Cretico , a meridie mari Libyco . Creta patet in longitudine milia passuum  $\overline{CLXXIII}$  , in latitudine milia passuum  $\overline{VI}$ .*

*Or.*, I.2.97: *Insula Creta finitur ab Oriente Carpathio mari , ab occasu et septentrione mari Cretico , a meridie mari Libyco , quod et Adriaticum vocant . habet in longo milia passuum  $\overline{CLXXII}$  in lato  $\overline{L}$ .*

Pline, *HN*, IV. 58: *Latitudine nusquam  $\overline{L}$  excedens et circa mediam sui partem maxime patens longitudine implet  $\overline{CCLXX}$*

Les deux textes tardifs dérivent à l'évidence de la même source: l'identité des chiffres de longueur le montre. Il est difficile d'affirmer *a priori* que les deux textes dépendent d'Agrippa, puisqu'ils procèdent sans doute également du *corpus* insulaire. On peut néanmoins invoquer en faveur de l'authenticité l'expression *et quæ circa sunt*, qui apparaît bien souvent sous la plume d'Agrippa, mais dont on voit mal ici à quel(les) île(s) elle fait précisément allusion. Peut-être s'agit-il, outre les îles mineures, de *Carpathos*. D'autre part, les toponymes *mare Carpathium* et *mare Creticum*, qui apparaissent ici à la place où les situe le fgt 3A5, relatif aux Cyclades et aux Sporades, et dont l'origine agrippéenne semble garantie par le témoignage de la *Divisio*, § 7, plaident également en faveur de l'attribution de cette mesure à Agrippa. Le chiffre donné par *Dm* en latitude est aberrant, et pourrait peut-être être ramené à un *XX* initial; le chiffre de longitude avancé par l'opuscule est néanmoins paléographiquement à rapprocher de celui de Pline (IV.58), qui donne *CCLXX* milles; mais il est si

proche de ceux d' Orose du ps. -Æthicus, 50 (CXXVII milles), et du Vat. Lat. 6018, qui évalue la longueur à *M(ilia) CXXXVII* qu'il est difficile de ne pas le rapporter à une tradition distincte de celle que rapporte Pline. Si ces sources tardives remontent à un même état intermédiaire, dérivé du chiffre que donne Pline, celui devait déjà être très fortement corrompu, mais cela ne suffit pas à exclure leur dépendance, lointaine, à l'égard de la source de Pline. Toutes, sauf la *Dimensuratio* , adoptent en effet les *L* milles de l'Encyclopédiste, qu'il est dès lors tentant, quoique paléographiquement difficile, de restituer à l'origine des VI milles qu'avance l'opuscule. Il est donc raisonnable, quoiqu'hypothétique, d'y reconnaître la marque d'Agrippa.

## B. Périples.

### 4B1 (39 K): Périples de la Péninsule ibérique.

*HN, IV.118: [Lusitaniam cum Asturia et Gallæcia patere longitudine  $\overline{D\overline{X\overline{L}}}$ , latitudine  $\overline{D\overline{X\overline{X\overline{X\overline{V\overline{I}}}}$ , Agrippa prodidit]. Omnes autem Hispaniæ a duobus Pyrenæi promuntoriis per maria totius oræ circuitu  $\overline{[X\overline{X\overline{V\overline{I\overline{I\overline{I}}}]}$ .  $\overline{X\overline{X\overline{I\overline{I\overline{I\overline{I}}}}$  (XXVIII.XXXIII A; XXVIII.XXII E; XXXXVIII.XXII D; XXXIII.XXII R) colligere existimantur[, ab aliis XXVI].*

Si Agrippa donnait le périples de la péninsule italienne, il est probable qu'il agissait de même avec la péninsule ibérique. Or l'évaluation varronienne de ce périmètre a été estimée par Detlefsen<sup>173</sup> à 2898 milles; d'autre part, Klotz, en additionnant la longueur de la Tarraconaise et de la Bétique, la largeur de la Bétique, la longueur et la largeur de la Lusitanie, et la largeur de la Tarraconaise, est parvenu aux deux chiffres, également possibles, de 2879 et 2993 m.p., selon les leçons choisies; ces deux chiffres ( $\overline{[X\overline{X\overline{V\overline{I\overline{I\overline{I}}}]}$ .  $\overline{L\overline{X\overline{X\overline{I\overline{I\overline{I\overline{I}}}}$  et  $\overline{[X\overline{X\overline{V\overline{I\overline{I\overline{I}}}]}$ .  $\overline{X\overline{C\overline{I\overline{I\overline{I}}}}$ ) peuvent paléographiquement aboutir au chiffre de Pline:  $\overline{[X\overline{X\overline{V\overline{I\overline{I\overline{I}}}]}$ .  $\overline{X\overline{X\overline{I\overline{I\overline{I\overline{I}}}}$ , quoique le premier évoque de façon troublante le périmètre varronien, dont Agrippa était sans doute une fois encore en partie, mais en partie seulement, tributaire... Si ces additions ne sont pas, en soi, totalement probantes, il est néanmoins certain que leur total est infiniment plus proche du chiffre avancé par Pline que des 2 600 milles qu'il attribue aux *alii*, et que la mention immédiatement précédente d'Agrippa, immédiatement suivie de *...autem* plaide en faveur de l'attribution du chiffre qui nous intéresse à Agrippa.

<sup>173</sup>Comm. Mommsen., 1877, p. 24

**4B2 (55 K, 39 R): dimensions de la mer Rouge d'après divers auteurs.**

*HN, VI.164: Timosthenes totum sinum quadridui navigatione in longitudinem taxavit, bidui in latitudinem, angustias VII.D p., Eratosthenes ab ostio [XII].L (Klotz: [XII] E<sup>2</sup>; [XIII] DR) in quamque partem, Artemidorus Arabiae latere [XIII].L (E<sup>2</sup>: [XVI].L D, XVI quinquaginta R), Trogoitico uero [XI] LXXXVII.D p. Ptolomaida usque; [Agrippa [XVII] XXII ([XVII] XXXII E<sup>2</sup>) sine differentia laterum]. Plerique latitudinem CCCCLXXV prodiderunt.*

La largeur de 475 milles, soit 3800 stades, n'est pas explicitement attribuée à Agrippa, mais le fait qu'elle suive la longueur qu'il proposait et qu'elle semble faire l'objet d'un consensus incite à la lui rapporter. Klotz<sup>174</sup> a bien vu que la citation d'Eratosthène n'avait pas trait en réalité au golfe Arabique, mais au golfe Persique. Une telle confusion évoque, comme ce semble être généralement le cas chez Pline, une citation de seconde main qu'il est évidemment tentant d'attribuer à la plus récente des sources citées par Pline, surtout quand on sait que Pline a mis de moins en moins de soin à mêler ses sources au fur et à mesure qu'il avançait dans son ouvrage... Si tel est le cas, cette citation serait à attribuer à Agrippa. C'est très vraisemblable, car le schéma d'Agrippa, avec égalité des deux grands côtés, semble reproduire celui que suggère - à tort - le fragment interpolé d'Eratosthène: Agrippa en aurait retiré le principe de l'égalité des deux côtés, et corrigé la valeur absolue de la longueur du côté.

<sup>174</sup>(1906) p. 202; Cf. Berger p. 291; mais Berger, fgt. III B 50 cite bien le passage de pline comme une citation d'Eratosthène ayant trait à la mer Rouge. Il ressort néanmoins de Berger, p. 292 sq. que l'estimation ératosthénienne ne correspondait pas au 10 000 stades que lui confère ici Pline. Cf. notre commentaire au fragment 1D3.



D. NOTATIONS GEOGRAPHIQUES ET ETHNOGRAPHIQUES DIVERSES.

4 D 1 (53 K, 31 R, Detlefsen, p. 82): **affluents de la mer Caspienne.**

*HN*, VI. 39: *Flumina per Albaniam decurrunt in mare Casus et Albanus, dein Cambyses in Caucasus ortus montibus, mox Cyrus in Coraxicis, ut diximus. [oram omnem a Casu præaltis rupibus accessu carere per CCCXXV p. auctor est Agrippa].*

Ce passage complète parfaitement la citation d'Agrippa (fgt 1D2), le *Casus* formant la charnière des deux descriptions; or ce toponyme n'est dans l'état de nos connaissances attesté avant Pline que chez Agrippa. Il est donc vraisemblable que l'ensemble de la citation en provient.

## 5. Fragments très douteux.

## A. MESURES PARALLELOGRAMMIQUES.

## 5A1 (27 K, Detlefsen, p. 70): Mesures de Chypre.

Dm, 5: *Mons Taurus.] Insula Cyprus. finitur ab oriente (Mons Taurus finitur insula Cypro ab oriente... h) mari Syrio, ab occidente <mari> Pamphylia, a septentrione Aulone Ciliciae, a meridie mari Phœnicio, cuius spatia in longitudine m.p. CLXXV, in latitudine m.p. CXXV.*

Or, I.2.96: *Insula Cyprus ab oriente mari Syrio, quam Issicum sinum uocant, ab occidente mari Pamphylia, a septentrione Aulone Ciliciae, a meridie Syriæ et Phœnices pelago cingitur, cuius spatium in longo tenet m.p. CLXXV, in latitudine m.p. CXXV.*

L'exactitude des chiffres avancés est garantie par le fait qu'il s'agit de la transcription mécanique en milles de deux chiffres en stades: 1400 et 1000 stades. Le premier est celui que donne Strabon, XIV.6.2, C 682 sans doute d'après Timosthène. Si l'élision de *mare* devant *Pamphylia* évoque un usage que nous avons déjà remarqué chez Agrippa, et si la toponymie est cohérente avec celle d'Agrippa, les mesures viennent d'une source grecque anonyme citée par Strabon<sup>175</sup>, et l'ensemble de la toponymie se retrouve d'autre part *ne varietur* chez Pline, V.129, dont la source semble être Isidore de Charax... En revanche, le *mare Syrium* a ici pris la place de ce que Dm et Dv s'accordaient à désigner, sans doute d'après Agrippa, comme le *mare quod est inter Cyprum et Syriam* (Dm, 4; Dv, 19 = fgt 3A6)!

<sup>175</sup>XIV.6.2, C 682, qui donne 1400 stades, d'après un auteur malheureusement anonyme; Artémidore donnait pour sa part 1300 stades et Timosthène 1600 (HN, V.129).

On est d'autre part frappé par la parfaite similitude des chiffres de la *Dimensuratio* et de Paul-Orose. Le fait est assez rare pour être souligné, et suggère, pour ce passage, l'utilisation d'une source moins fortement médiatisée que ne l'étaient les fragments d'Agrippa généralement utilisés par les opuscules tardifs, qui ne leur étaient sans doute connus que d'après au moins deux sources intermédiaires. Orose et Dm puisent visiblement ici à la même source immédiate, où l'on ne reconnaît qu'avec scepticisme la trace d'Agrippa. Au demeurant, à supposer qu'Agrippa soit intervenu ici, force est d'admettre qu'il se bornait à reproduire les données de géographes plus anciens.

## B. PERIPLES.

5 B 1 (Detlefsen, p. 87, Partsch, p. 40): *Périple des côtes italiennes.*

*HN, III.49: patet ora Liguriæ inter amnes Varum et Macram  $\overline{\text{CCXI}}$  p.*

(AD:  $\text{CCXII R}$ ).

51: *Tiberis amnis a Macra  $\overline{\text{CCLXXXIIII}}$  p.*

56: *Latium antiquum a Tiberi Cerceios seruatum est m.p.  $\overline{\text{L}}$ .*

62: *Surrentum cum promunturio Mineruæ ... nauigatio a Cerceis  $\overline{\text{II}}$  de  $\overline{\text{LXXX}}$  patet.*

70: *a Surrentino ad Silerum amnem  $\overline{\text{XXX}}$  m.p.*

74: *Locri... absunt a Silero  $\overline{\text{CCCIII}}$*

95: *a Locris Italiæ frons incipit, Magna Græcia appellata ..., patet  $\overline{\text{LXXXVI}}$  (nonaginta sex, Cap. 650), ut auctor est Varro, plerique  $\overline{\text{LXXXV}}$  fecere (la mesure s'achève au cap Lacinium).*

[96: *ipsum a Caulone abesse  $\overline{\text{LXX}}$  prodit Agrippa ]*

99: *Tarentum... abest  $\overline{\text{CXXXVI}}$  (ADR:  $\text{CXXXV E}$ ) a Lacinio promuntorio*

100: *Callipolis...  $\overline{\text{LXXV}}$  a Tarento. Inde  $\overline{\text{XXXIII}}$  promuntorium quod *Acran Iapygiam uocant.**

103: *promuntorium montis Gargani a Sallentino siue Iapygio  $\overline{\text{CCXXXIIII}}$  (A:  $\text{CCXXXIII EDR}$ )*

111: *Ancona... a Gargano  $\overline{\text{CLXXXIII}}$  (A:  $\text{CLXXXIII E}^2, \text{CLXXX E}^1\text{DR}$ )*

115: *Ravenna ... ab Ancona  $\overline{\text{CV}}$*

127: *Formio amnis ab Ravenna CLXXXVIII (EDR : CLXXVIII A),  
anticus auctæ Italiæ terminus, nunc uero Histriæ.*

Detlefsen attribuait à Agrippa l'ensemble des données du périple. Mais, s'il est à peu près certain qu'Agrippa - mentionné à l'occasion de cet inventaire et auteur d'une estimation de l'*ambitus Italiæ* - avait bien donné une liste de distances correspondant au périple de la péninsule (1C1), lui attribuer cette série de mesures semble peu raisonnable. L'origine des chiffres avancés est en effet multiple. La première partie de l'itinéraire, jusqu'au golfe de Tarente et à la mention agrippéenne de *Caulon* semble de Varron, à qui l'on a du reste attribué l'ensemble de ce périple, borné au Formio, alors qu'Agrippa adoptait l'Arsias pour frontière de l'Italie.

Les chiffres avancés sont du reste très banals, puisque, de Ravenne au Formio, que l'on additionne les chiffres de Pline (III 115; 127) (105 + 189 = 294), ou ceux des itinéraires (Klotz, p. 446: 293 milles), on obtient sensiblement le même chiffre... Il ne faut pas perdre de vue que l'on se trouve ici dans le premier livre géographique, c'est-à-dire dans celui où Pline a le plus soigneusement mêlé ses sources; en l'absence de désignation explicite de sa référence, il est à peu près impossible de proposer quelque identification que ce soit. Deux points seulement sont assurés: Agrippa donnait un périple de l'Italie, et celui-ci lui avait probablement fourni l'origine du chiffre avancé pour le calcul global du périmètre de l'Italie, et qu'a retenu Pline.

Telles que ces données apparaissent ici, elles reflètent certainement plusieurs sources: un itinéraire maritime de la côte tyrrhénienne qui insiste sur les fleuves, jusqu'à la Grande Grèce, où l'on trouve une citation d'Agrippa. De l'autre, un itinéraire qui semble plus terrestre (il s'accorde en

effet avec la Table de Peutinger), mais qui semble au moins partiellement antérieur à l'extension de l'Italie du Formio à l'*Arsias*, et une division de la péninsule en grands golfe de la Méditerranée dont l'origine semble remonter à Varron. D'autre part, la toponymie de la périégèse italienne de Pline est assez fluctuante: le cap Iapyge est en effet indifféremment désigné des noms *Acra Iapygia* (100), *Sallentinum* et *Iapygium* (103), ce qui suggère que Pline n'utilisait ni le seul Varron, ni le seul Agrippa, mais plusieurs sources compilées par ses soins. De fait, si l'on admet que l'ensemble de ces données provient d'Agrippa, on se heurte à des problèmes majeurs: la somme de ces données s'élève à 1031 milles du Var au cap *Lacinium*<sup>176</sup>, et à 955 milles de là au Formio, soit un total de 1986 milles. Ce total est insuffisant pour coïncider avec les 2049 milles d'Agrippa si l'on considère que celui-ci, comme pour l'Italie et pour l'*Illyricum*, bornait son calcul au Formio; il est en revanche excessif si l'on y ajoute la distance du Formio à l'*Arsias*, soit 96 milles d'après la Table de Peutinger, et 125 d'après Agrippa, si le périple de l'Histrie s'entend bien du Formio à l'*Arsias*, considéré comme limite du *sinus Flanaticus*, soit un excédent de 62 milles qui pourrait correspondre à la route directe qui, par *Teanum Apulum*, coupait le *Garganus* au lieu de le contourner par la côte. De fait, si l'on additionne 125 milles de l'*Arsias* au Formio, 712 milles du cap Iapyge au Formio, et 244 milles du cap *Lacinium* au cap Iapyge, on obtient un total de 1081 milles qui, si l'on en retire les mêmes 62 milles nous donne sensiblement les 1020 milles qu'avancait Agrippa pour longueur de l'Italie<sup>177</sup>.

<sup>176</sup>Si l'on retient le chiffre de 75 milles donné par les *perique* contre les 86 milles de Varron (cf. fgt. 3B1).

<sup>177</sup>Cette longueur s'entendrait alors le long de l'Adriatique jusqu'au détroit de Messine: *Castra Hannibalis*, entre le cap Cocynthe et le cap *Lacinium* était considéré comme une ville située sur la longueur de l'Italie. Mais nous avons vu (3A1) qu'elle prenait sans doute Rome en compte.

Dans ces conditions, Agrippa aurait repris les chiffres de ses devanciers jusqu'au cap Iapyge, précisément dans une partie de l'exposé où son nom apparaît chez Pline, qui aurait cessé de l'utiliser pour la côte adriatique proprement dite. Mais il faudrait alors admettre qu'Agrippa a comptabilisé deux fois les 125 milles de l'Histrie, une fois avec l'*Illyricum*, une fois avec l'Italie, ce qui n'est pas totalement impossible si l'on songe que le changement de frontières de l'Italie a dû être contemporain de la rédaction de ces passages et qu'Agrippa a pu y trouver une source de confusion. On peut donc tenter de sauver ce périple, mais c'est bien difficile...

## C. DISTANCES LINEAIRES.

## 5C1 (63 K): largeur du canal d'Otrante.

*HN*, III. 97: *a Lacinio promuntorio secundus Europæ sinus incipit, magno ambitu flexus et] Acroceraunio Epiri finitur promuntorio, a quo abest LXXV̄.*

*ibid.*, 145: *Oricum a Sallentino promuntorio distat LXXV̄* (Klotz: *LXX AE2, LXXX DRF*).

Ce passage est suspect. Si en effet, chez Pline, le toponyme *Acroceraunium Promuntorium* semble propre aux emprunts à Agrippa, il intervient ici dans un contexte assez spécifiquement varronien<sup>178</sup> qui est celui de la division de l'Europe en quatre grands golfes. Cette mesure est d'autant plus suspecte qu'elle est nominalement prise d'une extrémité du canal d'Otrante à un toponyme qui n'en constitue pas la limite, et que le chiffre qui la caractérise, équivalent à 600 stades, correspond en réalité à l'une des estimations les plus basses de la largeur du canal d'Otrante<sup>179</sup>. Elle peut donc difficilement être considérée comme la distance du cap *Lacinium* au cap *Acroceraunios*. Il s'agit probablement de la distance du cap Iapyge au cap *Acroceraunios*. Dans ces conditions, attribuer un passage aussi malmené et aussi mêlé à Agrippa semble peu prudent, et peut difficilement se fonder sur le deuxième texte de Pline, corrigé par Klotz pour l'occasion<sup>180</sup>, alors que tous les manuscrits de la classe la plus ancienne donnent *LXXX*, que, contrairement à l'avis de Klotz, rien ne prouve qu'Agrippa ait appelé le cap Iapyge *promuntorium Sallentinum*, et

<sup>178</sup>Detlefsen, dans *Hermes*, 21 (1886), p. 240-265.

<sup>179</sup>Agath., 3.8 (= *GGM*, II. 473) donne 700 stades = 87,5 milles.

<sup>180</sup>III.145 = 64 K.



## D. INFORMATIONS DIVERSES.

5D1 (3 K): division de l'Espagne en trois provinces.

*Dv, 3: Hispaniæ igitur provinciæ tres*

Qu'Agrippa ait divisé l'Espagne en trois ne semble guère faire de doutes. Que la citation ait été directement empruntée à Agrippa est en revanche assez douteux.

## E. INFORMATIONS GEOGRAPHIQUES.

5E1 (1 K, 1 R): division tripartite de la terre.

*Dv, 1: terrarum orbis dividitur tribus nominibus: Europa, Asia, Libya uel Africa. Quem diuus Augustus primus omnium per chorographiam ostendit .*

*HN, III.3: Terrarum orbis universus in tres dividitur partes Europam Asiam Africam.*

*Mela, I.8: hoc mari et duobus inclytis amnibus Tanai atque Nilo in tres partes universa dividitur*

L'identification de ce fragment est très contestable: Klotz<sup>182</sup> pense que Pline a utilisé deux sources dont l'une disait *universus*, et que Mela aurait utilisée, et l'autre qui est Agrippa. En réalité, ce texte très général et banal, comme l'a du reste remarqué Klotz (*l.c.*). L'argument le plus fort en faveur de l'origine agrippéenne est la mention *quem primus omnium...* qui paraît désigner Agrippa à travers Auguste, auteur du portique. Si tel est le

---

<sup>182</sup>(1906) p. 63

cas, le fragment remonte bien à Agrippa; mais cette mention suit l'énoncé de la division tripartite de la terre, et ne la garantit pas. Le terme de *Libya* ne se rencontre guère ultérieurement que dans Dm, 29, où il s'agit d'une intrusion héritée des réformes de Dioclétien, mais pas dans les fragments d'Agrippa, qui ne connaît sous ce nom qu'un nome d'Égypte (fgt 3A7). S'il est au demeurant certain qu'Agrippa - comme du reste l'ensemble de la géographie post-ératosthénienne, reconnaissait l'existence de trois continents, nous verrons que, précisément, cette division en continents ne semble avoir joué chez Agrippa qu'un rôle très secondaire, puisque les découpages régionaux ne la respectaient pas toujours, et que la démarche descriptive d'Agrippa, contrairement à celle de Pline, ne devait pas se modeler sur cette division.

#### 5E2 (2 K): origine de la description

*Dv, 2: principium ergo erit omnibus ab Europæ freto .*

*HN, III. 3: origo ab Occasu solis et Gaditano freto.*

Les mêmes remarques que ci-dessus s'appliquent à ce fragment. Rien n'indique qu'Agrippa ait commencé sa description à partir de l'Ouest, quoique dans une perspective périégétique, l'irruption océanique constituée par le détroit de Gibraltar constitue un point de départ naturel. On aimerait néanmoins ce qui, de la périégèse et de la division l'emportait chez Agrippa. Enfin, le témoignage de la *Diuisio* apparaît généralement moins fiable que celui de la *Dimensuratio*. On est donc d'autant plus fondé à la défiance que le terme *Gaditanum fretum* est varronien<sup>183</sup>.

<sup>183</sup>Detlefsen (1906), p. 24

### 6. Les fragments du "Chorographe".

Parmi les sources qu'il utilise pour sa description de l'Italie et des îles riveraines de ses côtes, Strabon mentionne un auteur qu'il désigne comme "le Chorographe"<sup>184</sup>, qui ne fait sans doute qu'un avec celui d'un ouvrage qu'il connaît sous le nom de *Chorographie*<sup>185</sup>. L'origine romaine du Chorographe et de la Chorographie ne semble guère faire de doutes, car tous deux expriment les distances en milles. On trouve enfin chez Strabon une allusion à un χωρογραφικός πλῆμαξ<sup>186</sup>, où le plus grand nombre reconnaît, sans hésitation, non "la carte chorographique" en général, mais "la carte du Chorographe". Quand on sait que le paragraphe introducteur de la *Diuisio orbis*, longtemps considérée, à la suite de Schweder, comme le plus fidèle et le plus direct écho de la carte d'Agrippa, attribuait à Auguste la réalisation, pour la première fois, d'une *Chorographia*, le rapprochement était tentant et n'a pas tardé à s'effectuer. On en a donc souvent conclu que la carte du Chorographe n'était autre que celle d'Agrippa, et que le Chorographe ne faisait qu'un avec Agrippa. Strabon citerait ainsi, en les attribuant à la même personne, un ouvrage écrit, ce que suggèrent les termes employés par le géographe d'Amasée pour introduire ses citations du Chorographe<sup>187</sup>, et une carte, ce qui fait évidemment penser à la dualité

<sup>184</sup>Strab. V. 2.7, C. 224 (fgt. 5 R.); V.2.8, C. 225 (fgt. 6 R.); VI.2.11, C. 277 (fgt. 9 R.); VI.1.11, C. 261 (fgt. 11 R.); VI.3.10, C. 285 (fgt. 12 R.). Sur l'argumentation générale, voir en particulier E. Schweder, *Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus. II: Die Chorographie des Augustus als Quelle der Darstellungen des Mela, Plinius und Strabo*, Kiel, 1878, p. 68 sq.

<sup>185</sup>Strab. VI.2.1, C. 266 (fgt. 8 R.)

<sup>186</sup>II.5.17, C. 120 (fgt. c R.). Pour F. Lasserre (éd): Strabon, *Géographie, t. III: 1.5-6*, Paris, CUF, 1969, p. 22. Identifie la *Chorographia* mentionnée par Strabon en VI.2.1 avec la carte du Chorographe.

<sup>187</sup>Strabon emploie pour parler du Chorographe les mots λέγει ou φησίν, qui ne peuvent guère renvoyer qu'à un document littéraire.

des sources agrippéennes de Pline, tantôt rapportées à Agrippa, tantôt à la *Vipsania porticus* (1T1; 1T2).

Si l'on sait que l'opuscule tardif connu sous le nom de *Divisio orbis terrarum*, largement inspiré d'Agrippa<sup>188</sup>, attribue la première description du monde à une *Chorographia* d'Auguste décrite comme une carte (*ostendit*) et qu'Auguste acheva après la mort d'Agrippa la construction du portique commencé par Vipsania Polla et où l'œuvre d'Agrippa trouvait place, l'identification était raisonnable, et a été admise par la plupart des commentateurs<sup>189</sup>. Certains n'ont pas hésité à voir, à tort, dans un passage de Vitruve une autre allusion à cette même carte sous le nom de chorographie<sup>190</sup>. Strabon nous donnerait donc un témoignage de première

<sup>188</sup>*Infra*, p. 000 sq.

<sup>189</sup> Detlefsen, *Vermutungen über Varros Schrift de ora maritima*, dans *Hermes*, 21 (1886), p. 245, Klotz (1931), en particulier p. 48, et *passim*; Riese, *GLM*, p. XII sq., K. Müllenhoff, *Über die Weltkarte und Chorographie des Kaiser Augustus*, dans id., *DA* 3, Berlin, 1892 (= Progr. Kiel, 1856), p. 215, Pallu de Lessert, *L'œuvre géographique d'Agrippa et d'Auguste*, dans *MSNAF*, 68 (1909) p. 251 sq., F.Lasserre, *loc. cit.*, Nicolet, *Inventaire...*, p. 120. A. Riese (*GLM*, p. 1) a donné à l'œuvre d'Agrippa le titre de *Chorographia*. K. Sallmann (1971), p. 93 sq. et 105 sq., et G.Æhmichen, *Plinianische Studien*, (1880), p. 67 sq. ont nié cette identification; J.-M. Roddaz, *Agrippa*, (1984), p. 577 sq. a fait preuve sur ce point de la plus grande réserve, tout comme W. Aly, *Strabons Geographika*, Bd IV (*Antiquitas* 5), Bonn, 1957, p. 224 Sq. et 272). L'identification était déjà contestée par H. Nissen, *Italische Landeskunde*, t. I, Munich, 1883, p. 17 et E. Païs, dans *RFIC*, 15 (1887), p. 159 sq.

<sup>190</sup> VIII.2: *Hæc autem sic fieri testimonio possunt esse capita fluminum quae orbe terrarum chorographis picta itemque scripta plurima maximaque inueniuntur egressa ad septentrionem*. "Les sources des fleuves en témoignent, dont les peintures et descriptions écrites qu'on en trouve dans les chorographies montrent que la plus part et les plus grands des cours d'eau naissent vers le septentrion". Et quelques lignes plus loin, le même auteur résume ainsi cette phrase: *Ergo, cum omnia maxima flumina in orbis terrarum descriptionibus ab septentrione uideantur profluere ...* "Puisque l'on voit, dans les descriptions du monde, que les plus grands fleuves s'écoulent du Nord...". Il faut donc nuancer un jugement qui pourrait être hâtif: comme le fait remarquer K. Sallmann (1971), p. 94 sq., Vitruve y fait en effet allusion à plusieurs chorographes et à plusieurs chorographies, et il ne saurait donc être question de rapporter cette référence au seul Agrippa. D'autre part, contrairement à l'opinion de Klotz (1906), p. 52, ce passage ne désigne pas exclusivement des cartes, mais deux types de documents, écrits et peints. Mais il y a plus: cette citation est une traduction presque mot à mot d'un passage d'Aristote (*Météor.*, 350 a 16): Διό, καθάπερ εἴπομεν, οἱ μέγιστοι τῶν ποταμῶν ἐκ τῶν μεγίστων φαίνονται ῥέοντες ὄρων. Δηλον δ' ἐστὶ τοῦτο θεωμένοις τὰς τῆς γῆς περιόδους· ταύτας γὰρ ἐκ τοῦ πυκθάνεσθαι παρ' ἐκάστων οὕτως ἀνέγραψαν, ὄρων μὴ συμβέβηκεν αὐτόπτας γενέσθαι τοὺς λέγοντας. Ἐν μὲν οὖν τῇ Ἀσίᾳ πλεῖστοι μὲν ἐκ τοῦ Παρνασσοῦ καλουμένου φαίνονται ῥέοντες ὕδρους καὶ μέγιστοι ποταμοί. "Pour cette raison, comme nous l'avons dit, il apparaît que les plus grands fleuves s'écoulent des plus

main sur la carte d'Agrippa et d'Auguste<sup>191</sup> et sur sa diffusion, puisqu'à l'en croire, elle aurait constitué une référence bibliographique supposée connue de ses lecteurs. Mais on s'explique mal, dans ces conditions, comme cela a été plusieurs fois signalé, qu'un personnage aussi illustre qu'Agrippa ait pu conserver un anonymat aussi infâmant, surtout si l'on sait que Strabon - même si l'on admet qu'il s'est aussi fondé sur "la carte du Chorographe" - a essentiellement puisé à un texte publié par ailleurs... Mais ces éléments demeurent impressionnistes, et c'est à l'analyse intrinsèque des passages concernés qu'il faut demander un verdict.

Les citations straboniennes du Chorographe<sup>192</sup> nous donnent en effet les renseignements suivants: longueur et largeur de la Corse et de la Sardaigne (V.2.7, C. 224; fgt. 5 R. = 10 K.); distance de la Sardaigne à la Libye (V.2.8, C. 225; fgt. 6 R. = 60 K.); mesure des côtes de la Sicile, de cité en cité, par voie de terre et par voie de mer (VI.2.11, C. 266; fgt. 8 R. = 13 K.); distance de la Sicile aux Lipari, à Malte et à la Libye (VI.2.11, C. 277; fgt. 9 R. = 14/15 K.); développement côtier du golfe de Tarente (VI.1.11, C. 261; fgt. 11 R. = 43 K.); distance de Brindes au Gargano et de celui-ci à Ancône (VI.3.10, C. 285; fgt. 12 R. = 44 K.).

Le type d'informations qu'ils contiennent s'accorde bien avec le genre de mesures que nous donnent par ailleurs les fragments d'Agrippa,

---

grandes montagnes; ce fait est manifeste lorsque l'on regarde des cartes du monde, dressées par leurs auteurs à partir de leur exploration personnelle ou lorsqu'il ne l'ont pu, à partir d'enquêtes faites par d'autres. On trouve que la plupart des fleuves, et les plus grands s'écoulent de la montagne du nom de Parnassos".

<sup>191</sup>Cf. A.-L. et M. Levi, *Itineraria Picta*, Rome, 1962, p. 33, n. 35.

<sup>192</sup>Riese (*GLM*, p. 8) y ajoutait IV.1.4, C.178 (itinéraire de Narbonne aux Alpes cottiennes) et V.1.11, C. 217 (Itinéraire de Plaisance à *Ocelum*). Lasserre, *op. cit.*, p. 21 retenait ce dernier passage seulement et y ajoutait VI.3.7 (longueur de la *via Appia*). Celui-ci a pourtant peu à voir avec les autres: le développement relatif à la voie appienne est vraiment un document itinéraire, et pas seulement un document géographique fondé sur des données numériques itinéraires. On y trouve en effet des détails de tracé (comme le détour à gauche de la voie après Tarente), d'horaire et de viabilité qui évoquent très directement les données brutes d'un *itinerarium adnotatum*.

qui nous y propose toujours les mêmes sortes de données chiffrées: mesures de quadrilatères, développements côtiers<sup>193</sup>, et circonférence des golfes<sup>194</sup>, circonférence des îles<sup>195</sup>, situation des îles par rapport à d'autres points géographiques<sup>196</sup>, grandes distances de ville à fleuve permettant de mesurer un espace.

Les données chiffrées ainsi fournies, lorsque l'on peut les mettre en relation avec des fragments d'Agrippa connus par ailleurs confirment à première vue cette impression de similitude ou de proximité.

C'est le cas par exemple des chiffres donnés pour la Corse<sup>197</sup>:

Strab., V.2.7, C. 224: μήκος δὲ τῆς νήσου"σχ. Κύρνοϋ φησὶν ὁ χωρογράφος μίλια ἑκατὸν ἐξήκοντα, πλάτος δὲ ἑβδομήκοντα. "le chorographe dit que la longueur de l'île est de 160 milles, et sa largeur de soixante dix-milles". Transcrites en chiffres latins, ces indications donnent CLX m.p. par LXX m. p.

*Dm, 16: Insula Corsica <finitur> ab oriente promuntorio Sacro, ab occidente Portu <Ti>tiano (Schnabel: Protuciano Riese; portutiano T), a septentrione <mari> Ligustico, a meridie mari Africo <et>insula illa (et suppl. Schnabel; illa : Il<u>a Schnabel; illa a T). cuius spatia in longitudine milia passuum CXXX, in latitudine milia passuum XX . La Dimensuratio donne donc pour l'île une longueur de 130 milles (CXXX) pour une largeur de 20 milles (XX).*

<sup>193</sup>Cf. Pline, *HN*, IV. 105 (1A3=fgt. 23 R.): côtes de la Gaule.

<sup>194</sup>Cf. Pline, *HN*, III. 150 (3A2= fgt. 13 R.): golfe d'Italie et d'*Illyricum*.

<sup>195</sup>Cf. par ex. Pline, *HN*, III. 86 (1B1= fgt. 7 R.): circonférence de la Sicile.

<sup>196</sup>Cf. par ex. Pline *HN* IV. 60 (1C3= fgt. 15 R.): distance de la Crète à la Cyrénaïque, au cap Malée et à l'île de Carpathos.

<sup>197</sup>Cf. Partsch (1875), p. 45; Detlefsen (1906), p. 61; Klotz (1931), p. 397. Fgt. 10 K = 5 R. Quoiqu'il refuse l'identification du Chorographe de Strabon et d'Agrippa, K. Sallmann, *Die Geographie des älteren Plinius in ihrem Verhältnis zu Varro*, Berlin/Nex-York, 1971, p. 209, n. 36, a reconnu l'évidente parenté de ces passages avec les chiffres supposés de tradition agrippéenne que nous fournissons pour ces îles Pline et la *Dimensuratio*.

Oros. I.2.103: *Hæc (Corsica insula) habet ab oriente Tyrrhencum mare et portum Vrbis, a meridie Sardiniam, ab occasu insulas Baleares a circio et septentrione Ligusticum sinum. Tenet autem in longo milia passuum CLX, in lato milia XXVI.*

Ces textes nous donnent, une fois n'est pas coutume, des chiffres identiques dans tous les manuscrits, et nous permettent de dresser le tableau suivant:

Strabon: CLX / LXX

Dm: CXXX / XX

Orose: CLX / XXVI

On voit que les chiffres donnés développés par Strabon s'accordent assez bien avec ceux que donnent tous les manuscrits d'Orose: la longueur est identique et la largeur peut se réduire à une erreur paléographique empruntée par Orose à sa source. Cette leçon erronée n'est pas simple, car elle est sans doute ancienne, comme en témoigne la mesure aberrante, mais sur laquelle ils s'accordent globalement, que donnent Orose et la *Dimensuratio* pour la largeur. Quant à la longueur indiquée par Dm, il est possible également de la rapporter paléographiquement au chiffre de 160 milles donné par le chorographe de Strabon et par Paul-Orose. La valeur qu'avance Pline, *HN*, III.80, à savoir 150 milles par 150, remonte à un chiffre grec de 400 par 1200 stades, comme la circonférence de l'île (325 milles = 2600 stades<sup>198</sup>), donnée d'après la même source, où l'on a cru pouvoir reconnaître Varron<sup>199</sup>.

<sup>198</sup>et non 2500 stades comme l'écrit Klotz (1931), p. 398.

<sup>199</sup>Klotz (1906), p. 59.

Il est donc tout à fait possible, en se fondant sur cet exemple, d'établir un rapprochement entre le Chorographe et Agrippa, si toutefois on admet, ce qui, nous l'avons vu, est improbable, que la *Dimensuratio* reflète bien ici Agrippa<sup>200</sup>: ce rapprochement reste en effet très hypothétique dans la mesure où Agrippa ne semble avoir été que l'une des sources du corpus de mesures insulaires utilisé par Orose et par la *Dimensuratio* .

Le cas de la Sicile est plus exemplaire, car les chiffres d'Agrippa nous sont ici connus avec certitude grâce à Pline<sup>201</sup>. On peut donc établir sur ce point une comparaison valide.

Strabon, VI.2.1, C.266: – 1 – ἐν δὲ τῇ χωρογραφίᾳ μείζω λέγεται τὰ διαστήματα κατὰ μέρος διηρημένα μιλιασμῶ. ἐκ μὲν Πελωριάδος εἰς Μύλας εἴκοσι πέντε [25], τσαῦτα δὲ καὶ ἐκ Μυλῶν εἰς Τυνδαρίδα [25]. εἶτα εἰς Ἀγάθυρον τριάκοντα [30] καὶ τὰ ἴσα εἰς Ἀλαισαν [30] καὶ πάλιν ἴσα εἰς Κεφαλοίδιον [30]. ταῦτα μὲν πολίχνια. εἰς δ' Ἰμέραν ποταμὸν δεκαοκτῶ διὰ μέσης ῥέοντα τῆς Σικελίας [18]. εἶτ' εἰς Πάνορμον τριάκοντα πέντε [35]. δύο δὲ καὶ τριάκοντα εἰς τὸ τῶν Αἰγυσταίων ἐμπόριον [32]. λοιπὸν δ' εἰς Λιλύβαιον τριάκοντα ὀκτώ [38].

– 2 – ἐντεῦθεν δὲ κάμψαντι ἐπὶ τὸ συνεχὲς πλευρὸν εἰς μὲν τὸ Ἡράκλειον ἑβδομήκοντα πέντε [75], ἐπὶ δὲ τὸ Ἀκραγαντίνων ἐμπόριον εἴκοσι [20] ..... καὶ ἄλλα εἴκοσιν εἰς Καμάριναν [20]. εἶτ' ἐπὶ Πάχυνον πενήτηκοντα [50].

– 3 – ἐνθεν πάλιν κατὰ τὸ τρίτον πλευρὸν ἐπὶ μὲν Συρακούσας τριάκοντα ἕξ [36]. εἰς δὲ Κατάνην ἑξήκοντα [60]. εἶτ' εἰς Ταυρομένιον τριάκοντα τρία [33]. εἶτ' εἰς Μεσσήνην τριάκοντα [30].

<sup>200</sup>Cf. *supra*, fgts. 2.a.1 sq.

<sup>201</sup>Fgt. 1B1 = 13 K = 7/8 R.



– 4 – πεζῆ δὲ ἐκ μὲν Παχύνου εἰς Πελωριάδα ἑκατὸν ἐξήκοντα ὀκτώ [168].  
ἐκ δὲ Μεσσήνης εἰς Λιλύθαιον τῆ Οὐαλερίᾳ ὄδῳ διακόσια τριάκοντα πέντε  
[235].

"(1) Dans la *Chorographie*, on lit que les distances, données en milles pour chaque section, sont plus longues <que les mesures données par Posidonius>: de Pélore à Myles, 25; autant de Myles à Tyndare; puis 30 jusqu'à Agathyrne et autant jusqu'à Alæsa et encore autant jusqu'à Cephalædium, toutes ces agglomérations étant de petites villes; puis 18 milles jusqu'au fleuve Himère, qui s'écoule au milieu de la Sicile; puis, jusqu'à Panormus, 35, puis 32 jusqu'à l'*emporium* des Ségestains; pour finir, jusqu'à Lilybée, 38 milles.

(2) De là, en doublant Lilybée en direction du côté suivant, il y a 75 milles jusqu'à Héraklion, et 20 jusqu'à l'*emporium* des Agrigentins, <lacune > et encore 20 jusqu'à Camarine; de là jusqu'à Pachyne, 50.

(3) De là encore, suivant le troisième côté de l'île, 36 milles jusqu'à Syracuse, 60 jusqu'à Catane, 33 jusqu'à Tauromenion et 30 de là à Messine.

(4) Par voie de terre, de Pachyne à Pélore 168, et 235 de Messine à Lilybée par la voie Valeria."

Pline, III. 86: *Sicilia, circuitu patens, ut auctor est Agrippa DCXVIII*  
*p.*

"La Sicile, qui, selon Agrippa, à un périmètre de 618 milles..."

Pline III.87: *Inter se autem promuntoria ac latera distant his spatiis: terreno itinere a Peloro Pachynum CLXXVI\**, inde Lilybaeum CC, unde Pelorum < C > CXLII\*\*.

"Il y a entre les caps et les côtés les distances suivantes: par voie de terre de Pélore à Pachyne, 176 milles, de là à Lilybée, 200, de là à Pélore, 242.

\*: chiffre donné par Martianus Capella. Les mss. et Dicuil donnent *CLXXXVI*.

\*\* : correction de Mayhoff. Les manuscrits donnent *CXLII*, Martianus Capella *CXLIII*.

*Dm, 13: Sicilia patet in longitudine milia passuum a Peloro usque ad Pachynum CLXXXVII.*

"La Sicile s'étend en longueur, de Pélore à Pachyne, sur 187 milles".

Orose, I.2.99: *Hæc (Sicilia) habet a Peloro in Pachynum milia passuum CLVIII, a Pachyno in Lilybæum CLXXVII.*

"Cette île compte 159 milles de Pélore à Pachyne, 177 de Pachyne à Lilybée".

On voit que Strabon nous donne deux séries de mesures, les premières par voie maritime<sup>202</sup>, les secondes par voie de terre, suivant la voie *Valeria*.

La première nous donne:

- Pélore - Lilybée:  $25 + 25 + 30 + 30 + 30 + 18 + 35 + 32 + 38 = 263$  milles.

- Lilybée - Pachyne: cette distance est corrompue par une lacune évidente. Dans l'état actuel du texte, on obtient  $75 + 20 + 20 + 50 = 165$  milles, auxquels il faut ajouter une mesure inconnue qui contient au moins une fois le chiffre 20. L'erreur des copistes (ou de Strabon lui-

<sup>202</sup>Le verbe *κάμψαντι*, "doubler un cap ou un golfe", ne laisse à cet égard aucun doute.

même?) provient en effet d'un saut du même au même, qui suppose l'existence de deux toponymes au moins dont le second affichait la distance de 20 milles. Partsch a proposé d'insérer dans la lacune le texte suivant: καὶ ἄλλα εἴκοσιν εἰς Ἐκνομον, πάλιν δὲ εἴκοσιν εἰς Γέλαν ποταμόν. Cette restitution, fort plausible, mais néanmoins hypothétique, est généralement admise par les commentateurs, qui considèrent la distance donnée par Strabon comme devant être de  $165 + 40 = 205$  milles.

- Pachyne - Messine:  $36 + 60 + 33 + 30 = 159$  milles.

et par voie de terre:

- Pachyne - Pélore: 168 milles.

- Messine - Lilybée: 235 milles (35 *codd.*).

On a donc les chiffres suivants:

- Pélore-Lilybée: 263 milles selon le Chorographe, 212,5 milles pour Posidonius (1700 stades); 242 milles pour Pline (142 *codd.*).

- Lilybée - Pachyne:  $165 + (x)$  par voie maritime (205 ?), 235 par voie terrestre, pour le Chorographe; 196,5 milles (1570 stades =  $4400 - [1700 + 1130]$ ) pour Posidonius; 200 milles pour Pline; 177 pour Orose.

- Pachyne - Pélore: 159 milles par voie maritime, 168 par voie terrestre chez le Chorographe; le chiffre de 159 milles reparaît chez Paul-Orose, tandis que Pline donne 176 milles (186 *codd.*), Posidonius 141, 25 milles (1130 stades), et la *Dimensuratio* 187 milles.

A tout prendre, on a donc l'impression d'une relative convergence numérique: l'accord relatif d'Orose et de Strabon sur la distance Pélore-Pachyne est à cet égard frappant. On pourrait également comparer le

chiffre probable de 205 milles pour Lilybée-Pachyne aux 200 milles de Pline, empruntés du reste par Agrippa à Artémidore<sup>203</sup>.

Il faut toutefois prendre conscience des limites de cette ressemblance, qui semble devoir plus à l'existence de mesures relatives à une île bien connue de longue date, et donc à peu près avérées (mais susceptibles de variantes minimales liées à des modifications du tracé des routes de référence ou à l'utilisation de sources ou de traditions manuscrites différentes) qu'à l'utilisation d'une source commune. Nous avons vu en effet que chez Pline, citant Agrippa, on retrouve une mesure d'Artémidore...

On voit assez nettement apparaître ici deux familles de mesures. L'une groupe Strabon, Posidonius et Paul-Orose<sup>204</sup>, l'autre Pline et Artémidore. Certaines de ces valeurs peuvent sembler rapprocher à l'occasion ces deux ensembles, comme la distance de Lilybée à Pachyne, vraisemblablement de 205 milles pour le Chorographe, et de 200 milles pour Pline, citant Artémidore à travers Agrippa. Ce n'est qu'un fauxsemblant, car ces mesures s'appliquent chez Strabon à une distance maritime, et pour Pline à un itinéraire terrestre... Il est donc difficile de tirer argument d'une concordance casuelle pour fonder le parallèle entre le Chorographe et la tradition pliniano-agrippéenne.

Æhmichen<sup>205</sup> s'est fondé jadis sur l'analyse de ce passage pour réfuter l'identification du Chorographe de Strabon et d'Agrippa, de façon à démontrer que le Chorographe était Varron. Il n'avait sans doute pas tort,

<sup>203</sup>Klotz (1931), p. 407. Cf. Agath., 5. 20, qui donne 1600 stades (= 200 milles).

<sup>204</sup>La distance donnée pour Pélore-Pachyne est identique chez Strabon et Orose. Quant à la distance Lilybée-Pachyne, le chiffre de CLXXVII donné par Orose doit remonter paléographiquement à celui de CCXXXV que donne Strabon d'après le Chorographe.

<sup>205</sup>(1880), p. 67 sq.

mais il a lui même doublement discrédité sa démonstration en la faisant déboucher sur l'identification farfelue du Chorographe et de Varron, qui a souvent suffi à condamner son argumentation sans autre forme de procès, et d'autre part en opposant aux 618 milles attribués par Pline à Agrippa la somme  $263 + 203 + 168 = 636$  qu'il présentait comme le chiffre du Chorographe. Or ce calcul n'a guère de sens, dans la mesure où l'exégète allemand mêlait dans cette opération des données empruntées à l'itinéraire maritime et des données tirées de l'itinéraire terrestre du Chorographe, et dans la mesure où il ignorait si Agrippa se fondait sur un itinéraire terrestre ou non.

Pourtant, comme nous l'avons vu, l'addition des chiffres avancés, sans indication d'auteur, par Pline, en III.87, à propos des trois côtés de la Sicile, nous donne très exactement le périmètre agrippéen de l'île tel que le rapporte Pline, soit 618 milles ( $176 + 200 + 242$ ), pour peu que l'on apporte à ces mesures, empruntées à un itinéraire terrestre, deux corrections élémentaires et de bon sens qui s'imposent et qu'ont admises tous les éditeurs des fragments d'Agrippa<sup>206</sup>. Il est donc légitime de penser que ces chiffres et tous ceux qui ont suivi la mention d'Agrippa en III.86 proviennent du gendre d'Auguste. Le fait que certaines mesures soient empruntées à Artémidore ne s'y oppose pas. Aussi bien, l'emprunt d'Agrippa à ce géographe ne serait-il pas un phénomène unique<sup>207</sup>.

Nous nous croyons donc autorisé à faire une comparaison entre les mesures terrestres d'Agrippa et les mesures correspondantes du Chorographe. La première remarque qui s'impose est que ni le découpage des tronçons, ni l'ordre de l'énoncé ne coïncident entre les deux auteurs (pl.

<sup>206</sup>La première correction est fondée sur le témoignage ancien de Martianus Capella; la seconde est l'une des plus simples qui soient et corrige une aberration évidente dans les mesures.

<sup>207</sup>1D3, 3C1.

CIX.2): là où Strabon, suivant le Chorographe, nous indique la distance de Messine<sup>208</sup> à Lilybée, quand Pline nous donne la distance de Lilybée à Pélore: d'un auteur à l'autre, le sens de la description s'inverse, et la distance Pachyne - Pélore devient chez Pline la distance Pélore-Pachyne.

Les données chiffrées ne coïncident pas plus, puisque pour cette dernière mesure, le Chorographe donne 168 milles, et Pline 176 (186 *codd.*), de même que pour la mesure précédente, moins strictement comparable il est vrai, car elle ne porte pas exactement sur des tronçons identiques, on trouve 235 milles contre 242 milles.

Enfin, comme l'a bien vu Klotz<sup>209</sup>, qui n'a malheureusement pas tiré toutes les conséquences qui s'imposent de cette découverte, le toponyme agrippéen est *Pelorum*, et non *Pelorias* qu'utilise ici à deux reprises Strabon, d'après le Chorographe, et ce en accord avec le témoignage de Pomponius Mela (II.116); or Klotz écartait, avec raison selon nous, comme non-agrippéennes, toutes les sources qui ne comportaient pas *Pelorum*, mais *Pelorias*, forme grecque - et probablement varronienne<sup>210</sup> - du toponyme.

Il ya donc dans ce seul fragment au moins trois raisons de rejeter l'assimilation du Chorographe de Strabon à Agrippa.

Cet exemple n'a pas été analysé en détail par K. Sallman, qui est toutefois parvenu aux mêmes conclusions à partir d'un autre texte où les

---

<sup>208</sup>Le choix de Messine pour Pélore n'est pas un cas isolé chez le Chorographe, puisque celui-ci a déjà fait ce choix dans le troisième tronçon de l'itinéraire maritime de la Sicile...

<sup>209</sup>(1931) p. 454.

<sup>210</sup>On la rencontre en effet dans la périégèse de Pline en III 90; or on s'accorde à reconnaître cette périégèse comme d'origine varronienne (Klotz (1906), p. 88 sq.).

données du chorographe de Strabon et de M. Agrippa semblaient pouvoir être valablement comparées. Il s'agit de la mesure, d'origine à l'évidence itinéraire, d'Ancône au mont *Garganus*. Strabon (VI.3.10) avance le chiffre de 254 milles, quand Pline donne 183 milles. Malheureusement, quoique ce passage de Pline ait été plusieurs fois attribué au gendre d'Auguste, les raisons ne manquent pas de douter de son authenticité, comme l'avait déjà bien remarqué Klotz<sup>211</sup> et, par prudence, l'argument semble donc devoir être écarté du débat.

Quoi qu'il en soit, il nous semble donc très difficile d'admettre que le Chorographe soit Agrippa: si les données chiffrées et les principes de la description géographique semblent certes concorder dans leurs grandes lignes, dès que l'on entre dans le détail, l'identification ne saurait s'accorder avec les témoignages qui nous sont parvenus de l'œuvre de l'un et de l'autre de ces deux auteurs.

Même le célèbre passage relatif de Strabon (II.5.17 C 120) à la carte chorographique ne doit pas intervenir dans notre débat. L'adjectif "chorographique" ne doit sans doute pas y être interprété comme faisant référence à un nom propre: celui du Chorographe. M. Dubois<sup>212</sup> avait bien souligné en son temps que, dans les deux premiers livres de la *Géographie* de Strabon, consacrés exclusivement à des problèmes généraux, les mots géographie et chorographie et leurs dérivés sont toujours pris dans un sens très général et opposés l'un à l'autre. Or c'est bien le cas ici, puisque l'on y

<sup>211</sup> Klotz, fgt 44 p. 444, a cru y reconnaître, contre l'avis de Partsch, p. 40 et Detlefsen (1906), p. 87 sq., 38, un emprunt de Pline à Varron; sans être certain, c'est fort vraisemblable; rien ne permet en tout cas d'affirmer, surtout dans l'un des premiers livres de l'œuvre de Pline, où l'encyclopédiste a mis le plus grand soin à élaborer la mise en forme de ses emprunts et de leur compilation, que le fragment concerné est de la main d'Agrippa.

<sup>212</sup> *Examen de la «Géographie» de Strabon*, Paris, 1891, p. 351, n.2.

trouve l'opposition traditionnelle de la géographie (πλεστον δ' ἢ θάλαττα γεωγραφεῖ καὶ σχηματίζει τὴν γῆν), associée au schéma, et de la carte chorographique, avec ses couleurs ses tracés détaillés, ses dessins. G. Aujac ne se méprenait pas sur la valeur générale de l'article, qui traduisait ὁ χωρογραφικὸς πλῆμαξ par "une carte régionale"<sup>213</sup>.

On comprendrait du reste mal qu'un auteur que Strabon ne mentionne que pour quelques détails mineurs de la géographie de l'Italie et des îles adjacentes ait pu devenir, à travers "la carte du Chorographe", la référence absolue du géographe d'Amasée en matière de cartographie. On serait encore plus surpris de voir Strabon à ce point dépendre d'Agrippa et ne l'utiliser que pour un secteur géographique aussi restreint, alors qu'Agrippa apportait, à notre connaissance, pour la première fois des informations inédites dont on chercherait vainement la trace chez Strabon: c'est ainsi que la Vistule, qu'Agrippa semble le premier à nommer, est totalement inconnue de l'auteur de la *Géographie*.

On a bien essayé de rattacher certaines mentions d'Agrippa chez Strabon à une lecture directe des "Commentaires"<sup>214</sup>. C'est en particulier le cas du passage (IV.6.11) où le géographe d'Amasée décrit le réseau des Gaules tel qu'il a été réorganisé par Agrippa. Agrippa étant explicitement nommé et la réalisation étant récente, cette information ne pourrait provenir que de la chancellerie ou de l'œuvre géographique d'Agrippa. C'est bien difficile à défendre. D'une part, la mise en place de ce réseau, en 22-21 avant notre ère, était déjà vieille d'une quinzaine d'années au moment où Strabon achevait la rédaction du tronc commun de la *Géographie*, ce qui avait dû familiariser le public avec ce réseau. D'autre

<sup>213</sup>A notre avis, on s'en souvient, l'adjectif chorographique désigne moins le caractère régional du découpage que l'adoption, dans la représentation, d'un point de vue non géographique, qui ne visait pas à reproduire la forme et les dimensions réelles de la Terre habitée.

<sup>214</sup>J.-M. Roddaz, *M. Agrippa*, Rome, 1984, p. 389, n.7 et p. 578.



part, ce passage s'inscrit dans une série de mentions de réalisations agrippéenne ou augustéenne qui semblent provenir de panégyristes, quand elles ne proviennent pas directement des *Mémoires* d'Agrippa<sup>215</sup>. On s'expliquerait du reste mal, alors qu'Agrippa l'administrateur est bien connu de Strabon, Agrippa-géographe devienne le Chorographe, surtout si sa connaissance de son ouvrage provenait de la Chorographie de la *Porticus Vipsania*! Dans l'hypothèse où Agrippa était le Chorographe, cet anonymat était en effet aussi surprenant et injustifié que possible: gendre d'Auguste, père de Caius et Lucius César et beau-père de Germanicus, quelle que fussent la date et le lieu de composition de la *Géographie*, dont les derniers ajouts sont contemporains de la mission de Germanicus en Orient, Agrippa aurait dû être nommé.

Le titre de *Chorographia*, s'explique enfin assez mal: s'agissait-il d'une description limitée à l'Italie et aux provinces adjacentes, conformément aux définitions de la chorographie que donnent Strabon ou Ptolémée? Il faudrait alors supposer une publication séparée des parties de l'œuvre d'Agrippa consacrées à ces régions. Mais dans cette hypothèse, il faudrait supposer que Strabon avait établi le lien entre cette œuvre séparée anonyme et la carte de la *Porticus Vipsania*, à Rome, ce qui semble difficile.

---

<sup>215</sup> Sur ces *Commentarii de uita sua*, cf. H. Bardon, *Littérature latine inconnue*, Paris, 1956, p. 101. M. Reinhold, *M. Agrippa, a Biography*, New-York, 1933, p. 142. Parmi les autres mentions du nom d'Agrippa chez Strabon, à propos de la déportation des Uxiens, des travaux de Cumes, de l'œuvre édilitaire dans la capitale, du transport à Rome d'une œuvre de Lysippe et de la déduction de deux légions à Beyrouth, deux proviennent sans doute possible des *Mémoires*: celle qui a trait aux travaux du lac Lucrin (Philarg., *Ad Verg. Georgic.*, II. 262) et celle qui rappelle son œuvre édilitaire (Pline, *HN*, XXVI.121). D'autres passages comparables, comme la description strabonienne du réseau routier d'Espagne (Strab., III.4.9-10) sont certainement dues (cf. F. Lasserre (éd.), *Strabon, Géographie*, t. 2 (livres 3-4), p. 221, n. 7) à l'un des nombreux panégyristes du régime (cf. Tac., *Ann.*, I.1.2)

S'agissait-il donc d'une référence à l'auteur de la carte du Portique, connue sous le terme de *Chorographia* ? Rien n'interdit, de fait de voir dans une *chorographia* une mappemonde<sup>216</sup>. Mais alors, sachant que Pline distingue bien l'œuvre écrite d'Agrippa de la carte du Portique, comment expliquerons-nous que Strabon ait fait rejaillir l'anonymat de la carte sur l'œuvre du si célèbre Agrippa?

Mais surtout, dans cette hypothèse, nous nous trouvons confrontés aux conclusions formulées par E. Païs<sup>217</sup> sur la chronologie de la composition de la *Géographie* de Strabon, dont les études récentes ne cessent de confirmer le bien-fondé<sup>218</sup>. Le savant italien avait bien noté les implications de sa découverte pour l'histoire de la question agrippéenne: la *Géographie* était achevée en 7 av. J.-C., et fut composée pour l'essentiel à Alexandrie, malgré un bref passage de l'auteur à Rome, alors qu'il mettait la dernière main à son ouvrage; il fit quelques rares ajouts en 17-18 de notre ère, à l'époque de la mission de Germanicus en Orient, mais ne semble plus être jamais repassé par Rome. Il n'a donc sans doute jamais pu connaître la réalisation monumentale de la *Porticus Vipsania*<sup>219</sup>.

<sup>216</sup>Cf. *supra*, I.1, et le récent article de Cl. Nicolet: *De Vérone au Champ de Mars: Chorographia et carte d'Agrippa*, dans *MEFR(A)*, 100 (1988) p. 127-138.

<sup>217</sup>*Intorno al tempo e al luogo in cui Strabone compose la Geografia storica*, dans *Mem. della s. Accad. delle Scienze di Torino*, ser. II, 40 (1890), p. 327-360 (réimp. dans *Ricerche storiche e geografiche sull' Italia antica* (1908), p. 631-682), que nous citerons dans la pagination de E. Païs, *Italia Antica*, t.I, Bologne, 1922, p. 267-316., et surtout, p. 273 sq. Cf. aussi Id., *Straboniana: Contributo allo studio delle fonti della storia e dell'amministrazione Romana*, Turin, 1886, réimp. Bologne, 1977, p. 140 sq.

<sup>218</sup>Cf. A. Diller, *Textual Tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam, 1975, p. 4 - 7; F. Bosi, *Il Bosforo Cimmerio in Strabone*, dans F. Prontera (éd.), *Strabone, Contributo allo studio della personalità e dell'opera*, t. II, Pérouse, 1986, p. 173-188.

<sup>219</sup>D'après T.-P. Wiseman, *Strabo on the Campus Martius*, dans *LCM*, 4.7 (July 1979), p. 129 (= id., *Roman Studies. Literary and Historical*, Liverpool, 1987, p. 161 sq.), p. 131, l'expression a"llo pedicōn de Strabon V.3.8, C 236, où, à la suite de Chr. Hülsen, (*RE* I.1 [1893], 898) beaucoup voyaient le *Campus Agrippæ* et les alentours de la *porticus Vipsania* sont en réalité à identifier avec une zone située au Sud-Ouest du Champ de Mars, à proximité du *Circus Flaminius*, dans une zone comprise entre le théâtre de Balbus et l'Euripe d'Agrippa. Rien n'indique donc que Strabon ait visité le *campus Agrippæ* et a plus forte raison qu'il ait pu voir achevé la *porticus Vipsania*.

De ce fait, s'il désigne Agrippa du nom du Chorographe, ce ne saurait être par référence à la Chorographie de la *Porticus Vipsania*. Si l'on veut sortir de l'aporie dans laquelle nous place l'anonymat de cet illustre auteur, incompréhensible cinq ans à peine après la mort d'Agrippa, l'explication rationnellement la plus économique consiste à admettre, comme le montre assez l'examen comparé des fragments du Chorographe de Strabon et d'Agrippa, que les deux auteurs, Agrippa et le Chorographe sont deux personnes bien différentes. Sur l'identité de ce Chorographe, beaucoup ont déjà formulé des hypothèses, y voyant qui Polybe et qui Varron... On n'ajoutera pas de nouvelle hypothèse à cette liste déjà trop longue, aussi se contentera-t-on de remarquer que les parallèles effectués par Oehmichen entre le Chorographe et Varron laissent apparaître des similitudes assez marquées, mais insuffisantes pour permettre de conclure à l'identité des sources, tandis que l'on ne saurait admettre l'identification du Chorographe à un nom aussi connu de Strabon que celui de Polybe. Sans doute faudra-t-il alors songer à quelque auteur mineur, peut-être antérieur à Varron, et dont l'influence pourrait avoir joué assez largement sur les auteurs de la fin de la République et des premières années de l'empire. Sallman a sans doute approché de fort près la vérité lorsqu'il a rappelé à cet égard que Steinbrück, au début de ce siècle<sup>220</sup>, a montré que le terme de *chwrografoj* pourrait désigner indistinctement chez Strabon les itinéraires romains et les guides périégétiques utilisés tant par lui-même que par sa source Artémidore. Ainsi s'expliquent sans doute entre le, ou les chorographes, et Agrippa, des parentés qui tiennent sans doute moins à la stricte dépendance du chorographe à l'égard d'Agrippa<sup>221</sup> qu'à la relative stabilité des itinéraires et à l'existence d'une tradition descriptive sans doute

<sup>220</sup>O. Steinbrück, *Die Quellen Strabos im fünften Bucher seiner Erdbeschreibung*, Diss. Halle, 1909; cf. Sallman, *op. cit.*, p. 62, n. 32 et p. 209 n. 36.

<sup>221</sup>Cette hypothèse a été formulée par K. Sallmann, *op. cit.*, p. 106, n. 42.

antérieure à Agrippa. Strabon et Artémidore, devaient donc faire un usage assez exclusif du ou des chorographes pour l'Italie et les îles adjacentes, de conquête ancienne.

Dans tous les cas, dès que l'on sort des limites de l'Italie, Strabon semble ignorer le témoignage d'Agrippa. On remarque par exemple que, quoiqu'il soit au fait du déplacement de frontière du Formio à l'*Arsias*, le géographe d'Amasée situe cette nouvelle frontière à *Polla*, quand Agrippa mentionne pour sa part l'*Arsias*. Même pour l'Italie, terre d'élection du Chorographe, les différences sont donc plus que sensibles... Enfin et surtout, le témoignage de Strabon, qui ignore jusqu'au nom de la Vistule et qui affirme (VII.24, C 294) que l'on ignore tout des rivages de l'Océan au-delà de l'Elbe semble en contradiction formelle avec Dv, 11 (fgt 1A6) qui mentionne la Vistule<sup>222</sup>.

Il nous faut donc selon nous abandonner l'idée que le texte de Strabon relatif à la carte chorographique a trait à la carte du Chorographe. Le passage de Strabon renvoie selon toute vraisemblance à un ensemble de mappemondes dont le centre d'intérêt résidait moins dans la reproduction de la forme et des dimensions du monde habité que dans l'attention portée à l'articulation à l'aspect et au contenu des régions qui la composaient. Quant au chorographe, s'il s'agit bien d'une seule personne, il doit sans doute son nom moins à quelque mappemonde, qu'au caractère régional des informations qu'il livrait sur l'Italie et sur les régions adjacentes. Nous avons donc cru nécessaire d'éliminer du corpus des fragments d'Agrippa tous les passages du Chorographe de Strabon.

---

<sup>222</sup>Cf. Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 124 sq.

## II. Nature, sens et fonction de l'œuvre d'Agrippa.

La nature, le sens et l'enjeu de l'œuvre géographique d'Agrippa ont été et restent encore aujourd'hui l'objet de vifs débats. Lorsque l'on parle en effet de la carte d'Agrippa, on tend évidemment à assimiler les fragments qui nous sont parvenus de cet auteur à une carte. Nous avons déjà pu voir (fgts 1T1 sq), en effet, que Pline distinguait clairement entre deux sources agrippéennes: l'une qu'il attribue exclusivement à Agrippa, et l'autre, réalisée grâce à Auguste à partir d'Agrippa, et, du moins à ce qui semble se dégager de la lecture du texte de Pline, en accord tant avec la lettre de cette première source qu'avec les intentions initiales de son auteur.

Mais dès que l'on dépasse le stade de ces constatations élémentaires imposées par le bon sens, les opinions divergent: pour les uns, en effet, Agrippa avait laissé à sa mort une carte qui allait constituer la base du *corpus* de cartes de Ptolémée pour certains<sup>223</sup>, qui devait demeurer confidentielle pour d'autres, et destinée à l'usage exclusif de l'administration impériale, mais dont une copie, plus ou moins expurgée, aurait été affichée à destination du grand public dans la *porticus Vipsania*, à l'initiative d'Auguste<sup>224</sup>, et peut-être aussi dans les grandes villes de l'empire. Pour Detlefsen, en effet, tout provient d'une carte<sup>225</sup>, et Pline a eu accès à ses deux états, confidentiel et public. Pour beaucoup, Agrippa avait

<sup>223</sup>Schnabel (1935).

<sup>224</sup>K. Mannert, *Tabula Itineraria Peutingeriana...*, Leipzig, 1824, p. 6, P.S. Frandsen (1836), F. Ritschl (1842), Ch. Pallu de Lessert (1909) p. 226;

<sup>225</sup>Cette opinion défendue avec obstination par Detlefsen a été vigoureusement contestée par la quasi-totalité de la communauté scientifique, cf. les compte-rendus de J. Pertsch dans *Wochenschr. f. klass. Philol.*, 24 (1907), p. 1054-1057 et de Klotz, *Berl. philol. Wochenschr.*, 34 (1908), coll. 1050 -1061. Mais aussi, Klotz (1906) p. 13 sq.

laissé à sa mort un texte et une carte<sup>226</sup>. Pour d'autres, Agrippa avait laissé à sa mort des notes inachevées, plus ou moins informelles, préparatoires à la rédaction d'une carte dont le degré d'achèvement est incertain. Elles auraient obéi à un grand dessein administratif, et seraient issues le fruit d'une vaste mesure de l'empire dirigée par Agrippa<sup>227</sup>, et peut-être commencée par Jules César<sup>228</sup>. Une grande mappemonde propre à assurer au prince et à ses grands officiers la maîtrise conceptuelle et administrative du monde qu'il avait conquis par les armes, et à en illustrer publiquement la possession aurait été destinée à en déboucher. Klotz, a bien mis en évidence l'existence, à l'origine des citations de Pline, un texte d'Agrippa. Nous croyons être en situation de proposer d'y reconnaître, à la lumière des fragments de l'œuvre d'Agrippa, un ouvrage géographique en bonne et due forme.

### 1. *L'œuvre première d'Agrippa.*

#### A. Sa nature.

La nature littéraire de l'œuvre d'Agrippa ne fait aujourd'hui guère de doutes: outre les nombreuses critiques dont les thèses de Detlefsen ont été l'objet, Klotz a en effet bien montré que les termes employés par Pline pour introduire les citations d'Agrippa, renvoient nommément à sa personne, à l'occasion désignée par le prénom et le surnom<sup>229</sup>, et renvoient

<sup>226</sup>C. Petersen (1853); J.-M. Roddaz, *Marcus Agrippa*, (BEFAR, 253), Rome, 1984, p. 576.

<sup>227</sup>cf. Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 126; déjà Detlefsen (1906), p. 20 et 104; Schanz-Hosius, *Geschichte der römischen Litteratur*, II.1, Munich, 1911, p. 458; J. Partsch (1875), p. 76-78; V. Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, 2, Leipzig, 1896-1904, p. 95 n. 2; V. Chapot, *La Province romaine d'Asie*, Paris, 1904, p. 95, y voyaient déjà le fruit d'une vaste opération de mesure de l'empire.

<sup>228</sup>Dilke, *GRM*, p.41 sq..

<sup>229</sup>fgt. 1A1, cf. K. Sallmann, p.105 sq..

tous à un ouvrage écrit<sup>230</sup>: parmi ces expressions, on note en particulier les formules *Agrippa prodit* (ou *prodidit*); *Agrippa tradit*, *Agrippa credit*, *Agrippa taxat*, *Agrippa computauit* ou *Agrippa existimauit*. Ceux-ci suggèrent non seulement l'existence d'une source écrite, mais encore celle d'une pensée et d'une expression structurées, avec des calculs et des raisonnements, avec des argumentations qui débouchaient sur des avis fondés<sup>231</sup>.

Nous avons pu voir qu'un certain nombre de points communs dans le style et dans le lexique des fragments attribués par Pline à Agrippa et des opuscules tardifs nous permettait d'établir des liens purement philologiques et de mettre en évidence des manies stylistiques caractéristiques d'un ouvrage écrit dont les qualités littéraires semblent plus marquées par les vulgarismes que par la recherche stylistique<sup>232</sup>. Ceci ne confirme pas seulement l'opinion de Cicéron, pour lequel le sujet se prêtait peu aux fioritures de la langue et du style<sup>233</sup>. Nous savons, par d'autres biais, qu'il s'agissait de l'une des caractéristiques de la langue littéraire d'Agrippa<sup>234</sup>. C'est donc sans doute d'un même texte que dérivent Pline, et de façon plus indirecte, la *Dimensuratio* et la *Diuisio*, comme cela a

<sup>230</sup>Cf. Klotz (1931) p. 45 sq.; id. (1906), p. 12 sq., et déjà, avant lui, Œmichen (Compte-rendu de [O. Cuntz, *De Augusto Plinii geographicorum auctore*, diss. Bonn, 1888, 49 sq.]) dans *Berl. Philol. Wochenschr.*, 1889, coll. 930 sq. Cest avis est partagé par H. Bardon,

<sup>231</sup>L'expression *existimauit* se distingue de ce point de vue de *prodit*. Elle suppose une réflexion argumentée.

<sup>232</sup>1A7-9; 1A16; 1B1; 1B5; 1D1; 3A3, etc...

<sup>233</sup>*Att.*, II.6.1: *Et hercule sunt res difficiles ad explicandas et δυσκοιλες nec tam possunt διυθηρογραφεσθαι quam uidebantur*. Pomponius Mela partage le même avis dans sa préface: *Orbis situm dicere aggredior, impeditum opus et facundiæ minime capax - constat enim fere gentium locorumque nominibus et eorum perplexo satis ordine, quem persequi longa est magis quam benigna materia - uerum aspici tamen cognoscique dignissimum*. Pline, *Præf.*, 12; Solin, *Præf.*, 2-4, et Amm. Marc., XV.9.7; XXII.15.25 partagent cette opinion, qui semble universellement partagée.

<sup>234</sup>H. Bardon, *Littérature latine inconnue*, Paris, 1956, p. 78 et 101; J.-M. Roddaz, *M. Agrippa*, Rome, 1984, p. 570 sq.

du reste déjà été supposé<sup>235</sup>, et il y a tout lieu de lui prêter une forme plus achevée qu'on ne l'a souvent fait..

On a souvent pensé que cet ouvrage ne consistait qu'en simples notes préparatoires à l'élaboration d'une carte<sup>236</sup>. Mais une telle interprétation se fonde essentiellement sur l'affirmation de Pline (*HN*, III.17) selon laquelle les citations qu'il attribuait à Agrippa étaient le fait d'un ouvrage préparatoire l'interprétation qui assimile l'ouvrage d'Agrippa aux *Commentarii* mentionnés par <sup>237</sup>. Déjà, Schweder<sup>238</sup> rapprochait ces *Commentarii* des *Commentaires sur les Aqueducs* d'Agrippa<sup>239</sup> et des *Commentaires* d'Hannon<sup>240</sup>. Récemment, Cl. Nicolet<sup>241</sup>, suivant F. Bömer<sup>242</sup>, met au premier plan le sens de « dossiers écrits aide-mémoire » et établit entre les *Commentarii* d'Agrippa et sa carte les mêmes rapports qu'entre les listes de coordonnées de Ptolémée et la carte de ce dernier. Le géographe d'Alexandrie donnait en effet (I.18.2) à ses listes le nom d'ὑπομνήματα ; or ce nom n'est autre que la traduction grecque du mot latin *commentarius*.

Cette argumentation aurait tout lieu d'emporter l'adhésion si d'une part nous avions la certitude que Ptolémée a bien publié des cartes avec sa *Géographie*, ce qui a peu de chance d'être le cas, et surtout si le mot *commentarius* avait la moindre chance de désigner ici un ouvrage

<sup>235</sup>Cf. Reinhold, *M. Agrippa, a Biography*, Rome, 1965, p. 145 sq.; Schanz-Hosius, *Geschichte der römischen Litteratur*, II.1, Munich, 1911, p. 465.

<sup>236</sup>*ibid.* ; cf. aussi H. Bardon, *Littérature latine inconnue*, Paris, 1956, p. 105 et 107.

<sup>237</sup>Klotz (1906) p. 13.

<sup>238</sup>*Beiträge...*, III, Kiel, 1883, p. 12; *Über die Weltkarte und Chorographie des Kaisers Augustus*, dans *Philologus* 54 (1895), p. 529.

<sup>239</sup>Frontin., *Aqu.*, 101; cet ouvrage était un véritable mémoire technique, document administratif à l'usage d'un service et conservé aux archives, cf. Reinhold, *op. cit.*, p. 141 sq., H. Peter, *HRR*, 2, p. LXXVII n. 3; J.-M. Roddaz, *op. cit.*, p. 572; P. Grimal, *Frontin: les Aqueducs de Rome*, Paris, CUF, 1944, § 98 sq. traduit alors le mot *commentarii* par "Registres".

<sup>240</sup>Pline, *HN*, V.8.

<sup>241</sup>*Inventaire...*, p. 112 et p. 269, n. 25.

<sup>242</sup>*Der Commentarius*, dans *Hermes*, (1953), p. 210-250.



d'Agrippa. La construction grammaticale du passage de Pline qui nous intéresse à savoir la structure enclavée *complexam eum [porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippæ a sorore eius inchoatam] peregit* interdit, à notre sens, irrévocablement une telle traduction, puisque, comme nous l'avons vu en étudiant ce passage, le mot *commentarii* ne saurait ici avoir trait qu'à la construction du portique par Vipsania Polla. Il ne pouvait donc avoir de contenu qu'architectural, l'insertion de l'*orbis* d'Agrippa n'étant intervenue que dans la phase terminale des travaux, menée sous l'égide d'Auguste. Son sens demeure ainsi nécessairement l'acception technique qu'on lui prête ordinairement, mais appliquée cette fois-ci à l'architecture<sup>243</sup>. Il désigne alors l'ensemble du projet d'architecte et des devis chiffrés.

Le titre de l'ouvrage d'Agrippa reste donc, à notre sens, inconnu. On pourrait penser un instant, sur la foi de Dv, 1, que ce livre portait le même titre que celui que les manuscrits donnent à celui de Pomponius Mela: *de chorographia*, mais, quoique les caractères de l'ouvrage d'Agrippa semblent bien être ceux d'une chorographie, cette mention pose plus de questions qu'elle n'en résout et, quoi que l'on pense de la validité de son témoignage, peut difficilement être rapportée à l'œuvre d'Agrippa proprement dite, puisqu'elle est attribuée à Auguste, qui n'intervint que dans la réalisation monumentale du portique. Il n'est pas exclu que l'ouvrage ait tout simplement porté le nom d'*orbis*, ou *orbis terrarum*, ou *de orbe* qui constituerait une forme de traduction latine du grec *geographia*<sup>244</sup>: ainsi s'expliquerait la formule étrange de Pline:

<sup>243</sup>Cf. *supra*, fgt 1T1.

<sup>244</sup>L'expression *orbis situs* peut aussi apparaître comme synonyme de *Chorographia*, cf. K.E. Henrikson, *Griechische Büchertitel in der römischen Literatur*, (Ann. Acad. Scient. Fenn., Ser. B, CII.1), Helsinki, 1956, p. 36-38.

*Is ( sc. Augustus) namque complexam eum ( sc. orbem)  
porticum peregit.*

"Car c'est encore lui qui a achevé le portique qui contient cet *orbis* ".

De fait, le terme *orbis* revient dans les deux opuscules, puisque ce mot revient à deux reprises dans l'intitulé des opuscules tardifs: la *Diuisio orbis terrarum* l'a intégré à son titre, or, de l'ouvrage, plus vaste d'Agrippa, elle n'a précisément retenu que la division; quant à la *Dimensuratio prouinciarum*, son *explicit* la caractérise comme *Epitome totius orbis*, renvoyant ainsi à quelque *totus orbis* dont elle n'était que l'abrégé. Perspective chorographique et extension de la description à l'ensemble de l'*orbis* semblent en effet, comme nous le verrons, constituer deux traits fondamentaux, quoique sans originalité majeure, de l'œuvre d'Agrippa.

Les divers renseignements glanés çà et là dans le *corpus* des fragments d'Agrippa nous donnent du reste l'image d'un ouvrage fini qui ne se limitait pas à des notes préparatoires à une carte. Non seulement, comme nous aurons bientôt l'occasion de le voir plus en détail, les informations qu'elles dispensent embrassent des sujets variés qui tous n'intéressent pas directement une entreprise cartographique: les allusions à des accidents géographiques mineurs, comme le *dromos Achilleos*, en Thrace (fgt 1B5), ou à l'origine punique des villes de la côte méditerranéenne de la Bétique (fgt 1D1) évoquent plutôt des ouvrages plus structurés du type de ceux que nous ont laissés les autres géographes de l'Antiquité, et interdisent formellement de réduire l'ouvrage d'Agrippa au simple inventaire de mesures périmétrales ou itinéraires. L'intérêt manifesté à cette occasion pour des éléments d'ordre ethnologique ne saurait ne pas évoquer les conceptions géographiques d'un Posidonius, qui

constitue l'une des sources certaines d'Agrippa (1C2). Mais cet intérêt cadre mal avec l'hypothèse de notes informelles. Si, d'autre part, on rencontre, dans les opuscules dérivés d'Agrippa et dans les passages que lui emprunte Pline des particularités stylistiques qui semblent avoir caractérisé la langue littéraire d'Agrippa, on a peine à croire que trois ouvrages (dont deux des plus mineurs!), auxquels il convient d'ajouter les sources intermédiaires de deux d'entre eux, voire même, si l'on suit une conjecture vraisemblable, de simples glosateurs (1B6), ont eu une connaissance aussi exacte d'une simple collation de données informelles...

D'autres arguments plaident en faveur de l'identification de l'œuvre d'Agrippa avec un ouvrage de géographie en bonne et due forme. On sait, Klotz l'avait déjà bien reconnu<sup>245</sup>, qu'Agrippa faisait assez souvent appel à des données qu'il empruntait à ses devanciers: Timosthène, Eratosthène, Artémidore, Polybe, Posidonius et Varron par exemple, ont tous été largement mis à contribution par le gendre d'Auguste... Pour Klotz, si leur utilisation ne faisait pas de doute, rien ne permettait en revanche d'affirmer qu'Agrippa citait nommément ses sources dans son ouvrage. On ne peut assurément avoir d'absolue certitude en la matière, mais deux fragments<sup>246</sup> imposent de penser qu'Agrippa citait explicitement Polybe dans ces deux cas au moins. On est en droit de penser qu'il en était de même s'agissant de la mer Rouge, pour laquelle Agrippa devait largement citer ses devanciers<sup>247</sup>, et de façon erronée... Il est d'autre part certain que la description agrippéenne du Pont n'est autre que la *diorthôsis* du périple pontique de Varron, qui pourrait donc bien être cité par Pline à travers

<sup>245</sup>(1931), p. 464 sq.

<sup>246</sup>1B6 et 1E2.

<sup>247</sup>1D3; 4B2. Plus on avance dans l'œuvre, comme cela a été plusieurs fois remarqué, moins Pline entremêle ses sources. Chaque fois qu'au livre VI, Agrippa est la source la plus récente de Pline, il a de bonnes chances d'être la source des autres mesures citées par Pline, qui, en particulier s'agissant d'Eratosthène, sont à l'évidence le plus souvent citées de seconde main.

Agrippa, qui constitue, avec Eratosthène, la source essentielle de Pline pour la description des régions pontiques<sup>248</sup>. Si tel était le cas, l'ouvrage d'Agrippa, dont l'extension exacte reste largement hypothétique, devait présenter un aspect sensiblement comparable à celui des ouvrages géographiques traditionnels, et, loin de réduire à des notes informelles, devait donc être entièrement rédigé, au sens le plus littéraire du terme. La présence de formules telles que *Agrippa computavit*<sup>249</sup> suggère du reste on ne peut plus nettement que notre auteur ne négligeait pas à l'occasion de fournir au lecteur les étapes de son raisonnement et de son calcul, ce qui suppose un degré minimal de rédaction. Ces calculs faisaient normalement partie du débat géographique depuis Eratosthène.

On nous objectera qu'aucune œuvre géographique d'Agrippa n'est connue par ailleurs<sup>250</sup>. Il s'agit néanmoins là d'une caractéristique commune à toutes les références géographiques latines de Pline, à l'exception des deux Varron. Ni Cornelius Nepos, ni Hygin, ni L. Antistius Vetus ne sont connus pour avoir écrit d'ouvrage géographique, et pourtant ils le firent sans doute<sup>251</sup>; or les deux premiers sont des personnages bien connus par ailleurs des historiens de la littérature. Que saurions nous de la nature de l'œuvre de Pomponius Mela, sinon qu'il comptait au nombre des sources de Pline, si la conservation accidentelle d'un *codex unicus* n'avait permis à sa *Chorographie* de parvenir jusqu'à nous? L'argument *ex silentio* est sans force dans ce cas, d'autant qu'Agrippa avait probablement pour but initial non de publier ce livre, mais de l'afficher dans son portique. Il n'y a du reste rien de révolutionnaire à penser que le gendre d'Auguste a bel et bien écrit une description du monde: l'hypothèse d'une publication

---

<sup>248</sup>Fgts 1B3/4; 3B2/3..

<sup>249</sup>Fgt 1A3.

<sup>250</sup>Schanz-Hosius, p. 334.

<sup>251</sup>H. Peter, *HRR*, II, Stuttgart, 1967, p. CVII.

de l'œuvre d'Agrippa sous la forme traditionnelle d'un livre est en effet souvent admise, même si on la distingue généralement des *Commentaires*<sup>252</sup>. Si l'existence de ces *Commentaires* est remise en cause - or, nous pensons qu'elle doit l'être -, on est conduit nécessairement à postuler l'existence d'un ouvrage unique.

Certains ont toutefois pu s'interroger sur le degré d'achèvement de cet ouvrage. On admet en effet généralement<sup>253</sup> que certains renseignements compris dans cet ouvrage seraient postérieurs à 8 avant notre ère; le géographe pouvait donc être encore occupé à la rédaction de son ouvrage lorsqu'il fut frappé par la mort, en 12 avant notre ère. Décidément voué par le destin à assurer la publication des productions littéraires de ses collaborateurs, Auguste aurait assuré, après celle de l'*Enéïde* de Virgile, l'édition d'Agrippa, qu'il aurait alors mise à jour. C'est que l'attribution à Agrippa, probable, quoiqu'au demeurant hypothétique, de deux fragments qui font de l'*Arsias* la frontière de l'Italie et de l'*Illyricum* pose un problème chronologique majeur.

On admet en effet d'ordinaire que cette transformation survint en 8 avant notre ère, et qu'elle fut contemporaine d'une extension du *pomerium* mentionnée à cette occasion par Dion Cassius (55.6.6); Si tel était le cas, cette information serait à l'évidence postérieure à la mort d'Agrippa. Mais, comme nous l'avons déjà vu, il est possible que l'*Arsias* ait pu être retenu pour une raison purement géographique, comme limite de l'Histrie et du *sinus Flanaticus*; la largeur agrippéenne de l'Italie ne s'entend du reste pas entre le Var et l'*Arsias*, mais entre le Var et le Formio. Ce pourrait bien être le signe le plus clair d'un ajout à Agrippa si l'*Arsias* ne jouait par ailleurs dans les fragments d'Agrippa le rôle d'une cheville dans l'a

<sup>252</sup>Nicolet, *Inventaire...*, p. 264, n.9.

<sup>253</sup>Detlefsen (1906), p. 12. Id., *Das Pomerium Roms und die Grenzen Italiens*, dans *Hermes*, 21 (1886), p. 497-562.

description<sup>254</sup>, et si la distorsion entre les limites reconnues à une région et les bornes réelles de sa mesure était un fait unique chez Agrippa; or tel n'est pas le cas.

La date traditionnellement admise de l'extension orientale de l'Italie du Formio à l'*Arsias* doit être vraisemblablement remise en cause. Non seulement l'existence-même de l'extension pomériale de 8 est en effet contestée<sup>255</sup>, mais encore le sens généralement donné au texte de Strabon (VII.5.3, C 314) qui constitue en l'occurrence notre référence unique doit être nuancé. Celui-ci écrit en effet:

καὶ διότι μέχρι Πόλας, Ἰστρικῆς πόλεως, προήγαγον οἱ νῦν ἡγεμόνες τοῦς τῆς Ἰταλίας ὄρους.

"C'est la raison pour laquelle ( *i.e.* parce que l'Histrie est un prolongement naturel de l'Italie) ceux qui détiennent aujourd'hui le pouvoir ont avancé jusqu'à Pola, une cité d'Histrie, les frontières de l'Italie".

Strabon, dans ce passage ne dit pas à proprement parler, comme on le considère généralement à la lecture de ce passage<sup>256</sup>, que ce changement est "récent" (mais par rapport à quelle date?): il dit qu'il est l'œuvre des dirigeants contemporains. Ce pluriel ne saurait manquer de surprendre de la part d'un homme qui tarit rarement d'éloges pour celui qu'il désigne ordinairement de son nom le plus officiel, à savoir l'empereur Auguste. Or l'œuvre de Strabon semble avoir été rédigée, pour l'essentiel avant 8 avant notre ère; achevée en 7, elle aurait été l'objet de quelques ajouts et corrections au plus tôt en 18/19 de notre ère<sup>257</sup>.

<sup>254</sup>1B2, 3A1, 3B5.

<sup>255</sup>Boatwright, dans *Historia* (1986), p. 13-27.

<sup>256</sup>Nicolet, *Inventaire...*, p. 119 sq.

<sup>257</sup>A. Diller, *Textual Tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam, 1975, p. 4 sq. Les événements les plus récents décrits par l'ouvrage ont trait à la mort de Cotys de Thrace et au couronnement de Zénon (XII.3.29, C 556), à l'annexion de la Commagène

On s'est sans doute insuffisamment arrêté, dans cette affaire sur le pluriel ἡγεμόνες. Le plus souvent, ce terme désigne, chez Strabon, les gouverneurs de province. Ce ne saurait être le cas ici, s'agissant de l'Italie. Il faut donc lui donner le sens qu'il a ordinairement par ailleurs chez Strabon, à savoir celui de roi ou de monarque<sup>258</sup>. La même expression se retrouve au livre IV de la *Géographie* (3.2, C 192), où le géographe nous apprend qu'à Lyon, οἱ τῶν Ῥωμαίων ἡγεμόνες frappent des monnaies d'or et d'argent. Les numismates ont bien reconnu qu'il fallait y voir les empereurs<sup>259</sup>. Mais pourquoi le pluriel? Pour le cas de l'atelier de Lyon, on peut songer à un pluriel de généralité, si l'on attribue cette mention à la réfection de l'œuvre en 19-20 de notre ère, à une époque où Rome en est à son second empereur et où l'atelier de Lyon continue à frapper le métal précieux<sup>260</sup>. Mais dès la première rédaction de l'original, Strabon pouvait avoir connaissance de l'existence d'un atelier dont la production de métal précieux démarre en 15<sup>261</sup>.

Le pluriel ne renverrait-il pas, dès lors, à une dyarchie? Dans le cas de Lyon, ce n'est pas certain. S'agissant de l'extension des frontières de l'Italie, il nous faut bien admettre que ce sont deux monarques qui,

---

(XVI.2.3, C 749) et à celle de la Cappadoce (XII.1.4, C 534), sans compter l'affirmation que la campagne menée en 15 avant n.è. par Drusus et Tibère a apporté 33 ans de tranquillité (IV.6.9, C 206).

<sup>258</sup>I.3.21; I.4.8; III.2.14; III.3.5, IV.1.1 etc... On note en particulier l'usage du pluriel pour caractériser les successeurs de Jules César (IV.1.5)

<sup>259</sup>C.H.V. Sutherland et R.A.G. Carson, *The Roman Imperial Coinage*, t.I, Londres, 1984, p. 28.

<sup>260</sup>Cf. *CIL* XIII.1820.

<sup>261</sup>C.H.V. Sutherland et R.A.G. Carson, *RIC.1*, p. 52 sq. J.-B. Giard, *Bibliothèque Nationale: catalogue des monnaies de l'empire romain. I. Auguste*, Paris, 1976, p. 50. Dès 8, il avait atteint un seuil de production tel qu'un atelier auxiliaire était déjà en concurrence avec lui. On pourrait être tenté de penser que l'absence de référence au monnayage de bronze nous donne un *terminus ante quem* en 10 av. n.è., date du démarrage des séries de bronze à l'autel de Lyon, mais la frappe du bronze étant fréquemment concédée aux cités, il n'est pas certain que le géographe l'ait jugée digne d'attention, malgré son importance numérique, et quoiqu'il ne s'agisse nullement d'un atelier municipal. La prudence est donc de règle.

simultanément, assumaient les destinées de l'empire au moment où Strabon prenait la plume, qui ont été à l'origine de cette transformation. On pourrait certes songer à la dyarchie de Tibère et de Germanicus, mais l'*imperium* de Germanicus ne valait que pour les *transmarinæ prouinciæ* d'Orient, et sa mention n'aurait guère de sens dans le règlement d'une question italienne. Du point de vue du texte d'Agrippa, nous nous trouverions d'autre part plongés dans des problèmes sans fin; car autant on peut admettre qu'Auguste ait mis à jour le texte de son gendre au moment d'en tirer le document affiché dans la *Porticus Vipsania*, autant un tel ajout serait dépourvu de sens après la dédicace du portique. En revanche, si l'on sait que l'année 7 constitue seulement un *terminus ante quem* pour la rédaction du premier état de la *Géographie*, on ne peut ne pas être tenté de reconnaître dans l'empire collégial suggéré par Strabon à travers ces lignes la marque de l'empire bicéphale<sup>262</sup> issu de la délégation de pouvoir opérée dès 23 avant notre ère par Auguste au bénéfice d'Agrippa, et ce jusqu'à sa mort en 12. Ce partage affecta tous les secteurs de l'empire, et, partout, Agrippa modifia en profondeur les structures administratives: c'est au passage d'Agrippa en Gaule en 20 que l'on peut rattacher la réorganisation des routes qui a sans doute fourni la trame de la mesure de cette région dans son œuvre géographique, et c'est à la guerre des Cantabres, menée l'année suivante<sup>263</sup>, que l'on rattache d'ordinaire la réorganisation des découpages administratifs de la péninsule ibérique<sup>264</sup>. Comme on l'a remarqué, c'est entre 23 et 18 qu'Agrippa prend le plus grand nombre d'initiatives, tant en Orient qu'en Occident, sans doute au titre d'une délégation des pouvoirs d'Auguste<sup>265</sup>. En ce sens, la notion même d'empire

---

<sup>262</sup>J.-M. Roddaz, *Marcus Agrippa*, (BEFAR, 253), Rome, 1984, p. 335 sq.

<sup>263</sup>*Ibid.*, p. 342.

<sup>264</sup>Detlefsen (1877).

<sup>265</sup>Roddaz, *op. cit.*, p. 349 sq.



collégial s'accorde assez mal avec une date trop tardive, et l'on sait à quel point le retour triomphal des enseignes d'Antoine et de Crassus en 19 a contribué à sacraliser la personne d'Auguste. C'est donc dans les années 23-18 que l'on serait tenté de placer la modification de frontières mentionnée par Strabon, plutôt qu'en 16-15, comme le pensait Degrassi<sup>266</sup>. Cette phase d'activité est aussi celle qui aura fourni à Agrippa le plus grand nombre de données géographiques originales...

Cette date a au moins l'avantage de s'accorder assez bien avec ce que l'on peut savoir de la chronologie de la rédaction de l'œuvre géographique d'Agrippa; après avoir cité (fgt 1A6) l'évaluation agrippéenne des mesures de l'ensemble constitué par la Germanie, la Rhétie et le Norique, Pline (*HN* IV. 98) nous livre en effet ce commentaire essentiel:

*Rætiae prope unius maiore latitudine, sane circa excessum eius subactæ.*

"Peu s'en faut que la largeur de la seule Rétie soit supérieure (à celle qu'avance Agrippa pour l'ensemble qui l'intéresse); il est vrai que celle-ci ne fut conquise qu'aux environs de sa mort". Pline blanchit donc Agrippa d'une erreur imputable à l'état de la documentation disponible au moment

<sup>266</sup>Il confine nord italiano dell' Italia romana, Berne, 1954, p. 94-100, se fondait précisément sur le témoignage d'Agrippa pour retenir cette intégration comme antérieure à l'année 12, date de la mort d'Agrippa; il retenait l'année 16-15, parce que la modification de frontières se situerait alors dans le contexte des troubles qui secouèrent les confins de l'arc alpin et motivèrent l'intervention de Rhétie; mais celle-ci nous donne probablement un *terminus ante quem* pour la rédaction de l'œuvre d'Agrippa, comme on le verra immédiatement; c'est l'une des raisons pour lesquelles une date légèrement plus ancienne nous semble préférable; le prestige qui s'attache à la *promotio finium Italiæ*, ou l'intérêt de Mécène et de ses amis, propriétaires de nombreuses terres dans cette zone pourrait avoir suffi à justifier une modification somme toute assez mineure, qui a consisté à faire coïncider les frontières administratives avec les divisions ethnologiques, qui plaçaient précisément sur l'Arsias les limites des Illyriens et des Liburniens (cf. Florus, I. 21.1). Cf. aussi, R. Thomsen, *The Italic Regions from Augustus to the Lombard Invasion*, Copenhagen, 1947, p. 29.

de sa mort. En réalité, ce passage nous livre au moins deux informations essentielles: la première est assurément que, même si certains, en mesurant la largeur de cette province, ont été d'une certaine façon les continuateurs d'Agrippa, l'œuvre d'Agrippa proprement dite n'a pas été mise à jour après sa mort. Ensuite, nous savons que la conquête de la Rhétie fut réalisée par Drusus et Tibère pendant l'été 15 avant notre ère<sup>267</sup>, ce qui laissait près de trois ans à Agrippa pour inclure dans son ouvrage les données chiffrées que n'aurait pas manqué de lui transmettre le général à l'issue de la campagne, pour peu qu'il les lui eût demandées.

Comme l'avait déjà bien pressenti C. Jullian<sup>268</sup>, ce passage nous fournit donc probablement le *terminus ante quem* pour la publication - ou du moins pour l'achèvement - de l'ouvrage d'Agrippa. La datation qui semble s'en dégager s'accorde d'autre part assez bien avec le fait qu'à sa mort, en 12, Agrippa, dont le projet de portique était bien avancé, avait sans aucun doute achevé le document qu'il voulait y faire figurer, puisqu'à en croire Pline, Auguste n'a eu qu'à le transférer dans l'écrit monumental de la *porticus Vipsania*<sup>269</sup>. Le *terminus post quem* nous est sans doute fourni par les nouvelles divisions de la péninsule ibérique. Comme l'avait déjà bien vu Detlefsen<sup>270</sup>, la date de la réorganisation éphémère sur

<sup>267</sup>Haug, sv *Rætia*, dans *RE* 1A, coll. 42 sq.; E. Meyer, sv *Rætia*, dans *DKP*, 4, 1331. 16 avant J.-C. à en croire Dion 54.20.1 sq.

<sup>268</sup>*Le Breviarium totius imperii de l'empereur Auguste*, dans *MEFR*, 3 (1883), p. 104.

<sup>269</sup>Il ne semble du reste pas qu'Auguste ait apporté de modification aux données d'Agrippa. Le seul fragment qui soit directement emprunté au portique (1T2) est caractérisé par l'archaïsme de l'information; il est en effet opposé à une donnée de bien meilleure qualité empruntée par Pline à Juba II de Maurétanie (*HN*, VI. 137), sans doute tirée de l'ouvrage qu'il avait écrit pour informer C. César lorsque celui-ci projetait l'expédition de 2. Juba tenait compte des effets de l'atterrissement dû au Tigre et à l'Euphrate. Auguste aurait sans doute pu faire corriger l'information erronée d'Agrippa. Il n'en fut rien.

<sup>270</sup>Varro, *Agrippa und Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius für die Geographie Spaniens*, dans *Commentationes in honorem Th. Mommseni*, Berlin, 1877, p. 23 sq.

laquelle se fonde Agrippa, son auteur, est selon toute vraisemblance à mettre en relation avec la guerre cantabrique et avec la participation de notre homme à cette guerre, en 19. La production géographique d'Agrippa se situerait donc entre 19 et 16, et son idée pourrait être née de la grande fête impériale de 19, lorsque le retour triomphal des aigles de Crassus, considérée comme une victoire sur les Parthes, réalisait la prophétie monarchique faite à César, et illustrait le pouvoir œcuménique d'Auguste.

#### B. Le contenu de l'œuvre.

Les fragments rassemblés nous permettent d'envisager une entreprise de quelque ampleur; il est clair en effet que Pline et les opuscules tardifs ne nous ont transmis qu'une partie infime des mesures et des informations que le gendre d'Auguste avait initialement entrepris d'y faire figurer<sup>271</sup>. Le gendre d'Auguste y discutait sans doute certains chiffres, les calculait, citait ou contestait ses prédécesseurs; il s'intéressait à certains points d'ethnologie et s'intéressait à des détails chorographiques assez mineurs, comme le *Dromos Achilleos* ou certains golfes de la péninsule italienne. Conjecturer les dimensions originales de l'œuvre reste néanmoins une entreprise fort délicate dans l'état, bien fragmentaire, de notre documentation. Ce n'est du reste pas propre à Agrippa; c'est malheureusement le cas dès que l'on touche aux géographes latins. En situant le volume de l'œuvre de Marcus Agrippa à mi-chemin de la *Chorographie* de Pomponius Mela et des quatre livres géographiques de Pline, on a des chances raisonnables de se situer dans une fourchette vraisemblable. Il est en effet difficile de penser que des informations comme celles qui ont trait à l'origine historique du peuplement des cités de la côte méditerranéenne de la Bétique, à la situation de *Spasinu Charax* ou

---

<sup>271</sup>Cf. K. Sallmann, *op. cit.*, p. 209 sq.

aux périples des côtes atlantiques de Maurétanie et du Pont-Euxin aient pu prendre place dans un ouvrage de dimensions plus réduites que celui de Mela, généralement plus avare de détails de cette sorte. Sachant d'autre part que l'essentiel de notre connaissance d'Agrippa nous vient de Pline, aucun élément positif ne nous permet d'attribuer à l'œuvre d'Agrippa une extension qui soit supérieure à celle des livres géographiques de Pline.

Les opuscules tardifs, en donnant à un ensemble de données largement empruntées à Agrippa les titres de *Diuisio* et de *Dimensuratio* ont assez bien caractérisé l'aspect le plus voyant de la géographie d'Agrippa. Qu'il s'agisse d'une *dimensuratio* est incontestable, puisque tous les fragments d'Agrippa à l'exception d'un nous transmettent des données chiffrées. Un fragment toutefois nous rapelle<sup>272</sup> qu'il serait hasardeux de réduire l'œuvre d'Agrippa aux chiffres auxquels Pline et les opuscules tardifs tendent à les réduire; en adoptant le titre de *Divisio*, l'opuscule également connu comme *Epitome totius orbis* décrit une partie non négligeable de l'œuvre d'Agrippa. Inspiré du vocabulaire de la cadastration, il évoque le maillage orthogonal qui caractérise et la pratique cartographique cadastrale et le découpage opéré par Agrippa, celui des sphragîdes ératosthéniennes, dont le nom, déjà, désignait le maillage des cadastres.

Pour chacune des grandes régions qui, pour lui composaient l'œcumène, il donnait au moins l'intitulé de la zone concernée, puis les mesures prises selon deux axes intitulés *longitudo* et *latitudo*, et les limites de la région; ce faisant, il semble s'être conformé à un usage fort répandu dans la géographie ancienne, et ce depuis les écrits d'Eratosthène, avec lequel le parallèle s'impose et a maintes fois été souligné<sup>273</sup>. Il convient

<sup>272</sup>1D1, relatif à l'origine punique des villes de la côte méditerranéenne de Bétique. Cf. aussi 3B3.

<sup>273</sup>Cf. Müllenhoff, *DA*, 1, p. 237 sq.; 321 sq.; 323; Sallmann, *op. cit.*, p. 207 sq.

toutefois de ne pas surestimer le rôle cartographique de telles divisions: incapables de donner la forme réelle des contrées, elles permettaient seulement de se faire une idée de leur tableau d'assemblage<sup>274</sup>. Leurs mesures, purement itinéraires ou empruntées à des géographes antérieurs, sont du reste le plus souvent largement surestimées et peu compatibles avec une vision cartographique. On a pu douter du caractère orthogonal de ce découpage, en essayant de réduire *longitudo* à longueur et largeur, c'est-à-dire à la petite et à la grande dimension. Dans ces conditions, ces informations, nécessairement aléatoires, ne se comprendraient que par référence à une vision préalable de la forme de ces régions, et en supposeraient soit la description littéraire, soit la représentation sur un support cartographique associé. Mais on a également pu voir dans l'usage de donner des mesures en longueur et en largeur un procédé bien attesté chez Strabon, pour lequel "longueur" s'entend par référence à celle de l'œcumène, et désigne donc toujours l'axe Est-Ouest, et, inversement, "largeur" l'axe Nord-Sud; on obtient ainsi deux axes sécants à angle droit qui permettent de construire des parallélogrammes idéaux<sup>275</sup> dont l'assemblage est élémentaire. Il n'y a pas lieu de surprendre d'un tel usage, lié de très près à la mise en place des *sphragides* ératosthénienne, qui comme la *Divisio* agrippéenne sont empruntées au vocabulaire et la pratique du cadastre: *sphragides* et *diuisio* apparaissent donc comme deux termes parfaitement synonymes. Deux régions posent toutefois problème si l'on s'en tient à cette interprétation<sup>276</sup>: la Dacie (fgt. 1A7) et la Syrie(fgt.

<sup>274</sup> Seul le fragment 3B3 mentionne une forme. Encore son appartenance à Agrippa est-elle incertaine. A. Berthelot, *Les données fondamentales de la géographie antique d'Eratosthène à Ptolémée*, dans RA, 5e série, 35 (1932), [p. 1-34], p. 23, a souligné la méconnaissance profonde de la forme des pays dont il parle.

<sup>275</sup> Sallmann, *op. cit.*, p. 209 et n. 35 parle de *Rechtecksystem* .

<sup>276</sup> *Ibid* .

3A6) semblent en effet échapper aux règles straboniennes et ératosthéliennes.

Pour la première, Pline (*HN*, IV. 81) écrit en effet:

*Agrippa totum eum tractum ab Histro ad Oceanum bis ad decies centenum milium passuum in longitudinem, quattuor milibus minus CCCC in latitudinem, ad flumen Vistlam a desertis Sarmatiæ prodidit .*

"Agrippa a rapporté que toute cette région mesure en longueur 1200 milles de l'Hister à l'Océan et en largeur 396 milles de la Vistule aux déserts des Sarmates". Sur l'énoncé des limites et sur les mesures, abstraction faite des interpolations qui leur sont inhérentes, les opuscules tardifs s'accordent avec le témoignage de Pline, mais lui seul dit explicitement que la longueur correspond ici à l'axe Nord-Sud et la largeur à l'axe Est-Ouest. Or, si l'on examine un tant soit peu les distances avancées par Agrippa pour la Germanie et pour la Sarmatie jusqu'à l'Océan, l'attribution de la longueur à l'axe Nord-Sud est à l'évidence une aberration, puisqu'elle est de près de trois fois supérieure pour les deux divisions voisines, à savoir 716 milles, Pont-Euxin inclus<sup>277</sup>, normalement donnés en latitude pour la Sarmatie et la Taurique (1A8), et 338 ou 388 milles pour la Germanie (1A6), selon les estimations de Klotz<sup>278</sup>. Le chiffre de 396 milles avancé en latitude dans le passage de Pline est donc bien conforme aux latitudes avancées dans les fragments 1A6 et 1A8, mais ne peut s'entendre que de l'axe Nord-Sud. Il nous faut donc admettre, comme l'avait déjà supposé K. Sallmann<sup>279</sup> que Pline a inversé les limites

<sup>277</sup>La largeur de ce dernier est estimée par Pline, *HN*, VI.6, sans indication d'auteur, à 325 milles, ce qui donnerait 391 milles de largeur pour la partie continentale de la Sarmatie.

<sup>278</sup>Cf. *supra*, comm. *ad loc.*

<sup>279</sup>*Loc. cit.*

respectives de la longueur et de la largeur, peut-être parce qu'Agrippa, contrairement à l'usage, mentionnait là d'abord la largeur.

Reste le cas de la Syrie, qui doit être abordé avec plus de prudence, dans la mesure où il n'est pas explicitement attribué à Agrippa:

*Longitudo eius inter Ciliciam et Arabiam CCCCLXX p. est, latitudo a Seleucia Pieria ad oppidum in Euphrate Zeugma CLXXV.*

"Sa longueur, entre la Cilicie et l'Arabie, est de 470 mille pas, sa largeur, entre Séleucie de Piérie et Zeugma de l'Euphrate, de 175 mille pas". reportée sur une carte moderne, ces mesures semblent avoir trait la première à l'axe Nord-Sud, la seconde à l'axe Est-Ouest, ce qui serait bien évidemment contraire au principe ératosthéno-strabonien; or, les deux opuscules semblent bien entériner ce schéma, qui situent l'"Arabie qui est entre le golfe Persique et la mer Rouge" au Sud, l'Euphrate à l'Est, la "mer qui est entre Chypre et la Syrie" au Nord, et la mer d'Egypte. Mais, si les mesures qui les accompagnent sont conformes à celles de Pline, ces limites ne reprennent pas, loin s'en faut, celles qu'avance l'auteur de *l'Histoire Naturelle*. Elles pourraient donc être considérées comme suspectes; mais plus loin dans son ouvrage (VI.126), Pline l'Ancien reprend la distance évaluée par Agrippa entre Séleucie à Zeugma pour calculer la "largeur entre les deux mers", c'est-à-dire entre le golfe Persique et la Méditerranée (pl. CVI.2):

*Zeugma ab Seleucia Syriae ad nostrum litus C<L>XXV. Hæc est latitudo inter duo maria.*

"Zeugma est distante de 175 milles de Séleucie de Syrie, située sur les rivages de Notre Mer. C'est la largeur qui sépare les deux mers".

Pline ne cesse donc pas de considérer, d'après Agrippa, que cette distance constitue une largeur. Pourtant, elle n'est pas opposée à une longueur, et lorsqu'Agrippa donnait la distance de Gadès à Issus, il la qualifiait bien de *longitudo*, conformément aux usages de la géographie grecque<sup>280</sup>... il semble donc que *latitudo* soit à comprendre ici comme une indication absolue et non relative. Il faudrait alors lui rendre son sens habituel. C'est ce à quoi nous invite l'organisation de l'espace qui semble se dégager du texte de Pline.

Calculer la "largeur" entre le golfe Persique et le golfe d'Issus à partir de la distance de Séleucie de Piérie à Zeugma suppose en effet deux postulats. D'abord, le golfe d'Issus ressemblerait à un doigt de gant, ce que nous avons déjà pu établir (1A11; 3A6), et son orientation est-ouest serait conférée, réellement ou dans l'énoncé des limites, à l'ensemble de la côte d'Issus à Alexandrie. D'autre part, la Mésopotamie n'aurait pas la forme d'un parallélogramme, mais celle que lui donnait déjà Eratosthène<sup>281</sup>: une figure à angle droit (le "banc de rameurs"), l'Euphrate changeant d'orientation à *Zeugma*, ce que montrent bien les hypothèses de restitution de R. Moynihan et de K. Sallmann (pl. CVIII sq.). Jusque là, le fleuve s'écoulait du Nord au Sud; désormais, jusqu'à son embouchure, il va d'Ouest en Est. *Zeugma* semble donc se trouver, dans l'esprit de Pline, à la latitude de l'embouchure de l'Euphrate. La difficulté provient donc selon toute vraisemblance de la superposition antinomique de deux types de représentations, l'une sensible à la forme réelle des objets représentés, l'autre mathématique, qui les réduit à des corps géométriques simples. Déjà, chez Eratosthène, cette sphragîde posait problème; Agrippa, probablement, ses lecteurs, assurément, ont

<sup>280</sup>Fgt. 1E2.

<sup>281</sup>Strabon, II.1.23, C 79 = fgt. III B 25 Berger, p. 253 sq. Sur ce point, cf. notre commentaire au fgt. 1A14.



visiblement ressenti quelque difficulté à concilier ces deux exigences, surtout pour un ensemble de régions dont Pline et les cartes anciennes, comme la *Cottoniana*, montrent qu'elles s'intégraient mal à un système orthogonal généralisé<sup>282</sup>. Il ne semble pas en effet qu'Agrippa ait pu, comme de coutume, adopter pour limites de cette région de grands accidents du terrain; il a dû se contenter de points isolés à partir desquels les opuscules ont pu réélaborer de toutes pièces un système de limites plus conforme à l'usage. Ainsi s'explique le vague tout à fait exceptionnel d'une partie de la toponymie, par exemple lorsqu'il s'est agi de qualifier le *quod inter Cyprum et Syriam est mare...* Enfin, le chiffre de la *longitudo* Gadès-Issus, qui a beaucoup surpris Pline, se justifie, certes, en grande partie par référence de Polybe, aux estimations duquel Agrippa a ajouté le chiffre rond de 1000 milles, mais cette évaluation est surtout globalement conforme à l'addition des "longueurs" de l'Afrique, Basse-Egypte incluse (fgt 1E2) et de la Syrie, soit respectivement 3040 et 470 milles<sup>283</sup>; en revanche, le chiffre de 3440 milles proposé par Agrippa serait sans fondement si l'on situait la *latitudo* dans l'axe Est-Ouest... Du moins mesure-t-on à travers ces exemples les difficultés auxquelles pouvait conduire l'adoption d'un schéma géométrique aussi réducteur et aussi rigide que celui d'Agrippa.

Selon toute vraisemblance, les divisions que celui-ci avait retenues adoptaient donc une terminologie et une structure directement inspirées des géographes grecs. On tient généralement pour admis, à la suite de

---

<sup>282</sup>HN VI.26: *Namque Media ab occasu tranversa oblique Parthiæ occurens...* Cf. pl. XIII sq.: le changement d'orientation est très sensible. La Syrie est le seul secteur de ces cartes où les découpages ne suivent pas les quatre points cardinaux.

<sup>283</sup>Pour une discussion détaillée de la genèse de ce chiffre, cf. le commentaire au fragment 1E2.

Kubitschek<sup>284</sup>, que ces grandes divisions étaient au nombre de 24, ainsi réparties:

1. Bétique.
2. Espagne citérieure.
3. Narbonnaise.
4. Italie.
5. Illyricum.
6. Epire, Achaïe, Attique, Thessalie.
7. Macédoine, Thrace, Hellespont.
8. Dacie.
9. Sarmatie, Scythie, Taurique.
10. Germanie, Rétie, Norique.
11. Gaule Chevelue.
12. Lusitanie, Asturie, Gallice.
13. Les deux Maurétanies.
14. Numidie et Afrique.
15. Cyrénaïque.
16. Egypte.
17. Syrie.
18. Asie citérieure.
19. Asie supérieure.
20. mer Caspienne, Arménie.
21. Inde.
22. Médie, Parthie, Perse.
23. Mésopotamie.
24. Ethiopie et Mer Rouge.

Une telle conception est largement conforme à l'opinion de Detlefsen, pour lequel les mesures de régions n'étaient données que pour les terres continentales, à l'exclusion des îles. Si, pour l'essentiel des îles de la Méditerranée, ce jugement semble largement fondé, il semble néanmoins qu'il ne faille pas le généraliser abusivement. En effet, nous sommes certains qu'Agrippa traitait séparément la Bretagne et l'Hibernie, dont il

---

<sup>284</sup>Sv *Karten*, dans *RE*, X.2 (1919) coll. 2105 sq. Detlefsen (1906), p. 72 sq. en comptait 31.

donnait les longueur et largeur; la raison en est probablement que ces îles, étant toutes deux des îles de l'Océan, intervenaient dans le calcul éventuel de la masse de l'œcumène. Nous ne pouvons néanmoins pas avoir la certitude que les îles de Méditerranée (4A2; 5A1) aient été soumises à pareil traitement, quoique l'usage en ait été fréquent chez les géographes anciens, comme nous avons déjà eu l'occasion de le signaler à propos du *corpus* insulaire. A défaut d'avoir prêté une attention particulière aux îles en tant que telles, ce dont nous ne pouvons avoir la certitude, Agrippa s'est en tout cas intéressé aux groupes d'îles, qui lui ont apparemment fourni des cadres analogues à ceux que lui fournissaient les régions continentales. C'est notamment le cas des Cyclades et des Sporades, dont la mesure semble devoir être attribuée à Agrippa. celles-ci remplissent en effet le vide entre la Grèce continentale et l'Asie, et sont amenées à jouer, dans la description de la terre habitée, le même rôle organique que les découpages régionaux, à savoir donner les moyens d'assembler des formes géométriques simples et mesurées, propres à permettre l'élaboration du cadre général de l'œcumène. ces groupes d'îles s'intègrent dans le schéma général des sphragides... Pour les grandes îles, il semble, comme le pensait déjà Detlefsen<sup>285</sup>, qu'Agrippa se soit contenté d'en donner la circonférence ou le périmètre, les réduisant ainsi au rang d'accident chorographique au même titre que les golfes. Dans l'état actuel de nos connaissances, la liste des découpages adoptés par Agrippa semble devoir être étendue à 27 ou 28 sections et s'établir comme suit:

1. *Bætica* (1A1)
2. *Lusitania cum Asturia et Gallæcia* (1A2)
3. *Hispania citerior* (4A1)
4. *Galliæ* (1A3)

---

<sup>285</sup>Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen, (*Quellen und Forschungen...*, 18), Berlin, 1909, p. 99 et 113

5. *Britannia* (1A4)
6. *Hibernia* (1A4)
7. *Narbonnensis* (1A5)
8. *Italia* [probablement divisée en deux parties, de part et d'autre de Rome (3A1)]
  9. *Illyricum* (3A2)
  10. *Germania cum Rætia et Norico* (1A6)
  11. *Epirus, Achaia, Attica, Thessalia* (3A3)
  12. *Macedonia, Thracia, Hellespontus* (3A4)
13. *tractus ab Histro ad Oceanum et ad Vistlam a desrtis Sarmatiæ* (1A7)
  14. *Sarmatia, Scythia, Taurica* (1A8)
15. *Caspium mare et gentes quæ circa sunt* (1A9)
  16. *Cyclades et Sporades* (1B2)
  17. *Creta et quæ circa sunt* (4A2)<sup>286</sup>
  18. *Pars Asiæ* (1A10)
  19. *Asiæ pars altera* (1A11)
  20. *Syria* (3A6)
21. *Æthiopia cum mari Rubro et superiore Ægypto* (1A12)
  22. *Mesopotamia* (1A14)
  23. *Media, Parthia, Persis* (1A13)
  24. *India* (1A15)
25. *Ægyptus Inferior, Mareotis regio* (3A7)
  26. *Cyrenaïca* (1A16)
  27. *Numidia et Africa* (3A8)
  28. *utræque Mauretaniæ* (3A9)

Cette liste appelle plusieurs remarques. Tout d'abord, comme cela a déjà été plusieurs fois souligné, à la différence de documents comme l'*Itinéraire d'Antonin*, l'œuvre du gendre d'Auguste embrassait la totalité du monde connu, et non le seul empire romain. Là où Agrippa ne pouvait borner ses mesures à l'Océan, qui de toutes parts semblait pour lui, comme pour la plupart des géographes anciens, entourer la terre habitée<sup>287</sup>, il

<sup>286</sup>L'attribution à Agrippa de ce fragment, quoique selon nous vraisemblable, demeure hypothétique. Cf. notre comm. ad loc.

<sup>287</sup>Un doute peut subsister en Afrique, dans la mesure où Agrippa utilisait largement Polybe, selon lequel le continent africain devait se prolonger vers le Sud au moins jusqu'à la zone équatoriale, qu'il jugeait habitable. En bornant prudemment l'Afrique à une bande connue, Agrippa, au moins dans l'état de notre documentation, ne se prononçait pas définitivement sur l'emprise réelle de l'œcumène au Sud de

indiquait qu'elles ne portaient que sur la partie connue du monde, comme le montre l'expression *qua cognitum est*, qui revient si souvent sous sa plume pour caractériser les régions ultimes du monde habité. Son ouvrage se veut donc un inventaire exhaustif de l'ensemble des connaissances acquises sur une œcumène qui n'a d'existence que pour autant qu'elle est habitée. De ce point de vue, mais de ce point de vue seulement, Agrippa n'est pas un chorographe, mais l'héritier de Posidonius. Cet usage, que partagent Strabon, et, en partie, Ptolémée, a conduit le gendre d'Auguste à des choix géographiques qui peuvent aujourd'hui nous surprendre; si l'on compare en effet les fragments 1A7 et 1A8, on constate que la limite occidentale de la Sarmatie est constituée par le Borysthène, alors que la limite orientale de la Dacie riveraine est constituée, de l'avis commun de la *Dimensuratio* et de la *Diuisio*, par les *deserta Sarmatiæ*, qui n'ont pas été pris en compte dans le calcul des dimensions des régions visées: la frontière naturelle du Borysthène ne valait que pour autant qu'elle limitait une région habitée.

A cet égard, l'utilisation fréquente dans ces découpages de la trame provinciale ne doit pas prêter à confusion. Son ouvrage manifeste des préoccupations géographiques plus qu'administratives. Si, en effet, en Occident (en réalité en Gaule et en Espagne seulement), là où les géographes grecs étaient les plus fragiles, et là où Agrippa pouvait faire part de son expérience personnelle pour avoir lui-même organisé la géographie administrative, les divisions provinciales ont bien généralement servi de base aux calculs d'Agrippa, ce n'est pas un cas général. En orient, même dans le contexte étroit des régions placées, souvent de longue date sous l'empire ou le protectorat de Rome, comme l'Asie Mineure ou la

---

l'Afrique, même si, à en croire les opuscules, Agrippa continuait à considérer l'œcumène comme bordée de toutes parts par l'Océan, cf. Klotz (1931) p. 461.

péninsule balkanique, cette trame n'a pas eu de fonction opératoire déterminante. Il semble bien qu'elle n'ait été adoptée par Agrippa que par commodité, dans des régions où les sources de tradition ératosthénienne étaient notoirement les plus contestables, c'est-à-dire pour tout le bassin occidental de la Méditerranée, dont la conquête était récente, et surtout là où lui-même avait eu loisir de glaner de nombreuses informations chiffrées au titre des fonctions qu'il occupait, chargé qu'il avait été par le prince d'organiser les voies de communication et l'organisation administrative de ces provinces. En Occident, il nous révèle le nouveau monde ouvert par Rome de l'Atlantique à la Vistule, et les données issues de l'organisation provinciale de plusieurs de ces régions lui ont fourni une partie de sa matière. Mais il serait erroné d'extrapoler à partir du cas des Gaules et des Espagnes pour faire jouer aux provinces un rôle supérieur à celui qu'elles jouent en réalité par simple commodité et dans un cadre géographique très limité.

Il semble d'autre part que certaines particularités des itinéraires, qui considéraient comme des étapes les limites des provinces, ont favorisé l'usage de la trame provinciale par Agrippa, mais ce choix pratique ne doit pas faire oublier que, même en occident, Agrippa, quoiqu'il utilisât dans sa segmentation en sphragîdes les découpages provinciaux, appuyait systématiquement sur des frontières naturelles et sur des accidents géographiques remarquables ses divisions régionales.

On est encore frappé par le fait que des régions entières, bien connues d'Eratosthène, comme l'Ariane, la Gédrosie, la Carmanie, et de façon générale tout l'Est du plateau iranien, disparaissent apparemment d'Agrippa comme elles disparaissent généralement, peut-être à sa suite, de l'ensemble de la géographie de tradition romaine, qui place l'Inde

directement au contact de l'ensemble de la Médie de la Parthie et de la Perse<sup>288</sup>. Cette disparition, entérinée par les découpages et par leurs mesures, est confirmée par la présence de l'intersection du Caucase et du Taurus au Nord de la Parthie, presque aux limites de l'Inde (1A13). Elle conduisait à la confusion des Portes Caucasiennes et des Portes Caspiennes qui continuait d'habiter Corbulon...

Un point reste du moins acquis: c'est que les découpages des continents n'ont joué aucun rôle dans le choix des divisions agrippéennes. Le fait est très net dans le cas de la Sarmatie qui, s'étendant pour Agrippa du Borysthène au Caucase, se trouve à cheval sur deux continents, si du moins l'on admet, contre la limite archaïque du Phasé, la limite classique, jamais remise en cause depuis Eratosthène, au Tanaïs (Don). En revanche, le choix du Borysthène pouvait lui être inspiré par le même Eratosthène, qui faisait passer par le Borysthène le méridien de Rhodes (pl. CXIX). Ainsi le méridien du géographe alexandrin était-il préservé dans les sphragides d'Agrippa, puisque son alignement vertical servait de limite à la Sarmatie, à la Thracie, à l'Asie<sup>289</sup>, à l'Égypte, à l'Éthiopie et au continent africain.

De la même façon, on ne peut-être que frappé par la description des confins de l'Afrique et de l'Asie, sur lesquels les fragments d'Agrippa entretiennent un flou assez sensible. On remarque en effet que notre auteur (fgt 3A7) a associé à l'Égypte deux nomes mineurs, la Libye et la Maréotide<sup>290</sup>, ce qui n'a d'autre but que de faire coïncider les limites de l'Égypte avec le *Catabathmon*, qui pour Salluste constituait la frontière de

---

<sup>288</sup>Cf. pl. V sq.; IX; XI-XIV.

<sup>289</sup>C'est du reste sans doute pour aligner sur le méridien ses sphragides qu'Agrippa une sphragide spéciale pour les Cyclades (3A5). Il est possible que Chypre, en devenant le centre d'une sphragide, ait joué un rôle analogue, si toutefois le fragment qui en traite doit bien être rapporté à Agrippa (5A1)

<sup>290</sup>Desanges CUF et bibl. ad loc.

l'Afrique et de l'Asie<sup>291</sup>, et qui, pour Agrippa sépare la Cyrénaïque de l'Egypte; mais dès qu'il s'agit de calculer la largeur de l'Afrique, Agrippa y inclut la Basse - Egypte (fgt 1E1): ce faisant, il semble se conformer à l'opinion générale qui considérait le Nil comme frontière, puisque la longueur de l'Egypte s'entendait du *Catabathmon* à la bouche pélusiaque du Nil<sup>292</sup>; or nous savons que c'est précisément de Pelusium à Arsinoë qu'Agrippa (1C2) calculait la largeur de l'isthme séparant la mer Rouge de la Méditerranée, et la *Dimensuratio* (§20) fait de l'Arabie la limite orientale de la Basse-Egypte; la limite des continents semble donc se situer chez Agrippa sur les rives de la Mer Rouge et l'isthme de Suez. Mais, à s'en tenir à un périple de la Méditerranée, elle se situe bien sur le Nil. Du reste, la mesure des continents apparaît entièrement subordonnée aux mesures individuelles de chacune des régions qui les composent, puisque la longueur de l'Afrique (fgt. 1E1) semble bien n'être que le produit de la somme des longueurs des Maurétanies, de l'Afrique, de la Cyrénaïque et de la basse-Egypte<sup>293</sup>. L'Arabie (1A12) se trouvait ainsi rattachée à l'Afrique...

A travers cette particularité, ce sont deux problèmes essentiels qui se posent. Le premier est relatif aux raisons d'un tel choix; on peut se demander si Agrippa a d'abord été sensible à la force de certaines particularités locales ou s'il faut chercher ailleurs les raisons de ce parti pris descriptif. A l'instar de Salluste, il recréait l'unité égyptienne artificiellement brisée par la limite nilotique, en adoptant les limites hellénistiques de la Basse-Egypte, et celles des anciens géographes pour la Haute-Egypte, qu'il groupait avec l'Ethiopie<sup>294</sup>. Ce faisant, peut-être était-il

<sup>291</sup>*Jug.*, 17;19.

<sup>292</sup>Cf. le commentaire de J. Desanges (CUF) à Pline V.40..

<sup>293</sup>Cette hypothèse de Detlefsen, à laquelle nous adhérons, a été récemment mise en cause par J. Desanges. Pour une discussion, cf. *supra*, comm. ad fgtum 1E1.

<sup>294</sup>M. Besnier, *Lexique de géographie ancienne*, Paris, 1914, p. 185; cf. Polyb., XXXI.26; Strab., XVII, C 791 sq.; Mela, I. 39 sq...



sensible à la conviction de l'unité ethnologique et culturelle de ce secteur, comme il peut y avoir été sensible s'agissant de la Sarmatie, que le cours du Tanaïs n'interrompait nullement plus que le Nil n'interrompait celle de l'Égypte; il peut également avoir été sensible au caractère "à part" de l'Égypte impériale naissante, qui constituait une zone politiquement et administrativement très sensible de la jeune administration impériale. La raison est sans doute ailleurs et doit être recherchée à la fois dans le rôle organique joué, semble-t-il par le diaphragme Gadès-Issus-Taurus<sup>295</sup> et par le méridien Méroë-Rhodes-Borysthène et dans des considérations plus structurelles qui ont trait au plan de l'œuvre et à la nature de sa perspective descriptive adoptée, périégétique ou géographique. Lorsque l'œuvre d'Agrippa adopte dans les divisions régionales, qui semblent en constituer le trait le plus spécifique, des lignes de partition qui font fi des trois continents, elle se distingue très nettement des autres auteurs classiques, comme Pline, et en partie au moins, Strabon, qui font de cette division la base organique de leur exposé; c'est la raison pour laquelle les premiers mots de la *Diuisio* relatifs à la division tripartite de la terre nous semblent avoir peu de chances de caractériser un aspect important de l'œuvre d'Agrippa, et doivent vraisemblablement être écartés du corpus des fragments.

Le premier, Klotz<sup>296</sup> a prononcé à propos de cette œuvre le mot de *Périégèse*. Ce mode de description de la terre est l'un des plus anciens qu'ait connu la géographie, et s'oppose entièrement aux méthodes révolutionnaires de Dicéarque et d'Eratosthène, qui au lieu de décrire le monde habité à partir des côtes, le décrivaient à partir d'un équateur qui

---

<sup>295</sup> Son existence est garantie jusqu'à Issus par la mesure de ce segment (1E2). Au-delà, son prolongement idéal par le Taurus est très probable, car le Taurus limite au Nord toutes les sphragides de l'Asie méridionale d'Agrippa.

<sup>296</sup>(1906), p. 14.

divisait horizontalement le monde connu en deux moitiés égales et se trouvait être le parallèle unissant les colonnes d'Hercule au golfe d'Issus, en passant par Rhodes, observatoire de référence des auteurs anciens. Cette ligne imaginaire, le diaphragme, correspondait à peu près à la latitude 36° N et était idéalement prolongée par la ligne du Taurus et la dorsale transasiatique qu'Eratosthène avait été le premier à considérer comme une horizontale parfaite, s'attirant ainsi les foudres d'Hipparque. Eratosthène avait donc choisi de décrire le monde en le découpant en zones articulées régulièrement de part et d'autre de cette ligne médiane; il rompait ainsi avec une tradition ancienne de la description géographique, celle des Périples, qui tendait à décrire le monde à partir des côtes maritimes. Agrippa organisait bien ses sphragîdes autour de ses deux lignes, mais il est peu vraisemblable qu'il organisât sa description dans les mêmes cadres.

La description périégétique est en effet bien représentée à Rome, aussi bien par les *ora maritima* de Varron ou d'Avien que chez Pomponius Mela; mais, quoique descriptivement plus performante en matière de chorographie, dès que les ambitions de l'ouvrage s'avèrent plus géographiques au sens où l'entendaient les anciens, c'est-à-dire dès que le but de l'ouvrage consiste à saisir la terre habitée dans son ensemble et à travers une masse quantifiable, cette méthode ne pouvait rivaliser avec celle d'Eratosthène. Elle avait toutefois ses qualités lorsqu'après avoir fait de la géographie, comme Strabon aux livres I et II de sa *Géographie*, ou comme Pline à la fin des livres II et VI de l'*Histoire Naturelle*, il s'agissait de faire de la chorographie. Nous savons en effet que Varron de l'Atax, que Pline compte parmi ses sources avait écrit en 48/47 d'après Alexandre d'Ephèse une *Chorographie* divisée en trois parties qui correspondaient

chacune à un continent<sup>297</sup>. C'est au moins partiellement le parti-pris de Pline et de Strabon, qui adoptent, dans la partie chorographique de leur ouvrage une perspective de description à la fois périégétique et continentale qui pose à l'occasion des problèmes: des ensembles géographiques importants, comme le Pont-Euxin, à-cheval sur deux continents, s'y trouvent éclatés, la moitié occidentale étant décrite avec l'Europe, et la partie orientale avec l'Asie... Rien de tel ne pouvait arriver chez Agrippa, qui semble avoir été la source à peu près unique de Pline pour la description de cet ensemble. Chez Pline, il fait suite à la Dacie, et se trouve entièrement atomisé dans le récit: la moitié occidentale est essentiellement donnée d'après Varron cité et retouché par Agrippa<sup>298</sup>, la moitié orientale d'après Agrippa, reprenant à travers Varron une partie des chiffres d'Eratosthène<sup>299</sup>. Mais l'unité de la description d'Agrippa, sans doute l'une des seules sources de Pline qui présentât une description cohérente du Pont, et pour cette raison utilisée par lui comme source principale pour les deux moitiés du Pont-Euxin, était d'autant plus facile à obtenir que celle-ci s'intégrait dans un découpage régional qui faisait fi des limites de continents, et qui semble avoir été centrée volontairement sur le Pont-Euxin, de la même façon que, plus loin, la mer Caspienne ( fgt 1A9) et la mer Rouge<sup>300</sup>. Si Agrippa adoptait

Est-ce-à dire qu'Agrippa adoptait la méthode d'Eratosthène? Plusieurs éléments pourraient inciter à abonder dans ce sens: car non seulement les fragments d'Agrippa nous montrent des découpages qui évoquent de très près les *sphragides* d'Eratosthène, mais encore le

---

<sup>297</sup>P.-L. Schmidt, sv *Varro.2*, dans *DKP* 5, col. 1140.

<sup>298</sup>Cf. comm. ad. frgtn 3B2.

<sup>299</sup>Cf. comm. ad. frgta 1B3; 1B4.

<sup>300</sup>L'Arabie est groupée avec la Haut-Egypte et l'Ethiopie, cf. fgt. 1A12.

diaphragme de Dicéarque et le méridien, si essentiels à la démarche d'Eratosthène, semble bien présents.

Pour la partie occidentale, on est pourtant en droit de douter de son rôle opératoire, même si les groupement d'îles ont pu continuer à lui assurer un minimum d'efficacité: Pline cite en effet en compagnie d'Agrippa d'autres sources qui donnaient elles aussi la distance de Gadès à Issus, mais qui la prolongeaient d'Issus au Méotide; on remarque surtout qu'Agrippa, malgré ses affirmations, ne l'a apparemment pas mesurée, comme Polybe, en ligne directe, mais, comme Artémidore, à partir des longueurs des pays riverains: Afrique et Syrie; cette mesure semble donc avoir perdu avec le temps son rôle structurel pour se réduire à une figure obligatoire propre à l'exposé géographique; Agrippa ne semble en tout cas pas lui avoir accordé une particulière attention, puisqu'il s'est contenté d'ajouter forfaitairement 1000 milles au comput de Polybe, probablement pour le rapprocher du chiffre d'Artémidore et de la somme qu'il avait obtenue lui-même par le comput des *longitudines* régionales, sans pour autant fonder cette mesure sur un véritable calcul personnel, ni expliquer le détail de sa méthode. D'autre part, aucun des sphragîdes occidentaux n'est explicitement rattaché à cette ligne par nos fragments, tout particulièrement dans la moitié méridionale de la terre habitée.

Agrippa semble donc avoir trouvé le compromis entre la description géographique inspirée d'Eratosthène et le périple. En élaborant un maillage orthogonal indépendant des limites des continents, il adoptait la vision continue propre au géographe. Cette vision s'intéressait peu à la forme réelle des régions visées, réduites conventionnellement à des parallélogrammes. En adoptant des périples, en Gaule, en Espagne, en Italie, et pour tous les golfes de la Méditerranée et de l'Océan extérieur, il rectifiait

cette vision schématique. En centrant autant qu'il le pouvait ses sphragides sur les mers et les golfes, il pouvait unir les pays riverains en se fondant sur la description des côtes au lieu de les disjointre. Comme dans la réalité des relations entre les hommes, la mer apparaissait comme un trait d'union, non comme une fronyière. C'est le cas, par exemple de la mer Caspienne (1A9) ou de la mer Rouge (1A12), qui permet de grouper l'Arabie Heureuse, l'Ethiopie et la Haute-Egypte...

La description périégétique a certainement été essentielle chez Agrippa dès qu'il passait au domaine chorographique. Seul le rôle déterminant de la structure descriptive d'un périple pouvait en effet justifier que l'Arabie Pétrée et la majorité de la péninsule arabique fussent si mal traitées par Agrippa, qui plaçait à l'évidence la Syrie au contact direct de l'Egypte, ce qui équivalait à faire fi du puissant royaume de Nabatène et des principautés juives. On pourrait songer au dessein politique de taire les insuffisances de la domination prétendument universelle de Rome, mais une autre explication semble préférable: une telle description se fonde en effet pour l'essentiel sur la côte syrienne, qui échappait au contrôle de ces états et pouvait apparaître comme le prolongement naturel de la Syrie, dont la continuité territoriale est en revanche interrompue à l'intérieur des terres à deux reprises, par les steppes désertiques au Nord de la Damascène, et par la coulée de lave désertique du Ledjâh, au Sud, qui forment les frontières naturelles de la Syrie de l'Oronte et de l'Arabie.

La structure des passages les plus longs qui nous soient parvenus d'Agrippa montre également que les périples avaient une bonne place dans son œuvre: l'immense majorité des mesures linéaires intermédiaires ou des mesures périmétrales que nous en connaissons, par exemple en Afrique,

ont en effet trait soit à des mesures côtières qui constituent la base des mesures des unités segmentaires, soit, et c'est le cas le plus fréquent, à des périples de golfes ou de mers intérieures, qu'il s'agisse du golfe Adriatique, des côtes italiennes, du Pont-Euxin, ou de la mer Caspienne. Ces périples et tracés côtiers devaient sans doute permettre de limiter le caractère arbitraire de la réduction à des parallélogrammes des divisions régionales qu'il avait adoptées, et de permettre de mieux saisir et la séquence linéaire des accidents chorographiques côtiers.

Nous ignorons tout des modalités de la description de l'intérieur des terres et de leur contenu, puisqu'aussi bien les fragments d'Agrippa que le seul fragment tiré de la réalisation du portique ne nous parlent que des rivages de la mer; il n'est donc pas exclu que, conformément aux modalités descriptives propres au périple de Mela, et à ce que nous pouvons savoir de Varron, les espaces continentaux n'aient été l'objet que de descriptions sommaires inspirées par exemple des *formulae prouinciarum*, et données sous forme de listes de cités; mais c'est là pure hypothèse.

Il est certain en revanche qu'Agrippa, fidèle à ses sources, avait inséré dans ces périples des informations d'une nature bien différente de la stricte accumulation de chiffres: c'était le cas lorsqu'il mentionnait l'origine des villes de la côte de Bétique, le caractère désertique de l'isthme de Suez ou l'inaccessibilité de la côte Nord-occidentale de la mer Caspienne. On lui doit très probablement aussi des informations d'un type tout à fait classique chez les géographes anciens, et relatives aux aspects historiques ou mythologiques des régions décrites; comme par exemple les exercices d'Achille à l'origine du nom du *Dromos Achilleos*, en Taurique (3B3). Ceci n'a pas de quoi nous surprendre quand nous savons qu'Auguste avait peuplé Rome et le Palatin de vénérables reliques et d'animaux exotiques

tous attachés à des lieux de la terre, et qui tous étaient autant de preuves de la domination universelle de Rome<sup>301</sup>.

Nous rencontrons donc chez Agrippa deux types de descriptions que l'on rencontre isolément ou en combinaison chez d'autres auteurs anciens, et dont la particularité essentielle cet auteur, est de ne s'intéresser en rien aux limites des continents dans l'organisation de l'exposé géographique. On peut toutefois se poser la question de savoir si les divisions de la terre et le périple étaient traités dans des parties séparées de l'œuvre, ou si Agrippa adoptait d'emblée une description périégétique de ces divisions, en donnant, pour chacune d'elle, tour à tour, toutes les informations dont il disposait. Dans le premier cas, Agrippa, à la suite d'Eratosthène, comme Strabon plus tard se serait d'abord consacré à la géographie avant de sacrifier à la chorographie; dans le cas contraire, la mesure des dimensions et de l'extension de la terre seraient passées au second plan dans l'exposé au profit d'une perspective plus étroitement chorographique. Or, c'est bien cette dernière qu'à notre sens avait retenue le gendre d'Auguste. Si l'on prête quelque attention (fgt. 3A1) au § 14 de la *Dimensuratio*, on note en effet que le chiffre de longitude donné pour la *pars Italiae*, soit 349 milles, provient sans doute d'une contamination de la latitude par le périmètre, qu'elle authentifierait alors. Si tel est le cas, ceci suggère on ne peut plus directement que, comme chez Pline, l'évaluation du périmètre jouxte celle de la division dans l'original d'Agrippa; deux incertitudes de taille subsistent néanmoins quant à l'œuvre d'Agrippa.

On ignore en effet si, conformément à un usage ancien de la géographie descriptive, Agrippa mentionnait la forme des régions qu'il traitait; c'était peut-être le cas pour de petites unités comme le *Dromos*

---

<sup>301</sup>E.D. van Buren, *Museums and Rare Shows in Antiquity*, dans *Folk-Lore*, 33 (1922), p. 337-353.

*Achilleos* (fgt 3B3), quoique l'attribution, probable, à Agrippa de la forme de glaive de cette presqu'île ne soit pas absolument certaine<sup>302</sup>; mais pour les grandes unités, le doute est total. Le silence de Pline pourrait être considéré comme l'image de celui de sa source et nous inviter à penser qu'Agrippa ne mentionnait ces formes que pour de petites unités, lorsqu'elles étaient supposées mal connues; mais ce serait sans doute sous-estimer gravement le fait que Pline est très avare de la mention des formes des pays, si on le compare aux géographes grecs. Il serait donc dangereux de mettre au compte exclusif d'Agrippa un parti-pris de Pline qui semble consister à considérer comme connues les formes les plus caractéristiques des pays qu'il décrit, depuis qu'Eratosthène, sans doute relayé par le système scolaire, avait assuré leur diffusion; mais nous avons pu voir qu'aussi bien Pline qu'Agrippa semblent connaître la forme de banc de rameurs qu'Eratosthène attribuait à la Mésopotamie, et que l'Encyclopédiste l'associe tout naturellement aux chiffres du genre d'Auguste, ce qui pourrait supposer un minimum de description de la forme de cette région de la part d'Agrippa. Le témoignage de Pline ne nous permet donc nullement d'affirmer qu'Agrippa avait jugé inutile de donner les formes des pays qu'il décrivait.

L'image qui se dégage de cet ouvrage semble celle d'un traité dont les préoccupations descriptives sont celles des ouvrages littéraires plus que celles d'une carte. On n'a pas assez signalé le caractère absolument composite de données qui procèdent d'une alchimie géographique souvent

---

<sup>302</sup>L'origine varronienne de nombre de renseignements donnés par Agrippa sur le Pont ne fait guère de doutes cf. fgt. 3B2); mais Agrippa semble bien être la source à peu près exclusive de Pline pour la description des rivages du Pont; une première attribution éventuelle pourrait y voir une mention varronienne reprise par Agrippa, puis par Pline; mais si l'on sait que la description du *Dromos Achilleos* (*loc. cit.*) constitue précisément l'un des points de rupture entre les descriptions varronienne et agrippéenne du Pont, tout nous invite à penser qu'il s'agit bien ici d'une mention spécifiquement agrippéenne.



curieuse, où les emprunts, souvent corrompus, aux géographes anciens, font bon ménage avec des périple exprimés dans des stades variables et avec des itinéraires dont les tracés conduisent à une surestimation systématique des distances, et où les distances avancées ne coïncident pas toujours, loin s'en faut, avec les bornes entre lesquelles elles sont supposées s'entendre.

Agrippa nous semble plus proche d'Eratosthène et de Strabon que des *Commentaires* de Ptolémée... On a pourtant pu se demander si, dans la tradition de la science grecque, Agrippa avait ou non donné une table de climats. Schnabel<sup>303</sup>, dont les conclusions semblent globalement admises par Sallmann, avait entrepris de le démontrer, convaincu qu'il était que les cartes de Ptolémée étaient largement fondées sur celle d'Agrippa. Peut-être le géographe alexandrin avait-il même tiré de son prédécesseur romain le principe de la division de la carte de la terre habitée en de multiples cartes régionales<sup>304</sup>... Schnabel avait en particulier cru reconnaître dans les découpages régionaux et dans les chiffres d'Agrippa la preuve de l'utilisation d'un véritable système de coordonnées qui trouverait son illustration dans la table des climats donnée par Pline à la fin du sixième livre de l'*Histoire Naturelle* de Pline. Ces deux opinions de Schnabel doivent être distinguées dans l'analyse, car elles ont des implications bien différentes: la première met en effet en cause l'ensemble de la structure de l'œuvre d'Agrippa, qui deviendrait ainsi une œuvre cartographique d'avant-garde, quant à l'attribution de tout ou partie de la

---

<sup>303</sup>Die Weltkarte des Agrippa als Wissenschaftliches Mittelglied zwischen Hipparch und Ptolemæus, dans *Philologus*, 90 (1935), p. 405-440.

<sup>304</sup>L'hypothèse d'une telle division avait déjà été envisagée par Müllenhoff, et a été récemment reprise par P. Troussset, cf. le compte-rendu de la Table-Ronde sur la cartographie antique publié par O. Dilke dans *Journal of Roman Archaeology*, 1 (1988), p. 93 sq.

table des climats de Pline à Agrippa, elle peut sans difficulté s'accomoder de descriptions géographiques beaucoup plus traditionnelles.

A propos de cette dernière, Schnabel s'est montré très évasif, et l'on aimerait disposer d'indices plus tangibles qu'une conviction qui tient largement lieu de postulat; car, si l'on excepte l'expression introductive de ce dernier développement géographique de Pline (VI 211) *ut nihil desit in spectando terrarum situ*, qui rappelle étrangement les mots par lesquelles l'auteur de *l'Histoire Naturelle* caractérisait l'entreprise agrippéenne<sup>305</sup>, at que n'avait pas notée le savant jésuite, rien dans les listes climatiques de Pline ne permet de postuler un quelconque lien entre ces listes et le gendre d'Auguste; le seul passage de Pline que Schnabel ait pu invoquer à l'appui de sa thèse est le suivant:

*sequentium diligentissimi quod superest terrarum supra tribus adsignauere segmentis: a Tanai per Mæotim lacum et Sarmatas usque Borysthenen atque ita per Dacos partemque Germaniæ, Gallias, oceani litora amplexi, quod esset horarum XVI, alterum per Hyperboreos...*

"Les plus attentifs des auteurs plus récents ont assigné le reste de la terre qui se situe au-delà, à trois segments: l'un, du Tanaïs au Borysthène par le Méotide et les Sarmates, et, ainsi, par les Daces, une partie de la Germanie, les Gaules, embrasse les rivages de l'océan, ce qui correspond à 16 heures; un second, par les Hyperboréens..."

Pour Schnabel<sup>306</sup>, on verrait apparaître dans le passage en caractères gras un découpage propre à Agrippa, qui se distingue des autres sources en considérant le Borysthène comme limite de la Dacie et de la

<sup>305</sup>HN III 17, *cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset.*

<sup>306</sup>Art. cit., p. 412 sq.

Sarmati. Il serait très tentant d'adhérer à son jugement, car c'est précisément ce climat que Pline attribue à des sources qui ne sont plus les *antiqui*, mais les *sequentes*. Trois difficultés nous incitent néanmoins à la plus grande prudence à cet égard. D'une part, les découpages d'Agrippa (1A7, 8) ne s'appuient qu'imparfaitement sur le Borysthène, puisque la limite orientale de la Dacie n'est pas constituée par le Borysthène, mais, de l'avis concordant de la *Dimensuratio* et de la *Diuisio*, par les *deserta Sarmatiæ*, le Borysthène ne représentant que la limite de la partie habitée de la Sarmatie; d'autre part, le texte de Pline ne dit pas explicitement que le Borysthène est une limite qui chez Agrippa n'intéresse que la *longitudo*, alors que ce qui est ici en jeu est la Sarmatie. En réalité, l'intérêt du Borysthène, comme du reste du Tanaïs, dans cette affaire, est moins de constituer la limite éventuelle de deux unités territoriales qu'un repère géographique utile, dans la mesure où il est un accident particulièrement remarquable du terrain, situé, depuis Eratosthène sur le méridien de référence. Mais il apparaît à peu près dénué de signification dans le domaine des climats, puisque Pline l'attribue aux septième et huitième climats. Enfin, à supposer même que les divisions d'Agrippa aient inspiré ce passage, Pline a fort bien pu les faire siennes et les intégrer dans le tableau des parallèles, sans pour autant emprunter ce tableau à Agrippa. Aussi bien, Honigmann attribuait-il l'ensemble de ce passage à Sérapion d'Antioche<sup>307</sup>...

Mais faut-il rapporter ce tableau à un seul auteur? Il semble en effet incontestable que Pline a pratiqué ici une vaste compilation, qui lui a permis de citer, dans l'énoncé des climats dont il attribuait la paternité aux *antiqui* - c'est-à-dire aux Grecs-, en VI, 217, le nom de Nigidius Figulus, sénateur astronome et astrologue bien connu de la fin de la République...

<sup>307</sup>E. Honigmann, *Die sieben Klimata und die ποτλειj οέριçshmal*, Heidelberg, 1929, p. 45-53.

Mais celui-ci n'est cité que pour le seul climat de Rome; or le rapport de 8/9 du gnomon à son ombre qui lui est conféré s'attache bien normalement à la latitude de la capitale, et est la seule que nous retrouvions dans les climats décrits par Vitruve (*Arch.*, IX.7.1 sq.)<sup>308</sup>; Nigidius Figulus était donc probablement l'auteur de ce calcul particulier, mais certainement pas de toute la liste des climats. Seule la valeur ainsi obtenue a été étendue à toutes les villes que les Grecs avaient rangé dans ce climat. Le soin mis par Pline à donner systématiquement les traductions latines des termes grecques pourrait révéler l'usage d'une source grecque. C'est du reste aux Grecs que Pline attribue la paternité du système. Même l'utilisation du pied romain pour caractériser le rapport de la longueur du *gnomon* à son ombre au jour équinoxial ne doit pas faire illusion, et n'est sans doute autre qu'une innovation, pédagogique, de Pline. Elle n'exprime qu'un rapport simple susceptible d'être exprimé sans modification dans n'importe quelle unité. Dire, par exemple qu'un *gnomon* de neuf pieds a une ombre de huit pieds n'a d'autre raison d'être que d'exprimer un rapport: l'ombre est égale aux 8/9 du *gnomon*. Le chiffre exprimé par ce rapport équivalait à 1 tangente de la latitude. C'est ainsi que l'on s'explique que la longueur du gnomon de référence soit ici de sept pieds (VI.216), là de 35 (VI.218): le premier chiffre permet d'introduire un rapport de 6/7, le second de 35/36<sup>309</sup>. Si l'on compare, enfin, les informations qui apparaissent au sixième livre de celles que nous donne Pline au second livre (*HN*, II. 182 sq.), on constate que trois des climats que l'on y trouve sont donnés avec le même rapport que celui qui apparaît au sixième livre: Rome avec un rapport de 8/9, Ancône avec un rapport de 35/36 et une "partie de la

<sup>308</sup> Vitruve et Pline donnent, respectivement, pour le climat d'Athènes, 3/4 et 16/21; pour celui de Rhodes 5/7 et 77/100; pour celui de Tarente 9/11 et 6/7, et pour celui d'Alexandrie 3/5 et 4/7.

<sup>309</sup> Lorsque Pline abandonne le pied pour l'once (VI.214), c'est que les chiffres atteints pour exprimer le rapport correspondant à la tangente de la latitude de Rhodes sont tels (77/100) qu'ils seraient risibles s'ils étaient exprimés en pieds...

Vénétie", avec un rapport 1:1. Tous les autres climats sont exprimés à partir de données en stades, et empruntées à des sources grecques. L'exemple de la Vénétie semble du reste mal intégré aux listes, puisqu'il définit un cas particulier original qui tranche dans un tableau outrageusement réducteur des climats. Il semble donc assez clair que Plinè a proposé un tableau des climats sérieusement remanié par ses soins et adapté, à partir des listes grecques, à la terminologie générale des livres géographiques de son *Histoire Naturelle*.

Si aucun argument interne ne permet donc de réfuter la possibilité de l'existence dans l'œuvre d'Agrippa d'une liste de climats d'un type sans doute largement diffusé dans l'Antiquité hellénistique et romaine, il est à notre sens impossible dans l'état actuel de nos connaissances, de conclure formellement en faveur de l'une ou de l'autre des hypothèses.

Tel ne semble pas être le cas de l'argumentation tendant à faire d'Agrippa l'auteur d'une carte devancière de celle de Ptolémée et héritière des Tables d'Hipparque, c'est-à-dire d'un système fondé sur des listes de coordonnées. On pourrait invoquer l'identité supposée de titre entre les *Commentarii* d'Agrippa et les &Uppomnhçmata de Ptolémée, mais, nous l'avons vu, le terme de *commentarii* ne saurait désigner l'œuvre géographique d'Agrippa. D'autres arguments subsistent néanmoins, qu'il convient d'examiner en détail.

La démonstration visant à prouver que les découpages et données chiffrées d'Agrippa se basaient sur un système de méridiens et de parallèles<sup>310</sup> est, par exemple, très contestable. Pour les parallèles, elle se fonde en effet exclusivement sur les § 5 et 6 de la *Divisio*, dont nous avons vu que l'attribution à Agrippa était fort douteuse. Quant à l'affirmation de

---

<sup>310</sup>p. 417 sq.

l'existence de méridiens, elle pouvait revêtir deux formes. On retiendra d'abord l'affirmation qu'Agrippa plaçait le cap Ténare et le cap *Phycus* sur le même méridien; mais les passages sur lesquels se fondait Schnabel<sup>311</sup>, s'ils sont au moins partiellement attribuables à Agrippa, constituent autant d'emprunts de sa part à Eratosthène. Rien ne permet d'autre part d'affirmer que l'affirmation de Stabon (XVII.3.20) selon laquelle le cap Ténare et le cap *Phycus* étaient sur le même méridien trouvait son parallèle chez Agrippa, qui ne cite la distance du cap *Phycus* au cap Ténare que dans le contexte d'une série de mesures prises à partir du cap *Phycus* pour permettre de situer ce toponyme par rapport à plusieurs autres. Quant à l'idée d'un méridien unissant Méroë à Syène, Alexandrie, Rhodes, puis le Borysthène ou le lac Méotide et le Tanaïs, elle appelle deux atténuations: la première est que l'existence de ce méridien, ou, plus exactement, de cet alignement, est universellement reconnue par les sources anciennes, mais qu'elle n'implique nullement, de la part de ses utilisateurs, la référence à un système cohérent de méridiens: même les cartes T-O, qui constituent les productions les plus contestables de l'Antiquité et du Moyen Age en ont fait l'âme de leur vision du monde... A l'adoption de cet alignement correspond en effet la conviction que Rhodes, point d'intersection du méridien et du diaphragme, constitue le centre de l'œcumène; l'axe Tanaïs-Nil (ou Borysthène- Nil) symbolisé par ce méridien divise donc la terre en deux parties égales: d'un côté l'Asie, de l'autre l'Europe et l'Afrique. Ce schéma de base n'était pas retenu par Agrippa, à en juger par les chiffres qu'il avance, puisqu'il proposait pour la seule Inde un chiffre de 3300 milles, soit presque autant que les 3440 milles comptés de Gadès à Issus... Selon les chiffres du gendre d'Auguste, le centre

<sup>311</sup>HN, V. 31 sq. (= 3C1 = 57 K) qui donne 125 milles (= 1000 stades) du cap *Phycus* à *Criu Metopon* de Crète, et 250 (= 2000 stades) du cap Ténare au cap *Phycus*. Seule la première de ces deux mesures est sûrement agrippéenne (cf. HN, IV.60); la seconde l'est probablement. Cf. *comm. ad loc.*

géométrique du monde devait donc se situer quelque part entre le Tigre et l'Indus....

Mais encore faudrait-il démontrer qu'Agrippa, déplaçant le centre du monde, a corrélativement nié l'alignement des points en question, ce qui ne s'imposait nullement du fait d'un tel décentrement, et surtout que les passages sur lesquels Schnabel a fondé sa conviction et à travers lesquels il a tenté de démontrer le lien qui unissait à cet égard Agrippa à Hipparque, sont bien d'Agrippa.

Le raisonnement de Schnabel<sup>312</sup> est le suivant: considérant, toujours, que le tableau des climats de Pline remonte à Agrippa, il y note que la durée du jour le plus long, à Méroë, est évaluée à 12h 8/9 soit une latitude de  $11^{\circ}2/7$ . La distance de l'île Eléphantine, proche de Syène, à Alexandrie est évaluée par Pline (V.45) à 585 milles, soit 4680 stades; Schnabel note que cette distance ne correspond ni aux 5000 stades que comptent les sources grecques entre Syène et Alexandrie, ni 683 milles que l'on peut calculer pour le même segment d'après les itinéraires; la distance de Syène à l'île Eléphantine étant évaluée par ailleurs chez Pline à 16 milles, la distance de Syène à Méroë s'établit donc à  $585 - 16 = 569$  milles, que Schnabel attribue bien évidemment à Agrippa. Chez Hipparque, la distance en degrés entre Alexandrie est de  $31^{\circ} - 23\ 6/7^{\circ} = 7\ 1/7^{\circ}$ ; or le degré d'Hipparque vaut 700 stades; mais cette valeur ne saurait s'accorder avec le chiffre de 569 milles. Si l'on conserve (arbitrairement) l'écart en degrés entre les deux villes pour calculer la valeur en milles du degré, on obtient, toujours d'après Schnabel,  $569 : 7\ 1/7 = 80$  milles romains, soit 640 stades;

<sup>312</sup>P. 420 sq. Mais cette donnée ne provient pas de la Table des climats du sixième livre, mais des données éparses du second livre (§ 186). Dans le tableau du sixième livre, les climats commencent avec celui d'Alexandrie. Lorsque Pline y mentionne, d'après les *sequentes*, les climats de Syène et Méroë, il attribue au premier 13h 30', et au second 12h 30'. Or ce chiffre ne s'accorde pas avec celui du second livre, sur lequel se fonde Schnabel.

en réalité, avant tout arrondissement, ces chiffres s'établissent respectivement à 79, 66 milles, et 637, 28 stades. Poursuivant son argumentation, Schnabel rappelle que la distance de Syène à Méroë s'établit, d'après les informations recueillies par C. Petronius et transmises par Pline, à 970 milles. Si l'on retient, toujours d'après Hipparque, pour Syène une latitude de  $23 \frac{6}{7}^{\circ}$ , la différence entre les latitudes de Syène et de Méroë s'établit à  $12 \frac{4}{7}^{\circ}$ , ce qui, pour un degré de 80 milles, donne 1005 milles, ce qui ne correspond pas au chiffre de C. Petronius, qui pourtant est, d'après Schnabel, certainement celle d'Agrippa, ce dont il apportait la preuve suivante: la distance de Méroë à l'Océan est d'après Pline (VI.196): or, si l'on additionne  $569 + 970 + 625 = 2164$  milles, on obtiendrait, à 6 milles près le chiffre d'Agrippa.

En réalité, si l'on obtient bien, à six milles près, un chiffre d'Agrippa, non seulement on s'explique mal une différence de six milles entièrement injustifiée, mais encore le chiffre retenu par Schnabel n'est pas le bon: il s'agit en effet de la *longitudo* de la Haute-Egypte (fgt 1A12), qui s'entend donc dans l'axe Est-Ouest, et n'a trait qu'à la seule Basse-Egypte ainsi qu'à l'Ethiopie, mer Rouge et Arabie incluses. Le chiffre de *latitudo* retenu pour le calcul de la distance de l'Océan à Alexandrie par Syène et Méroë ne saurait donc être évalué qu'à partir de la somme des *latitudines* de la Haute (1A12) et de la Basse-Egypte (3A7), soit, d'après les manuscrits,  $1296 + 180 = 1476$ , ou, d'après Klotz,  $1695 + 180 = 1875$ . D'après Klotz, comme c'est très vraisemblable, la "latitude" de la Haute-Egypte serait le produit de l'addition des trois tranches ératosthéniennes de 5000 stades, ou 625 milles, pour la ligne Océan - Méroë - Syène - Alexandrie, amputée des 180 milles de la Haute-Egypte. La correction paléographique, simple, paraît pleinement fondée. Dans tous les cas, les chiffres, tant des manuscrits que de la correction de Klotz s'opposent formellement à



l'attribution de ces mesures à Agrippa. Il y aurait du reste quelque inconséquence pour Agrippa et pour Pline à camoufler la distance de Syène à Alexandrie en imposant au lecteur le jeu de pistes inutile et dangereux qui consiste à calculer cette distance à partir de celles de l'île Eléphantine à Syène et à Alexandrie... D'autre part, un grave problème de méthode se pose: Schnabel attribuait à Agrippa les données climatiques des *sequentes* fournies au sixième livre de l'*Histoire Naturelle*; or c'est précisément à des sources en contradiction avec ces données qu'il emprunte sa documentation chiffrée, lorsqu'il recherche au second livre la latitude de Méroë et au cinquième livre une donnée linéaire dont il tire la latitude de Syène, alors que les latitudes de Syène et de Méroë sont données au chapitre 220 du sixième livre, à la suite du climat du Tanaïs que le savant d'outre-Rhin attribuait à Agrippa...

Schnabel a attribué tout aussi arbitrairement à Agrippa les valeurs en degrés d'Hipparque (mais pas la valeur du degré) que les distances segmentaires entre les quatre points traditionnellement retenus depuis Eratosthène pour le calcul de la distance de l'Océan méridional à Alexandrie d'Egypte; rien ne permet dans l'état de notre documentation de mettre en évidence le moindre emprunt d'Agrippa à Hipparque, dans un passage qui semble tout devoir à Eratosthène. Ceci explique que les chiffres d'Agrippa ne s'accordent pas non plus avec les itinéraires: ils témoignent d'un savoir purement livresque, et non de quelque comput complexe. Les mesures d'Eratosthène, confirmées par la gnomonique pouvaient du reste apparaître comme assez fiables pour n'être point remises en cause.

Quant à l'estimation à 80 milles de la valeur du degré, ses fondements s'écroulent avec la conviction de l'héritage hipparquéen et l'attribution à Agrippa des données chiffrées qui en constituaient la seule

justification. Au reste, Schnabel était lui-même bien embarrassé d'une valeur arrondie par ses soins qu'il était bien en peine de retrouver ailleurs.

Le rapprochement opéré par Schnabel entre Claude Ptolémée et Agrippa, à partir de données relatives à l'Italie, constitue un argument plus sérieux que le précédent, qui combinait l'érudition mathématique et la légèreté à l'égard des sources.

Schnabel est en effet parti entièrement de Ptolémée pour arriver à un chiffre susceptible d'être rapporté à Agrippa avec une quasi-certitude: celui de la *latitudo Italiae* (fgt 3A1). son argumentation est la suivante: Ptolémée, *Géogr.*, II.10.5 situe les Bouches du Var à 27°30' de longitude et à 43° de latitude; un peu plus loin (*ibid.*, III.1.23), il place *Nesakton*, terme de l'Italie, à 36°15' de longitude et à 44°55' de latitude; le témoignage de Pline, *HN*, III.129<sup>313</sup>, permet d'autre part de situer *Nesactium*, sinon précisément sur les rives de l'Arsias, du moins au voisinage immédiat de celui-ci.

La différence des longitudes des deux points s'établit de ce fait à 36°15' - 27°30' = 8°45', soit  $8\frac{3}{4}^{\circ}$ ; celle des latitudes à 44°55' - 43° = 1°55', soit  $1\frac{11}{12}^{\circ}$ ; le degré de latitude mesurant 500 stades chez Ptolémée, la différence de latitude peut-être évaluée à  $1\frac{11}{12} \times 500 = 858\frac{1}{3}$  stades; le degré de longitude vaut pour sa part les  $\frac{43}{60}$  de 500 stades<sup>314</sup>; la différence des longitudes est donc de  $500 \times \frac{43}{60} \times 8\frac{3}{4} = 3135\frac{5}{12}$  stades.

---

<sup>313</sup>*Oppida Histriae civium Romanorum Agida, Parentium, colonia Pola, quæ nunc Pietas Iulia (...) mox oppidum Nesactium et nunc finis Italiae fluius Arsia . "* les villes de droit romain en Histrie sont Agida, Parentium, la colonie Pola, qui s'appelle, aujourd'hui *Pietas Iulia*, et, non loin de là, la ville de *Nesactium*, et le fleuve *Arsia*, qui est aujourd'hui la limite de l'Italie".

<sup>314</sup>Ptol., *Géogr.*, VIII.7.11.

Soit, donc, un triangle rectangle ABC où A représente les Bouches du Var, B, celles de l'*Arsias* et C le point d'intersection de la latitude de A et de la longitude de B; la distance linéaire de A à B se trouve dès lors correspondre à l'hypothénuse de ce triangle, dont les longueurs des deux autres côtés sont par ailleurs connues. Sachant que  $AC = 3135 \frac{5}{12}$  stades, et que  $BC = 958 \frac{1}{3}$  stades,  $AB = \sqrt{(3135,5/12)^2 + 958,1/2^2} = 3291$  stades, lesquels, divisés par 8, donnent 411,375 milles que Schnabel arrondit à 411. Il est évidemment bien tentant de rapprocher ce chiffre des 410 milles donnés par Pline (*HN*, III.43) des 420 milles de la *Divisio* (§ 19) et des 330 milles de la *Dimensuratio* (§ 15), qui, toutes, peuvent, sans difficulté, remonter à un chiffre de 411 stades qui serait celui d'Agrippa.

L'argument semble imparable, et Schnabel en concluait que les coordonnées de Ptolémée avaient été purement et simplement empruntées à la lecture de la carte d'Agrippa (au prix de quels calculs!); Agrippa lui-même aurait tiré ce chiffre de 411 milles de sa propre carte et de l'opération que nous venons d'effectuer. L'érudit en voulait pour preuve que cette distance n'était pas la distance itinéraire, qui, selon lui, s'élevait, d'après le témoignage de Pline (*HN*, III.132), à 745 milles. Malheureusement pour l'interprétation de Schnabel, Pline ne nous fournissait pas, avec cette dernière mesure, la distance itinéraire entre le Var et l'*Arsias* opposée à une mesure, trigonométrique, d'un autre type, mais une distance itinéraire particulière qui constitue pour lui un détour et donne en réalité, dans son esprit, non la largeur de l'Italie, mais... la mesure de l'arc alpin! Car l'indication de 410 ou 420 milles remonte elle aussi à un à un comput itinéraire du Var à Rimini par *Dertona*; la limitation à Rimini de ce comput ne doit pas surprendre, la route de Tergeste à Pola étant une création de Vespasien. La mesure donnée par Agrippa était donc, comme

l'avait déjà noté Pline (III.44), moins la distance du Var à l'*Arsias* que la mesure *inter duo maria, Inferum et Superum*<sup>315</sup>. Le comput itinéraire aboutit exactement au résultat de 420 milles que donne la *Divisio* et qu'indiquait sans doute la source de la *Dimensuratio*. Le chiffre d'Agrippa n'était donc sans doute pas de 411, mais de 420 milles... Un pan important de l'argumentation de Schnabel apparaît donc bien fragile.

Il y avait du reste dans le raisonnement de Schnabel quelque incongruité à accorder à Agrippa la paternité des coordonnées ptoléméennes de l'Italie, à partir d'une démonstration dont l'exactitude mathématique est incontestable, mais qui ne serait pertinente que si Ptolémée était la source d'Agrippa... Elle perd en revanche l'essentiel de son poids lorsque l'on inverse l'ordre de la dépendance ; elle ne se comprend en effet que si l'origine du chiffre de 411 milles - donnée par arrondissement à l'unité inférieure - provient d'estimations en stades, car non seulement la valeur de 411 milles n'est obtenue qu'à partir d'une conversion, mais encore l'estimation du degré à 500 stades est difficilement réductible à une expression en milles<sup>316</sup>; or, nous savons bien que, sauf pour les données maritimes ou celles qui proviennent de sources grecques plus anciennes, où le stade, converti en milles, restait à l'honneur, Agrippa utilisait le mille comme point de départ de ses calculs; bien plus, Schnabel se fonde sur une valeur chiffrée qui résulte d'une correction inutile du texte, alors que les opuscles nous donnent une valeur en tout point conforme aux données itinéraires. Attribuer au chiffre de 420 milles d'Agrippa une origine simplement itinéraire constitue une solution

---

<sup>315</sup>Cf. sur ce point l'éclatante démonstration de Klotz (1931), p. 402.

<sup>316</sup>Avec un degré à 62,11/2 milles, les calculs auraient atteint un degré de complexité rédibitoire.

beaucoup plus économique rationnellement que l'hypothèse de Schnabel, qui soulève plus de problèmes qu'elles n'en résout.

Quant au lien d'Agrippa et de Ptolémée, s'il n'est pas nécessairement à rejeter, sa nature cartographique demeure bien incertaine. Il est fort possible, au demeurant, que l'évaluation agrippéenne, paléographiquement altérée, ait pu constituer, par le biais du même raisonnement trigonométrique, non la résultante du calcul, mais le moyen de calculer la longitude respective des lieux, l'hypothénuse étant donnée par Agrippa, et la latitude pouvant être estimée par le biais de la gnomonique.

L'œuvre d'Agrippa semble donc constituer une œuvre géographique assez traditionnelle, héritière à la fois des traditions périégétiques et d'Eratosthène, sans doute largement conforme au modèle forgé par Artémidore d'Ephèse à la fin du second siècle, et qui semble s'être satisfaite, comme tous les géographes d'époque romaine, de l'évaluation par Posidonius d'Apamée, de la circonférence de la terre à 180 000 stades: si l'on fait en effet le compte des mesures de longueur de la terre habitée, on obtient: 3440 (Gadès -Issus) + 800 (Mésopotamie) + 1320 (Médie Parthie Perse)+ 3300 (Inde) + 70 milles<sup>317</sup> = 8930 milles, soit 71 440 stades, qui représentent presque exactement la moitié de l'hémisphère Nord posidonienne, puisque pour un méridien estimé selon Posidonius à 180 000 stades, la circonférence du parallèle 36° correspondant à l'axe Gadès-Issus, s'élève à 144 000 stades. Une œuvre aussi traditionnelle, aussi générale doit-elle et peut-elle être considérée comme un document d'administration et comme l'incarnation et l'outil du pouvoir impérial naissant?

---

<sup>317</sup>Ces 70 milles correspondent à la différence de la somme des longueurs de l'Afrique et de la Syrie, soit 3040 + 470 = 3510 et de la distance de Gadès à Issus, soit 3440 milles; ils correspondent probablement à la distance d'Issus à la Cilicie.

C. Un document d'administration? La "mesure du monde" et les sources d'Agrippa.

Le caractère très traditionnel de l'ouvrage écrit d'Agrippa - jusqu'à ce point de l'analyse, l'état de nos sources ne nous permet pas de parler de "carte d'Agrippa"; nous examinerons plus loin la question de la *Porticus Vipsania* - n'exclut pas *a priori* le caractère utilitaire de l'ouvrage d'Agrippa; certains sont même allés jusqu'à lui conférer un caractère confidentiel et à suggérer l'existence d'une double rédaction, l'une destinée au grand public, l'autre, secrète et confidentielle, réservée aux officiers de l'Etat et à l'administration impériale<sup>318</sup>. L'analyse doit dans cette affaire se porter sur deux éléments principaux: la personnalité de Pline, seul à citer nommément Agrippa, et celle d'autres géographes de langue latine sensiblement contemporains du gendre d'Auguste, d'une part, et d'autre part le délicat problème des sources d'Agrippa, en relation avec la mesure du monde que l'on place souvent à l'origine de l'entreprise agrippéenne.

**a. la prétendue diffusion confidentielle.**

On a en effet pu se demander qui, en Pline, de l'homme de lettres ou du représentant de l'administration impériale, avait eu accès à l'œuvre d'Agrippa? Le fait que Pline cite le plus souvent Agrippa, et dans un cas seulement la réalisation monumentale du portique, pourrait inciter à penser que Pline a surtout emprunté à un document qui n'était pas celui que l'on avait destiné au public. Mais si l'on examine le contenu de ces emprunts, on remarque qu'ils concernent avant tout des mesures très générales, et souvent peu originales, de régions que l'on retrouve dans les opuscules tardifs, et qui étaient donc l'objet d'une diffusion qui, à défaut

---

<sup>318</sup>Pallu de Lessert (1909).

d'être large, dépassait certainement un stade confidentiel qui, en ce cas particulier, n'aurait guère de sens. Non seulement, à en juger par les fragments conservés, le texte de l'ouvrage préparatoire d'Agrippa ne brillait, sauf pour des régions récemment conquises, ni par l'originalité, ni par l'intérêt porté à la géographie administrative, mais encore diffuser des informations relatives à la géographie de l'empire n'avait rien de répréhensible: ne donnait-on pas une totale publicité aux étapes des empereurs depuis leur départ en campagne jusqu'au contact de l'ennemi<sup>319</sup>. L'information géographique en tant que telle, tant qu'elle ne révélait pas un dessein militaire précis, n'appelait nulle censure. Au contraire, nous pourrions être légitimement étonnés de voir l'importance de l'usage que firent les géographes anciens de documents issus de l'administration, qu'elle fût hellénistique ou romaine. Pour s'en tenir à Pline, il suffit de garder en mémoire les citations répétées d'Auguste, et l'usage fréquent des *formulae provinciarum* dans les livres géographiques de l'*Histoire Naturelle*<sup>320</sup>. A en juger par les passages que nous en a

<sup>319</sup>SHA, *Alex. Sev.*, 45: *tacebantur secreta bellorum, itinerum autem dies publice proponebantur, ita ut edictum penderet ante menses duos, in quo scriptum esset « illa die, illa hora ab urbe sum exiturus et, si di uoluerint, in prima mansione mansurus » deinde per ordinem mansiones, deinde statiuæ, deinde ubi annona esset accipienda, et id quidem usque quamdiu ad fines barbaricos ueniretur.* "Les secrets militaires étaient tenus sous silence, mais l'itinéraire au jour le jour était publiquement affiché; deux mois avant, un édit était placardé où l'on pouvait lire: « tel jour, à telle heure, je quitterai la Ville, et si les dieux le veulent, je séjournerai dans tel gîte d'étape » suivait, dans l'ordre, la liste des étapes, les points de relâche et les endroits où l'armée devait être ravitaillée". La condamnation à mort de Mettius Pompusianus ne semble pas devoir être imputable comme on l'a trop souvent pensé à la consultation et à la divulgation d'une carte réservée à l'usage des militaires, mais au contexte trop monumental de la présentation d'une mappemonde, sur un mur de sa chambre à coucher, par la victime, sans doute peu innocente, de Dioclétien; ce consulaire avait en effet pris soin de divulguer, dès l'époque de Vespasien, son thème astral, qui le promettait à l'empire; la possession de cette mappemonde et son aspect monumental pouvaient à bon droit être invoqués comme preuve dans le contexte d'une accusation de *maiestate* au terme de laquelle le malheureux fut *conuinctus in affectione imperii*, condamné à la relégation en Corse, et finalement exécuté. Cf. P. Arnaud, *L'affaire Mettius pompusianus ou le crime de cartographie*, dans *MEFR(A)*, 95 (1983), p. 677-699.

<sup>320</sup>Cf. O. Cuntz, *De Augusto Plinii geographicorum auctore*, diss. Bonn, 1888, suivi, dans le même volume, du même auteur, de la monographie intitulée: *Die formulae provinciarum, eine Hauptquelle des Plinius*. Cf. aussi, id., *Agrippa und Augustus als*

transmis Pline, la teneur de l'ouvrage d'Agrippa ne semble pas avoir été sensiblement différente de celle des autres ouvrages géographiques, qu'ils fussent d'Eratosthène, d'Artémidore ou d'Isidore; or aucun d'entre eux ne semble avoir été le moins du monde soumis au secret.

Invoquer le caractère trop riche de la version confidentielle pour supposer que la réalisation du portique avait été amputée d'informations sans intérêt pour le public et encombrantes dans l'œuvre monumentale, n'est guère plus fondé, et ce même si l'on ignore l'étendue exacte des emprunts de Pline à Agrippa. En tout état de cause, on s'étonne que Pline ait essentiellement puisé à l'œuvre qu'il réfère nommément à Agrippa, la seule qui puisse être identifiée avec l'ouvrage "confidentiel". S'il citait Agrippa comme sa source, c'est que ses données étaient supposées vérifiables. D'autre part, l'information la plus précise qui nous vienne d'Agrippa, savoir la position maritime de *Spasinu Charax*, ne vient pas, à en croire Pline, de l'œuvre d'Agrippa, mais de la réalisation monumentale et publique de la *Porticus Vipsania*. Celle-ci était donc au moins aussi riche, voire plus riche, que celle d'Agrippa.

Pline a bien eu connaissance de réalisations qui n'ont certainement pas été l'objet d'une large diffusion<sup>321</sup>, comme la *forma Æthiopiæ* de Néron ou les *situs depicti* de Corbulon, qui n'avaient été adressées qu'à l'empereur<sup>322</sup>, mais rien ni personne ne semble l'avoir empêché d'en divulguer le contenu.

---

*Quellenschriftsteller des Plinius in den geographischen Bücher der Naturalis Historia*, dans *NJb f. Philol. u. Pädag.*, Suppl. 17 (1890), p. 472-526.

<sup>321</sup>Il cite par exemple des lettres d'Auguste et de Néron à leurs procurateurs, cf. *HN*, XVIII, 21.1.

<sup>322</sup>Cf. *supra*, p. 795 sq. R. Syme, *Military Geography at Rome*, dans *Classical Antiquity*, 7.2 (Oct. 1988), p. 234 mettait directement en doute leur valeur militaire. Le même auteur, p. 231 sq. avait souligné l'assez faible écho des découvertes militaires chez Pline.



Pline n'est en tout cas pas le seul à avoir pu consulter l'ouvrage d'Agrippa: on sait que les opuscules tardifs se sont à l'évidence fondés sur lui, à travers plusieurs sources intermédiaires... Suétone et Pomponius Mela ont certainement aussi puisé dans son œuvre, sans doute imités par d'autres, puisque les données agrippéennes sont souvent rapportées par Pline à des *quidam*<sup>323</sup>. Il est enfin probable, selon une conjecture très attrayante de J. Desanges<sup>324</sup>, que la mention de Pline (*HN*, V 9) *ab eo Lixum CCV Agrippa*, grammaticalement incorrecte dans le contexte s'explique par l'ajout du nom d'Agrippa dans une glose. Enfin, comme nous aurons l'occasion d'en discuter plus loin, le témoignage de Pline (*HN*, III 17) semble postuler une identité totale entre l'ouvrage d'Agrippa et la réalisation augustéenne de la *Porticus Vipsania*, et ne laisse aucune place à une tierce réalisation secrète et administrative.

b) Cicéron, Varron, Agrippa et Pline: le goût des Romains pour la géographie à la fin de la république et au début de l'empire.

La personnalité d'Agrippa a bien évidemment constitué un argument de poids en faveur de la réduction de l'œuvre géographique d'Agrippa à un instrument de l'administration. On ne peut à cet égard manquer de rappeler les propos de Strabon, pour qui la connaissance de la géographie est nécessaire hommes aux politiques<sup>325</sup>; de là à conclure que le géographe d'Amasée avait écrit pour l'Etat romain en général et pour l'Etat augustéen en particulier, il n'y a qu'un pas que la plupart des savants ont

<sup>323</sup>A plusieurs reprises, des emprunts à Agrippa sont attribués par Pline à des *quidam*; ceux-ci sont certainement souvent des auteurs antérieurs dont Agrippa s'était contenté de reprendre les estimations; il est probable que parmi eux se cachent également des auteurs postérieurs qui l'avaient utilisé.

<sup>324</sup>Cf *supra*, fgt 1B6..

<sup>325</sup>En particulier I.1.18. Sur ce point, cf. *supra*, p. 704 sq.; 710 sq.

franchi<sup>326</sup>, reconnaissant ainsi à travers Strabon l'intérêt de l'Empire pour la géographie et son désir d'asseoir la domination nouvelle de l'espace politique sur sa maîtrise conceptuelle. Dans ces conditions, il est plus que tentant de voir en Agrippa le précurseur et l'initiateur de ce mouvement. Il est à cet égard significatif de noter que la conviction de l'existence d'un lien entre les desseins d'Auguste et le projet géographique de Strabon va souvent de pair avec l'identification - selon nous à écarter - d'Agrippa avec "le Chorographe" que le géographe d'Amasée compte au nombre de ses sources.

Il est certain qu'Agrippa a joué tant dans l'évolution monarchique du régime que dans son organisation administrative, territoriale et militaire un rôle tel que le rapprochement tend à s'imposer entre la naissance de l'Empire et les entreprises géographiques de Strabon et d'Agrippa. Pourtant, comme l'avait déjà bien noté Païs<sup>327</sup>, Strabon semble peu introduit dans les cercles dirigeants de Rome; d'après le texte de la *Géographie*, ses relations à Rome étaient peu nombreuses, et si l'on excepte les personnalités entrevues lors de déplacements en province, et d'amitiés nouées à Alexandrie, Strabon semble avoir été peu familier de l'entourage d'Auguste. D'autre part, si les deux entreprises avaient été lancées à l'initiative du prince, il serait bien surprenant que Strabon n'ait eu aucune connaissance de la production d'Agrippa; or ce fait semble avéré<sup>328</sup>. Enfin, en jugeant la connaissance de la géographie nécessaire aux politikoià,

---

<sup>326</sup>F. Lasserre, *Strabon devant l'empire romain*, dans ANRW, II.30.1 Berlin/ New-York, 1983, p. 867-896; E.C.L. van der Vliet, *L'ethnographie de Strabon, idéologie ou tradition*, dans F. Prontera (éd.), *Strabone. Contributo allo studio della personalità e dell' opera*, Pérouse, 1984, p. 27-86; Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 92 sq.

<sup>327</sup>E. Païs, *Straboniana. Contributo allo studio delle fonti della storia e dell' amministrazione romana*, Turin, 1886 (réimp. anast., Bologne, 1977), p. 4 sq. et *supra*, p. 710 sq.

<sup>328</sup>Cf. *supra*, la sixième section des fragments d'Agrippa. Strabon ignore, par exemple l'existence de la Vistule; quant au Chorographe, nous avons vu qu'il ne peut être Agrippa.

Strabon plaçait son œuvre plutôt dans le cadre traditionnel de la *poçllj* que dans celui de l'empire œcuménique d'Auguste, et semble avoir livré dans ce passage de ses prolégomènes un *topos* plus étroitement lié à des préoccupations rhétoriques qu'à la naissance de l'empire.

L'usage, pour des dirigeants politiques, de faire œuvre de géographe n'était pas rare, car le voyage restait en grande partie leur apanage. Polybe, qui n'aurait pas pu entreprendre ses nombreux voyages sans le soutien autoritaire de ses amis de l'aristocratie sénatoriale<sup>329</sup>, ne contestait-il pas la véracité des dires de Pythéas et l'existence même de son voyage sur la foi du seul argument qu'un "homme pauvre qui ne gérait aucune charge officielle" ne pouvait en aucun cas avoir couvert pareilles distances<sup>330</sup>. Si la géographie pouvait être utile à l'homme d'état, l'homme d'état pouvait à son tour apporter sa pierre à l'édifice de la connaissance tant il était prédisposé au voyage<sup>331</sup>. On ne s'étonnera pas de voir ainsi mentionnés, parmi les sources géographiques de Pline des administrateurs comme Mucien, trois fois consul, qui écrivit, sous le règne de Vespasien, dont il était très proche pour l'avoir loyalement servi en 69<sup>332</sup>, un ouvrage dont le contenu géographique, que cite également Pline pour plusieurs régions de l'empire<sup>333</sup>, semble avoir été important, *Commentaires*, selon les uns ou *Livre de voyage* selon d'autres<sup>334</sup>, on ne sait exactement. On pourrait également rappeler le nom de L. Antistius Vetus, consul en 55 de

<sup>329</sup>F.-W. Walbank, *The Geography of Polybius*, dans *Classica et Medievalia*, 9 (1947), [p. 155-182], p. 160 sq.

<sup>330</sup>Strabon, II.4.2, C 104 = Polyb., XXXIV.5.7.

<sup>331</sup>Cf. R. Chevallier, *Voyages et déplacements dans l'empire romain*, Paris, 1988, p. 153 sq. Sur les voyages d'Agrippa en particulier, *ibid.*, p. 163 sq.

<sup>332</sup>PIR 2, 280, n° 147.

<sup>333</sup>HN, III.59; 4.66; 67; 77; 5.50; 83; 128; 132.

<sup>334</sup>Cf. Sallmann, *op. cit.*, p. 45 sq. *Commentarii*: H. Peter, HRR 2, p. CXXX sq. *Reisebuch*: Schanz-Hosius, p. 784. Il s'agissait bel et bien en tout cas d'un ouvrage de géographie.

notre ère, probablement auteur d'un ouvrage de géographie cité par Pline comme source pour chacun des quatre livres qu'il consacre à la géographie.

N'est-il pas dès lors tentant de voir dans l'œuvre d'Agrippa une entreprise assez classique, qui, quoique liée à plusieurs titres à l'inventaire du monde auquel se livrent alors, avec d'autres moyens et une autre finalité, l'administration impériale et sans doute Agrippa lui-même, plaçait ailleurs son ambition et ses buts? Pline lui-même le dit très clairement en ne lui assignant d'autre dessein dans la rédaction de son ouvrage que la présentation monumentale au public de l'image du monde qu'il aurait ainsi obtenue. Il ne se distingue en ce sens de ses prédécesseurs que dans la forme monumentale du support définitif qu'il escomptait donner à son œuvre. Car, si la tradition nous a conservé de lui l'image de l'homme d'état, une historiographie abondante s'accorde à nous donner de lui un autre portrait: celui du philosophe<sup>335</sup>, dont Strabon<sup>336</sup> et Apulée<sup>337</sup> se plaisaient à reconnaître que la science géographique était l'apanage.

Dans ce cas, Agrippa doit être rapproché d'autres géographes de langue latine qui, dans la seconde moitié du premier siècle avant notre ère, se sont également mêlés de géographie et de politique. Nous avons déjà eu l'occasion de nous arrêter sur la place de la géographie dans les artes liberales et dans la culture des jeunes aristocrates de la fin de la République et du début de l'empire<sup>338</sup>.

Cicéron, avant Agrippa, avait nourri en 60-59, le projet d'un ouvrage de géographie, auquel il devait semble-t-il assez rapidement

<sup>335</sup>J.-M. Roddaz, *op. cit.*, p. 603 sq.

<sup>336</sup>Les premiers mots de l'œuvre affirment clairement cette certitude (*Géogr.*, I.1.1): "Oui, c'est affaire de philosophe, si jamais science le fut, que la science géographique, objet de notre présente étude" (trad. G. Aujac).

<sup>337</sup>*Mund.*, 1.

<sup>338</sup>p. 705 sq. et surtout 710 sq.

renoncer<sup>339</sup> pour des raisons à la fois littéraires et scientifiques. En effet, Cicéron semble avoir d'abord projeté une sorte de traduction latine d'Eratosthène, peut-être plus ou moins mise à jour. C'est en tout cas dans le cadre de la géographie ératosthénienne qu'il entendait se situer, puisqu'il adoptait pour cadre la vision ératosthénienne du monde et pour titre celui de l'ouvrage d'Eratosthène, qu'il conservait du reste en grec; il semble avoir été une première fois arrêté par les critiques mathématiques et astronomiques d'Hipparque de Samos, de Sérapion d'Antioche et de Tyrannion<sup>340</sup>, que lui avait fait parvenir son correspondant et ami l'éditeur Atticus, inspirateur du projet, auquel il écrit (*Att.*, II.6.1):

*Etenim Γεωγραφικὰ quæ constitueram magnum opus est. Ita ualde Eratosthenes, quem mihi proposueram, a Serapione et ab Hipparcho reprehenditur. Quid censes si Tyrannio accesserit?*

"De fait, les *Geographica* dont je nourrissais le projet sont une tâche considérable. Voilà bien qu'Eratosthène, qui me donnait mon cadre, est contesté par Hipparque et par Sérapion. Tyrannion lui-même se met de la partie. Qu'en dis-tu?"

Dans un autre passage, il livrait (*Att.*, II.4.1.3) déjà au même, qui l'avait inspiré, les considérations suivantes:

---

<sup>339</sup> Priscien, VI.16.83, mentionne une *Chorographia* parmi les œuvres de Cicéron. Le texte est toutefois corrompu, et ce titre est en contradiction formelle et conceptuelle avec celui que Cicéron entendait donner à son ouvrage.

<sup>340</sup> Auteur d'un traité consacré aux dimensions de la terre et du ciel, Sérapion d'Antioche, après Hipparque, incarne le courant "mathématique" qui tendait à démontrer par le calcul le caractère arbitraire ou aberrant de certaines opinions professées par Eratosthène.

*De Geographia dabo operam ut tibi satis faciam; sed nihil certi polliceor. Magnum opus est, sed tamen, ut iubes, curabo ut huius peregrinationis aliquid tibi opus exstet.*

"Quant à la *Géographie*, je ferai en sorte de te satisfaire; mais je ne te promets rien de sûr. C'est une vaste entreprise. Néanmoins, comme tu m'y enjoins, je m'attacherai à ce que ce voyage te soit de quelque utilité".

Comme Agrippa, Cicéron, quoique lui aussi largement tributaire d'Eratosthène, semble donc, à travers un passage qui confirme le titre ératosthénien projeté, avoir largement perverti la perspective géographique que laissait entrevoir le titre au profit d'un point de vue périégétique. Celle-ci permettait en effet jusqu'à un certain point de faire l'économie des critiques mathématiques liées à l'aspect le plus géographique de l'œuvre d'Eratosthène et de ses contradicteurs, et qui constituaient sans aucun doute l'une des difficultés les plus considérables du sujet. La consultation de telles sources est tout à l'honneur de l'auteur des *Tusculanes*, qui devait néanmoins confesser à son ami et correspondant à quel point il était imperméable à la littérature aussi austère que complexe de Sérapion<sup>341</sup>. Cette incompréhension ne lui donnait plus prise sur les critiques adressées à Eratosthène, qui battaient en brèche son seul élément de certitude; elle ne constituait toutefois pas le seul obstacle à la composition de l'ouvrage, qui posait d'énormes problèmes de mise en forme:

*Et Hercule, sunt res difficiles ad explicandas et  
δμοειδεες nec tam possunt ἀνθηρογραφεσθαι quam  
uidebantur.*

<sup>341</sup>Att., II.4.1: *millesimam partem uix intellego*. "C'est tout juste si j'en saisis le millième!"

"Et, bon sang, que cette matière est difficile à clarifier et répétitive! elle se prête moins que l'on était en droit de l'espérer aux fioritures du style".

Bientôt, nous trouvons Cicéron en proie à une incertitude croissante<sup>342</sup>, puis, courant 59, toute allusion au projet disparaît alors qu'il semblait encore en hautes eaux. La situation troublée de l'année 59, bientôt suivie de l'exil de Cicéron, n'avaient certes pas contribué à inciter l'orateur à poursuivre ses travaux sur un sujet pour lequel il manifestait à l'évidence peu d'enthousiasme, mais qu'en aucun cas il n'avait conçu comme un ouvrage lié à sa position d'homme d'état, quoiqu'il fût le premier romain avant Varron de l'Aude et Agrippa à envisager la rédaction d'un ouvrage spécifiquement consacré à la géographie. Il est en tout cas intéressant de noter que l'initiative n'était pas de Cicéron, mais d'Atticus. Elle lui venait d'un éditeur. L'entreprise de Cicéron, et, plus tard celle d'Agrippa, répondaient donc à une forme de demande du public, qu'illustrent assez les nombreuses tentatives effectuées en la matière par plusieurs auteurs au premier siècle avant notre ère. Elles le faisaient néanmoins d'une façon susceptible de variantes.

Après Cicéron, un chevalier assez proche de Jules César, qui servit comme officier sous ses ordres, après avoir commandé la flotte de Pompée contre le pirates et contre Mithridate, M. Terrentius Varron<sup>343</sup>, parmi son œuvre immense d'encyclopédiste, avait eu à se mêler de géographie dans plusieurs ouvrages, en particulier dans un *de geometria* et dans ses *ora maritima*, mais sans jamais faire de la géographie la matière d'un seul ouvrage. Il l'avait néanmoins si bien fait que son œuvre devait longtemps

<sup>342</sup>Att., II.7.1; *De Geographia etiam atque etiam dliberamus*.

<sup>343</sup>Sur le problème de l'œuvre géographique de Varron et l'immense bibliographie qu'elle a suscitée, cf. K. Sallmann, *op. cit.*, en particulier p. 9 sq.

constituer une autorité largement consultée et utilisée par Agrippa puis par Pline. Là encore, la position administrative de Varron, comme celle de Pline, ne doivent pas faire oublier qu'en rédigeant ces ouvrages, Varron demeurait l'auteur du *de lingua latina*, et que c'est avant tout l'encyclopédiste en lui qui avait fait œuvre de géographe et compulsé de nombreuses sources, jusqu'à des itinéraires, pour élaborer ce qui devait devenir une pièce maîtresse, aujourd'hui perdue, de la géographie d'expression latine.

Plusieurs partis pouvaient donc être pris. La géographie pouvait n'apparaître que comme l'une des composantes de la culture universelle de l'honnête homme. Elle s'intégrait alors à une œuvre encyclopédique, comme chez Varron, Pline, et, peut-être Hygin, voire Cornelius Nepos. Elle pouvait relever un défi littéraire et stylistique et tenter de donner à une matière austère les agréments d'un beau langage, comme chez Cicéron ou chez Varron de l'Aude, et, à un moindre degré chez Pomponius Mela. Elle pouvait enfin s'étaler sans fard et pour son intérêt intrinsèque. Elle quittait alors le cadre étroit des *artes liberales*. Cicéron lui-même, par ailleurs au fait de l'astronomie pour autant qu'elle fût propre aux ornements du style ou alimentât la réflexion philosophique<sup>344</sup>, ne se lançait qu'à contre-cœur dans une entreprise qui lui avait été entièrement suggérée par un proche parent d'Agrippa: Atticus. Il serait sans aucun doute exagéré de voir dans l'œuvre d'Agrippa le fruit exclusif d'une tradition familiale, mais il est indéniable que celui là-même qui était en mesure de fournir à son ami Cicéron les œuvres d'Hipparque, de Sérapion et de Tyrannion, et comptait parmi les proches d'une autre source géographique de Pline, à savoir Cornelius Nepos, était également en mesure de les conseiller et de les

<sup>344</sup> Auteur d'une traduction latine des *Phénomènes* d'Aratos, il a également manifesté ses connaissances dans le *Songe de Scipion* et dans un certain nombre d'autres ouvrages. En matière de géographie,



fournir, avec bien d'autres, à son parent et légataire Agrippa, qui a pu au moins partiellement faire usage des tables climatiques d'Hipparque.

Au reste, il n'était pas rare chez les rois hellénistiques de rédiger des ouvrages de géographie, qui semblent avoir pu être liés peu ou prou à la fonction royale: L'auteur arménien connu comme le pseudo-Moïse de Chorène rappelle à cet égard, confondant probablement Claude Ptolémée et le chef de la dynastie Lagide:

"Je suis persuadé de ce que disent les hommes de Ptolémée, qui voyagèrent autour de la zone torride et décrivirent les nations minutieusement... Ils allèrent près de la zone inconnue d'un bout de l'Océan jusqu'à l'autre bout"<sup>345</sup>

Sous l'empire, cette tradition, qui trouve un écho dans les entreprises géographiques attribuées à Auguste, comme nous le verrons bientôt, s'est illustrée principalement à travers deux rois: l'un d'entre eux, Juba de Maurétanie, lié par mariage aux Lagides, et idéologiquement très proche d'Auguste, s'est attaché à la rédaction d'un ouvrage de géographie qu'a utilisé Pline et qui dépassait largement le cadre étroit des régions qu'il contrôlait. Plus à l'Est, on trouve le roi Archelaüs, auquel on doit trois ouvrages qui touchaient peu ou prou à la géographie, à savoir un *Περὶ λιβύων*, un *Περὶ ποταμῶν*, et surtout une *χωρογραφία* de l'Itinéraire d'Alexandre<sup>346</sup>. Agrippa, en tant que chef d'état, ne se distinguait donc pas essentiellement de monarques qui s'adonnaient à la géographie. Mais ce qui le distingue essentiellement de ceux-ci, outre l'extension mondiale du contenu, c'est le caractère précisément public et monumental qu'il entendait dès l'origine conférer à son entreprise.

<sup>345</sup>Trad. A. Soukry, p. 6 sq.

<sup>346</sup>Jacoby, *ΠΒ1*, 629-631; cf. Solin 52. 18-23; Pline, *HN*, 37.46.

c) La mesure du monde et les sources d'Agrippa.

Le problème de la fonction de l'œuvre d'Agrippa est de fait, à tort ou à raison, intimement lié au problème des sources utilisées pour sa rédaction. Pour les uns, il n'est autre qu'une vaste compilation de documents cadastraux effectués sous la haute direction d'Agrippa dans l'ensemble de l'empire<sup>347</sup>, pour d'autres il doit être mis en relation avec les statistiques administratives supervisées par Agrippa<sup>348</sup>. En général, on fait procéder l'œuvre géographique d'Agrippa de la vaste opération de mesure du monde qu'il aurait dirigée<sup>349</sup>.

La réalité de cette mesure est toutefois douteuse, surtout en ce qui concerne son caractère systématique et géographique. Qu' Agrippa, agissant en tant qu'administrateur et fondateur de colonies, ait eu à faire élaborer des cadastres ou à créer des routes ne fait aucun doute; la conquête de nouveaux espaces et les exigences fiscales issues de l'ordre nouveau de l'empire augustéen l'imposaient. Que l'extension de cette mesure fût mondiale au terme du règne d'Auguste, cela semble extrêmement

<sup>347</sup>J.-M. Roddaz, *op. cit.*, p. 586, fidèle à l'opinion de Frandsen; cf. Barthel, *Römische Limitation in der Provinz Afrika*, dans *BJb*, 120 (1911), p. 117 - 120; A. Berthelot, *Les données numériques fondamentales de la géographie antique*, dans *RA* 35 (1932), p. 21 sq. attribuait à l'usage exclusif de ces documents les distorsions de la carte.

<sup>348</sup>O. Cuntz, *Agrippa, Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius*, dans *JKph*, Suppl. 17 (1890), p. 475-526, et G. Ehmichen, compte rendu de O. Cuntz, *De Augusto Plinii auctore*, Diss. Bonn, 1888, dans *Berl. philol. Wochenschr.*, 29/30 (1889), coll. 930 sq.

<sup>349</sup>J. Partsch, *Die Darstellung Europas in dem geographischen Werke des Agrippa*, Breslauer Habilitationsschr., 1875, p. 76-78; V. Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, Leipzig, 1896-1904, I, p. 936; V. Chapot, *La province romaine d'Asie*, Paris, 1904, p. 95, n.2; Detlefsen, *Ursprung, Einrichtung und Bedeutung der Erdkarte Agrippas (QuF, 13)*, Berlin, 1906, p. 20 et 204; Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 103 sq.; M. Schanz, *Geschichte der röm. Litt.*, II.1, Munich, 1911, p. 458, était assez sceptique.

vraisemblable<sup>350</sup>; qu'en revanche cette mesure ait été assez universelle dès l'époque d'Agrippa, et qu'elle ait pu se doubler de mesures plus géographiques que gromatiques apparaît fort douteux<sup>351</sup>. Nous n'avons en effet pu mettre en évidence aucune utilisation de cadastres dans les fragments d'Agrippa, même là où certains avaient cru pouvoir en trouver<sup>352</sup>. C'est que le lien pratiqué entre l'archivage de l'empire et l'œuvre d'Agrippa se fonde essentiellement sur le préambule de la *Cosmographia* de Julius Honorius, qui attribue à quatre *ensores* envoyés aux quatre points cardinaux la mesure de chacun des quarts de la Terre habitée, ce qui s'accorde mieux avec la forme de la mappemonde quadripartite de Julius Honorius qu'avec celle que l'on est en droit de prêter à Agrippa...

Si l'on suit ce texte, l'initiative de cette mesure serait due à César, mais l'opération n'aurait été menée à terme que sous Auguste. Son existence semble confirmée par divers témoignages, dont celui, douteux, des *Gromatici veteres*<sup>353</sup>, relatif à l'œuvre d'un certain Balbus, et celui de

<sup>350</sup>Cf. F. T. Hinrichs, *Die Geschichte der gromatischen Institutionen*, Wiesbaden, 1974, p. 125 sq.

<sup>351</sup>Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale*, dans *JS*, Oct.-Déc. 1987, p. 182 sq.

<sup>352</sup>Cf. Barthel, *Römische Limitation in der Provinz Afrika*, dans *BJb*, 120 (1911), p. 117 - 120, qui pensait que les vastes étendues centuriées du Nord de l'Afrique proconsulaire avaient fourni à Agrippa sa matière première, puis à travers lui à Ptolémée. S'agissant de Ptolémée, P. Schmitt, *Recherche des règles de construction de la cartographie de Ptolémée*, dans R. Chevallier (éd.), *Colloque International sur la cartographie archéologique et historique*, Tours, 1972, p. 27 sq., a tenté de démontrer que la cartographie ptoléméenne de l'Afrique du Nord provenait de l'assemblage imparfait de petites cartes régionales, peut-être cadastrales, ce qui n'est nullement incompatible avec les affirmations du même Ptolémée. Rien n'indique néanmoins, comme nous l'avons vu, le moindre rapport de dépendance de Ptolémée à l'égard d'Agrippa. Rien, surtout, n'indique, en Afrique, que le gendre d'Auguste fût dépendant de sources cadastrales, alors qu'il semble surtout refléter des jugements propres à des géographes antérieurs.

<sup>353</sup>239.15 La.: *Balbus... qui temporibus Augusti omnium prouinciarum et formas ciuitatum et mensuras compertas in commentariis contulit*; cf. Hinrichs, *op. cit.*, p. 125; id., dans *Historia*, 18 (1969), p. 543 sq. sur l'étendue des assignations et sur la centralisation de ces informations au *tabularium principis*. Le seul *ensor* de ce nom

Cassiodore<sup>354</sup>, qui mentionne une double opération d'assignation et de recensement<sup>355</sup>, que l'on considère souvent liée chez lui à une tradition issue de la description du recensement contemporain de la naissance du Christ par Luc (2.1)<sup>356</sup>. Souvent considérée comme une fable, la mention de cet épisode a récemment été l'objet de l'attention de Cl. Nicolet, qui la considère comme digne de foi. L'enjeu est de taille: pour O.A.W. Dilke, elle indique qu'un vaste projet cartographique était né sous César et qu'il ne fut mené à bien que sous Auguste par l'intermédiaire d'Agrippa, qui le supervisa<sup>357</sup>; pour Cl. Nicolet, elle montre que les deux entreprises, administrative et cartographique, d'Agrippa n'en constituent en réalité qu'une, qui visait, entre autres objectifs, à fonder sur un *corpus* de mesures soigneusement prises, et effectuées tout exprès, une immense carte de l'empire et du monde propre à assurer la gestion financière, civile, administrative et militaire de l'empire romain et de la terre habitée<sup>358</sup>. Au terme d'une analyse minutieuse, ce dernier a montré que les dates consulaires qui accompagnent ces mesures semblent authentifier ce témoignage<sup>359</sup>; plusieurs problèmes de taille subsistent néanmoins.

L'une de ces dates consulaires, en apparence aberrante, car elle mentionne une paire de consuls inusitée (*in consulatum Saturnini et*

---

bien attesté est en réalité de l'époque de Domitien ou de Trajan. Cf. H. Chantraine, sv *Balbus I*, dans *DKP*; 1, col. 816.

<sup>354</sup>*Var.*, III.52: *Augusti temporibus orbis Romanus agris diuisus censuque descriptus est, ut possessio sua nulli haberetur incerta, quam pro tributorum susceperat quantitate soluenda.*

<sup>355</sup>Nicolet, *Inventaire...*, p. 154.

<sup>356</sup>Cf. F. T. Hinrichs, *Die Geschichte der gromatischen Institutionen*, Wiesbaden, 1974, p. 125.

<sup>357</sup>*GRM*, p. 40.

<sup>358</sup>Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale*, dans *JS*, Oct.-Déc. 1987, p. 157-183; *Inventaire...*, p. 105 sq.

<sup>359</sup>Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *Les « quatre sages » de Jules César et la « mesure du monde » selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale*, dans *JS*, Oct.-Déc. 1987, p. 166 sq. où la certitude de l'authenticité est affirmée avec vigueur; id., *Inventaire...* p.105 sq. professe une avis sensiblement plus nuancé.

*Cinnæ*), trouve un point de comparaison dans les *Fastes Hydatiani*, comme cela a été bien remarqué par Cl. Nicolet<sup>360</sup>; or cette erreur, propre à une compilation tardive<sup>361</sup>, invite à la prudence, et ce d'autant qu'elle est riche d'implications et de sous-entendus: bien attestée dans la tradition chrétienne. Elle tend en effet à lier - à tort, et c'est bien là ce qui nous intéresse! - l'un des consuls de cette paire, au recensement contemporain de la naissance du Christ, au point d'avoir probablement fondu en une seule paire les consuls des années 4 et 5 de notre ère<sup>362</sup>; cette paire de consuls est en tout cas associée à une année-charnière, puisque, dès saint Jérôme, elle est associée à l'année de la mort de Virgile<sup>363</sup> en lequel la tradition chrétienne a régulièrement reconnu, à travers la quatrième Eclogue, l'annonciateur de la naissance de l'Enfant miraculeux... Une telle tradition ne peut manquer de susciter la suspicion et incite à voir dans cette notice la marque d'un témoignage tardif dès lors suspect. En effet, la traduction latine de l'*Évangile* de Luc a transformé le recensement de Palestine en une véritable entreprise de mesure du monde<sup>364</sup> dont la littérature, la cartographie et l'iconographie médiévales se sont largement faites les échos. Quoique le lien entre le texte scripturaire et les *mensores* de Jules César ne s'effectue clairement et explicitement qu'au Moyen Age, il

<sup>360</sup>*Inventaire*, p. 106; Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 170.

<sup>361</sup>Ils ont été diffusés de Rome en Espagne par Hydatius au V<sup>e</sup> s. Cf. Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 170.

<sup>362</sup>*ibid.*, p. 171; Cf. Müllenhoff, *Über die Römische Weltkarte*, dans *Hermes*, 9 (1875), p. 183 sq.

<sup>363</sup>Hier., *Chron.*, p. 143 Sch., 165 Helm. Cf. aussi les *fasti Vindobonenses priores* (Mommsen, *Chronica Minora* I, dans *MGH*, IX.1), p. 276.

<sup>364</sup>Le texte grec parle seulement de l'ordre augustéen d'ἀπογράφειν πᾶσαν τὴν οἰκουμένην; or Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 150 a bien montré que le terme d'ἀπογραφή est le synonyme très exact de la *professio* afférente à tout *census*; le texte de la *Vulgate* donne pour sa part *factum est autem in diebus illis exiit edictum a Cæsare Augusto ut describeretur uniuersus orbis*. Ce texte a été invariablement interprété au Moyen Age comme l'allusion à une œuvre géographique. Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 194 sq.; la date exacte de la première apparition de cette interprétation reste malheureusement incertaine: elle réside à tout prendre dans le préambule de Julius Honorius et dans celui de la *Diuisio*.

est probable que la légende mentionnée par Julius Honorius doive beaucoup à ce rapprochement.

Les noms de ces *mensores* eux-mêmes sont d'utilisation difficile, quoiqu'il soient susceptibles d'être rapportés, pour certains au moins d'entre eux, à des personnages connus, car nous ne pouvons avoir en la matière aucune espèce de certitude. Cl. Nicolet a du reste bien montré qu'ils sont du banalité affligeante et pourraient même être rapprochés sans difficulté, au moins pour les trois d'entre eux qui apparaissent dans l'ensemble de la tradition liée à Julius Honorius, de ceux des quatre précepteurs de Tibère<sup>365</sup>. Sans y voir nécessairement la preuve formelle d'un faux, il y a au moins là matière à s'interroger.

La mention de Cassiodore ne saurait par ailleurs authentifier l'opération, puisque non seulement celui-ci se borne à mentionner des opérations d'*adsignatio* et de *census* (mais précisément pour inciter Théodoric à suivre l'exemple d'Auguste!), mais encore qu'il disposait précisément, à Vivarium, d'un manuscrit de Julius Honorius auquel il semblait attacher un grand prix et d'où il a pu tirer cette information.

Mais rien ne paraît attester, dans les documents contemporains d'Auguste, une telle entreprise, du moins au sens où elle apparaît chez Julius Honorius, c'est-à-dire comme une opération concertée, unitaire et systématique propre à engendrer un ouvrage géographique.

D'autres faits paraissent également suspects dans cette affaire: on n'a, à notre connaissance, jamais signalé à ce jour la parenté troublante entre le formulaire de l'énoncé de la durée des mesures respectives des quatre régions, en années, mois et jours, et celui des inscriptions funéraires de l'époque impériale classique, en particulier à partir de la fin

<sup>365</sup>Cf. Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 178 et n. 58.

du premier siècle de notre ère; cette parenté évoque à s'y méprendre un procédé cher aux faussaires de toutes les époques, prompts à s'emparer de documents anciens pour "faire vrai", en les détournant de leur fonction et de leur sens originaux. Peu importe alors que les documents utilisés soient contemporains de la date supposée du faux: l'essentiel est qu'ils portent la marque de l'ancienneté et qu'elle soit reconnue comme telle. Quelles sources, mieux que les nombreuses inscriptions funéraires païennes qui continuaient à jalonner les routes pouvaient fournir à chacun un exemple authentifiable d'ancienneté et la garantie monumentale d'un formulaire officiel? Là encore, le soupçon l'emporte sur la confiance...

Les difficultés internes posées par cette mesure du monde ne sont pas moindres que les difficultés strictement formelles. La division quadripartite de la terre, ainsi suggérée, est bien celle qu'adopte Julius Honorius, et semble devoir être mise en rapport avec la vision circulaire du monde qu'il affiche, mais rien n'en atteste la présence chez Agrippa... Elle peut donc sans difficulté apparaître comme le fait du rhéteur tardif, de son éditeur, ou de sa source, et se fait du reste l'écho d'un schématisme presque puéril, symbole de l'autorité centrale de Rome envoyant ses émissaires dans un monde idéalement découpé en quatre quadrants et peu compatible avec une carte conforme aux mesures agrippéennes.

Il semble dès lors possible de reconstituer les étapes suivantes dans l'élaboration de ce que nous croyons être un faux:

Honorius - ou l'auteur de la carte qu'il a utilisée - a tout d'abord retenu les noms d'un certain nombre de personnages, peut-être empruntés à la tradition historique pour avoir figuré comme "sages" de l'entourage impérial; il a ensuite rapporté ces personnages à une opération, réelle, de mesure - entendons d'arpentage - qui s'est déroulée sur une longue durée,

et se trouve prendre fin avec le recensement de Syrie qui vit la naissance du Christ. Cette opération a été conçue par le cartographe comme une opération véritablement géographique, et non plus comme un relevé cadastral. Les quatre hommes avaient été envoyés *stricto sensu* aux quatre coins du monde pour en ramener des mesures propres à permettre l'établissement d'une carte: celle qu'utilisait Julius Honorius, et dont la division quadripartite reproduisait la division initiale du monde entre les quatre *mensores* d'Auguste. En réalité, cette division semble avoir constitué moins la trame de la carte (normalement fondée sur la division des continents) que celle du cours de Julius Honorius, qui a dès lors de bonnes chances d'être l'introducteur de la notice; en effet, la correspondance est totale entre la structure quadripartite de ce cours et celle de la mesure du monde par les «quatre sages». Leurs entreprises ont ensuite été datées en durée à partir du formulaire de l'épigraphie funéraire classique et en dates consulaires, sans doute à partir de *Fastes consulaires*, et selon une datation mécaniquement dégressive appliquée aux points cardinaux symétriques en commençant par l'axe Est-Ouest, selon le schéma le plus traditionnel Est-Ouest-Nord-Sud bien attesté par les opuscules tardifs dérivés d'Agrippa ou par Pline. Enfin, rattacher la fin de l'opération à la naissance du Christ et au recensement de Syrie permettait de rattacher cette œuvre à l'entreprise géographique que l'on croyait pouvoir déceler dans le texte latin de Luc, 2.1.

La légende des quatre sages de César et d'Auguste, car à nos yeux il s'agit bien d'une légende, supposait enfin que l'œuvre d'Agrippa était le but et le fruit de cette mesure, et qu'il s'agissait essentiellement d'une carte. Sur ces deux points, on a toutes raisons d'être sceptique. D'une part,



en effet, quoique les dates consulaires établies par Cl. Nicolet<sup>366</sup> restent cohérentes pour la plupart avec la période durant laquelle Agrippa dut être occupé à la rédaction de son ouvrage, il est extrêmement délicat d'établir un lien quelconque entre des entreprises cadastrales authentifiées et la rédaction de l'œuvre géographique d'Agrippa, qui semble n'en faire aucun usage. Même en admettant que la notice de Julius Honorius est authentique, son authenticité ne peut en effet être démontrée que s'agissant de cette mesure de nature cadastrale; les mesures d'ordre géographique demeurent de l'ordre de la supputation. La conformation du texte d'Agrippa ne semble d'autre part nullement reproduire les découpages que Julius Honorius mentionne d'après une carte fondée sur les fameux *mensores* <sup>367</sup>, et ce, même si l'on rapprochait Julius Honorius de la Table de Peutinger, dont il semble, nous l'avons vu, indirectement dépendre; car, nous le verrons bientôt, aucun lien ne peut être établi entre Agrippa et la Table de Peutinger.

L'examen des sources d'Agrippa montre au contraire que leur nature reste très conventionnelle. Certes, comme nous aurons l'occasion d'y revenir, Agrippa a utilisé des données issues de l'administration pour certaines régions de conquête récente qu'il avait eu personnellement l'occasion de réorganiser, et sur lesquelles il disposait *ipso facto* d'informations de première main. Il n'avait cependant nullement eu besoin de les faire rechercher pour élaborer son œuvre géographique, puisque c'est au titre de son activité administrative propre qu'il en disposait. Mais à l'intérieur comme à l'extérieur des limites de l'empire, il a très largement fait appel aux renseignements donnés par les géographes antérieurs, qui

<sup>366</sup>Cf. Cl. Nicolet et P. Gautier Dalché, *art. cit.*, p. 167: respectivement 23, 18, 16 et 12 av. n.è. pour l'orient, l'Occident, le Nord et le midi, avec pour la dernière datation les réserves que nous avons pu formuler plus haut.

<sup>367</sup>Honorius énumère une cinquantaine de divisions, quand Agrippa en connaissait sans doute 28 au plus.

l'emportent sur les données chiffrées originales susceptibles de procéder de mesures au sol. Dans certains cas, des dimensions comme celles qu'Agrippa donnait pour l'Italie, ne tenaient pas compte d'extensions administratives récentes pourtant mentionnées dans le texte. Alors que le texte dit clairement que l'Italie est bornée par le Var et par l'*Arsias*, la largeur de la péninsule (fgt 3A1), estimée à 420 milles, correspond en réalité à l'intervalle entre les deux mers, soit la distance itinéraire du Var à Ancône, et non à l'*Arsias*, par *Dertona*. Mais, soit que cette extension récente à une région au tracé tourmenté ne lui semblât pas mériter d'être retenue pour le calcul de la largeur géographique moyenne de l'Italie, soit que l'absence de routes, qui ne furent construites à travers l'Histrie que sous les Flaviens, ne lui eût pas fourni les chiffres nécessaires, Agrippa n'avait pas jugé bon d'en donner la mesure jusqu'à l'*Arsias*.

En revanche, il n'a pas hésité à puiser chez ses devanciers grecs et latins: à Eratosthène, par exemple, et sans doute souvent, sinon toujours, de seconde main<sup>368</sup>, il emprunte la mesure du cap *Phycus* à la Crète, et probablement celle du cap Ténare à la Crète, probablement la mesure de la corde de la petite Syrte, la distance de Chalcédoine au Phase, et probablement la mesure des trois étapes de l'Océan à Alexandrie par Méroë et Syène<sup>369</sup>. La plupart de ces mesures avaient pourtant trait à des régions de l'empire romain... Polybe lui fournit le périple des côtes atlantiques du Maroc actuel, au sein duquel Agrippa a introduit des informations qu'il a pu tirer de Juba, et probablement l'origine du chiffre qu'il avance pour la distance Gadès-Issus, et qui n'est autre que la

---

<sup>368</sup>Detlefsen, *Geographie Afrikas*, p. 53, pense qu'Eratosthène était cité à travers Polybe par Pline, *HN* V, 39-41. Or ces passages comportent plusieurs citations d'Agrippa, qui pourrait être la source de l'ensemble. Ailleurs, Eratosthène est cité à travers Varron. Ces témoignages sont toutefois insuffisants pour conclure qu'Eratosthène n'était connu d'Agrippa que de seconde main.

<sup>369</sup>1B4;1C3;1D3; 3C1/2; 4D4.

péréquation du comput des mesures régionales agrippéennes et de la mesure en ligne droite avancée par Polybe<sup>370</sup>. D'Artémidore, il tire l'évaluation d'un côté de la Sicile à 200 milles, soit 1600 stades<sup>371</sup>, et de Posidonius la largeur de l'isthme pélusiaque<sup>372</sup>. Même dans des secteurs où il semble innover, ainsi lorsqu'il calcule la distance du Borysthène au Caucase, ses estimations semblent empruntées à quelque source grecque<sup>373</sup>. De nombreuses autres mesures chiffrées en stades montrent l'origine grecque de sources qui devaient souvent être fondées sur des périple qu'Agrippa a pu au moins en partie trouver chez Varron: c'est en tout cas certainement le cas pour la longueur de l'*Illyricum*, (3A2) et pour les mesures intermédiaires qui le constituent, ainsi que pour l'Histrie (3B5) et pour le périmètre du golfe Adriatique (1B2), ce qui provient certainement de périple; mais que la largeur de l'*Illyricum* (3A2) soit évaluée à 325 milles, soit 2600 stades impose de voir à l'origine de cette évaluation terrestre une source grecque<sup>374</sup>. On retrouve des chiffres grecs pour le calcul de la distance du cap *Carambis* au cap Cimmérien<sup>375</sup>, le littoral de la Caspienne (3D2), pour la deuxième partie de l'Asie (1A11), en Cyrénaïque (3C1), dans l'évaluation de la longueur du *Dromos Achilleos*

<sup>370</sup>1B6;1E2

<sup>371</sup>Cf. Agathem., 5.20; Klotz (1931), p. 407; 464. 1B1. Cf. aussi 1D3; 3C1.

<sup>372</sup>Fgt. 1C2; cf. Posidonius, fgt 101 Jacoby.

<sup>373</sup>Cf. Mullenhoff, *DA*, 3, p. 79.

<sup>374</sup>A moins qu'il ne s'agisse de l'attribution mécanique de la largeur du Pont-Euxin à l'*Illyricum*; elle serait alors l'application stricte des découpages orthogonaux d'Agrippa, considérant le Danube comme une horizontale parfaite aboutissant au Nord du Pont, et la côte illyrienne comme une ligne parallèle dont le prolongement non moins mécanique donnerait le tracé de la côte pontique de l'Asie Mineure. La mesure de 325 milles correspond en effet très exactement à cinq journées de navigation de 520 stades (cf. Klotz (1931), p. 424).

<sup>375</sup>Klotz (1931), p. 424; la mesure de 325 milles entre les deux caps, qui donne la largeur du Pont, semble en effet incluse dans celle de la largeur de la Sarmatie; elle viendrait d'une source grecque qui évaluait cette distance à 5 tranches de 520 stades correspondant chacune à une journée de navigation; mais le calcul n'est probablement pas d'Agrippa, mais de sa source grecque qui donnait elle-même le résultat: Agrippa adoptait en effet, au moins pour le périple de Polybe, et peut-être d'après une indication de celui-ci, pour la journée de navigation, la valeur standard de 56 milles soit 450 stades (cf. 1B6).

(1B5) et dans celle de la largeur de la Syrie, suivant une distance terrestre (3A6).

Mais les Grecs ne sont pas seuls en cause, et les Latins n'ont pas été négligés par Agrippa. L'influence de Varron, par exemple, ne doit pas être sous-estimée, et semble avoir été déterminante: ainsi, on peut-être certain que la mesure du groupe Maccédoine-Hellespont-Thrace lui a été empruntée<sup>376</sup>, pour être transférée à un groupement de régions issu de nouveaux découpages provinciaux; ceux-ci ne doivent alors pas faire illusion, réduits qu'ils sont au rang d'enveloppe nouvelle de mesures de seconde main. Varron a sans doute fourni à Agrippa de nombreuses mesures tirées de géographes grecs; car c'est encore à lui, et à travers lui à Eratosthène, qu'Agrippa a emprunté l'essentiel de sa circonférence du Pont<sup>377</sup>: Agrippa s'est alors contenté d'ajouter quelques retouches personnelles à son prédécesseur, et c'est bien là ce qui semble caractéristique de sa méthode. Loin de constituer un système *ex novo*, Agrippa semble pour l'essentiel avoir conservé intacte la tradition géographique antérieure pour lui faire subir, ici ou là, une *diorthôsis* ponctuelle, et l'insérer dans les nouveaux cadres de découpage qu'il imposait au monde habité pour avoir acquis des informations nouvelles sur les extrémités occidentale et septentrionale du monde connu. Ce faisant, il n'agissait pas différemment des autres géographes anciens, passés ou à venir.

---

<sup>376</sup>Klotz (1931), p. 464. Dans un autre passage, Dv, 9 cite également pour la petite largeur de l'Italie le chiffre de LX milles qu'il convient de mettre en relation avec les XL milles donnés par Pline d'après Varron (*HN* III, 95). Il est toutefois impossible de déterminer avec certitude si ces chiffres viennent directement de Varron, ou s'ils n'en proviennent que par l'intermédiaire d'Agrippa.

<sup>377</sup>Cf. *supra*, comm. ad fgtum 3B2

Même lorsque l'emprunt ne se fait pas pillage, l'autorité des sources classiques est manifeste; Klotz et Detlefsen<sup>378</sup> avaient déjà été frappés par l'adoption systématique de toponymes marins grecs, en lieu et place des termes latins consacrés par l'usage. A s'en tenir aux noms présents dans des fragments attribués ou garantis par l'accord des opusculs tardifs, on remarque que le *mare Creticum*, par exemple, est adopté par Agrippa pour désigner la mer qui borne au Nord la Cyrénaïque (fgts. 1A16; 3C1; 3A5); or ce toponyme est typiquement ératosthénien, et n'est guère attesté que dans les sources grecques, en particulier chez Polybe<sup>379</sup>. Si le toponyme *mare Ionium* est fréquent, sa limitation aux rivages situés au Sud de l'Adriatique semble provenir de Polybe<sup>380</sup>. Il serait néanmoins dangereux de limiter à Polybe les emprunts en la matière. Il ne semble pas, par exemple, qu'Agrippa ait adopté le toponyme polybien *mare Ausonium* pour désigner la mer située entre la Sicile et le cap *Sallentinum*<sup>381</sup>. De nombreux autres toponymes comme *Ægyptium mare*<sup>382</sup> ou *Ægeum mare*<sup>383</sup> sont également typiquement grecs sans être spécifiquement ératosthéniens; plusieurs autres, enfin, quoique présents dans la poésie augustéenne ou chez Pomponius Mela, remontent également à une tradition grecque, comme *mare Myrtoum*<sup>384</sup> ou *mare Carpathium*<sup>385</sup>. Quoiqu'il en soit, on ne peut qu'être frappé par l'absence de toponymes aussi

<sup>378</sup>Detlefsen (1886), p. 244 (cf. Pline, *HN*, III.51; Klotz (1931), p. 459 sq.

<sup>379</sup>Pline *HN*, III.75: *Eratosthenes autem inter ostium ocnai et Sardiniam quicquid est Sardoum, inde ad Siciliam Tyrrenum, ab hac Cretam usque Siculum, ab ea Creticum*; cf. aussi Polybe, V.19; Scymn. Ch., 550; Strab., VIII, C. 223.

<sup>380</sup>II.14; V. 110; d'après M. Besnier, *Lexique...*, p. 396, Polybe a été le premier à adopter pareille distinction.

<sup>381</sup>Pline, *HN*, III. 75 *Ultra Siciliam quod est ad Sallentinos Ausonium Polybius appellat.*

<sup>382</sup>1A10;3A6;3A7; cf. Her., II.113; Diod. I. 31; Strab., I, C. 30, 58; II, C. 120; X, C. 488.

<sup>383</sup>3A3-5; cf. Her. II.97; Thuc., I. 98; Xén., *Econ.*, XX.27; Scyl., *Pér.*, 58; Polybe, III.2.

<sup>384</sup>3A5; cf. Hor., *Carm.*, I.1.14; Her., XVI. 208; Str., VII, C. 323 etc.; Mel., II.37; 110; Agathem., I.3; *It. Ant.*

<sup>385</sup>3A5; 4A2; cf. Hor., *Carm.*, I.35.8; Strab., X., C. 488; Mel., II. 114; *HN*, IV.71; V. 102; 133.

latins que *mare Superum* et *Inferum* <sup>386</sup> pour désigner l'Adriatique et la Tyrrhénienne...

Lorsque la *porticus Vipsania* (1T2; *HN*, VI. 137) plaçait *Spasinu Charax* sur la côte du golfe Persique, Agrippa témoignait encore d'une culture essentiellement livresque qui le rapprochait des estimations des auteurs grecs, qui situaient cette ville à dix stades de la mer, alors que son contemporain Juba plaçait, d'une façon plus conforme à la réalité, la même ville à 50 milles du rivage, et qu'à l'époque de Pline, les témoignages des marins et des ambassadeurs arabes permettaient d'en fixer l'emplacement à quelque 120 milles du littoral, suite aux progrès de l'atterrissement.

Dans plusieurs autres cas, à défaut de reprendre strictement les données de la géographie grecque, Agrippa en apparaît largement dépendant. C'est par exemple le cas lorsqu'il propose pour la distance de Gadès à Issus la distance de 3440 milles que Pline avouait ne pas comprendre (*HN*, VI, 206 sq.; fgt 1E2). De longue date, on a reconnu<sup>387</sup> dans ce chiffre celui que donnait Polybe pour la même distance, et que Pline cite précisément juste avant celui d'Agrippa, sans doute d'après lui. C'est sans doute excessif, car le chiffre de Polybe s'élève à 2440 milles, et est authentifié par le comput que donne Pline; quant à celui d'Agrippa, s'il choque Pline, c'est qu'il n'était pas fondé sur une somme clairement exprimée, et qu'il lui apparaissait peu compatible avec des distances données par ailleurs. En réalité, il concorde bien avec les données d'Artémidore, qui l'évaluait à 3353 milles en ligne directe et à 3426 milles suivant la ligne de côte<sup>388</sup>, et s'accorde encore mieux avec les chiffres d'Agrippa, qui comptait 3040 milles pour la longueur de l'Afrique et de

<sup>386</sup> Klotz (1931), p. 460; cf. 1B1;3B1.

<sup>387</sup> Cf. K. Miller, *MM*, VI, p. 133.

<sup>388</sup> Cf. Pline, *HN*, II.245 sq.; *infra*, pl. CXXI.1.

l'Égypte (fgt 1E1), et 470 pour celle de la Syrie (fgt 3A6), soit un total de 3510. Mais cette longueur s'entendait pour une distance qui outrepassait Issus! Il semble donc qu'Agrippa, qui a retenu la deuxième solution d'Artémidore, c'est-à-dire la mesure terrestre, contre la ligne directe de Polybe, s'est contenté de faire coïncider son estimation et celle de Polybe en ajoutant mille milles au total de Polybe, et en retranchant 70 milles de son propre comput. Ce faisant, tout en s'écartant de Polybe sur la foi de ses propres calculs, il n'en demeurait pas moins dépendant. On peut faire la même analyse des dimensions de la mer Rouge, pour laquelle Agrippa reprenait l'idée qu'il croyait ératosthénienne de l'égalité des deux côtés<sup>389</sup> - alors que la citation d'Eratosthène mentionnée en compagnie d'Agrippa a été déplacée de son contexte et avait en réalité trait au golfe Persique - , tout en retenant un chiffre voisin de celui d'Artémidore<sup>390</sup> - qui affichait pour sa part une différence notable entre les deux côtés. Sur la largeur, les sources semblaient généralement s'accorder, et rien, à en croire Pline, ne permet de supposer qu'Agrippa se soit écarté de ce *consensus* quasi-général des auteurs anciens.

Enfin, si un certain nombre des chiffres avancés par Agrippa sont originaux, conformément à une démarche propre à l'ensemble des géographes, non seulement leur échelle de grandeur est presque systématiquement conforme à peu de choses près aux estimations d'Artémidore, mais encore le choix des unités mesurées apparaît

<sup>389</sup>Cf. 1D3; 4B2; Berger, *Fragmente*, p. 292; Pline, *HN*, VI, 163 sq.: *Eratosthenes ab ostio XII in quamque partem, (...) Agrippa [XV̄II] [XX̄II] sine differentia laterum*.

<sup>390</sup>Pline, *loc. cit.*, donne selon Artémidore, pour le côté Arabe le chiffre de 1650 milles, corrigé en 1750 par certains éditeurs; Detlefsen adopte 1450 d'après le texte que donne la deuxième main de E, pour le côté Trogydytique jusqu'à Ptolémaïs, 1187,5 milles. Agrippa donnait pour sa part 1732 milles, chiffre dont la source est bien énigmatique, puisqu'il ne se réduit pas à un chiffre en stades compatible avec des journées de navigation.

extrêmement conventionnel au sein de la géographie ancienne. Si l'on excepte les divisions régionales, dont les limites sont le fait du libre-arbitre du géographe et qui peuvent se fonder sur le précédent théorique d'Eratosthène, l'essentiel des autres mesures, en particulier les périmètres des îles et des mers, se rencontrent normalement dans la tradition géographique grecque, à preuve les listes de mesures fournies par d'autres géographes anciens que cite Pline à plusieurs reprises en compagnie de celles qu'il devait à Agrippa, en particulier pour le périmètre du Pont-Euxin et pour ses jalons intermédiaires<sup>391</sup>. On pourrait produire la même analyse des mesures de la mer Rouge ou de nombre de distances de cap à cap, ainsi que de nombreuses distances itinéraires déjà présentes chez Eratosthène.

Car l'usage de documents administratifs récents ou de données itinéraires ne distingue pas spécifiquement Agrippa au sein de la production géographique des Grecs et des Romains.

En effet, les données itinéraires, malgré les distorsions qu'elles pouvaient engendrer, n'en constituaient pas moins les seules chiffres véritablement tangibles dont pût disposer la géographie ancienne, leur usage par Agrippa ne fait en effet guère de doutes, du moins là où elles faisaient défaut jusqu'à lui... De fait, on ne les voit guère utilisées de façon systématique que pour les régions de conquête récente, dont il a lui-même contribué à élaborer le réseau routier et les découpages administratifs. Ailleurs, ses estimations semblent proches de celles d'Artémidore, qui avait

---

<sup>391</sup>HN, IV. 77 sq., fgt 1B3, qui met à la suite: Varron et les *ferè ueteres* (c'est-à-dire essentiellement Eratosthène), Artémidore, Cornelius Nepos, Agrippa et Mucien. Tous avaient calculé à leur façon le périmètre du Pont. En IV. 45, on trouve de la même façon la distance des bouches de l'Hister à celles du Pont, où Agrippa est opposé à *alii*, sans plus de précisions.



déjà fait une large utilisation des itinéraires romains, sans doute à travers des recueils connus sous le nom de *Chorographies* <sup>392</sup>, ou de celles d'Eratosthène, dont il suivait très largement les appréciations chiffrées, pour les anciennes possessions lagides et pour certaines régions comme les rives du Pont-Euxin, même là où elles étaient passés sous la domination romaine. Au reste, puiser dans les itinéraires, dans la mesure où ceux-ci existaient, était chose courante pour le géographe: Eratosthène n'avait-il pas lui-même littéralement pillé les itinéraires établis en Asie par Alexandre pour rédiger sa *Géographie* <sup>393</sup>.

L'expérience personnelle d'un grand capitaine et d'un amiral de la flotte, que, comme Timosthène et Varron avant lui, ses tâches administratives conduisirent au quatre coins du monde connu, ne doivent pas être sous-estimées dans l'inventaire des sources d'Agrippa; assurément, le grand voyageur qu'il était se situait alors dans la lignée d'autres voyageurs-géographes, comme Artémidore d'Ephèse; certaines informations, par exemple celles qui ont trait aux dimensions de l'Inde, ont pu être recueillies de la bouche de navigateurs.

Ainsi, la *diligentia* du genre d'Auguste semble avoir consisté moins dans la direction d'une entreprise collective de mesure du monde que dans la collecte personnelle d'informations: c'est bien là que se manifestait la *diligentia viri* que Pline, ou sa source, avait en tête, lorsqu'il caractérisait la démarche d'Agrippa. Cette collecte s'est en effet effectuée en grande partie par des moyens bibliographiques traditionnels, mais aussi, en partie, par des recherches plus personnelles que la position

<sup>392</sup>O. Steinbrück, *Die Quellen Strabos im fünften Bucher seiner Erdbeschreibung*, Diss. Halle, 1909; Sallmann, op. cit., p. 62, n. 32 et p. 209, n. 36.

<sup>393</sup>Cf. Strab., II.1.8, C. 70, qui cite comme source d'Eratosthène l'ἀναγραφή σταθμῶν. Eratosthène a également très largement puisé (cf. II.1.23 sq., C 79) dans les documents des Bématistes, qui décrivaient par le menu l'itinéraire d'Alexandre le Grand.

d'Agrippa dans l'appareil d'Etat ont sans doute favorisées. Il faut toutefois se garder de réduire à une entreprise administrative un travail que la refonte de l'administration a sans doute favorisé, mais dont il n'est en aucun cas l'émanation directe, et qui témoigne plus sans doute de la part prise personnellement par Agrippa dans cette refonte, et donc de son expérience propre, que de l'étendue atteinte vers 18 avant notre ère par l'inventaire du monde en cours sous Auguste: attentif à la géographie du monde dans sa totalité, mais aussi à l'histoire, à l'ethnologie et, peut-être, à la zoologie, Agrippa se situait plus dans la triple tradition d'Eratosthène d'Artémidore et de Posidonius qu'il n'annonçait les brigades topographiques...

Les buts d'Agrippa ne pouvaient dès lors être que ceux que lui assigne Pline dans son *Histoire Naturelle* : donner le monde à voir monde; offrir au public de la capitale et du monde<sup>394</sup>; la conquête romaine permettait de mettre à jour le travail d'Eratosthène, car Rome avait repoussé les limites du monde connu: l'expression récurrente *qua cognitum est* montrait à quel point Rome était en état de mesurer le monde jusqu'à ses limites extrêmes, tant il est vrai que celles-ci étaient moins constituées de l'Océan *stricto sensu* que de la connaissance que l'on avait des terres habitées; ces limites n'étaient pas des limites objectives, mais des limites subjectives. Proposer un ensemble de mesures, quelles qu'en fussent les sources, qui se distinguaient ostensiblement et sur un tour résolument polémique de celle des auteurs anciens prenait sous la plume du co-régent du monde et du père des princes héritiers une signification toute

---

<sup>394</sup>Il faut en effet selon nous, nous l'avons vu à propos du fgt 1T1, conserver la leçon *orbi*, qui, est seule portée par l'ensemble des manuscrits A, E<sup>1</sup>, D, R, la leçon *urbi* ne figurant que dans la deuxième rédaction de D et chez les éditeurs anciens, où elle est une correction. L'affirmation que l'*orbis* est dans l'*urbs* est d'une telle banalité que l'adoption de la *lectio difficilior orbi*, seule portée par les manuscrits, ne fait aucune difficulté pour le sens.

particulière: la mesure se faisait appropriation et passait aux yeux du public pour le fruit d'un arpentage; elle devenait la preuve de l'accomplissement du vieux rêve alexandrin, promis à Rome par ses destins de Rome en une affirmation relayée par les poètes augustéens: fonder la cité du monde, faire de l'*Orbis* une *Urbs*, ou étendre l'*Urbs* à l'*orbis*. Ainsi, en proposant à l'affichage public la description chiffrée du monde, Agrippa faisait plus que ceux qui avaient avant lui exposé les statues des nations vaincues dans des lieux publics: il donnait les preuves matérielles les plus éclatantes de la conquête: il montrait à Rome que l'*Urbs* était devenue l'*Orbis*. Le choix d'adopter un style simple, teinté de vulgarismes, pour un ouvrage exclusivement consacré à la géographie et destiné à l'affichage public avait sans doute également une signification très politique, surtout lorsqu'il émanait d'une personnalité aussi populiste qu'Agrippa. En choisissant la langue du peuple, en refusant l'encyclopédisme et la versification, Agrippa offrait au peuple dans un lieu qui lui était destiné, une représentation géographique du monde qui n'était plus celle de la culture libérale de l'aristocratie romaine. Elle était celle du peuple désormais souverain en la personne de l'empereur. Ce n'était plus celle du sénat républicain moribond, mais celle du nouvel ordre politique nouveau. Le caractère monumental seul de la *Porticus Vipsania* donnait tout son sens à l'entreprise d'Agrippa: le monde conquis, enfin donné en spectacle à la Ville et au Monde devenait manifestement la propriété conceptuelle collective du monde romain en la personne des citoyens.

## 2. La réalisation monumentale de la Porticus Vipsania.

A en croire Pline, Agrippa avait en effet sans aucun doute dès le moment où il entreprit de rédiger son ouvrage le projet de lui donner un cadre monumental, dont il n'était que la préparation. L'auteur de l'*Histoire Naturelle* écrit en effet (III.17; cf. Fgt. 1T1):

*Agrippam quidem in tanta uiri diligentia præterque in hoc opere cura, cum orbem terrarum orbis spectandum propositurus esset, errasse quis credat, et cum eo diuum Augustum? Is namque complexam eum porticum ex destinatione et commentariis M. Agrippæ a sorore eius inchoatam peregit.*

"Qui pourrait croire qu'un homme aussi méticuleux qu'Agrippa, qui mit soin tout particulier au projet qu'il nourrissait de donner publiquement le monde à voir au monde, ait pu commettre une erreur, et avec lui le divin Auguste? Car c'est ce dernier qui fit achever le portique qui contenait cette réalisation, et que, conformément aux devis et aux projets de M. Agrippa, sa sœur avait commencé".

Nous avons déjà eu l'occasion de nous pencher sur ce texte, aussi ne nous intéresserons-nous qu'à quelques points très précis; le verbe *proponere*, utilisé par ailleurs pour désigner l'affichage public d'un texte ou l'exposition d'un tableau<sup>395</sup> ne laisse aucun doute, contrairement à ce que nous avons pu un temps penser<sup>396</sup>, sur le fait qu'Agrippa lui-même avait

<sup>395</sup>Cf. *HN*, XXXV.22 sq., à propos d'un tableau; la *Tabula Siarensis* (fg. II, col. b, l. 11 sq.) l'emploie à propos de staves et d'un *carmen* (*ZPE*, 55 [1984], p. 75). Le code Théodosien, XI.27 l'utilise pour caractériser l'affichage de *leges* sur divers supports (tablettes de cire, lin, etc...). Nous citons ce passage, supra, p. 663, n. 96

<sup>396</sup>Cf. notre communication à la Table-ronde sur la cartographie antique, dont O. Dilke a présenté un résumé dans *Journal of Roman Archeology*, 1 (1988) p. 93, et dont les Actes sont encore à paraître. Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 266, n. 13, a fort justement souligné qu'Agrippa avait lui-même le projet d'afficher son *orbis*. L'expression *propositurus esset* ne laisse aucun doute sur ce point.

projeté l'affichage ou la présentation monumentale de son *orbis* dans le Portique qui devait porter son nom. La deuxième partie du document laisse à penser que Vipsania Polla, puis Auguste n'ont fait que se conformer au projet agrippéen; il est malheureusement impossible de préciser jusqu'à quel point la forme du Portique était liée au dessein d'y insérer un document de nature géographique<sup>397</sup>. C'est que les informations contenues dans ce passage de Pline n'ont pas toutes trait à l'*orbis* ; celles qui sont relatives à Vipsania Polla touchent à une phase strictement architecturale de la construction de l'édifice; la géographie n'entraîne en jeu qu'avec l'intervention d'Auguste dans la phase terminale de décoration. Rien n'indique donc que le complexe ait été conçu spécialement pour cet *orbis*. Lorsqu'il mentionne Vipsania et la conformité de sa réalisation avec le projet d'Agrippa, Pline fait en effet une digression assez remarquable, et au style assez abrupt pour suggérer que l'ensemble du passage n'est autre que la citation de l'inscription dédicatoire du Portique<sup>398</sup>. Son autorité s'en trouve dès lors confortée.

Pour bien comprendre cette entreprise, on aimerait en savoir plus sur l'édifice lui-même; car nos connaissances à cet égard demeurent bien maigres: nous savons par Dion (LV.8.3) qu'en 7 avant notre ère, lorsque le *Campus Agrippæ* passa au domaine public, la *porticus Vipsania* fut exclue de la mesure, car Vipsania Polla travaillait encore à la construction de l'édifice; celui-ci était donc encore inachevé. L'expression *ex destinatione et commentariis M. Agrippæ a sorore eius inchoatam* suggère d'autre part assez clairement que la construction du portique commença après 12, date

<sup>397</sup> Sur l'hypothèse d'un lien, à notre sens gratuite, cf. la communication de P. Troussat présentée à la même Table-ronde, et Dilke, *art. cit.*, p. 93.

<sup>398</sup> Cf. Nicolet, *Inventaire...*, p. 127, affiche la même opinion. La même utilisation, très curieuse, du mot *orbis*, pris absolument, pour désigner la représentation du monde, chez Pline et dans Dv.1, plaide à l'évidence en faveur d'une citation de l'inscription dédicatoire du Portique.

de la mort d'Agrippa, peut-être en exécution d'une stipulation testamentaire d'Agrippa<sup>399</sup>. Dans ces conditions, situer en 2 avant notre ère, en même temps que celle du forum d'Auguste, l'inauguration du complexe, selon une récente proposition de Cl. Nicolet<sup>400</sup>, apparaît fort tentant, quoiqu' au demeurant hypothétique. Entre ces deux dates, Auguste avait pris la suite de Vipsania Polla dans la conduite des travaux. Celle-ci était-elle morte entre temps? Auguste désirait-il attacher plus directement son nom à cette réalisation au moment où son petit-fils, le propre fils d'Agrippa, s'apprêtait à faire la guerre aux Parthes? Nous l'ignorons.

Rares sont en effet les quelques points de certitudes dont nous pouvons disposer. Pour le reste, si d'autres sources classiques mentionnent le portique, aucune ne fait allusion à son contenu géographique, même dans des circonstances où elles auraient permis un bel effet littéraire<sup>401</sup>. L'emplacement même du Portique demeure bien incertain. On identifiait en effet naguère cet édifice avec un monument repéré sur un front de deux cents mètres environ (Pl. CV), le long de l'actuelle *via del Tritone*, sur la foi du texte de Dion mentionné plus haut qui situe le portique "dans le *campus Agrippæ*"<sup>402</sup>. F. Coarelli, suivi par M. Roddaz et Cl. Nicolet<sup>403</sup>, préfère y voir un portique dont la trace a été retrouvée au siècle dernier lors des travaux

<sup>399</sup>le terme de *destinatio*, s'il peut avoir le sens de projet architectural d'un édifice, cf. *supra*, frgt 1T1, a très fréquemment celui de contrainte testamentaire.

<sup>400</sup>*Inventaire...*, p. 109.

<sup>401</sup>Par exemple chez Tacite, lorsqu'il décrit (*Hist.*, I.31), aux heures les plus sombres des luttes fratricides de 69, le camp que les soldats Illyriens y avaient établi: *missus et Celsus Marius ad electos Illyrici exercitus, Vipsania in porticu tendentis*; l'épisode est confirmé par Plutarque, *Galba*, 25.

<sup>402</sup>Platner/Ashby, *Topographical Dictionary of Ancient Rome*, p. 430

<sup>403</sup>M. Roddaz, *op. cit.*, p. 292 sq.; Cl. Nicolet, *Inventaire...*, nous tenons ici à remercier F. Coarelli des renseignements oraux qu'il a bien voulu nous prodiguer. Cf. de cet auteur, *Guide Archeologica Laterza: Roma*, Rome/Bari, 1981, p. 241; 263. E. Rodriguez-Almeida, *Forma vrbis marmorea: nuovi elementi di analisi e nuove ipotesi di lavoro*, dans *MEFR(A)* 89 (1977), p. 219-256, p. 243 sq. a cru reconnaître dans un portique représenté sur le frgt 376 du plan de marbre la porticus Vipsania, qui serait alors à localiser à l'Ouest du *fornix Claudii*, à l'intersection de la *via Lata* et de l'*Aqua virgo*.

de percement de la *galleria Sciarra*. L'argument principal en faveur de l'identification réside en un texte de Martial qui fait allusion au pavé rendu glissant près du portique par une fuite de l'*Aqua Virgo* <sup>404</sup>; la tentation était donc grande de conclure que le portique s'appuyait contre l'aqueduc, et que l'eau tombait dans le portique: c'est en effet l'un des sens possibles si l'on voit dans *uicinis Vipsanis columnis* un datif. Les vestiges conservés ne permettent malheureusement pas de se faire une idée précise des dimensions de l'édifice original, à l'évidence un portique, dont seul un angle est conservé; il semble néanmoins s'agir d'un édifice assez modeste dont seul subsiste un état du Bas-Empire porteur de traces d'incendie. Aucun élément archéologique, dans l'état actuel de nos connaissances, ne permet de faire remonter les éléments conservés à une date antérieure au IV<sup>e</sup> siècle<sup>405</sup>... Il y a assurément là quelque difficulté, et ce d'autant qu'il est envisageable de proposer une autre traduction, grammaticalement possible, de la même expression: "près des colonnes vipsaniennes". En ce cas, il n'est plus nécessaire d'appuyer le portique à l'aqueduc, et rien n'empêche plus de redonner au portique sa localisation antérieure, qui lui confère des dimensions plus que respectables, et une datation plus conforme à celle qui nous intéresse, puisque l'archéologie a révélé l'existence d'un état augustéen, modifié à l'époque flavienne: il semble en effet qu'une partie au moins des galeries ait été occultée par un mur érigé dans les entrecolonnements des portiques<sup>406</sup>, ce qui ne laisse pas non plus de poser problème, si l'on sait que Pline, en pleine époque flavienne, se fonde en un passage au moins de ses livres géographiques (VI. 139), sur le

<sup>404</sup>IV.18.1-2: *Qua uicinis pluit Vipsanis porta columnis / et madet adsiduo lubricus imbre lapis ...* "Là où l'arche de l'aqueduc fuit, près des colonnes vipsaniennes, et où le pavé glissant est mouillé d'une pluie sans fin".

<sup>405</sup>NS (1915), p. 35 sq.; *id.* (1917), p. 9 sq. et p. 20 sq.; BC (1914), p. 209; (1915), p. 218; (1917), p. 220. Cf. aussi les remarques d'E. Rodríguez-Almeida, dans *MEFR(A)* (1977), p. 219-256.

<sup>406</sup>BC, 1887, p. 146-148; 1892, p. 275-279; 1895, p. 46-48.

témoignage du portique; il faudrait donc admettre que la partie de celui-ci où était exposé l'*orbis* restait alors visible, que Pline a examiné l'*orbis* du portique avant qu'il ne fût muré, ou que l'allusion de Pline à la *Porticus Vipsania* est en réalité le fait d'un scoliaste.

Mais le plus frappant dans cette affaire réside dans le silence qui semble entourer l'édifice, et plus encore son contenu géographique. Dion Cassius, lorsqu'il en parle, ne mentionne pas son contenu; quant aux rares autres textes qui le mentionnent, ils font allusion aux fuites de l'aqueduc voisin, aux arbres que l'on y trouvait<sup>407</sup>, ou, si du moins le portique dit "d'Europe" ne fait qu'un avec la *porticus Vipsania*, ce qui est loin d'être avéré, à un tableau de l'enlèvement d'Europe<sup>408</sup> qui en faisait alors la célébrité plus que l'*orbis* d'Agrippa, qui ne semble pas avoir suscité l'enthousiasme des foules<sup>409</sup>. Le caractère spectaculaire et monumental voulu par Agrippa et par Auguste semble dès lors avoir été un échec, à moins que les réfections flaviennes de l'édifice n'en aient définitivement occulté le souvenir.

Face à ce silence, il devient très difficile de se faire une idée de la réalisation que Rome dut à Auguste et qui fut élaborée à partir de l'œuvre d'Agrippa. Nous ne disposons en effet que des évocations laconiques de Pline et des opuscules tardifs pour tenter de saisir ce qu'a pu être l'objet exposé dans le portique. Or, le témoignage de Pline est extrêmement délicat

<sup>407</sup>I. 108; IV.18.12.

<sup>408</sup>Lugli, *Fontes ad Topographiam urbis...*, Reg. VII, p. 381 sq.; cf. Martial VII. 32. 11-12: *Sed curris niueas tantum prope Virginis undas / aut ubi Sidonio taurus amore calet*. "Mais tu cours seulement vers les eaux de neige de la Vierge, ou là où le taureau brûle de l'amour sidonienne". Ce passage semble distinguer en réalité deux portiques distincts, coordonnés par *aut*, l'un à proximité de l'*Aqua Virgo*, l'autre étant le Portique d'Europe.

<sup>409</sup>F.-W. Shipley, *Agrippa's Building Activities in Rome*, Washington, 1933, p. 74; P. Grimal, *Les jardins romains*, Paris, 1944 (3e éd., Paris, 1984), p. 179 et n. 4; J.-M. Roddaz, *op. cit.*, p. 293.



à manier. En effet, dans le passage qui a retenu notre attention, il semble stipuler la stricte identité des productions d'Agrippa et d'Auguste, puisqu'à l'en croire, c'est l'*orbis* d'Agrippa, ni plus ni moins, qu'Auguste a inséré dans le portique. Auguste se serait donc contenté de faire afficher le texte d'Agrippa que nous avons essayé de caractériser, et, ce faisant, lui aurait conféré la caution qu'évoque Pline à ce propos. Dans ce schéma d'interprétation, Pline, *HN*, III.117 se comprend parfaitement, mais on s'étonne qu'ailleurs (fgt 1T2 = *HN*, VI. 139), le nom de M. Agrippa, qui d'ordinaire sert à introduire les citations du gendre d'Auguste, s'efface devant celui du monument qui avait abrité son *orbis* <sup>410</sup>:

*maritimum etiam Vipsania porticus habet.*

Serait-ce à dire que la réalisation du portique apportait des renseignements qui ne figuraient pas chez Agrippa lui-même? On l'a souvent pensé, en supposant, par exemple, que, l'*Arsias* étant devenu frontière de l'Italie après la mort d'Agrippa, celui-ci avait laissé derrière lui un ouvrage inachevé dont Auguste aurait assuré la mise en forme définitive, mais nous avons vu plus haut qu'il n'en était sans doute rien. Il est alors possible que les deux documents, quoiqu'ils eussent le même contenu toponymique, aient eu deux natures différentes, et qu'à ce titre on en ait pu tirer des enseignements différents. Agrippa aurait laissé un texte. Auguste en aurait tiré une carte.

Plusieurs arguments semblent devoir conforter cette thèse: non seulement la nature des renseignements tirés par Pline du Portique peuvent suggérer la lecture d'une carte, puisqu'il s'agit du seul renseignement agrippéen propre à l'emplacement d'un lieu et non à ses

---

<sup>410</sup> Quoique le texte des manuscrits soit fort corrompu, la *lectio difficilior Vipsania porticus*, seule à avoir un sens, s'impose.

mesures, mais l'usage du verbe *spectare* suggère en effet assez nettement la vision propre à un document cartographique pour que de nombreux commentateurs accolent machinalement à l'*orbis* d'Agrippa l'adjectif *pictus*; les premiers paragraphes de la *Diuisio* semblent aller dans le même sens lorsque l'on y trouve:

*orbem terrarum (...) quem Augustus, primus omnium per chorographiam ostendit.*

"le monde que, le premier, Auguste montra par l'entremise d'une chorographie". Nous avons déjà eu l'occasion de signaler que le mot *orbis* est employé ici d'une façon très curieuse que l'on ne rencontre guère par ailleurs que chez Pline (III.117). On pense bien sûr à l'utilisation par nos deux sources documentaires du même document officiel, par exemple le texte de la dédicace du portique. D'autre part, non seulement le verbe *ostendere* suggère, comme le verbe *spectare* la vision plus que la lecture, mais encore le mot *chorographia* peut tout à fait normalement s'appliquer à une carte, même s'il s'agit d'une mappemonde<sup>411</sup>. Enfin, l'adjectif *primus* s'entend mal de la rédaction d'un texte géographique ou de la production d'une carte, mais semble se comprendre si l'on considère qu'il s'agit d'une allusion à la présentation monumentale de celle-ci; la primauté porte sur le caractère ostentatoire et public de la réalisation.

Dans ces conditions, le débat sur la nature cartographique du document géographique affiché dans le portique semble clos, et il est bien naturel de voir les commentateurs passer à l'étape suivante de la discussion, à savoir la forme et les dimensions de cette carte.

---

<sup>411</sup>Cf. Cl. Nicolet: *Du Camp-de Mars à Vérone: Chorographia et carte d'Agrippa*, dans *MEFR(A)*, 100 (1988), p. 127-138. *Ostendere* peut, à bon droit apparaître comme le pendant dynamique du verbe *spectare*.

C'est toutefois aller un peu vite en besogne; au risque de paraître hypercritique, nous voudrions toutefois relancer le débat relatif à la nature de la réalisation du portique. En effet, le texte de Pline, III.17 (1T1) indique clairement que l'*orbis* du portique était très exactement celui d'Agrippa; rien n'invite par ailleurs à penser qu'Auguste en ait le moins du monde modifié l'aspect; or l'œuvre d'Agrippa manifeste une structure telle qu'elle ne semble en rien le préalable à une carte que l'on aurait eu bien des difficultés à dresser à partir de son contenu. Chez Eratosthène lui-même, l'assemblage d'une multitude de petits schémas et d'opérations géométriques constituait le travail préliminaire à la description du monde plutôt qu'une vaste mappemonde n'en constituait l'aboutissement de cette dernière, et l'on voit mal comment, même accompagnée de mesures, la structure du texte d'Agrippa serait susceptible de le faire apparaître comme un document préparatoire à l'élaboration d'une mappemonde. Rien n'indique en effet qu'Agrippa ait eu le dessein de construire une carte: de même qu'Eratosthène traçait avec des mots des lignes imaginaires, de même, Agrippa en "donnant le monde à voir au monde", pouvait le lui montrer avec des mots; si, dans un autre contexte, le verbe *spectare* désigne bien, tout naturellement, la vision d'un *orbis pictus*<sup>412</sup>, on ne peut qu'être frappé par la récurrence de l'expression *orbem spectare* sous la plume de Pline pour qualifier sa propre description du monde et introduire le tableau des *climata* :

*His addemus etiamnum unam Græcæ inuentionis  
scientiam uel exquisitissimæ subtilitatis, ut nihil desit in  
spectando terrarum situ.*

(HN, VI. 212)

---

<sup>412</sup>Eumène, *Pro instaurandis scholis*, (*Panég. Lat.*, V), 20: *nunc demum, nunc iuuat orbem spectare depictum, cum nihil uidemus alienum.*

"Ajoutons à ces éléments une seule découverte, de la plus merveilleuse subtilité, de la science grecque, afin que rien ne manque à notre vision de l'organisation du monde". Chez le même auteur, et dans un contexte analogue, le verbe *spectare* désignait donc non plus la vision réelle et matérielle d'une carte existante, mais la vision intellectuelle d'une carte imaginaire produite par la lecture d'un texte. La réalisation du portique n'aurait-elle alors consisté qu'en une édition monumentale du texte d'Agrippa?

Plusieurs indices semblent donner du poids à un tel point de vue. Ce sont, tout d'abord, aussi paradoxal que cela puisse paraître, les termes mêmes dans lesquels Pline cite le document du portique; on n'a pas assez souligné sans doute l'importance du verbe *habere*, qui ne peut guère avoir ici que le sens de "tenir pour"<sup>413</sup>; le passage doit donc se traduire: "la *porticus Vipsania* tient cette ville (Spasinu Charax) pour maritime"; or l'usage d'un tel verbe s'intègre dans la longue liste des verbes d'opinion et de déclaration dont use Pline pour caractériser ses emprunts à Agrippa et dont on s'entend à reconnaître qu'ils constituent la preuve la plus manifeste du caractère littéraire de l'œuvre du gendre d'Auguste. D'autre part, si l'on replace le fragment tiré du portique dans le contexte de sa citation par Pline, l'hypothèse d'un emprunt à une carte apparaît fort douteux. La texte de la discussion de Pline à propos de la situation de Spasinu Charax s'établit ainsi:

*Prius fuit a litore stadios X, et maritimum etiam Vipsania porticus habet, Iuba uero prodente L p., nunc abesse a litore CXX legati Arabum nostri que negotiatores qui inde uenere adfirmant.*

(HN, VI. 139)

<sup>413</sup>Cette traduction est précisément celle que retient Cl. Nicolet, *Inventaire...*, p. 109.

"La ville fut d'abord située à 10 stades de la mer - la *porticus Vipsania* la tient même pour maritime! - mais, alors que Juba avance le chiffre de 50 milles, les ambassadeurs arabes et nos marchands qui en sont venus affirment qu'elle en est aujourd'hui distante de 120 milles". On voit mal quelle échelle eût permis à Pline de faire la distinction entre une ville située au bord de mer et une ville située à 10 stades de celle-ci, soit à peine plus d'un mille (moins de deux de nos kilomètres!), surtout si l'on tient compte du nécessaire accroissement de la taille des légendes et des illustrations propres à assurer la lisibilité d'une carte monumentale! Il est beaucoup plus simple de penser que, conformément à un usage bien attesté et chez Varron, et chez Pline, pour chaque division, les villes étaient énumérés sous forme de listes qui distinguaient les établissements côtiers d'une part et ceux de l'intérieur d'autre part<sup>414</sup>.

Il est encore frappant que Pline, qui a lu Agrippa et vu le portique, qu'il cite tous deux, semble dépourvu de toute espèce de vision cartographique cohérente, même lorsqu'il utilise Agrippa, dans des régions où l'obliquité des orientations réelles s'accordait mal de la rigidité orthogonale des divisions agrippéennes. Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots de la représentation agrippéenne de la Syrie (fgt. 3A6). Il est nécessaire d'y revenir; au livre VI de l'*Histoire Naturelle* (ch. 126), Pline est en effet amené à utiliser au moins une mesure agrippéenne (175 milles de Zeugma à Séleucie de Piérie), qu'il utilise assez librement dans un cadre qui reste celui d'Agrippa, mais dont il finit par tirer des conclusions géographiquement aberrantes. Il écrit en effet:

---

<sup>414</sup>On peut aussi songer à une mention du type de celle que l'on rencontre dans un fragment d'Agrippa (1C2 = *HN*, V.65): *Arsinoe, Rubri maris oppidum...*

*Seleucia abest a capite Mesopotamiæ Euphraten nauigantibus  $\overline{X\bar{I}}|\overline{X\bar{X}\bar{V}}$  p., a mari Rubro, si Tigri nauigetur,  $\overline{CCXX}$ , a Zeugmate  $\overline{DCCXXIIII}$ . Zeugma abest Seleucia Syriæ ad nostrum litus  $\overline{CL\bar{X}\bar{X}\bar{V}}$ . Hæc est ibi latitudo terrarum inter duo maria, Parthici uero regni  $\overline{DCC\bar{C}\bar{C}\bar{X}\bar{L}\bar{I}\bar{I}\bar{I}\bar{I}}$ .*

"Séleucie est éloignée de 1125 milles de la tête de la Mésopotamie si l'on navigue sur l'Euphrate; elle l'est de 220 milles<sup>415</sup> de la mer Rouge si l'on navigue sur le Tigre, et de 724 milles de Zeugma. Zeugma est éloignée de Séleucie de Syrie, sur les bords de la Méditerranée, de 175 milles. Ce dernier chiffre donne la latitude entre les deux mers; celle de l'empire parthe est de 944 milles".

Le passage en caractères gras est à l'évidence dû à Pline, qui extrapole à partir de données dont il n'est pas l'auteur; la latitude de l'empire parthe est en effet visiblement calculée à partir de la somme des deux valeurs de 724 milles et de 220 milles. Ces deux chiffres intermédiaires offrent des valeurs numériques qui correspondent sensiblement, sinon exactement, aux longueur et largeur proposées par Agrippa pour la Mésopotamie; à défaut de provenir d'Agrippa<sup>416</sup>, elles nous donnent une idée du système qu'il avait adopté, et qui devait situer sensiblement Séleucie à la latitude de Zeugma, et supposer deux changements d'orientation brutaux de l'Euphrate: l'un à Zeugma, vers l'Est, l'autre à Séleucie, vers le Sud. Une telle figure n'était, sans doute dès

<sup>415</sup>Chiffre des manuscrits DR, garanti par le total final de Pline. Le chiffre de 320 milles donné par d'autres manuscrits est donc sans doute à écarter..

<sup>416</sup>Si l'on ajoute à 220 milles les 175 milles qui séparent Zeugma de Séleucie de Piérie, on obtient un total de 395 milles, dont l'ordre de grandeur est voisin, mais voisin seulement de celui du chiffre d'Agrippa (360 milles). Ces chiffres ne proviennent donc sans doute pas d'Agrippa, quoique des échelles de grandeur concordantes nous permettent de concevoir par quel biais Agrippa en est venu à proposer les chiffres que nous lui connaissons.



correspondaient chez Agrippa à deux orientations différentes;

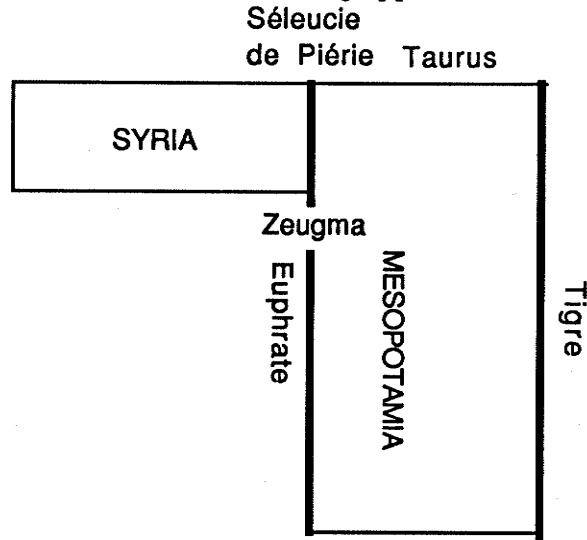
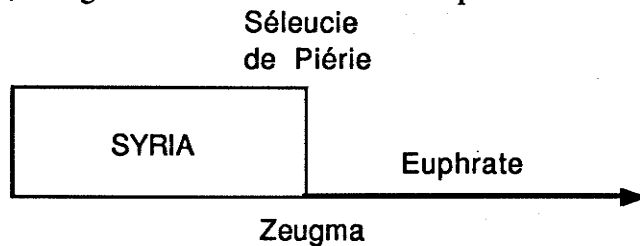


fig. 5. La Mésopotamie et la Syrie d'après les limites des opuscles.

car Pline a redressé le cours de l'Euphrate; de la même façon, il est surprenant que Pline considère la distance entre Séleucie de Piérie et Zeugma comme la largeur entre les deux mers, c'est-à-dire comme la distance entre le golfe d'Issus, partie du *mare Nostrum*, et le golfe Persique, partie du *mare Rubrum*: Une première explication consisterait à orienter brusquement et définitivement l'Euphrate à l'Est à partir de Zeugma (fig. 6): ainsi, Zeugma et les Bouches de l'Euphrate se trouveraient-



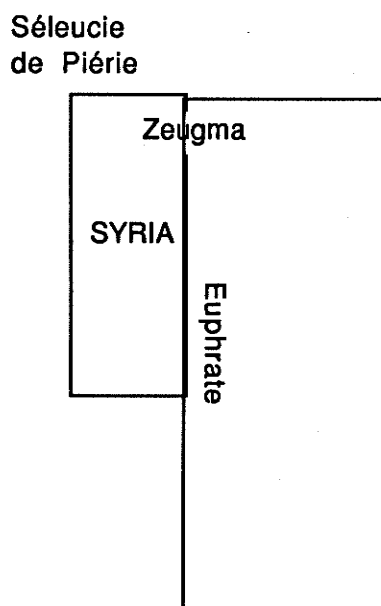
elles sur le

fig. 6: première hypothèse de restitution du système de Pline

même parallèle; la distance séparant de Zeugma Séleucie de Piérie, toutes deux situées sur le même méridien, donnerait donc sans difficulté la latitude séparant les deux mers; un obstacle majeur intervient toutefois:



cette orientation est incompatible avec celle que Pline attribue visiblement à la Mésopotamie; sans doute faut-il donc faire basculer l'ensemble de la figure, en conservant le même principe d'explication: Pline se conforme intégralement au système orthogonal simplifié qui place Séleucie de Piérie et Zeugma, d'une part, et cette dernière et les bouches de l'Euphrate, d'autre part, sur deux lignes sécantes à angle droit à Zeugma. Si l'on veut conserver l'orientation assignée par Pline à la Mésopotamie, il faut placer la ligne unissant Zeugma à Séleucie sur l'axe Est-Ouest, à peu près ainsi:



Ceci ne pose pas de problème majeur si l'on sait qu'à la différence de sa source Agrippa, Pline utilise le mot *latitudo* de façon très lâche<sup>418</sup>, non pour désigner une largeur par référence à celle de l'œcumène, mais pour désigner la plus petite de deux mesures particulières. Dans cette affaire, Pline s'est laissé prendre au piège du système d'Agrippa à la suite d'une

<sup>418</sup>C'est ainsi par exemple qu'il attribue ici la somme d'une longueur et d'une largeur à la "largeur" (cf. pl. CVI.2) de l'empire parthe qui se trouve avoir, le long de l'Euphrate, une extension voisine de celle qu'Agrippa conférait à la longueur de la Mésopotamie...

erreur en grande partie lexicale: non seulement il n'a pas reconnu les sens exacts que donnait le genre d'Auguste aux termes *longitudo* et *latitudo*, mais encore la stricte réduction à des parallélogrammes qu'il a appliquée aux divisions d'Agrippa, selon un mouvement au reste bien naturel, l'a poussé dans cette voie, et lui a fait perdre de vue la complexité réelle de la vision agrippéenne de la Mésopotamie. Dès lors, la cohérence du système éclate, faute d'une perception cartographique qui eût permis à l'auteur de l'Histoire naturelle d'en saisir l'architecture réelle. L'erreur qu'il a commise est caractéristique d'une source littéraire; or, la lecture de la carte du portique, si elle avait existé, lui aurait à coup sûr permis d'éviter cette bévue, puisqu'il cite précisément comme source la *porticus Vipsania* lorsqu'il mentionne *Spasinu Charax* (VI.126), située aux bouches de l'Euphrate, qu'Agrippa, plaçait au bord de la mer, et dont l'emplacement sur la carte eût du prévenir toute confusion, pour peu qu'on l'eût consultée... Tel n'a, apparemment, pas été le cas. Pourquoi Pline distinguait-il alors l'œuvre de Marcus Agrippa de la *Porticus Vipsania*? La structure grammaticale du texte de Pline peut nous y aider. On remarque en effet que la mention du portique (*maritimum etiam Vipsania porticus habet!*) constitue en réalité une incise qui, par définition, s'intègre très mal dans la syntaxe du passage. La probabilité est forte qu'il s'agisse d'un ajout, soit de la main de Pline, introduisant ici une information oubliée après une vérification dans le Portique, soit de celle d'un scoliaste.

On pourrait ajouter à cette argumentation le fait que la démarche d'Agrippa, telle qu'elle peut se révéler à travers les fragments conservés de son œuvre, est assez éloignée dans son essence d'une perspective cartographique; non seulement de nombreux éléments agrippéens auraient eu peu de chances de se voir intégrés dans une carte, mais encore les modalités de la description s'avèrent en tous points conformes à ce que l'on

a pu qualifier de modélisation "odologique" de l'espace. Ainsi, l'orientation apparente du début d'une côte (par exemple le golfe d'Issus), comme c'est souvent le cas pour une route, a-t-elle été schématiquement et abusivement conférée à l'ensemble de la côte. De plus, lorsqu'Agrippa se fonde sur des mesures au mieux côtières pour chiffrer la distance Gadès-Issus, l'existence du diaphragme dicéarcho-ératosthénien perd toute signification, dès lors qu'elle cesse d'être une ligne idéale tracée au milieu de la Méditerranée pour devenir une simple valeur chiffrée à partir du comput de distances terrestres. Enfin, le périple l'emporte sur la vision synthétique et on mesure assez, à partir de l'exemple syrien et de la multiplicité des reconstructions proposées (pl. CVIII sq.), à quel point l'assemblage des divisions à partir des données chiffrées pouvait s'avérer difficile.

Que dire alors de la note introductive de la *Diuisio* ? Deux cas de figures se présentent à nous, selon qu'elle vient ou non du portique. Si l'opuscule procède effectivement, et avec lui la *Dimensuratio*, du Portique, comme cela est probable, les parentés philologiques et stylistiques avec les fragments d'Agrippa nous imposent de penser que le texte d'Agrippa y était reproduit à l'identique, et que c'est de ce texte, et non d'une carte, que dérivent les opuscules. Dans le cas contraire, cette note apparaît fortement suspecte, car son lien avec sa source est beaucoup plus lâche; elle semble alors liée au thème historiographique de l'empereur cartographe, qui se développe beaucoup au Bas-Empire et au Haut Moyen Age, en liaison précisément avec la personne de l'empereur Auguste. Il est extrêmement probable que, dans un cas comme dans l'autre, cette tradition a joué, et que, dans l'esprit de celui qui a inséré cette notice, sans doute à travers l'inscription dédicatoire du portique, l'œuvre d'Auguste apparaissait comme une œuvre cartographique. C'est qu'au Bas-Empire, d'autres

entreprises cartographiques impériales, bien attestées par les textes, avaient vu le jour, et que la cartographie avait sans doute connu un développement corrélatif du déclin des grands ouvrages littéraires scientifiques et du goût croissant d'une époque pour les abrégés.

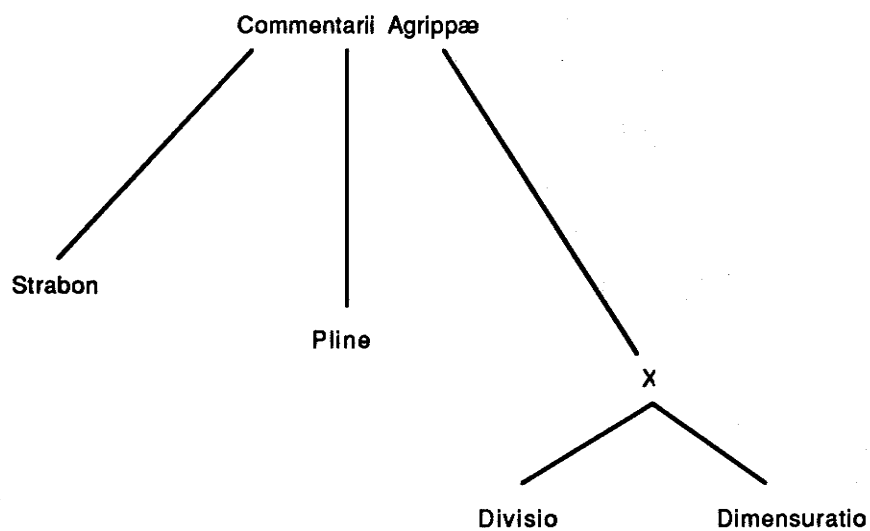
En choisissant de suivre l'exemple littéraire d'Eratosthène et de lui donner un support monumental, Agrippa, puis Auguste, n'atteignaient pas moins qu'avec une carte les buts idéologiques de l'entreprise. Sans doute les dépassaient-ils même, et lui donnaient-ils un contenu révolutionnaire que nous avons essayé de caractériser plus haut. La lecture de textes monumentaux était familière au peuple de la ville; elle l'était assurément plus que celle des mappemondes, qui demandent un apprentissage, une éducation, une culture; un portique n'aurait du reste guère favorisé la lecture d'une carte, qui aurait dû s'en tenir à des dimensions somme toute assez raisonnables, sous peine de contraindre le lecteur potentiel à un recul qui l'eût sans doute fait sortir de la colonnade; on imagine dès lors les inconvénients qui en auraient découlé: contre-jour, gêne occasionnée par la colonnade, etc...; il n'était guère pensable de couvrir tous les murs du portique d'une immense carte, qui eût perdu toute lisibilité et tout intérêt; s'en tenir à une carte de dimensions plus modestes, de l'ordre de 15 m<sup>2</sup> de superficie, ne lui aurait d'autre part peut-être pas conféré toute l'importance souhaitée. Exposer en revanche un texte monumental pouvait revêtir plusieurs avantages: le fait était aussi inouï et peut-être plus encore que l'affichage d'une carte: les vastes ouvrages géographiques n'étaient pas à la portée de toutes les bourses, et l'accès aux sources géographiques semble s'être le plus souvent effectué par l'intermédiaire d'abrégés ou d'une littérature doxographique de qualité variable; la masse d'informations contenue dans cet ouvrage était certainement supérieure à ce que l'on pouvait trouver ailleurs; or le fait de pouvoir faire figurer dans

cette réalisation un très grand nombre de mesures chiffré, était sans aucun doute, comme on l'a déjà souligné, avant tout la preuve de la réalité de la conquête par Auguste du monde entier. Il y avait là les moyens d'une originalité dont une carte était, par force, incapable: refondre l'image du monde avait été une première fois l'œuvre d'Eratosthène. De nombreuses années encore avant que Ptolémée pût assurer la seconde révolution cartographique de l'Antiquité. Il aurait fallu au peuple de Rome une culture cartographique hors du commun pour percevoir la nouveauté d'une carte d'Agrippa, quand un texte pouvait lui-même souligner sa propre originalité en opposant ses données à celles d'autres géographes. Enfin, la lecture de ce grand texte monumental, entrecoupé de listes de cités, qui avait, pour le coup, de bonnes chances de couvrir l'essentiel des murs du monument, ne pouvait manquer d'évoquer les grandes inscriptions triomphales.

Plus conforme à l'esprit du temps, plus lisible aussi, un texte monumental était sans aucun doute plus approprié aux buts idéologiques que s'étaient fixés Auguste et son gendre, et cette forme originale de publication ne manqua pas d'assurer sa diffusion; sans doute lui manquait-il néanmoins le caractère spectaculaire qui lui eût conféré la notoriété qui lui fait défaut et dont témoigne le silence général qui l'entoure chez les auteurs anciens dès que l'on quitte le cadre étroit de la géographie latine.

### 3. La postérité d'Agrippa.

Klotz avait élaboré pour les documents dérivés d'Agrippa un stemma assez simple qui se bornait à prendre en compte les sources retenues par lui pour l'établissement du corpus des fragments. Ce *stemma* était le suivant:



Dans l'état actuel de nos connaissances, il est possible de compléter ce stemma comme illustré fig. 7.

Ceci ne nous permet guère que de mettre en évidence des traditions philologiques. Si l'on compte en effet deux cartes dans cette postérité, elles n'y figurent que dans la mesure où elles dérivent de sources écrites inspirées peu ou prou d'Agrippa.

La postérité littéraire d'Agrippa est malheureusement difficile à quantifier avec précision. Son existence, en dehors de toute analyse, apparaît on ne peut plus normale si l'on sait que l'œuvre d'Agrippa a

constitué le premier ouvrage de langue latine spécifiquement consacré à la géographie sous ses divers aspects<sup>419</sup>. De ce point de vue, nous adhérons pleinement à l'opinion de Detlefsen pour lequel Pline s'est fondé, pour la rédaction des livres géographiques, sur trois sources principales, quoique non exclusives: Agrippa, Varron, et les statistiques impériales. Il faut néanmoins se garder de minimiser le rôle d'un certain nombre d'autres sources de première main, telles qu'Isidore, dernier en date des géographes utilisés par Pline, et Juba de Maurétanie<sup>420</sup>. Mais on est tenté d'attribuer à Agrippa une part importante des livres géographiques de Pline, pour la rédaction desquels Pline n'a certainement pas lu tous ceux qu'il cite; aussi bien Varron semble-t-il plusieurs fois cité de seconde main, à travers Agrippa, et ne pouvons-nous rapporter avec certitude à Agrippa que les passages qui lui sont nommément attribués et ceux où les données chiffrées permettent assez de recoupements pour autoriser une attribution au genre d'Auguste. Mais bien d'autres fragments qui contenaient des renseignements d'une autre nature doivent se cacher dans l'*Histoire Naturelle*, qui résistent et résisteront toujours à l'analyse dans l'état de notre documentation; au demeurant, nous aimerions même être certain qu'Agrippa a bien été utilisé de première main par Pline, ce qui, quoique très vraisemblable<sup>421</sup>, n'est, après tout, pas formellement établi. Si l'on

<sup>419</sup>Si toutefois, comme nous le pensons, Cicéron n'a pas donné de suite à son projet d'ouvrage géographique. L'information géographique dispensée par Varron était pour sa part répartie entre plusieurs ouvrages: le *De locis*, partie des *Antiquitates*, et les *ora maritima*, cf. Detlefsen, *Die Anordnung der geographischen Bücher des Plinius und ihre Quellen*, (*QuF*, 9), Berlin, 1908, p. 150 sq. et id., *Vermutungen über Varros Schrift De ora maritima*, dans *Hermes*, 21 (1886), p. 497 - 562. Quant à l'ouvrage de Varron de l'Atax, il semble avoir constitué avant tout un poème géographique dont la diffusion et la notoriété semblent avoir été fort maigres, du moins à en juger par le faible usage qu'en fit Pline.

<sup>420</sup>Cf. J. Desanges, *Les sources de Pline dans sa description de la Troglodytique et de l'Ethiopie* (NH, 6. 163-197), dans *Pline l'Ancien, témoin de son temps*, (*Colloque international, 22-26 Octobre 1985, Nantes*), Salamanque - Nantes, 1987 [p. 277- 292], p. 284-288.

<sup>421</sup>Comme le suggèrent les parentés de langue que l'on a pu noter entre les citations pliniennes d'Agrippa et les opuscules tardifs.

admet en effet le principe de l'identité de l'ouvrage d'Agrippa et de la réalisation du Portique, la référence de Pline à ce dernier pourrait bien être la seule référence de première main au gendre d'Auguste. Ainsi s'expliquerait l'anonymat qui entoure certains des emprunts que lui a faits l'auteur de l'*Histoire Naturelle*, lorsqu'il attribue ces données à des *quidam* qui ne sont autres que des auteurs antérieurs à Pline et postérieurs à Agrippa qui l'avaient sans doute utilisé; aussi bien avons-nous pu voir que les opuscules tardifs remontaient à une source intermédiaire du premier siècle de notre ère largement tributaire d'Agrippa. Mais l'hypothèse la plus rationnelle consiste à penser qu'Agrippa a directement été consulté par Pline.

Il n'est pas absolument certain non plus que les emprunts possibles de Pomponius Mela ou de Suétone à Agrippa, au demeurant peu nombreux, soient le fait d'une utilisation directe de celui-ci par l'auteur de la *Chorographie*. On y trouve bien la première mention de la Vistule après Agrippa, dans un contexte qui semble dépendre de celui-ci<sup>422</sup>, et quelques parentés ici ou là<sup>423</sup>, dont il n'est pas toujours facile de dire si elles

<sup>422</sup>III.33; Strabon ignorait l'existence de ce fleuve, qu'Agrippa semble avoir été le premier à mentionner (cf. Fgt. 1A7); celui-ci semble avoir considéré que les habitants de la région à l'Ouest de la Vistule étaient des Sarmates (3D1); Silbermann remarque avec justesse (CUF, p. 268, n. 7 *ad loc.*; cf. Parroni, p. 396) que la division de Mela semble faire de la Vistule la frontière de l'Asie et de l'Europe (cf. III. 36); c'est que Mela privilégie les découpages ethnologiques et place les Sarmates dans un contexte qui semble agrippéen, et où ceux-ci sont à cheval sur deux continents (fgt 1A8); l'imprécision - et l'erreur - de Mela attestent une fois de plus l'origine exclusivement littéraire de son information en la matière. La solution aux difficultés rencontrées rencontrées par les exégètes de Mela pour justifier du rôle étrange concédé à la Vistule, pourrait être que Mela, se fondant sur Agrippa, a considéré la Sarmatie comme un ensemble unique lié à sa perspective périégétique, en se bornant à mentionner la première des notices d'Agrippa mentionnant les Sarmates (1A7 - 3D1), et à reprendre l'exposé à la fin de la deuxième notice d'Agrippa, c'est-à-dire en Asie (plutôt que d'adopter la solution de Parroni (*loc. cit.*) consistant à faire du Tanais la limite méridionale de la Sarmatie et de la Vistule le confin des continents).

<sup>423</sup>Cf. fgts 1A15 et 4A3, mais aussi Mela, II. 74: *Gallia Lemanno lacu et Cebennicis montibus in duo latera diuisa, atque altero Tuscum pelagus attingens, altero oceanum, hic a Varo, illic a Rheno ad Pyrenæum usque permittitur. Pars Nostro mari apposita (fuit aliquando Bracata, nunc Narbonensis) est magis culta*. Si on le compare aux données du fgt 1A3, on obtient pour l'énoncé des limites de la Gaule le tableau suivant:



viennent de l'utilisation directe d'Agrippa ou de celle d'une source commune, mais ces emprunts semblent être demeurés assez modestes. Paul-Orose ne semblant dériver du genre d'Auguste qu'à travers les passages du corpus insulaire qui en dérivait eux-mêmes, il semble bien qu'à l'exception de Mela, le seul auteur à mentionner Agrippa et à en connaître sérieusement le texte - si l'on ne tient pas compte de ceux qui ont constitué nos sources pour l'élaboration du Corpus des fragments - demeure le "scoliaSTE bien informé" dans lequel J. Desanges a cru reconnaître la source de la mention du nom d'Agrippa dans un passage bien délicat de l'*Histoire Naturelle* où Pline l'Ancien semble avoir cité Polybe à travers Agrippa<sup>424</sup>.

Cette postérité littéraire somme toute assez modeste, qui s'accorde avec le silence qui entoure la réalisation d'Auguste à la Porticus Vipsania, ne peut manquer de surprendre si l'on sait qu'Agrippa, auteur présumé de la *römische Weltkarte*, est placé par la grande majorité des savants à l'origine de la tradition cartographique romaine; la descendance médiévale - en l'occurrence lointaine - de la cartographie romaine doit sans doute être tenue hors du débat, en particulier la mappemonde de la cathédrale de Hereford, dont nous avons vu qu'elle ne connaissait Agrippa qu'à travers la tradition plinienne. Mais la Table de Peutinger reste pour beaucoup le fruit d'un héritage agrippéen. Rares sont ceux qui pensent véritablement que la carte qui nous est parvenue soit la copie de celle dont on a supposé la

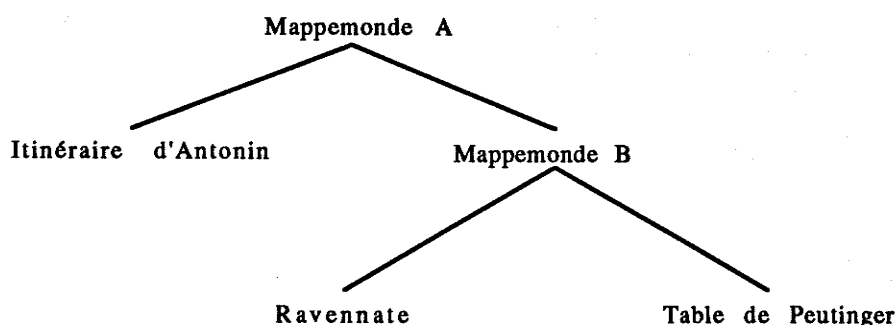
Pline:	Rhin Pyrenæus	Océan	<i>Cebenna et Iures</i>
Dm:	Rhin Pyrenæus	Océan	<i>montes Cebenna</i>
Dv:	Rhin Pyrenæus	Océan	<i>montes Cebennici</i> et Rhône
Mela	Rhin Pyrenæus	Océan	<i>montes Cebennici</i> et lac Léman

La trace d'Agrippa semble donc bien présente, quoique sans doute mêlée d'éléments étrangers, qui peuvent faire de Mela l'une des sources de la Dv.

<sup>424</sup>fgt 1B6.

présence dans la Porticus Vipsania<sup>425</sup>. De fait, cette hypothèse se heurte à de très nombreuses difficultés, notamment le fait que la Table de Peutinger est fondamentalement une carte itinéraire, alors que ce que nous pouvons savoir d'Agrippa ne laisse pas supposer un tel contenu dans son œuvre. C'est pourquoi ceux qui tendent à rapprocher les deux ouvrages, et ce depuis Desjardins, tendent à penser que la Table de Peutinger est le produit de l'insertion d'un canevas d'itinéraires dans un fond de carte hérité d'Agrippa<sup>426</sup>.

Kubistchek<sup>427</sup> faisait en effet dériver d'Agrippa deux mappemondes d'où seraient issues l'*Itinéraire d'Antonin* et la Table de Peutinger; l'une, secrète et "officielle", aurait porté les camps légionnaires et les stations de l'Annone militaire, l'autre serait issue de la réalisation publique du portique. On obtiendrait ainsi le *stemma* suivant:

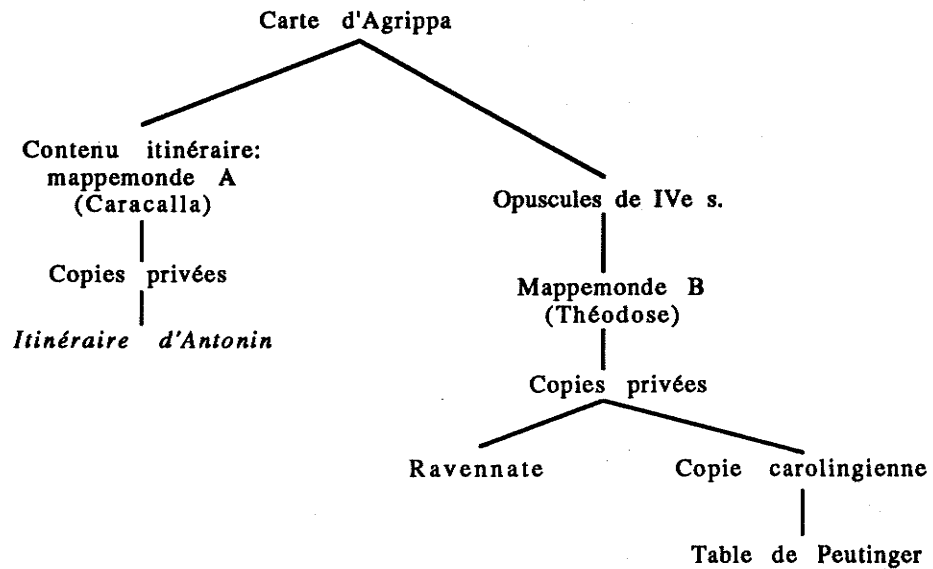


<sup>425</sup>E. Weber, *Eine neue Ausgabe der Tabula Peutingeriana*, dans *Limes* IX, p. 652. Wartena, *Einleinding op een uitgave* et les objections de G. Dept, *Notes sur la Tabula Peutingeriana*, dans *RBPPh*, 10 (1931), p. 997-1011.

<sup>426</sup>Nicolet, *Inventaire*, p. 114 parle de "prototype"; Gardthausen, *Augustus und seine Zeit*, I.2, Leipzig, 1896 (réimp. 1964); p. 939. Thomson, *History of Ancient Geography*, 1965, p. 332; Kubischek, sv *Karten*, dans *RE* X.2 (1919), coll. 2100 sq.; A. Berthelot, *L'Asie ancienne centrale et sud-orientale d'après Ptolémée*, Paris, 1930, p. 116.

<sup>427</sup>*Eine römische Straßenkarte*, dans *JhÖAI*, 5 (1902), p. 81 sq.; 91 sq.; id., sv *Karten*, dans *RE* X.2 (1919), c. 2118. On ignore, dans cette hypothèse, par quel miracle tous les itinéraires, et Ptolémée d'après eux, ont eu connaissance des camps légionnaires...

E. Weber<sup>428</sup> a récemment mis au point un *stemma* similaire pour tenter d'expliquer la genèse de la Table de Peutinger:



Un tel *stemma* postule plusieurs affirmations, à savoir premièrement que de la carte d'Agrippa, de contenu itinéraire, a dérivé une tradition cartographique exclusivement itinéraire<sup>429</sup>, deuxièmement que les opuscles dérivent d'une carte<sup>430</sup>, et troisièmement que la mappemonde de Théodose, mentionnée dans l'épigramme jointe à la fin de la *Divisio*, dérive conséquemment de celle d'Agrippa. Ces trois postulats sont l'objet d'un large consensus; il sont pourtant fortement contestables.

Si en effet on trouve bien chez Agrippa un certain nombre de chiffres à l'évidence fondés sur des itinéraires, comme par exemple la distance de Séleucie de Piérie à Zeugma (fgt 3A6), ces données itinéraires

<sup>428</sup> *Tabula Peutingeriana, Codex Vindobonensis 324*, Graz, 1976, p. 23.

<sup>429</sup> Alors que Kubitschek employait pour désigner les mappemondes A et B le mot *Welkarte*, Weber lui préfère systématiquement celui de *Straßenkarte*.

<sup>430</sup> Même opinion chez J.-J. Tierney, *Dicuilii Liber de Mensura Orbis*, p. 24, et W. Wolska, *La mappemonde de Théodose II: sa destination*, dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), p. 274-279.

ne sont jamais données de façon brute: elles portent toujours sur de longues ou sur d'assez longues distances qui nous font grâce de la liste détaillée des étapes qui caractérise les documents itinéraires. Si Agrippa a donc bien eu - comme l'ensemble des géographes anciens - des sources itinéraires, il n'a en rien produit lui-même d'itinéraires dont nous trouvions la moindre trace dans ses fragments. Nous avons vu d'autre part que les opuscules, qui présentent avec les citations pliniennes d'Agrippa des particularités de syntaxe et de style étonnantes, sauraient difficilement dériver d'une source qui ne fût un texte.

On peut dès lors s'interroger sur le lien supposé unir la "carte" d'Agrippa à celle de Théodose. Cette dernière nous est connue par l'épigramme qui conclut la *Diuisio*, et sur laquelle nous avons déjà eu l'occasion de nous arrêter:

*Hoc opus egregium, quo summa mundi tenetur,  
 Æquora quo, montes, fluii, freta, portus et urbes  
 Signantur, cunctis ut sit cognoscere promptum  
 Quicquid ubique latet, clemens genus, inclita proles,  
 Ac per sæcla pius, totus quem uix capit orbis,  
 Theodosius princeps uenerando iussit ab ore  
 Confici, ter quinis aperit cum fascibus annum,  
 Supplices hoc famuli, dum scribit, pingit et alter,  
 Mensibus exiguis, ueterum monumenta secuti,  
 In melius reparamus opus culpamque priorem<sup>431</sup>  
 Tollimus ac totum breuiter comprehendimus orbem.  
 Sed tamen hoc tua nos docuit sapientia princeps.*

"L'empereur Théodose, rejeton d'un noble source, pieux parmi les siècles, comme il commençait l'année en portant pour la quinzième fois les faisceaux, a donné l'ordre de réaliser cette grande œuvre qui contient la

---

<sup>431</sup>Schnabel, sur la foi de V, édite *culpamque priorum*. La leçon *culpamque priorem*, donnée par Dicuil, a généralement été retenue..

somme du monde, où sont signalés les mers, les montagnes, les fleuves, les ports, les détroits et les villes, afin que chacun puisse connaître ce qui partout se cache. Nous, ses serviteurs, l'un peignant, l'autre écrivant, nous fondant sur les ouvrages des anciens, refaisons cette œuvre en l'améliorant, et en ôtons les erreurs précédentes; nous résumons le monde entier en un petit espace. Mais c' est ta sagesse, ô notre prince, qui nous l'a enseigné."

Il est à peu près assuré que ces quelques vers ont accompagné initialement une carte. Le mot *hoc*, qui revient à trois reprises dans ce texte, ne peut en effet renvoyer qu'à un objet initialement présent matériellement aux côtés de l'épigramme. Il s'inscrit ainsi dans une série bien attestée à partir du IV<sup>e</sup> s., de mappemondes accompagnées d'épigrammes<sup>432</sup>. Quoiqu'on l'ait parfois datée de 393<sup>433</sup>, sous le règne de Théodose I, il est plus raisonnable d'y reconnaître, avec W. Wolska-Conus,<sup>434</sup> une réalisation de Théodose II, datable de 435; celle-ci aurait pu être destinée à l'université de Constantinople, fondée en 425. L'expression *inclita proles* semble de fait mieux s'appliquer à Théodose II qu'à Théodose I, premier de sa lignée à parvenir au trône, et semble garantir cette interprétation.

Le fait que l'épigramme soit rédigée en latin et que la carte ait été destinée à *cuncti* nous laisse en revanche quelque peu sceptique quant à sa destination réelle. Il s'agissait en effet sans doute d'une mappemonde vouée à l'affichage public. La parenté d'une carte de ce type avec ce que l'on a cru être celle de la *Porticus Vipsania*, l'affirmation des cartographes, reconnaissant s'être fondés sur les *monumenta ueterum*, la situation de cette œuvre à la fin de la *Diuisio*, supposée dériver du Portique, car elle

<sup>432</sup>Cf. p. 545 sq.; la mappemonde envoyée à Julien par Alypius, celle du pape Zacharias au Palais du Latran, en sont deux exemples.

<sup>433</sup>Detlefsen, *Erdkunde...*, p. 19.

<sup>434</sup>*Art. cit.*, p. 276

mentionnait l'œuvre géographique d'Auguste, ont naturellement incité les savants à établir un rapprochement entre les deux œuvres d'Agrippa et de Théodose, puis entre ce dernier et la Table de Peutinger, celle-ci présentant des remaniements postérieurs à la fondation de Constantinople.

Le caractère organique du lien qui unit le texte de la *Diuisio*, la notice relative à l'œuvre géographique d'Auguste et l'épigramme des cartographes de Théodose est néanmoins fort douteux. Si les deux premiers sont liés d'assez près par la structure de l'exposé, ce n'est en effet pas le cas de l'épigramme, que rien n'introduit, et qui n'est que juxtaposée au texte, comme s'il s'agissait d'un ajout. De fait, il est tout à fait remarquable que cette épigramme a été initialement associée à une carte, considérée généralement comme mineure et inspirée de petites cartes dérivées de celles d'Agrippa et qui auraient fourni la trame de celle de Théodose... Aurait-elle alors été arrachée à cette carte pour se trouver associée à des légendes de celle-ci? Ces légendes dans tous les cas, pour autant qu'elles dérivent d'Agrippa, procèdent, nous l'avons vu, d'un texte, et il serait bien curieux que les cartographes, qui ont travaillé plusieurs mois à cette réalisation, se soient bornés aux brèves notices que nous a livrées l'opuscule!

De plus, les deux opuscules remontent à une source commune intermédiaire, postérieure à Agrippa, mais bien antérieure à celle de Théodose. Si on admet l'existence - peu conforme à ce que nous croyons avoir pu tirer du texte de la *Diuisio* -, sur les côtés d'une grande mappemonde, d'un texte associant l'épigramme et la description d'unités territoriales dont les limites et l'extension étaient peu lisibles sur la carte, comme c'est le cas sur la carte du cloître d'Ebsterf, ce texte ne ferait pas partie des éléments figurés sur la carte, et dans tous les cas ne semble pas

pouvoir dériver d'une carte d'Agrippa, mais, comme nous l'avons déjà vu, du texte d'Agrippa.

Mais l'hypothèse que le texte de la *Divisio* qui nous est parvenu ait accompagné une carte demeure bien improbable; le contenu de l'épigramme ne nous permet après tout pas de voir dans la réalisation de Théodose autre chose qu'une opération de vaste compilation et de *diorthôsis* somme toute assez banale chez les cartographes, qui semble au demeurant s'être fondée sur un éventail de sources assez large, comme l'indique le pluriel employé pour désigner les *monumenta ueterum*. Sa présence dans l'ensemble des manuscrits de l'opuscule suggère néanmoins qu'elle y a été insérée de façon précoce, antérieurement à l'époque carolingienne et à Dicuil, qui la connaissait déjà. Il est probable que la mention initiale d'Auguste, dans laquelle l'auteur de la *Divisio* reconnaissait sans aucun doute le souvenir d'une carte, aura contribué à l'insertion de ce document relatif à une autre opération de cartographie impériale.

Quant à la Table de Peutinger, c'est donc de son contenu, plus que de toute autre source d'information qui lui serait extérieure, qu'il nous faut tirer les éléments d'une analyse.

Car, même si personne ne doute que la Table de Peutinger, dans l'état où elle nous est parvenue, porte la marque de plusieurs remaniements tardifs, nous ne manquons pas d'arguments intrinsèques pour établir la possibilité d'un lien entre cette carte parvenue jusqu'à nous et l'œuvre du genre d'Auguste. Certains ont vu dans sa forme extrêmement allongée celle des galeries de la *Porticus Vipsania* et la garantie que la Table de Peutinger provenait de la grande mappemonde d'Agrippa et d'Auguste; la large diffusion des cartes dépendant du même archétype que la Table de Peutinger a du reste été supposée de longue

date, et semblait apparaître comme une confirmation supplémentaire du succès remporté par une carte promise au monde. L'existence d'une strate augustéenne dans la nomenclature itinéraire de ce document est d'autre part assez nette<sup>435</sup>; elle l'est aussi, quoique moins évidente, dans la toponymie générale, notamment en Gaule. On a encore pu remarquer entre Agrippa et la Table de Peutinger des parentés marquées dans les noms des mers. Enfin, et à notre connaissance, cette particularité n'a jamais encore été signalée, la représentation de l'Histrie dans la Table de Peutinger nous aide à comprendre les incertitudes qui semblent entourer la description agrippéenne de cette péninsule: nous avons vu en effet qu'Agrippa semble la borner tantôt au Formio, tantôt à l'*Arsias*, tantôt aux limites géographiques de la péninsule<sup>436</sup>. Ces incertitudes s'évanouissent pour autant que considère que l'*Arsias* (pl. CIV.2), limite politique de l'Italie, est aussi la limite géographique de la péninsule d'Histrie; le *Sinus Flanaticus* est représenté pour sa part comme un petit rentrant, bien distinct de l'Histrie, et situé entre *Albona* et *Tarsatica*; la mesure donnée par Agrippa pour le *circuitus Histriae* s'entend donc du Formio à l'*Arsias*, alors qu'une carte moderne (pl. CIV.1) nous inciterait à prolonger jusqu'au fond du *sinus Flanaticus* le périple de l'Histrie. Nous comprenons mieux ainsi en quoi le déplacement de frontières s'adaptait, dans l'esprit d'Agrippa, aux contraintes d'une frontière naturelle valable dans le cadre d'un périple, et permettait de faire coïncider l'Histrie géographique et l'Histrie administrative.

Les raisons objectives d'établir un lien entre Agrippa et la justement célèbre Table de Peutinger ne manquent donc pas. Pourtant, le scénario qui nous conduirait d'Agrippa à la copie du XII<sup>e</sup> s. semble peu conforme à la

---

<sup>435</sup>Cf. *supra*, p. 880 sq.

<sup>436</sup>Cf. le commentaire aux fragments 1B2, 3B1, 3B5.



réalité sur plusieurs points essentiels. Traitant spécifiquement de la Table de Peutinger, nous avons tenté de montrer plus haut que les souvenirs augustéens présents dans la grande carte semblent moins liés à une phase rédactionnelle précise de la carte qu'à la compilation tardive de documents itinéraires dont la datation s'échelonne entre le siècle d'Auguste et l'époque sévérienne. Nous n'y reviendrons pas; de toutes les façons, l'œuvre d'Agrippa ne nous a jamais montré le visage d'un ouvrage itinéraire. Nous pouvons d'autre part avoir la certitude que l'archétype de la Table de Peutinger a connu une diffusion immense à compter du IV<sup>e</sup> s. de notre ère; mais rien n'est plus surprenant que la soudaineté même de cette diffusion, qui contraste largement avec le silence de la période précédente, qui semble ignorer toute trace d'une carte de ce type. La faire dépendre directement de la carte d'Agrippa semble donc *a priori* difficile. Il a déjà été bien souligné par d'autres auteurs que la forme très allongée de la mappemonde itinéraire de Vienne est moins celle d'un portique que celle d'un *uolumen*<sup>437</sup>.

Supposons-nous que la carte dérive pour les tracés géographiques de celle d'Agrippa, que nous resterions confronté à de nombreuses difficultés. On a en particulier pu noter que la carte des particularités topographiques présentes sur la carte (pl. C), en particulier celle des représentations de golfes et de caps, recouvre assez exactement celle des vignettes les plus originales, et manifeste les mêmes zones d'ignorance et de familiarité de la part de son auteur: or, si l'Italie méridionale dans son ensemble, et surtout la Campanie, est bien connue, le reste de l'Italie semble l'objet d'une méconnaissance totale de la part du cartographe. Si

<sup>437</sup>O.A.W. Dilke, *The Roman Land Surveyors*, Newton Abbot, 1971, p. 110, "The most likely interpretation is that in its original form it may have been on a papyrus roll, in which case the distorsion may have been original and intentional element". cf. *id.*, *GRM*, p. 114. Nous partageons cette interprétation tout en pensant plutôt, dès l'origine, à un rouleau de parchemin.

l'on veut placer Agrippa à l'origine des tracés géographiques, à défaut d'être à celle du contenu itinéraire, tous ces éléments posent des problèmes insurmontables et plaident à l'évidence en faveur d'une création originale indépendante d'Agrippa...

La toponymie maritime, d'autre part, est moins typiquement agrippéenne que grecque, selon les informations que nous a données Pline. La toponymie agrippéenne en la matière, nous l'avons vu, ne se distingue en rien de la toponymie grecque la plus standardisée. Or, dans ce cas, la dépendance directe de la Table de Peutinger à l'égard de sources grecques semble accréditée par l'usage systématique du mot *Pelagus* en lieu et place du mot *mare*. Reste l'argument de l'Histrie; mais l'adoption de la représentation retenue par l'auteur de la Table de Peutinger n'impose pas nécessairement une origine agrippéenne, et encore moins la dépendance à l'égard d'une carte: elle n'est que la stricte application d'une description qui limitait l'Histrie, géographique ou administrative, à l'*Arsias*, et qui plaçait ensuite le *sinus Flanaticus*: le cartographe n'a pas considéré l'*Arsias* comme limite de la péninsule et du *sinus Flanaticus*, puisqu'il les a séparés par une étendue indifférenciée de littoral... La source du cartographe, à moins que celui-ci ne se soit fondé sur son expérience personnelle<sup>438</sup>, devait simplement écrire *sequitur sinus Flanaticus* ou livrer quelque formulation de ce type.

Bien plus, quelques-unes des particularités toponymiques les plus marquantes de la Table de Peutinger ne se retrouvent pas dans la tradition des fragments d'Agrippa: en Germanie, ceux-ci parlent en effet, avec la

---

<sup>438</sup> Le fait que le golfe Flanatique ne soit représenté qu'entre *Albona* et *Tarsatica* plaiderait en faveur de cette interprétation; dans ce secteur, la voie romaine flavienne n'approchait en effet le littoral que vers le fond du golfe.

quasi-totalité des auteurs anciens<sup>439</sup>, d'une *silua Hercynia*, alors que la *Tabula* utilise pour la même forêt Noire le toponyme *silua Marciana*, sans doute dérivé d'un nom germanique de la même racine que *marsh*, et que l'on ne rencontre, en dehors de la *Tabula* que chez Ammien Marcellin<sup>440</sup>.

Il ne nous semble donc pas possible, dans l'état de notre documentation, d'établir le moindre en lien entre Agrippa et la Table de Peutinger. Que penser alors de l'hypothèse de ceux pour qui la carte décrite par Eumène dans son panégyrique *pro instaurandis scholis* atteste la diffusion dans toutes les grandes villes de l'empire<sup>441</sup> de la carte d'Agrippa?

Il est à peu près certain que ce document est indépendant de la Table de Peutinger<sup>442</sup>, et que les termes *interualla* et *spatia* n'ont pas spécifiquement trait à un contenu itinéraire. On ne saurait même établir avec certitude que ces *interualla* et *spatia* renvoient bien à des données explicitement chiffrées sur la carte<sup>443</sup>. Si tel est le cas, ce que nous ne pensons pas, un lien resterait théoriquement possible, pour peu que l'on établisse un parallèle entre les *spatia* de cette carte et ceux dont les opuscules tardifs donnent les mesures d'après Agrippa, mais il ne saurait se fonder sur aucun argument positif pour justifier de l'origine agrippéenne d'un contenu qui nous échappe entièrement.

<sup>439</sup>fgt. 1A6; cf. déjà, Aristote, *Météor.*, I.13; Cæs., *BG*, VI.24 sq.; Mel., III.29; Tac., *Germ.*, 28; 30, etc...

<sup>440</sup>XXI.9.

<sup>441</sup>Thomson, *History of Ancient Geography*, New-York, 1965, p. 378.

<sup>442</sup>Cf. *supra*, p. 240 sq.

<sup>443</sup>id.; dans l'expression (XX.3) *omnium cum nominibus suis locorum situs, spatia, interualla descripta sunt*, les légendes n'ont en effet été évoquées que dans *cum nominibus suis*; le reste, à savoir *situs, spatia, interualla*, indique les différents rapports sous lesquels sont mentionnés les rapports: le point, la ligne, la surface, c'est-à-dire l'unité, le rapport à un autre toponyme, l'insertion dans une foule d'autres toponymes. Ce n'est rien là que l'éloge rhétorique de ce qui distingue la mappemonde des autres modes de description de l'espace et que l'illustration de ce que le professeur pourra en tirer.

La postérité d'Agrippa semble être donc demeurée essentiellement littéraire, ce qui semble conforme à la nature de la source-même, et ne semble pas avoir été à la hauteur de la monumentalité que l'on avait voulu lui conférer. L'entreprise d'Agrippa aurait-elle dès lors été un échec?

Porter une appréciation est délicat. Il est difficile de porter un jugement sur cette œuvre si sensible auprès des historiens modernes. En restreindre la portée semble iconoclaste; en reconnaître les mérites passe pour banal. Qu'un homme d'état ait, en effet, laissé derrière lui la première œuvre entièrement consacrée à la géographie et accompagnée de mesures rédigée en latin ne peut en effet laisser indifférent, et, pour beaucoup, engage une certaine idée de l'empire naissant. Contester la valeur scientifique de la réalisation d'Agrippa peut de la sorte apparaître comme une contestation de la réforme profonde de l'état romain qui s'effectua sous l'impulsion d'Agrippa et d'Auguste et dont la maîtrise nouvelle devrait s'accompagner d'une maîtrise conceptuelle de l'espace.

Mais, replacée dans son contexte et dans les intentions de son auteur, un jugement moins optimiste sur les qualités et la nature de l'œuvre d'Agrippa, ne remet pas nécessairement en cause une vision aussi novatrice de la maîtrise impériale de l'espace sous Auguste. D'une part, en effet, à travers son ouvrage, Agrippa montre, s'il en était besoin, à quel point la classe dirigeante de l'empire était ouverte à travers les géographes grecs, à la meilleure géographie grecque, susceptible de lui fournir les cadres conceptuels de sa domination. Il n'était ni Eratosthène, ni Ptolémée; il ne cherchait pas, comme eux, à obtenir des informations sur un espace géographique abstrait. Son espace est chorographique; il est l'espace

sensible de ceux qui parcourent le monde. Agrippa se situe sur la ligne de partition de la géographie et de la chorographie. Au géographe il emprunte le schéma d'assemblage du monde; au chorographe des séquences et des mesures concrètes. Il ne faut du reste pas focaliser le regard sur un mode unique de perception et conception de l'espace.

Cl. Nicolet, dans la récente synthèse qu'il a consacrée à l'Inventaire du Monde, a bien mis en évidence, à côté des modes d'appropriation géographique du monde, d'autres systèmes de maîtrise conceptuelle de l'espace. L'espace géographique n'était pas, selon nous, fondamentalement maîtrisé par une carte d'Agrippa. Mais l'œuvre géographique du corégent de l'empire montre que sa maîtrise conceptuelle de l'espace géographique n'était pas moins réelle. L'administration disposait par ailleurs d'archives particulièrement performantes sur le plan de l'espace du fait même de leur caractère géographiquement limité ou de leur spécificité dans la réponse qu'elles pouvaient apporter à un besoin précis. Pour les déplacements, les itinéraires, auxquels Auguste, chargé de la *Cura viarum*, portait une attention particulière - qu'Agrippa matérialisa en Gaule en y traçant notamment la voie qui porte son nom - permettaient de se déplacer sans difficulté<sup>444</sup> d'un bout à l'autre de l'empire, même si l'absence de vision cartographique a parfois conduit à utiliser des itinéraires qui n'étaient pas les plus courts<sup>445</sup>. Les itinéraires restaient en effet chez les Anciens, dont l'imaginaire géographique restait essentiellement odologique, le mode d'appréhension de l'espace le plus performant, compte tenu des incertitudes qui s'attachaient à toute vision spatialisée du monde et de ses parties.

---

<sup>444</sup>Du moins pour les officiers impériaux; les itinéraires, au début de l'empire étaient chose rare pour le simple particulier, ce qui n'est pas étonnant si l'on sait que les voies dites "militaires" sont en réalité les voies de la poste impériale; cf. R. Rebuffat, *Via militaris*, dans *Latomus*, 46 (1987), p. 52 sq.

<sup>445</sup>T. Bekker-Nielsen, *Terra incognita: the Subjective Geography of the Roman Empire*, dans *Studies in Ancient History and Numismatics Presented to Rudi Thomsen*, Aarhus, Univ. Press, 1988, p. 148-161.

L'importance des documents itinéraires parvenus jusqu'à nous à partir d'un corpus itinéraire qui s'était constitué, selon nous, en marge de l'administration, laisse entrevoir quelle somme d'informations pouvait être archivées dans les services civils et militaires de l'empereur...

Les *formulae prouinciarum* permettaient d'autre part de définir l'espace provincial non par rapport à une ligne abstraite continue qui en eût constitué la limite, mais par rapport aux cités dont les territoires, additionnés, constituaient la province, dont la *formula* donnait du même coup une vision hiérarchisée.

Enfin, l'ensemble des registres du cens et des *forma* cadastrales permettaient la gestion fiscale et humaine de l'empire.

L'existence d'une mappemonde eût-elle été de quelque profit? Uoi, si elle avait possédé une exactitude qui semble avoir été refusée aux cartes anciennes, et si elle avait eu pour compagnons les instruments corrolaires de la navigation et du déplacement. Si des itinéraires suffisaient à la tâche, son rôle apparaît dès lors subsidiaire. Pour comprendre l'agencement des régions, ce qui en aurait constitué l'intérêt principal, on pouvait en faire l'économie. Les décideurs avaient assez de culture géographique personnelle, soit par expérience, soit par éducation, pour n'en avoir pas besoin; quant aux exécutants, ils pouvaient s'en passer, leurs tâches passant par l'intermédiaire d'archives spécifiques constituées à propos. Au reste, ce que nous dit Ptolémée des cartes en circulation devait faire naître la suspicion à l'égard de toute carte, quelles que fussent ses qualités réelles ou supposées.

Décrire le monde entier n'avait donc pas selon nous de fonction matérielle immédiate. En revanche, en choisissant de le décrire en latin,

Agrippa offrait au peuple de Rome, premier destinataire de cette réalisation, la première description chiffrée du monde dans son ensemble; or cette mesure, incontestable comme les chiffres, pouvait à elle seule apparaître comme la preuve la plus éclatante de la dimension universelle de la conquête: Agrippa avait élaboré de nouvelles mesures du monde; il l'avait fait à partir de sources anciennes, certes, mais il semble bien qu'Agrippa ne les ait mentionnées que lorsqu'il s'en distinguait, pour mieux marquer l'originalité - et donc la véracité - des chiffres qu'il avançait ... C'est donc qu'il avait pu réellement mesurer le monde. Quelle tradition mieux que celles des prologues de la *Divisio* et de la *Cosmographie* de Julius Honorius pourraient mieux illustrer à quel point le message idéologique d'Agrippa avait été bien reçu: Auguste, le premier, dévoilait le monde pour l'avoir fait mesurer par ses hommes comme un propriétaire l'eût fait de ses biens?

Peu importent dans ces conditions les qualités scientifiques réelles de la production d'Agrippa. Nous ne croyons pas qu'il soit possible de reconnaître en lui un précurseur de Ptolémée, du moins peut-on voir dans les fragments de son œuvre une vision du monde dont la rigueur parfois caricaturale n'en avait pas moins le mérite de la cohérence. Mieux que Strabon, Agrippa a su, à travers un texte, comme Eratosthène, dont il est si proche, la position et l'étendue respectives des régions qui composaient le monde. Dans le détail, les chiffres ont été élaborés de façon souvent très mécanique et sans un souci toujours marqué de cohésion avec les limites des régions auxquelles elles s'appliquaient; mais cette difficulté a été rencontrée par tous les géographes de l'Antiquité, dès lors qu'ils devaient travailler sur une masse disparate d'informations contradictoires. Agrippa a du moins eu le mérite, alors qu'il disposait sans doute d'un grand nombre de données itinéraires, qu'avait déjà utilisées, il est vrai, son prédécesseur

Artémidore, de leur préférer aussi souvent que possible des périple, susceptibles d'engendrer moins de distorsions que les données itinéraires. Ainsi se manifeste en lui la volonté du géographe. Parmi les géographes latins dont le texte est parvenu jusqu'à nous, Agrippa, demeure, malgré de nombreux défauts, le seul qui puisse s'inscrire dans la tradition de la science grecque.



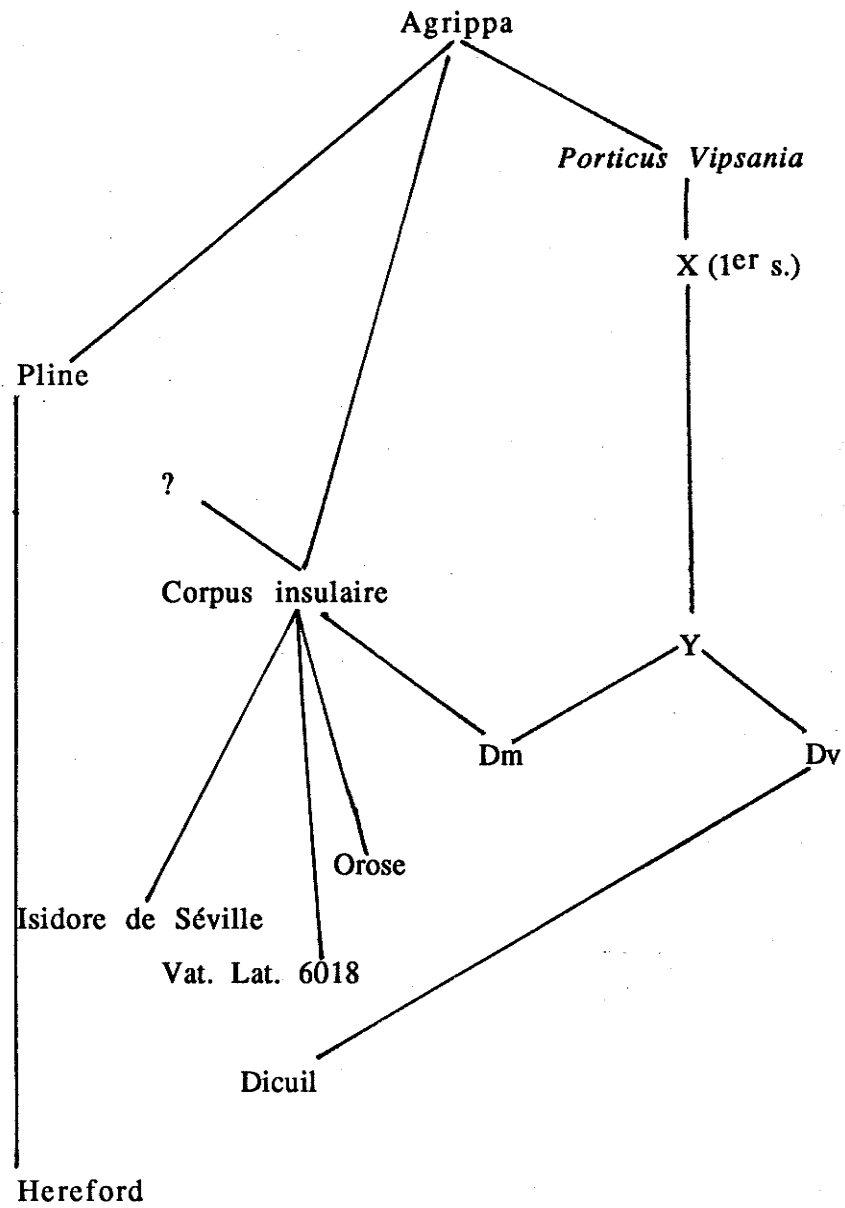


fig. 7: *La tradition de l'orbis d'Agrippa.*

**CONCLUSION GÉNÉRALE:  
MAIS À QUOI SERVAIENT  
DONC LES CARTES ?**

Si nous avons été conduit à contester la réalité de la carte d'Agrippa, c'était moins au nom de principes préétablis et au titre d'une certaine conception de la cartographie ancienne que sur la foi de la documentation disponible sur ce sujet précis. Les exemples d'interventions impériales en matière de cartographie ne sont en effet pas rares, et montrent l'intérêt que portaient aux cartes les empereurs.

Mais, après avoir lu l'inventaire de toutes les tares qui semblent avoir pesé sur la cartographie romaine, on est en droit de se demander quelles ont pu être les motivations qui ont poussé le prince, ou d'autres personnages importants à faire œuvre de cartographe. Pour mieux répondre à ces questions, on aimerait être mieux renseigné sur le contexte exact de ces réalisations, sur les emplacements appelés à recevoir des cartes, sur les programmes décoratifs dans lesquels elles s'inséraient, sur le type de cartes retenu. Jusqu'à quel point peut-il en effet être pertinent de regrouper dans une même analyse des cartes affichées dans des lieux publics et offertes à la collectivité, comme celles de Théodose II ou celle qui, selon le témoignage d'Elie de Préneste se trouvait "en certain lieu public de la ville", et des cartes réservées à des palais, comme celles de Mettius Pomposianus, de l'officier romain de Doura-Europos, de Julien l'Apostat ou du pape Zacharias? Jusqu'à quel point est-il légitime de mettre sur le même plan une mappemonde peinte sur le mur d'une chambre à coucher, une mappemonde affichée dans un *triclinium* ou une carte du Pont-Euxin destinée à l'affichage dans un lieu inconnu? Ces cartes étaient-elles des faits isolés, ou s'intégraient-elles dans un programme décoratif cohérent? Etaient-elles associées à des représentations cosmiques ou à des images chorographiques ou topographiques? On touche là, assurément à l'une des limites imposées à l'analyse par l'état fragmentaire de notre

documentation, qui nous interdit la finesse d'analyse récemment atteinte à propos des cycles cartographiques muraux des palais de la Renaissance.

Nous pouvons néanmoins nous faire quelque idée des fonctions de ces cartes, dont l'esthétique et la monumentalité semblent avoir été plus remarquables que l'exactitude, à travers les textes anciens. A travers les cartes, les commanditaires offraient certes une représentation du monde et de ses parties; ils donnaient aussi une certaine image d'eux-mêmes: un empereur, comme Théodose II, y manifeste, par exemple, sa *sapientia*. Nous sommes aux Antipodes de la géographie utilitaire, et touchons ici à ce que, pour des périodes plus récentes, on a pu caractériser de *Moralized Geography*. Dans ce contexte, l'exactitude de la représentation importe peu: si les cartes de la Renaissance sont globalement assez exactes, leur fonction est moins de donner la représentation exacte de la terre que d'en offrir une image cartographique à partir de laquelle s'exprime une certaine réflexion philosophique. Le commanditaire ne se borne pas ainsi à manifester son intérêt pour l'argument; il se pare des qualités reconnues au cartographe. A plusieurs reprises, nous avons en effet mis en évidence l'association que pratiquaient les anciens entre la philosophie et la cartographie. Le cartographe est et doit être philosophe. Ce sont bien avant tout les qualités morales de l'honnête homme élevé dans les arts libéraux que manifestent des cartes souvent accompagnées de dédicaces iambiques. Ces qualités peuvent se manifester dans l'intimité d'un rapport exclusif limité au contexte domestique ou s'exprimer au grand jour à travers des évergésies spectaculaires.

Elles étaient alors souvent destinées à des Ecoles. Comme la plupart des autres évergésies, les cartes s'inscrivaient dans la pratique qui consistait à offrir à ses concitoyens les moyens d'accéder à la culture libérale caractéristique de l'homme civilisé et cultivé, de l'homme politique,

en un mot. Incarnation de la conquête par l'homme de la vision aérienne réservée aux dieux, comme en conviennent et Properce, et Apulée, la mappemonde, synthèse la plus parfaite et la plus réduite de la plus immense des réalités pouvait apparaître à bon droit comme la marque la plus haute de l'*ingenium*. Ainsi pensent à l'évidence Florus, saint Jérôme et Ausone.

Ces mappemondes, les plus prestigieuses, à l'évidence, des productions cartographiques, n'avaient toutefois pas de signification que symbolique. Après tout, c'est bien la terre habitée que l'on y représentait. S'agissait-il alors de l'intérêt porté à sa forme? Nous avons vu que ce fut sans doute assez peu souvent le cas. A travers ces cartes, on prenait la mesure des limites du monde habité. En l'absence de matérialisation de frontières généralement étrangères, on ne pouvait qu'y constater l'universalité de la domination exercée sur le monde par un peuple romain que l'on tendait de plus en plus à identifier avec le *genus humanum*. En assignant cette fonction à la carte des Ecoles Méniennes d'Autun, le rhéteur Eumène, après Florus, réservait à la cartographie, dans la culture des futurs serviteurs de l'empire, un rôle analogue à celui qui lui sera dévolu chez les Arabes. Pour avoir été largement héritiers de la science grecque, ceux-ci n'en ont pas pour autant fondé une cartographie utilitaire, ni même une cartographie susceptible de se réduire à un modèle précis. Mais quel que fût le visage des cartes en usages, leur fonction était toujours la même: conférer aux futurs serviteurs de l'empire une vision dont les traits particuliers importaient peu. La conviction de l'universalité ou de l'ordre incarnés par le pouvoir en place suffisaient à faire coïncider, quelle que fût la représentation adoptée, les limites de l'empire et celles du monde. Il ne semble pas nécessaire de postuler l'existence de déformations volontaires,

comme celle qui aurait systématiquement placé Rome au centre du monde. Elles étaient assez nombreuses comme cela...

Sans doute touchons-nous là à l'aspect le plus choquant à nos yeux des cartographies anciennes, habitués que nous sommes à ne considérer les cartes qu'en termes d'exactitude et de fausseté. Pour les Anciens, la géographie du monde est sans cesse en mouvement; elle se crée au fil des découvertes, et se trouve parfois aussi menacée par une surcharge d'informations que par leur carence. Juger de la vérité ou de la fausseté d'une localisation relève alors de l'enquête de faux témoignage, mais tendait à échapper au raisonnement scientifique pur.

Mais au-delà de ces difficultés conjoncturelles liées à l'impossibilité de parvenir à un calcul précis des longitudes qui ne fut possible qu'au XVIII<sup>e</sup> s., des obstacles épistémologiques plus essentiels au fonctionnement de la cartographie en faisaient tout autre chose que la cartographie, susceptible d'applications pratiques efficaces, dont nous avons aujourd'hui l'expérience. Les cartographes anciens placent en effet vérité et vraisemblance à des niveaux purements conventionnels. Si l'on excepte les cartes topographiques et les plans, qui constituent en tout point une exception, deux grands regards semblent organiser la cartographie ancienne. L'un, géographique, s'attache à la forme et aux dimensions réelles des accidents géographiques. Il est le plus proche des exigences modernes de la cartographie. Mais les contraintes matérielles de la copie manuscrite ne permettaient pas de l'étendre à l'ensemble des détails. Un autre regard, beaucoup plus libéral à l'égard des contraintes de l'échelle, mais plus immédiatement intelligible et moins abstrait, se rapprochait des conventions mimétiques de la peinture et des modèles odologiques de description du réel.

La géographie était une partie de l'astronomie, et demeurait nécessairement marginale. Même si, comme Ptolémée dans son atlas, on élaborait des cartes régionales selon des concepts géographiques, quel pouvait être leur intérêt? Aucun pour l'administration, qui se satisfaisait de ses cartes cadastrales et de ses itinéraires; aucun pour le navigateur en l'absence d'instruments de navigation. La véritable révolution de la cartographie ne vint pas immédiatement du calcul des longitudes, mais de la boussole et de l'astrolabe, qui firent de la triangulation et de la visée la première méthode cartographique susceptible de faire coïncider un levé et un relevé.

La vision chorographique, au contraire de la perception géographique de l'espace, pour être conventionnellement fautive, n'en avait pas moins le mérite d'être exhaustive, conforme aux séquences toponymiques et simple à comprendre, même si elle appelait souvent la correction.

Car la qualité principale de ces documents ne semble pas - du moins de notre point de vue - précisément avoir résidé dans l'exactitude. La nécessité absolue d'être beau et exhaustif conduisait à de véritables monstruosité géographiques qui, dans le meilleur des cas rencontraient le jugement avisé d'un maître éclairé, comme le fut parfois Julius Honorius, mais qui, le plus souvent ne durent rencontrer que la crédulité.

On ne s'étonnera pas, dans ces conditions de voir la géographie très souvent confiée à l'écrit plutôt qu'à l'image. L'écrit peut être le support de la discussion; il n'est pas limité dans l'espace. C'est ainsi que, sous le règne d'Hadrien, l'Alexandrin Denys écrivit, en vers, la description d'une mappemonde qui fut l'un des piliers de l'apprentissage scolaire de la géographie, et si le rhéteur Julius Honorius utilisait bien une mappemonde pour ses cours, il ne doit sa fortune qu'à la description littéraire qui en fut

donnée... De tels usages peuvent nous sembler aujourd'hui monstrueux, mais le texte, que l'on apprend et que l'on récite, joue dans la mnémotechnie ancienne un rôle beaucoup plus essentiel que celui que nous lui conférerions aujourd'hui, et ce d'autant plus que les cartes, sans être absolument exceptionnelles, devaient être assez rares, du moins lorsqu'elles dépassaient le cadre du simple schéma. L'écrit pouvait d'autant plus facilement être appelé à jouer un rôle normalement dévolu à la carte que les interrelations des deux types de documents sont nombreuses. Les textes géographiques aiment en effet à se présenter eux-mêmes comme des cartes: ils ont créé la carte imaginaire, comme en témoignent de nombreux passages d'auteurs anciens<sup>1</sup>.

<sup>1</sup>II.5.13: "(il faut) dire (εἰπεῖν) la forme générale et la taille, le plus simplement possible, de tout ce qui tombe dans la carte géographique".

II.1.1: "Dans le troisième livre de sa *Géographie*, Eratosthène dresse la carte du monde habité. Il la divise en deux, de l'occident à l'orient par une ligne parallèle à l'équateur. La ligne qu'il trace part des Colonnes, passe par le détroit de Sicile, les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique et se continue jusqu'à Rhodes et au golfe d'Issos. Jusque-là, dit-il (φησὶν εἶνα), la ligne en question traverse la mer et passe entre les continents qui la bordent". Cf. aussi II.1.10: si le méridien est correctement tracé; cf. II.1.21, *in extenso*

II.5.11: "(Le géographe vient de décrire le type de projection qu'il convient d'utiliser, après avoir éliminé l'hypothèse d'un globe) En fait, dans la suite de notre exposé (λογός), nous procéderons comme si le tracé (γραφή) était fait sur une carte plane (ἐν ἐπιπέδῳ πλῆκτι)".

Cette habitude devait faire des émules: à la fin des livres géographiques de l'*Histoire Naturelle*, Pline (VI. 211 [39]) conclut son exposé par ces mots: *His addemus etiamnum unam Graecae inventionis Scientiam uel exquisitissimae subtilitatis, ut nihil desit in spectando terrarum situ*. "Ajoutons à ces éléments une connaissance de la science grecque d'un génie particulier, pour que rien ne manque à notre tableau du monde". Son œuvre, entièrement littéraire, procure la vision (*spectare*) du monde, probablement comme le faisait avant elle une autre œuvre, celle d'Agrippa. Pline reprend en effet la même expression pour qualifier l'œuvre géographique du gendre d'Auguste: (III.17) *Agrippam quidem in tanta viri diligentia praeterque in hoc opere cura, cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset errasse quis credat?* "Qui ira croire qu'un homme aussi méticuleux qu'Agrippa, qui mit un soin particulier au projet qu'il avait de donner publiquement le monde à voir au monde, apu commettre une erreur?".

Pour Ammien Marcellin (XXIII.6.13), enfin, ce sont les stylets - il pense alors à des descriptions littéraires - des géographes qui forment l'image du monde et de ses parties: *Utque geographici stili formarunt, hac specie distinguitur omnis circuitus*. "Selon la forme tracée par les plumes des géographes, son tracé extérieur a l'aspect suivant..."; les mots *species* et *formare* évoquent des formes réelles et font inmanquablement penser à une carte; mais le mot *stilus* renvoie par ailleurs chez Ammien (XXVII.4.2) à des textes. L'historien fait donc ici à son tour un usage métaphorique du vocabulaire de la cartographie.



La structure des "cartes" d'Ertaosthène et de Dicéarque, organisées autour d'axes orthogonaux délibérément réducteurs a sans doute moins de raison d'être strictement cartographique que de vocation descriptive dans le cadre d'un texte littéraire. La géographie ancienne avait élaboré un riche vocabulaire descriptif, largement mêlé d'expressions dynamiques et anthropomorphiques qui replacent toujours le lecteur dans la situation de l'observateur. Dans le même temps, les cartes, mal dégagées de la tradition périégétique, restaient souvent marquées par les procédés descriptifs en usage dans les textes. C'est le cas lorsqu'elles s'intéressent plus à la séquence des accidents géographiques qu'à leurs formes et à leurs dimensions. L'un des exemples les plus nets de ce fait se rencontre dans la Table de Peutinger, où certains accidents mineurs, comme l'embouchure de l'*Arsias* (pl. CIV) ont reçu du cartographe une importance égale à celle de golfes majeurs, comme le *sinus Flanaticus*... Bien souvent, les cartes se résumaient à de simples gloses des textes qu'elles commentaient, et le corpus de leurs formes ne devait guère connaître de limites que celles de l'imagination des copistes...

Faut-il pour autant condamner toute la cartographie ancienne comme un ensemble de représentations d'apparence aussi fantaisiste que celles que nous a livrées le Moyen Age? Oui et non, sans doute. En l'absence de cartographes de métier, la qualité moyenne du *corpus* ne devait pas être bien reluisante. Il ne faut toutefois pas mépriser l'œuvre des savants d'Alexandrie. Quoiqu'ils semblent avoir largement exercé leur art en vase clos et qu'ils n'aient sans doute jamais eu les moyens matériels de joindre de cartes à leurs traités, ces grands érudits, Eratosthène le beau premier, ont pu exercer une certaine influence sur une partie de la cartographie des Anciens. Ils disposaient en tout cas d'un certain nombre de cartes d'une qualité suffisante - Ptolémée reconnaît lui-même explicitement avoir

utilisé "les plus exactes d'entre elles" - pour leur permettre d'élaborer une cartographie de la qualité de celle de Ptolémée. D'où leur venaient-elles? Sans doute de la Bibliothèque. Mais quel intérêt pouvaient-elles présenter pour d'autres que ces savants originaux... Pour être moins fausses que les autres, elles n'en doivent pas moins être corrigées. Elles n'indiquent pas mieux que les cartes "chorographiques" la succession des accidents géographiques, et pour les voyageurs, les distances et les routes n'y sont pas explicitement portées...

L'usage, admis par tous les Anciens, de déformer les cartes, était tel qu'aucune carte, par définition, ne pouvait être fiable. Inutilisables pour des raisons épistémologiques et par le fait des contingences matérielles qui pesaient sur leur fabrication, elles l'étaient aussi faute des instruments de navigation propres à en assurer l'efficacité.

Avec Charlesworth, nous sommes de ceux qui pensent que Rome a conquis le monde sans cartes. Ceci peut aujourd'hui choquer, mais ce serait oublier que cette situation fut le lot commun de la totalité des armées jusqu'à ce que l'apparition du boulet de fer et le développement consécutif de la logistique militaire contraignît à des efforts nouveaux dans le domaine; mais on était à une époque où la cartographie régionale et utilitaire avait atteint un niveau qu'elle ne semble pas avoir jamais atteint dans l'Antiquité, et malgré cela, cette cartographie militaire se limita le plus souvent à de simples plans de sites et de forteresses. Les cartographes de Louis XIV avaient cependant fait une découverte importante: des itinéraires reportés sur des rouleaux ... L'usage de la carte d'Etat-major est un phénomène très récent. Cela ne veut pas dire que Rome se soit lanée à l'aveuglette dans la conquête, sans connaissance géographique préalable.

Cela ne veut pas dire non plus que des documents proches de la cartographie aient pu être mis en œuvre pour venir en aide à

l'administration civile ou au commandement militaire. Qu'il s'agît de plans d'édifices, de routes, de canaux ou de travaux de siège, de relevés cadastraux, ou de schémas itinéraires, Rome a fait usage de tels documents. L'archéologie et les textes le démontrent assez. Ils semblent toutefois nettement en marge de ce qu'il est convenu de désigner spécifiquement comme la cartographie, c'est-à-dire en marge de l'appropriation intellectuelle d'espaces trop vastes pour être saisis par de simples opérations d'arpentage.

La pratique de la cartographie que semble manifester principalement le monde romain n'apparaît donc pas très différente de celle que l'on rencontre dans les autres sociétés et les autres Etats de l'Ancien Monde avant le XIV<sup>e</sup> s. Il faudrait, pour qu'une évolution soit possible, plus que l'acquisition de nouveaux savoirs, fussent-ils qualitativement plus élaborés: une rupture épistémologique radicale dans l'appréhension du monde et de ses représentations, à travers une cartographie désormais capable de combiner, dans un même tracé, levé et relevé, vision géographique et vision chorographique. Ce serait l'œuvre de l'Ecole italienne. Rome a administré l'empire grâce à des plans, grâce à des itinéraires, grâce à une multiplicité de documents, d'archives et de capacités qui n'a d'égale que celle de cartes qui semblent avoir été normalement étrangères à la pratique administrative de Rome.